

DREA N'A PAS DE PLACE  
DANS SA VIE POUR CUJO.  
MAIS FACE AU DANGER,  
TOUT CHANGE.

# BROKEN

## SOUS TA PEAU [2]

SCARLETT COLE

*& moi*

Scarlett Cole

BROKEN

Sous ta peau [2]

*Traduit de l'anglais (États-Unis) par Emilie Passerieux*

Roman

*&moi*

DU MÊME AUTEUR

*Strong – Sous ta peau [1], &moi, mai 2017.*

[www.collection-emoi.fr](http://www.collection-emoi.fr)

Titre de l'édition originale :  
THE FRACTURED HEART  
Publiée par SMP Swerve, un département de St. Martin's Press

Ouvrage publié sous la direction éditoriale de  
Marie Chivot-Buhler

Maquette de couverture : Evelaine Guilbert  
Photo : © ferrerivideo/Thinkstock

ISBN : 978-2-7096-5651-1

© 2016 by Scarlett Cole. Cette édition a été publiée avec l'accord de The Bent Agency conjointement avec leur agent dûment mandaté L'Autre Agence, Paris, France. Tous droits réservés. La reproduction et la transmission du présent ouvrage, en totalité ou en partie, sous quelque forme ou sous quelque procédé que ce soit, électronique ou mécanique, y compris la photocopie et l'enregistrement, ou par stockage d'information ou système d'extraction, sont interdites sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

© 2017, éditions Jean-Claude Lattès pour la traduction française.

Première édition juin 2017.

*À vous, blogeuses et lectrices qui avez soutenu le lancement  
de la série Sous ta peau avec tant de ferveur.  
Je vous aime toutes !*

# 1

C'était quoi, ce boucan ?

On aurait dit que les pots de fleurs du perron dégringolaient dans l'escalier.

Dans l'obscurité, Drea Caron tâtonna sur la table de nuit en rotin bancale jusqu'à sentir la surface lisse de son téléphone. Ouvrant un œil, elle l'alluma et vérifia l'heure. 4 heures du matin. Elle allait tuer celui ou celle qui avait osé déranger son précieux sommeil et le punir d'une mort lente et douloureuse. Pourquoi pas une cuve de goudron chaud...

Sauf s'il s'agissait d'un rôdeur qui essayait d'entrer par effraction, auquel cas elle ferait mieux d'appeler la police et d'aller se barricader dans la salle de bains.

Des jurons et une brise chargée d'humidité – typique d'un automne à Miami – s'engouffrèrent à travers la fenêtre ouverte de sa chambre. Oppressants, aussi bien l'un que l'autre.

En reconnaissant la voix furieuse, Drea sentit la panique s'évanouir.

Elle se frotta le front en clignant des yeux à plusieurs reprises, puis repoussa les draps et glissa ses pieds dans une paire de tongs. Elle descendit ensuite l'escalier à pas lents, évitant les fils lâches de la moquette usée.

Le salon, dans lequel se trouvaient un lit et toute une batterie de matériel médical, était vide. La pompe à oxygène produisait un sifflement erratique : de petites saillies régulières suivies de longues bouffées. Un contraste étonnant avec la précision de métronome habituellement respectée par l'appareil. Le masque avait été jeté sur le côté, les câbles emmêlés sur le sol.

*Merde.* Le faire réparer ou remplacer représentait une dépense qu'elles ne pouvaient pas se permettre.

Drea bâilla. La porte d'entrée était entrouverte. Des volutes de fumée blanche s'insinuaient dans l'ouverture.

— Maman ! s'écria Drea en se précipitant à l'extérieur. Qu'est-ce que tu

fabriques ?

Drea plissa le nez. L'odeur âcre de la fumée lui brûlait l'arrière de la gorge. Rosa Caron agita une main en l'air, vaine tentative pour dissimuler la preuve de son délit.

— Je vois la fumée, maman. Tu sais pourtant ce que les médecins t'ont dit. D'où viennent ces cigarettes ?

— Ça ne te regarde pas, rétorqua Rosa en aspirant une longue bouffée. J'en avais besoin.

— C'est faux.

Se penchant en avant, Drea s'empara de la cigarette et la jeta sur le sol, avant de l'écraser du pied sur le béton.

— Tes poumons ne peuvent pas supporter ça, maman. Tu as encore payé un gamin dans la rue, c'est ça ? s'indigna Drea en secouant la tête. Où as-tu trouvé l'argent ?

— Je leur ai donné le médaillon de mamie.

— *Por qué, mamá ?* (Drea s'interrompt, luttant pour ne pas hausser le ton.) Comment tu as pu faire une chose pareille ?

Crier sur sa mère ne servirait à rien – Drea l'avait compris il y a bien longtemps –, mais ce médaillon représentait le seul souvenir qu'il lui restait d'une femme formidable, décédée lorsqu'elle n'avait que neuf ans.

— Tu n'en avais pas besoin. De toute façon, tu ne serais pas mécontente que je meure le plus tôt possible, persifla Rosa. Ça te ferait un fardeau en moins.

Rosa fit pivoter le fauteuil roulant et retourna à l'intérieur de la maison.

Drea porta les doigts à son cou, à l'endroit où elle portait habituellement le collier. Un geste cruel, mais tellement peu surprenant de la part de Rosa que Drea n'aurait pas dû s'en étonner. Se remémorer sa *mima* qui touchait la médaille pendant qu'elle lui lisait des histoires lui serra la gorge. La perte de l'objet qui s'apparentait le plus à un héritage familial lui procura une profonde tristesse. Sa main se crispa en poing. Si Drea pleurait cette perte, elle savait aussi qu'elle n'avait d'autre choix que de passer à autre chose.

Des morceaux du pot en terre cuite qui trônait près de la porte d'entrée jonchaient à présent les marches du perron. Sa mère avait dû le percuter avec son fauteuil. En remarquant les plantes assoiffées en contrebas, Drea nota mentalement de les arroser dès qu'elle en aurait le temps. *Le temps !* Elle laissa échapper un petit rire amer et ferma les yeux, laissant la brise tiède lui caresser la peau. Voilà bien une chose dont elle ne disposait pas. Elle n'avait pas dormi plus de quatre heures la nuit dernière et était à présent complètement réveillée.

Elle descendit les marches pour ramasser les morceaux du pot, prenant soin d'éviter la troisième marche cassée. Ils cliquetèrent bruyamment en tombant

dans la poubelle.

Ses cheveux, qu'elle venait de faire couper, voletaient autour de son visage, lui chatouillant le nez. Se retrouver dans le fauteuil d'une élève de l'école de coiffure plutôt que dans son salon favori avait constitué une première, mais la coupe y était gratuite. Elle n'avait cependant pas prévu les mèches caramel avec lesquelles elle était ressortie – un bon rappel de penser à lire les phrases rédigées en tout petits caractères chaque fois qu'elle signalait quelque chose. Mais une fois passé le choc de ne plus être complètement brune, elle avait été agréablement satisfaite du changement.

En pénétrant dans la maison, Drea fut surprise par la fraîcheur qui y régnait. Elle attendait avec impatience le jour où elle pourrait remiser au garage le climatiseur, véritable pompe à électricité. Ça allégerait la facture.

Elle aida sa mère à passer du fauteuil roulant à son lit. La respiration précipitée de sa mère illustrait son récent résultat à l'index BODE. Voilà à quoi se résumait son univers, songea Drea en coupant la pompe à oxygène : une kyrielle d'acronymes à quatre lettres. MPOC : Maladie Pulmonaire Obstructive Chronique – quatre mots compliqués pour dire « poumons bousillés ». BODE : le sigle déprimant qui attribuait à sa mère un taux de survie nul sur les quatre années à venir. Le souffle haché de sa mère en était la preuve. Tous les médecins à qui Drea avait parlé tiraient la même conclusion : ce n'était plus qu'une question de temps.

L'un des tubes bougea légèrement, glissant sur le connecteur, et Drea remit la pompe en marche. Le sifflement régulier et rassurant emplissait alors la pièce, tel un métronome pour patients gravement malades.

— Personne ne se soucie de moi. Je ne suis qu'un boulet. (Rosa empêcha Drea de replacer le masque sur son visage.) Celine m'a dit qu'elle m'emmenait chez le docteur aujourd'hui. Pourquoi tu peux pas m'y conduire, toi ? C'est avec toi que je veux y aller.

— Parce que je serai au café en train de faire des heures sup, maman, répondit Drea, habituée aux stratégies de manipulation de sa mère. José a un rendez-vous urgent chez le dentiste. Il m'a demandé de couvrir la fin de son service et il se trouve qu'on a besoin d'argent. Celine est ravie de te conduire chez le médecin. S'il te plaît, sois gentille avec elle.

Rosa leva les yeux au ciel et dirigea son regard vers la fenêtre.

— Eh bien, si tu travaillais plus, je n'aurais pas à supporter cette saloperie, décréta Rosa en désignant la pompe à oxygène d'un geste de la main.

Drea se dépêcha de positionner le masque sur le visage de sa mère pour éviter de nouvelles insultes. Elle assumait tous leurs frais – entre autres choses – depuis l'âge de dix-sept ans. Une décennie entière s'était écoulée depuis. Mais

au cours de l'année qui venait de passer, la situation était devenue plus beaucoup compliquée financièrement, anéantissant par la même occasion les espoirs de Drea de s'inscrire un jour à l'université.

Inutile de songer à se recoucher maintenant que l'horloge de la cuisine indiquait presque 5 heures. Autant commencer sa journée tout de suite. Elle enchaînait deux services aujourd'hui, à partir de 10 heures et jusqu'à tard ce soir. Mais avant cela, elle avait un rendez-vous. Avec un homme. Un rendez-vous qu'elle redoutait. Au moins avait-elle tout le temps nécessaire pour mettre à profit les munitions qu'elle avait à sa disposition dans son arsenal féminin.

Il n'avait aucune idée de ce qui l'attendait.

Je travaille sur le vol de Miami. L'occasion d'une petite escale tous les deux ? Bises. Becca.

Brody Matthews, alias Cujo, sourit en sortant de son pick-up Ford F-150 – sa joie et sa fierté – et jongla entre son téléphone, un dessin qu'il avait réalisé pour un nouveau client et un burrito aux œufs brouillés et haricots noirs à moitié entamé. Coinçant son téléphone entre ses dents, il ouvrit la porte arrière de Second Circle Tattoos, le studio de tatouage que dirigeait son meilleur ami, Trent Andrews. En réalité, Cujo en était copropriétaire, mais ils étaient convenus de rester discrets sur ce point.

Il laissa tomber ses affaires sur un meuble et se dirigea vers la partie principale du studio pour désactiver l'alarme. Tandis qu'il pianotait le code, il jeta un coup d'œil à la photo accrochée près du boîtier. Elle avait été prise le jour de l'inauguration de la boutique, alors qu'il portait encore une longue crinière. Une semaine après, il avait tout coupé. Il passa une main dans ses cheveux courts. Il avait continué à se raser la tête pendant toutes les années qui avaient suivi, mais une petite tornade lui avait balancé récemment que son crâne chauve lui donnait l'air d'une brute et, pour des raisons qu'il n'avait aucune envie d'explorer, cette remarque l'avait contrarié. Raison pour laquelle il se trouvait à présent dans cette phase merdique qu'il détestait où il se laissait pousser les cheveux.

L'atmosphère était paisible. Murs blancs et parquet foncé créaient un contraste bienvenu avec les œuvres d'art colorées accrochées un peu partout. Les quatre tables de tatouage étaient alignées à côté des stations de travail parfaitement ordonnées. Rien ne venait distraire le regard – pas de flacons d'encre, pas de taches, pas de gants ou autres torchons. Cujo n'aimait pas le studio ainsi. Il lui paraissait étranger. Il l'aimait bourré à craquer de clients leur faisant confiance pour porter l'art du tatouage à un niveau inédit.

Il mit la cafetière en route et prit son téléphone.

Petite escale ou grande escale. Tout me va. Quelle heure ?  
21 h. Ce sera la dernière : j'ai donné ma démission.  
On a intérêt à être bons alors ;-)  
J'ai hâte. Bisous.

Les hôtesse de l'air : les meilleurs coups au monde. Becca travaillait peut-être pour Air Alaska, mais elle n'avait clairement pas froid aux yeux.

Un coup frappé à la porte du studio interrompit le fil de ses pensées. La petite cloche située au-dessus de la porte carillonna lorsqu'il l'ouvrit pour accueillir les deux hommes qui se tenaient à l'extérieur.

— Le studio ouvre dans une heure et demie, les informa-t-il.

— Nous n'avons pas besoin de rendez-vous, répondit le plus âgé des deux, remontant son pantalon gris en polyester à l'aide d'une boucle de ceinture dorée bon marché. Nous appartenons au service d'inspection de la ville.

*Et merde.* Cujo avait prévu d'utiliser le temps qu'il avait avant l'ouverture pour préparer la journée chargée qui l'attendait. Patriot Day était l'un des deux jours de l'année lors desquels le studio proposait des tatouages gratuits. Pouvaient en bénéficier les premiers arrivés chaque 11 septembre et les militaires lors de Veterans Day. C'était leur façon à eux de témoigner leur reconnaissance. Avec des clients qui débarquaient sans rendez-vous pour des séances de deux heures maximum, ils étaient certains d'avoir beaucoup de passage. Et Trent étant en vacances avec sa copine, Harper, le rythme allait se révéler d'autant plus effréné.

Cujo fit entrer les deux hommes et, après de courtes présentations, il les regarda inspecter les lieux. Il se demanda s'ils étaient impressionnés par la virtuosité des dessins produits par ses collègues qui ornaient les murs. Les œuvres aux techniques mixtes vibrantes d'énergie de Lia, les explosions de couleurs des tableaux de Trent. Ou cherchaient-ils seulement les infractions possibles au chapitre 381 de la loi de Floride en matière de santé publique ?

— Nous avons reçu une plainte selon laquelle vous auriez tatoué une jeune fille mineure. C'est la mère de la cliente qui a porté plainte, monsieur Matthews. Elle nous a donné votre nom et une copie de cette photo qu'un ami de la jeune fille a postée sur un réseau social, où on la voit en train de se faire tatouer.

Les hommes avaient beau s'être présentés auprès de Cujo, leurs noms lui échappaient et il brûlait d'envie de les appeler Chose Une et Chose Deux, en référence aux personnages de Dr. Seuss – sûrement parce qu'il avait lu une bonne dizaine de ses livres à sa nièce de trois ans à 5 heures du matin après qu'elle eut vomi une bonne partie de la nuit.

— Il doit y avoir une erreur, dit Cujo en se frottant le crâne.

Lorsque Chose Une lui tendit un morceau de papier, Cujo reconnut la fille aussitôt. Il avait réalisé un putain de bon tatouage ce jour-là : deux pièces d'échecs, la reine noire renversant le roi blanc.

Heureusement, Pixie, la manager du studio, archivait religieusement tous les dossiers de leurs clients.

— Est-ce que vous avez un nom et une date ? demanda Cujo en se dirigeant vers les classeurs rangés derrière le comptoir avant de les ouvrir avec sa clé.

— Hilary Franklin, vendredi dernier, répondit Chose Une.

Cujo passa en revue les dossiers jusqu'à trouver celui qu'il cherchait.

— Je suis quasi sûr que le paragraphe 3b de la loi stipule que nous ne sommes pas en faute si la personne mineure fournit une fausse pièce d'identité. Hilary Franklin, Tampa. La pièce d'identité qu'elle nous a donnée indique qu'elle a vingt ans.

Chose Une examina le document avec attention avant de le passer à Chose Deux.

— Peut-on en avoir une copie, monsieur Matthews ? demanda Chose Une.

Cujo se l'imagina soudain affublé de la touffe de cheveux bleus du personnage de Dr. Seuss et réprima un sourire.

— Étant donné qu'elle est venue la semaine dernière, je pourrais vous donner les bandes de vidéosurveillance qui la montrent en train de me donner son permis de conduire.

Cujo désigna alors une bulle noire fixée au plafond. La caméra de vidéosurveillance avait été installée récemment, après que la copine de Trent, Harper, avait été kidnappée par son ex-petit copain psychopathe. Ils auraient dû en mettre une dès l'ouverture du studio.

— Ça serait très aimable, monsieur Matthews.

Une chose de plus à faire. Il jeta un rapide coup d'œil à l'horloge et maudit intérieurement Trent de le laisser gérer seul la boutique pendant qu'il était avec Harper à Tahiti en train de faire de la fichue plongée.

Cujo confia aux deux hommes les bandes vidéo et la copie de la pièce d'identité qui se trouvait dans le dossier, puis les remercia.

Une fois qu'ils furent partis, il se rendit dans la cuisine et se servit une grande tasse de café brûlant. Il envoya un SMS à sa belle-sœur, Elisa, pour prendre des nouvelles de Zeph. Lorsqu'elle l'avait appelé à 4 heures du matin, épuisée, il s'était habillé à la hâte et avait couru les quatre blocs qui le séparaient de chez eux. Il n'avait jamais vu autant de vomi sortir d'une si petite personne. Pile un soir où son frère n'était pas là.

Si Elisa ne lui avait pas tendu un burrito avant qu'il parte travailler ce matin-là, il serait non seulement exténué mais aussi mort de faim.

De grands coups tapés à la porte le firent sursauter. Il retourna à l'avant du studio, censé être fermé pendant encore une bonne heure.

Drea. *Merde.*

Tout en avalant une gorgée de café, il ouvrit le loquet et laissa entrer la tornade. Ils s'étaient donné rendez-vous pour organiser la fête de fiançailles de Trent et Harper.

— Salut déesse, lança-t-il tandis qu'elle déboulait dans la boutique.

Bon sang, cette fille donnait l'impression d'être constamment investie d'une mission. Mais elle sentait aussi le croissant chaud. Et ça, ça faisait gronder son estomac.

— Salut, répondit Drea en lui accordant à peine un regard, fouillant son sac d'où elle sortit un classeur et un stylo. Début de journée difficile, on dirait ? lança-t-elle en voyant les papiers étalés sur le comptoir.

Une autre des raisons pour lesquelles il avait rechigné à se charger de l'organisation de la fête de fiançailles avec la meilleure amie et collègue de Harper. Il se mordit la langue, s'obligeant à ignorer la question.

— Café ? proposa-t-il à la place.

— Non merci, je me suis levée tôt, j'ai déjà déjeuné. On s'y met ? Je dois bientôt partir travailler. J'ai rédigé une liste, déclara-t-elle en tapotant le classeur de son ongle parfaitement limé.

L'imaginer à proximité d'un enfant de trois ans projetant du vomi le fit sourire. Drea était toujours si élégante.

Ses cheveux encadraient parfaitement son visage, virevoltant comme dans une pub pour du shampoing. Mais quelque chose avait changé, non ? Avant, elle arborait une longue chevelure brune. À présent, ses cheveux étaient striés de mèches couleur caramel et d'une nuance de doré dont il avait oublié le nom. Il se passa une main sur le crâne, encore peu habitué aux mèches blondes qui y poussaient.

Un toussotement brisa le silence. Cujo secoua la tête.

— La liste ? lança Drea en ouvrant son classeur.

Garder son calme allait se révéler très, très compliqué.

Bon sang... Elle donnerait tout pour un café à cet instant. Hors de question cependant de donner cette satisfaction à Cujo. Elle saliva en humant les effluves de noisette et dut détourner le regard lorsque Cujo porta la tasse fumante à ses lèvres. Elle était tellement épuisée par ses longues journées au café et la lutte qu'elle devait mener chaque matin pour faire sortir sa mère du lit qu'elle en avait mal au crâne.

— Allons nous installer derrière, proposa Cujo en désignant le bureau.

Drea rassembla ses affaires et emprunta le petit couloir. Elle aimait beaucoup cette pièce. Le long canapé anthracite paraissait incroyablement confortable et les coussins semblaient appeler sa tête endolorie à venir s’y reposer. Une minute sur ce truc et elle s’endormirait avant d’avoir eu le temps de dire ouf.

Drea tira une chaise près de la table lumineuse, dédiée au dessin. La chaise était blanche, simple et, surtout, suffisamment dure pour la garder éveillée. Elle posa son classeur sur le plateau en verre et attendit.

Cujo, lui, déambulait dans la pièce comme s’ils avaient tout le temps devant eux. Il posa une deuxième tasse à côté des stylos de Drea.

— J’ai dit non merci, lui fit-elle remarquer, se demandant s’il serait impoli de prendre la tasse pour en humer les arômes.

— Eh bien, la traînée de bave que j’ai dû enjamber pour aller jusqu’à la cuisine m’a laissé penser que tu mentais, répliqua Cujo, un coin de sa bouche esquissant un sourire. J’ai présumé que tu l’aimais noir.

Drea baissa les yeux sur la table, se servant de ses cheveux pour dissimuler son amusement. Elle but plusieurs gorgées de café, l’arôme puissant délectant ses papilles de façon exquise.

— Et pourquoi ça ? s’étonna-t-elle.

— C’est ce que tu m’évoques. Corsée, sans un gramme de sucre.

Drea leva la tête et fusilla Cujo du regard.

— Corsée. Je vois, dit-elle, déçue que le plaisir intense procuré par le café s’évanouisse tout à coup.

Elle reposa la tasse sur la table et se pencha sur le classeur.

— Bon, j’ai passé quelques coups de fil. On s’y prend tard mais j’ai quand même réussi à trouver trois salles disponibles dans des immeubles Art déco. J’ai deux traiteurs qui peuvent s’occuper du buffet. Il suffit qu’on leur communique le nombre d’invités et ils...

— Attends une seconde, la coupa Cujo. Tout ça fait quand même très provincial.

— Provincial ? répéta Drea, surprise. C’est un mot qui compte beaucoup de syllabes pour toi, non ?

— Très drôle. C’est fou tout ce qu’on peut apprendre dans *La Belle et la Bête*. Tu sais, quand Belle chante qu’elle va quitter sa province ?... Tu ne vois pas ?

L’expression de Cujo exprimait un tacite « bien sûr que tu sais ».

Drea secoua la tête. Elle ne voyait pas vraiment où Cujo voulait en venir mais trouvait amusant qu’il semble si bien connaître *La Belle et la Bête*.

— Ce que tu me décris, c'est un mariage prout-prout pour gosses de riches du Connecticut, poursuivit-il. On parle de leur fête de fiançailles. Il nous faut un truc plus fun, plus relax.

— Tu veux un truc « relax » pour ne pas avoir à te tuer à la tâche. C'est juste de la paresse.

Leurs amis méritaient la meilleure fête qu'ils soient en mesure de leur offrir, pas la plus facile. Pourquoi se retrouvait-elle coincée avec un type convaincu du contraire ?

Cujo s'affala sur le canapé et étendit ses jambes devant lui. Il braqua sur elle son regard, d'un bleu si vif et perçant qu'il rappela à Drea les ciels d'été azur sans nuages qui faisaient la renommée de la Floride. Et il affichait un petit sourire satisfait. Drea tapota son stylo sur la table en verre.

— Détends-toi, crevette, lui intima Cujo d'une voix traînante, se penchant en avant pour poser ses coudes sur ses genoux.

Il tenait sa tasse entre ses mains. Bon sang, ses biceps étaient contractés au maximum, au point d'étirer les manches de son tee-shirt blanc à col V. Des tatouages de toutes les couleurs s'étalaient sur son bras droit, du biceps au poignet. Des mots, des chiffres, et des dessins s'entrelaçaient en un kaléidoscope dense, couvrant le moindre centimètre de peau. Le bras gauche, lui, était vierge.

— Tout ce que je dis, c'est que Harper et Trent ont déjà traversé pas mal de choses ces derniers temps. Je suis sûr qu'ils préféreront une fête très simple à une soirée super chic avec smokings et colliers de perles où tout le monde sera mal à l'aise. Ça n'a rien à voir avec le travail que ça demande, se défendit Cujo. Je sais juste que ce n'est pas le délire de Trent, ni de Harper – en tout cas pas après tout ce qui s'est passé.

Trois mois seulement s'étaient-ils écoulés depuis que Trent l'avait appelée en prononçant ces mots terrifiants ? *Drea, il l'a retrouvée. Nathan a retrouvé Harper. On est en route pour l'hôpital. Tu peux nous rejoindre là-bas ?*

Nathan, l'ex-petit ami de Harper, avait continué à la terroriser depuis sa cellule de prison jusqu'à ce que sa mise en liberté conditionnelle lui fournisse l'occasion parfaite de mettre ses menaces à exécution. Voilà ce qui arrivait quand on laissait un sociopathe toxicomane en liberté.

Heureusement, cette épreuve avait renforcé leur couple, et Trent avait demandé Harper en mariage peu de temps avant le voyage dont ils étaient en train de profiter.

Drea se tourna vers le canapé. Cujo s'était laissé pousser les cheveux. Il avait le crâne rasé lorsqu'ils s'étaient rencontrés dans une salle de billard quelques mois plus tôt. Ils étaient à présent blonds, d'une teinte plus claire que

le sable de Miami, et aussi plus doux. Cela lui donnait un air moins strict, plus... Non, elle n'avait aucune envie de s'attarder sur ce sujet. Un sentiment de honte s'abattit sur elle lorsqu'elle se rappela la première impression qu'elle avait dû lui faire lorsqu'elle lui avait dit qu'il ressemblait à une brute.

Drea baissa les yeux sur son classeur. Son tableau parfaitement organisé, qui listait ses idées et les choses à faire, l'aida à se concentrer. Lorsqu'elle avait proposé à Harper de se charger de l'organisation de leur fête, celle-ci avait accepté sur-le-champ. Le bonheur de Drea n'avait pas duré plus d'une heure : jusqu'au moment où elle avait compris que Cujo avait fait la même proposition à Trent. À présent, ils étaient coincés l'un avec l'autre, obligés de trouver un terrain d'entente.

— Je crois que je connais ma meilleure amie mieux que toi. C'est une citadine pur jus qui aime les robes et les chaussures à talons.

— On ne va pas faire un concours de qui connaît le mieux son meilleur ami, se moqua Cujo. Je connais Trent depuis la maternelle, donc je te bats de deux décennies sur ce terrain-là, demi-portion.

— Arrête avec les blagues sur ma taille, espèce d'abruti. Il faut qu'on se mette d'accord sur quelque chose, et vite.

Drea jeta un coup d'œil à sa montre. Merde ! Déjà 9 heures ! Elle ne pouvait pas se permettre d'arriver en retard avec José chez le dentiste et Harper en congés. Elle n'allait pas non plus se plaindre : l'argent qu'elle gagnait en plus s'était révélé très utile.

Lorsque Cujo se leva, Drea s'obligea à ne pas le regarder tandis qu'il lissait son jean délavé. Toucher le tissu pour vérifier s'il était aussi doux qu'il en avait l'air la démangeait. Posant sa tasse sur la table, Cujo lui attrapa la main. Drea ressentit alors des picotements dans tout le bras et sentit son pouls se précipiter. Leurs pieds se touchant presque, Drea se leva, à quelques millimètres seulement de Cujo. Elle était parfaitement consciente de la proximité de ses lèvres avec le torse de Cujo. Elle sentit sa peau fourmiller au contact de son corps, si chaud et si robuste, pressé tout contre le sien. Cujo posa une main à plat sur la tête de Drea, qu'il appuya contre son torse avant de s'éloigner.

— Tu vois ? lança-t-il d'un ton bourru. Demi-portion.

Drea se libéra de son étreinte.

— Jolie vue, ajouta-t-il en lui adressant un clin d'œil.

— Crétin, lança-t-elle en le repoussant.

Elle était tellement douce, avec sa poitrine appuyée contre lui. La façon dont

ses yeux noisette flamboyaient l'excitait. L'illustration parfaite du principe selon lequel chez les hommes, sexe et cerveau fonctionnent de façon totalement indépendante. Car, oui, Drea le rendait dingue.

L'objet de leur conversation avait momentanément disparu de son cerveau, remplacé par des images de tout ce que sa queue avait envie de faire avec elle. Surélever la hauteur de sa table de tatouage par exemple, y allonger Drea, l'attirer tout au bord et...

Il entendit les ongles de Drea cliqueter sur la table. Ah, oui. Elle voulait une soirée chic.

— Il faut que cette fête reflète leurs envies, pas les tiennes, décréta Cujo en chassant de son esprit ses idées coquines.

Il n'y avait aucune chance pour que les propositions de Drea plaisent à Trent, pour qui se mettre sur son trente et un se résumait à enfiler un jean noir.

— Harper adore l'architecture Art déco de la ville. Elle m'a dit des milliers de fois à quel point elle aimait venir au boulot à pied, parce que ça lui laisse le temps d'imaginer plein d'histoires à propos des immeubles devant lesquels elle passe. Il y en a un qui est disponible à la location pour des soirées.

Cujo se pencha par-dessus l'épaule de Drea – l'effluve de fraise qui se dégageait de ses cheveux lui offrit une distraction enivrante. Il aurait préféré ne pas aimer ça, être instantanément refroidi, mais étrangement c'était tout le contraire. Drea lui retournait le cerveau – et pas que le cerveau, d'ailleurs. Il attrapa un feutre dans le pot à crayons et barra la proposition de Drea d'une épaisse ligne rouge.

Drea lui tapa sur les doigts avec son stylo. Fort. Cujo ramena brusquement sa main à lui.

— Bordel de merde ! siffla-t-il. Tu as un sourire d'ange mais tu es une vraie ninja en fait !

— Pourquoi viens-tu de rayer ma liste ?

— On veut quelque chose de fun, crevette. Pas un truc guindé.

— Arrête de m'appeler crevette, lui ordonna-t-elle. Chic ne veut pas forcément dire guindé.

— Oh que si. Tiens, regarde. (Cujo se renversa en arrière et fit mine d'effectuer une recherche sur son téléphone.) Là, je l'ai. Définition du mot *chic* : « Guindé, rasoir, ennuyeux à crever, prétentieux. »

Drea poussa un grognement, ferma les yeux et inspira à fond.

— D'accord. Et qu'est-ce que tu proposes, gros malin ?

— Quelque chose de marrant. De décalé. Pourquoi pas un *luau*<sup>1</sup> ? Ou une soirée mexicaine ? Imagine le truc. Des stands de tacos qui proposeraient tous

les trucs super sains que Harper adore. On pourrait même embaucher un groupe de mariachis !

— En gros, le genre de soirée qu'on peut organiser n'importe quand, pour n'importe quelle occasion ? Qu'est-ce que ça aurait de spécial ?

Lorsque Drea se tourna vers lui, son visage se retrouva si près du sien qu'il sentit son souffle flotter jusqu'à ses lèvres.

— Toi, répondit-il.

À la seconde où il prononça le mot, Cujo aurait voulu pouvoir le ravalé. Il ne le pensait pas. D'accord, peut-être un peu.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ? répliqua Drea en le scrutant, tout en battant de ses longs cils incroyablement sexy.

— Eh bien, toi : tu trouveras toujours un moyen de prendre un truc banal et de le transformer en quelque chose de spécial. Tu passeras des heures à surfer sur Pinterest et à organiser tout ça dans ton joli classeur.

Il prit le classeur en question, attrapa un marqueur indélébile et se mit à dessiner sur la couverture en plastique. Levant les yeux, il vit Drea se décaler discrètement sur son siège pour tenter d'apercevoir ce qu'il faisait. Il lui cacha le classeur et se mit à rire lorsqu'elle fit la moue.

— Tu réussiras à faire de cette soirée un truc incroyable, lui assura-t-il. C'est toi qui rendras cette fête spéciale.

Cujo se félicita intérieurement : il s'en était plutôt bien tiré. Drea leva un sourcil : bon, d'accord, peut-être pas si bien que ça.

— Encore une fois : paresse, décréta-t-elle. Tu trouves une idée et tu t'attends à ce que je me tape tout le boulot.

— Mais je t'aiderai, bordel ! Je peux trouver le lieu et m'occuper des boissons, suggéra-t-il.

— Je ne sais pas, Cujo. Un *luau* ? Sérieusement ? (Drea soupira.) Ça m'évoque plus une fête étudiante qu'une soirée de fiançailles. Et n'oublie pas que leurs parents et leurs amis seront là aussi. Je crois qu'il faut qu'on...

La porte s'ouvrit alors brusquement. Pixie déboula à l'intérieur du studio, ses cheveux violets en bataille. Contraste inattendu, elle chantonnait un air d'une pièce de Broadway. Elle s'arrêta net en les apercevant.

— Oh ! Salut. Je n'avais pas vu que vous étiez là. (Elle désigna les haut-parleurs de la tête.) Pas de musique ?

— Ouais, on a fait les fous ce matin, répondit Cujo avec un sourire dévastateur, avant d'enrouler un bras autour de Drea. Cette petite sauvage adore le faire sur des bureaux recouverts de papiers.

Il sentit Drea se raidir contre lui, mais Pixie éclata de rire.

— C'est pour ça qu'il y a un tel foutoir à l'accueil ? J'allais engueuler Lia

de ne pas avoir rangé avant de fermer. Est-ce qu'il faut que je désinfecte ?

— C'est une longue histoire, répondit Cujo. Je te raconterai plus tard.

Pixie récupéra une enveloppe sur le bureau et sortit de la pièce. Drea se leva, et le bras de Cujo glissa sur ses épaules.

— Il faut que j'y aille, dit-elle en laissant tomber ses stylos dans son sac avant d'avancer une main pour récupérer son classeur.

Cujo le lui tendit, espérant que son dessin lui plairait.

Le rouge lui monta aux joues, ce qui lui allait à ravir. Cela amenait un peu de douceur à son caractère bien trempé et il essaya de l'imaginer se laissant complètement aller dans ses bras. Il repoussa cette idée – qui ne pouvait mener à rien de bon – et la regarda s'éloigner.

Vingt minutes la séparaient de l'heure de fermeture et Drea était plus que prête à partir. Le café était vide – logique pour un jeudi soir. Drea se mit à nettoyer les tables, impatiente de rentrer chez elle. Sa mère n'avait pas répondu lorsque Drea avait essayé de la joindre pendant sa pause. Cela ne lui ressemblait pas, si bien qu'une multitude de scénarios catastrophe se bousculaient à présent dans sa tête.

Cujo occupait également ses pensées. Elle rechignait à l'admettre, mais maintenant qu'elle avait eu le temps de réfléchir à ses suggestions pour la fête de Trent et Harper, elle se disait qu'il n'avait peut-être pas tort. Oui, Harper aimait l'architecture Art déco de Miami, mais cela ne signifiait pas qu'elle était prête à sacrifier l'ambiance de sa fête pour l'organiser dans un joli bâtiment. Et puis Drea ne connaissait pas Trent si bien que ça. Peut-être devrait-elle se montrer un peu plus ouverte aux idées de Cujo. Harper et Trent avaient envie d'une soirée parfaite, pas d'une salle parfaite.

Elle regarda Marco se débattre pour verser du sucre dans un distributeur et dut retenir un rire lorsqu'il se déversa partout.

— Laisse, je m'en occupe, dit-elle en le lui prenant des mains. Tu n'as qu'à rentrer chez toi – ou mieux, sortir. Autant que l'un de nous ait une vie.

— Tu es sûre ? demanda Marco. Avec plaisir. Je vais te préparer la serpillière.

Il disparut dans l'arrière-boutique. Au même moment, une femme vêtue d'un jean et d'un pull rose entra dans le café. Une cinquantaine d'années, estima Drea. Maquillage léger soigné, cheveux blond-blanc ramenés en une queue-de-cheval stricte. Une paire de petites perles ornait ses oreilles.

— Bonsoir. Vous êtes encore ouverts ou est-ce que j'arrive trop tard pour un café ? demanda-t-elle d'une voix pleine d'entrain.

— Il vous reste vingt minutes, répondit Drea avec un sourire. Qu'est-ce que je vous sers ?

— Je vais prendre un *latte* décaféiné à emporter, s'il vous plaît. Si j'ingurgite de la caféine à cette heure-ci, je n'arriverai jamais à dormir.

Marco posa la serpillière et un seau à côté d'une table inoccupée. Il avait remplacé son uniforme par un bermuda et un tee-shirt noir.

— Bonne soirée, Marco, lança Drea par-dessus son épaule.

Elle remplit le porte-filtre avec le café moulu suisse décaféiné et se prépara à servir un expresso.

— Alors, qu'est-ce qui vous amène ce soir ? demanda-t-elle à la cliente.

Plusieurs années à travailler chez José's avaient fait d'elle la reine du bavardage.

— Juste le café, répondit la femme en souriant. J'étais en train de regarder un documentaire quand je me suis rendu compte que vous alliez fermer. Alors je me suis dépêchée de venir.

— Vous avez un accent difficile à situer, fit remarquer Drea en attendant que la vapeur réchauffe le lait.

— On me le dit souvent. Cela fait près de vingt ans que je sillonne le pays pour différentes raisons.

Drea posa le café sur le comptoir.

— J'adorerais aller à l'université ou voyager, confia Drea, une note de mélancolie dans la voix.

À l'âge de vingt-sept ans, cela semblait désormais peu probable. S'occuper de sa mère pendant toutes ces années avait réduit cette possibilité à zéro. Drea était déjà aussi endettée qu'un étudiant diplômé, sans aucune des qualifications pour lui permettre de quitter ce job sans avenir.

— Bien, fit la femme en plaçant un billet de vingt dollars sur le comptoir. Je ne peux que vous encourager à concrétiser vos envies. Vous pouvez garder la monnaie.

La femme se dirigea alors vers un coin de la salle et s'assit. Drea jeta un coup d'œil à l'horloge – plus qu'un quart d'heure avant la fermeture. Elle aurait dû demander à Marco de rester quelques minutes de plus pour pouvoir rappeler sa mère. Elle s'était peut-être tout bêtement endormie devant une de ces émissions de télé-réalité dont elle raffolait. Mais si ce n'était pas le cas ?

La cliente était absorbée par son téléphone portable, son café encore intact sur la table. José imposait une règle claire : il était acceptable de verrouiller la porte pour empêcher de nouveaux clients d'entrer, mais il était hors de question de mettre des clients dehors avant qu'ils aient terminé leur consommation. Si la femme n'avait pas l'intention de partir tout de suite, Drea

devait appeler sa mère.

Pianotant sur le comptoir du bout des doigts, elle envisagea d'aller récupérer son téléphone. La femme n'avait pas l'air méchante.

— Excusez-moi, dit Drea en s'approchant de la table. Je dois aller chercher mon téléphone dans le vestiaire, j'en ai pour une seconde.

— Aucun problème. Vous avez un rendez-vous galant ce soir ?

— J'aimerais bien..., répondit Drea. Non, ma mère est très malade.

— Oh, je suis navrée. C'est gentil de votre part de vérifier qu'elle va bien.

La cliente exhala un long soupir empreint de lassitude.

— Vous avez des enfants ? l'interrogea Drea, curieuse de ce changement d'humeur subit.

La femme secoua la tête.

— Si c'était le cas, j'aimerais qu'ils m'appellent si j'étais malade.

Drea entra dans la salle de pause pour récupérer son téléphone.

*Cinq minutes, pas plus*, se promit-elle en revenant dans le couloir pour capter le réseau. Formulant des excuses silencieuses à José pour n'avoir pas respecté ses règles, elle composa le numéro.

— Allô ?

En entendant la voix de sa mère, Drea fut envahie par le soulagement.

— Salut maman. Comment ça va ?

— Tu rentres bientôt ? Je me sens seule, se plaignit sa mère.

Drea avait entendu cette phrase des milliers de fois depuis le lycée, lorsqu'elle avait appris la terrible nouvelle à propos de la maladie de sa mère. Les choses avaient empiré avec les années et le temps croissant qu'elle avait passé assignée à la maison. Mais même dans des moments comme celui-là, alors que l'état de santé de sa mère se détériorait, Drea trouvait un mince réconfort dans le fait que celle-ci était toujours là pour la réprimander.

Elle jeta un regard circulaire à la pièce, aux petits morceaux de papier accrochés sur le tableau d'affichage destiné au personnel. Drea était passée du statut d'excellente élève à celui de serveuse chez José's. Elle se remémora l'époque où ses copines l'invitaient chez elle pour travailler en groupe, propositions qu'elle devait systématiquement refuser à cause de son boulot. Elle se sentait très seule, alors. Des soirées passées à bûcher dans sa chambre pendant ses rares moments de liberté, les effluves de fumée de cigarette lui parvenant du porche. Même la peur de mourir n'avait pas suffi à donner envie à sa mère d'arrêter.

— Je vais rentrer un peu tard ce soir, maman. Il faut encore que je nettoie et que je ferme.

— Eh bien fais vite. Et ramène du gâteau au chocolat.

Drea promet, puis raccrocha. Pas de *Comment ça va, Drea ? Est-ce que tu as passé une bonne journée ? Tu es courageuse de travailler douze heures par jour*. Non, rien que des plaintes. Oh, et le gâteau. *N'oublie pas le putain de gâteau, Drea*.

Glissant le téléphone dans la poche de son tablier, elle dépassa la cuisine et entra dans la salle principale du café lorsque les lumières s'éteignirent subitement. Drea vit la cliente se précipiter en courant vers le vestiaire, un homme de grande taille vêtu d'une veste en cuir noire à ses trousses. Il faisait trop sombre pour que Drea puisse distinguer son visage. La scène se déroula à une telle vitesse qu'elle n'eut le temps d'enregistrer aucun détail.

Drea sentit alors quelque chose de dur et froid pressé contre sa tempe et ravala le cri de panique qui lui consumait la gorge.

— On voulait juste parler à ta copine, ma belle. Tu peux être conciliante, ou pas.

Sa voix traînante indiqua à Drea que l'homme était originaire du Sud. Si Drea en jugeait par le souffle qu'elle sentait contre son oreille, l'homme devait se trouver à sa droite. Cependant, Drea n'était pas suffisamment idiote pour prendre le risque de se retourner.

— Conciliante : tu oublies que tu m'as vu et la vie reprend son cours.

Le cœur de Drea tambourinait violemment contre ses côtes et son souffle était si rapide que le monde se mit à tourner autour d'elle.

— Pas conciliante : tu choisis de faire le contraire et...

*Clic*. Le pistolet. Drea sursauta, et l'homme derrière elle éclata de rire.

— Tu vois l'idée. Par mesure de précaution, tu vas me donner ton permis de conduire.

Drea se dirigea à pas lents vers le vestiaire. Elle remarqua que la porte de derrière était grande ouverte. Aucun signe de la femme ni de l'homme qui la pourchassait. Drea ouvrit la porte, les mains tremblantes, et trébucha dans le panier à linge sale. Une petite lumière provenant des toilettes éclairait chichement la pièce. Ouvrant son casier, elle aperçut le trieur et se rappela le magnifique croquis que Cujo avait dessiné d'elle en Belle de *La Belle et la Bête*. Elle attrapa son sac, en sortit son permis de conduire et le tendit à l'homme par-dessus son épaule.

— Eh bien, toutes mes excuses pour cette intrusion dans votre soirée, mademoiselle Andrea Caron. Ce fut un plaisir.

La peau de Drea se couvrit de chair de poule lorsqu'il fit glisser le canon de l'arme le long de sa mâchoire.

La porte du vestiaire se ferma tout doucement. Drea tomba alors à genoux, le sol constituant un lien à la fois douloureux et solide avec quelque chose de

bien réel. Hormis la musique de Compay Segundo qui s'échappait des haut-parleurs, le café était silencieux. Drea se remit debout, prit son téléphone et alla verrouiller la porte arrière, les jambes encore flageolantes. Les ombres mouvantes projetées par les voitures qui passaient devant le café firent bondir son cœur dans sa poitrine. Drea actionna l'interrupteur à plusieurs reprises, en vain.

Elle traversa le café à toutes jambes pour aller verrouiller la porte principale. Une fois le café sécurisé, elle dirigea la lampe-torche de son téléphone vers le coin du café où s'était attablée la cliente, s'attendant presque à l'y trouver. Mais il ne restait qu'une tasse solitaire sur la table.

---

1. Fête traditionnelle hawaïenne. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

## 2

— Merci d’être venus si vite, dit Drea en se protégeant les yeux de la lumière aveuglante des gyrophares bleus et rouges des deux voitures de police.

Au diable les menaces de l’agresseur. Elle était plus en sécurité avec deux voitures de police qu’aucune. Et si ces types l’observaient ? Eh bien, qu’ils aillent se faire voir.

Les policiers sortirent leurs armes et se dirigèrent droit vers elle.

— Agent Fletcher. L’intrus se trouve-t-il toujours sur les lieux, madame ?

Un jeune agent vint vers elle, son arme pointée vers le sol. Les autres policiers étaient dans la même position.

Drea secoua la tête.

— J’ai verrouillé la porte de derrière quand ils sont partis. Se sont enfuis. Bref.

L’agent Fletcher ordonna à la deuxième patrouille de faire le tour du bâtiment, sans doute pour inspecter l’arrière du café. Il emmena ensuite Drea un peu plus loin.

— Vous allez rester ici avec l’agent Shelton pendant que nous fouillons l’intérieur.

— Bien sûr, répondit-elle.

— Pas d’électricité ?

Drea secoua la tête de nouveau.

Fletcher leva son arme et aligna une petite lampe-torche à hauteur de ses yeux. Son collègue et lui pénétrèrent dans le café. Drea, à l’abri derrière une voiture de police, les observa à travers la vitre pendant qu’ils vérifiaient la salle principale. Ils franchirent les portes battantes qui menaient à la partie du bâtiment abritant les toilettes, la cuisine, le petit bureau et la salle de pause réservée au personnel.

Du café. Les policiers auraient envie d’un café, non ? Et de pâtisseries. Ou

s'agissait-il d'une idée reçue ? Une seconde. Il n'y avait pas d'électricité. Toute la volonté au monde ne suffirait pas à faire marcher une machine à expressos sans électricité et, même si c'était le cas, le tremblement qui agitait les mains de Drea la conduirait sûrement à s'ébouillanter. Et puis se parler toute seule, comme une vieille folle, n'aidait en rien.

Les minutes passèrent. Le temps s'étirait. Les soubresauts de son estomac s'étaient calmés. Tout en se demandant si elle se trouvait en sécurité, là, dans la rue, elle s'approcha prudemment du café.

— La voie est libre, annonça Fletcher en revenant. Voici l'agent Taylor. On peut retourner à l'intérieur si vous voulez.

Elle pouvait toujours leur proposer des cookies. Elle contourna le comptoir et se retrouva face aux deux policiers. Elle avait bien besoin d'un des fameux cookies au chocolat maison de chez José's. En fait, c'était plutôt d'un double whisky qu'elle avait besoin, sauf que ce n'était pas ici qu'elle allait en trouver.

Une autre voiture se gara devant le café.

— C'est l'inspecteur Carter, annonça Tyler.

Sortant du bâtiment, Fletcher et Tyler discutèrent quelques minutes avec l'inspecteur avant de revenir. Drea en profita pour sortir des biscuits, des serviettes en papier et quelques bouteilles d'eau.

— Asseyez-vous, mademoiselle Caron, je vous en prie, déclara Fletcher en désignant une table près de la vitrine, où les lampadaires de la rue offraient un peu de lumière. Je vous présente l'inspecteur Carter.

— Andrea, dit-elle en se tournant vers lui. Vous pouvez m'appeler Drea. (La boîte de cookies s'ouvrit avec un *plop*.) Servez-vous. C'est la maison qui offre.

— Navré de vous rencontrer dans de pareilles circonstances, Drea, commença Carter en lui serrant la main. Y a-t-il des caméras de surveillance dans le café ?

— Oui, répondit Drea en s'asseyant. Mais les lumières se sont éteintes avant qu'ils arrivent. J'imagine qu'ils ont coupé l'électricité.

Carter jeta un coup d'œil à un de ses collègues.

— Tyler ?

— Je m'en charge. Je vais appeler la compagnie d'électricité pour voir s'ils peuvent nous envoyer quelqu'un rapidement.

— Drea ! s'écria José en surgissant dans le café, les cheveux en bataille, son jean dénotant de façon amusante avec son haut de pyjama froissé.

Le café ouvrait à 7 heures le matin et José aimait assurer le premier service. Il commençait à confectionner les pâtisseries à 4 h 30 et ne se couchait jamais après 20 heures.

— Est-ce que ça va, Drea ? s'affola-t-il.

— Monsieur. Attendez. Vous ne pouvez pas débarquer comme ça.

— Ne me touchez pas. Drea est comme ma fille, décréta José en repoussant le bras du policier avant de se précipiter vers elle.

Il la serra alors dans ses bras puis se recula légèrement.

— Comment te sens-tu ? s'enquit-il. Vraiment ?

— L'argent ! Je n'ai pas vérifié la caisse, José.

Le tiroir n'avait pas l'air ouvert, mais cela ne signifiait pas que l'argent s'y trouvait encore. Et vu la journée chargée qu'ils avaient eue, ils pouvaient potentiellement avoir perdu une grosse somme. Elle s'apprêtait à se lever pour aller voir elle-même lorsque José l'en empêcha. Drea lui saisit la main, ravalant les larmes qui menaçaient de trahir l'intense panique qu'elle avait ressentie – et qu'elle ressentait encore.

— Tu crois que je me soucie de l'argent, Drea ? Ne sois pas bête, voyons. Tant que tu vas bien, je me fiche du reste.

José l'enveloppa d'un bras et Drea laissa le réconfort qu'il lui apportait réchauffer ses veines glacées. José était le seul homme sur lequel elle pouvait compter. Elle l'aimait comme un père. S'il ne l'avait pas embauchée dans son café, sa mère et elle se seraient retrouvées dans une situation extrêmement difficile.

— Êtes-vous le propriétaire des lieux, monsieur ? lui demanda Carter.

— Oui. Ma famille détient ce café depuis plusieurs décennies.

José s'installa à côté de Drea.

— Pouvez-vous nous raconter ce qui s'est passé, Drea ? demanda l'inspecteur Carter.

— Je m'apprêtais à fermer. Marco venait juste de partir. Il n'y avait plus qu'une cliente et moi.

Prenant son temps, Drea détailla les événements aux policiers.

— Donc vous n'avez pas vu la cliente se faire enlever ?

— Non. (Et Drea en était très contrariée.) J'ai reconnu sa silhouette quand je l'ai vue passer en courant, et il y avait un homme plus grand qui la poursuivait. La sortie de derrière se trouve dans le prolongement direct des portes battantes et il y a un signal lumineux au-dessus, donc je suppose qu'elle a vu où elle allait. Il faisait très sombre.

— Est-ce que vous les avez revus après ça ? interrogea Carter en gribouillant quelques mots dans son carnet.

Drea secoua la tête.

— Non. Aucun d'eux n'est revenu dans le café.

— D'accord. On va faire venir une équipe pour inspecter les lieux de plus près. Emballez-moi la tasse de la cliente. L'un de vous peut-il attendre l'arrivée

de la compagnie d'électricité ?

— Je vais rester, Drea, intervint José. Rentre chez toi, repose-toi.

Après avoir noté les coordonnées de Drea, un agent de police l'escorta jusqu'à sa voiture garée derrière le café.

Elle fit tourner la clé dans le contact et la voiture toussota, avant de caler.

— Allez, lui intima-t-elle en jetant un coup d'œil au policier posté près de la voiture, qui attendait qu'elle parte.

Elle essaya à nouveau. Dieu merci, cette fois la voiture démarra. Drea avait beau cumuler un paquet de problèmes chez elle, au moins s'y sentait-elle en sécurité.

Cujo faisait la queue. Il remarqua que Drea ne cessait de jeter des coups d'œil vers une table située dans un coin du café. Une jeune famille y dégustait des pâtisseries. Le petit garçon était recouvert de sucre glace. Drea était pourtant toujours très concentrée. Qu'est-ce qui pouvait bien la perturber ? Même à une heure aussi tardive, le café était bondé. Le samedi était toujours une journée très animée à Miami ; de nombreux touristes y affluaient pour le week-end. Au studio, l'activité battait encore son plein lorsqu'il en était parti. Il avait bien envisagé de rester un peu plus, mais il avait assuré l'ouverture et travaillé plus de dix heures d'affilée. Alors que son tour était proche, Drea tourna la tête vers lui et une brève lueur de surprise brilla dans son regard.

— Est-ce que je peux avoir un Gibraltar, s'il te plaît ? lui demanda Cujo avec un grand sourire, comme s'il venait de commander le café le plus banal au monde.

— Un Gibraltar ? répéta-t-elle, perplexe.

Des cernes soulignaient ses yeux. Cujo se demanda quelle en était la cause. Hors de question d'admettre qu'il avait cherché sur Internet quelque chose pour la coincer. Ils ne s'étaient pas vus ni parlé depuis deux jours et ils devaient finir d'organiser la fête. Alors si elle ne venait pas à lui, ce serait lui qui irait la trouver. Bref. Il fallait qu'il la voie.

— Tu es sûr ? Je t'imaginai plutôt du genre *cortado*. Plus grand qu'un *macchiato*, mais plus petit qu'un *latte*. Un Gibraltar ne contient que cent vingt millilitres et je te vois comme le genre de mec pour qui la taille compte. Donc j'aurais dit *cortado*.

Un groupe de trois jeunes filles au teint blafard se mit à glousser derrière lui. Touché.

— C'est toi l'experte. Je prendrai ce que tu me proposes, dit-il en souriant.

Les yeux de Drea étincelèrent de malice tandis qu'un sourire s'esquissait sur

ses lèvres.

Le rire de Drea le surprit. Il se serait attendu à un haussement de sourcils hautain ou à des yeux levés au ciel. Le sourire ne faisait qu'ajouter au reste et Cujo s'accorda quelques instants pour apprécier la façon dont elle remplissait son uniforme. Elle était peut-être petite, mais avait toutes les formes nécessaires pour faire honneur au tee-shirt noir en travers duquel le logo José's s'inscrivait en italiques. Cela dit, l'espacement irrégulier entre les lettres le contraria.

Drea s'affaira à la préparation de sa commande pendant que Cujo attrapait un croissant sur le plateau. D'où était sortie la cuillère en métal, il n'en avait pas la moindre idée, mais la douleur qu'il ressentit lorsqu'elle percuta ses jointures le fit sursauter.

— Qu'est-ce qui te prend, Drea, putain ? D'abord un stylo, et maintenant une cuillère ?

Une main encore posée sur la poignée de la machine à café, elle attrapa les jointures endolories de Cujo et y déposa un petit baiser rapide.

— Je t'interdis de fourrer tes mains dans mes gâteaux, le tança-t-elle.

Les lèvres de Drea étaient douces et chaudes, et l'idée de faire courir ses mains sur ce corps sexy en diable le laissa en proie à une intense excitation.

Elle attrapa une pince et posa le croissant sur une assiette, puis versa le café et le lait dans une petite tasse qu'elle lui tendit.

— Serais-tu en train de flirter avec moi, Drea ? Parce que ça m'avait tout l'air d'être une allusion coquine.

Cujo sortit son portefeuille.

— Certainement pas. Toi et moi : très mauvaise idée.

— Je vois. Je me demandais si ça te dirait d'aller manger un morceau avec moi après le boulot, histoire qu'on discute de l'organisation de la fête.

Il lui tendit un billet, puis attendit qu'elle lui rende la monnaie.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée, Cujo, répliqua-t-elle en faisant tomber quelques pièces de monnaie dans le creux de sa paume.

Il ne put résister : il referma sa main autour de ses doigts.

— On ne parle que d'aller manger un bout, Drea. Il est tard. Il va falloir que je me nourrisse ce soir, toi aussi, et on doit s'occuper de cette fête.

Les doigts de Drea lui paraissaient minuscules dans sa main et, lorsqu'elle les ramena à elle, il ressentit aussitôt leur absence. Elle fit la moue et jeta un rapide coup d'œil à la file d'attente avant de ramener son regard sur lui.

— O.K. Je suis à toi dans un quart d'heure.

Et voilà. C'était reparti. Pourquoi percevait-il des sous-entendus dans tout ce qu'elle disait ?

— Ravi de le savoir. Il faudra juste qu'on discute de la fête avant.

Il décela un début d'éclat de rire avant qu'elle porte une main à sa bouche. Il la regarda reprendre un air sérieux. Flirter avec Drea pourrait bien devenir un de ses passe-temps préférés.

— Je serai sortie dans un quart d'heure, rectifia-t-elle d'un ton sévère que contredisait son regard amusé.

— On peut plutôt revenir à la version où tu étais toute à moi ? dit-il avec un clin d'œil.

— J'ai des clients, Cujo, lui rappela-t-elle d'une voix douce en se penchant en avant, lui offrant une vue de premier plan de sa sublime poitrine, avant d'ajouter dans un murmure : Si tu as un jour la chance de m'avoir tout à toi, prévois quelques heures.

Le guacamole était probablement le meilleur mets jamais inventé. À égalité avec la tarte au citron vert. Drea prit une nouvelle chips qu'elle plongea dans la purée d'avocat au goût divin. Elle l'enfourna dans sa bouche et laissa échapper un soupir. C'était Cujo qui avait eu l'idée de manger mexicain, ce dont elle ne pouvait que le féliciter. Elle avait quant à elle choisi le restaurant. L'endroit était à la fois gai et bon marché, tout en restant authentique. À cause de son budget ultra-serré, Drea n'avait pas dîné dehors depuis des lustres, mais elle avait récolté pas mal de pourboires ce jour-là et arriverait à s'en tirer pour moins de six dollars si elle s'en tenait à cette entrée.

— Merci de m'avoir attendue pendant que je fermais, dit-elle, davantage reconnaissante qu'il ne le saurait jamais.

Même si elle était déterminée à continuer à vivre comme avant, travailler tard le soir au café la tétanisait. Cujo avait patienté en sirotant son café, après quoi ils s'étaient rendus à pied jusqu'au restaurant.

— Pas de problème. Je t'entendais jurer comme une charretière. Je ne savais pas que les gentilles filles comme toi pouvaient dire autant de gros mots.

— J'avais de bonnes raisons. C'est le jour de la lessive demain, et les crétins qui me servent de collègues ne savent pas vider leurs poches. Je leur ai dit que, si je devais le faire à leur place, je garderais pour moi toutes leurs merdes. Cette semaine, j'ai récolté quatre élastiques à cheveux, trois stylos – tous à moi, donc quelqu'un doit me les voler –, un paquet de chewing-gums et une clé USB – ce qui veut dire que Joanie doit être en train de flipper d'avoir perdu une dissert.

Drea s'interrompt pour manger une chips.

— Sacré butin, dis-moi, ironisa Cujo avant de l'imiter.

Drea le regarda enfourner une enchilada. Visiblement, il avait dû sauter le chapitre des bonnes manières consacré à l'usage des couverts vu qu'il se servait de sa fourchette comme d'une pelle.

— Bon, j'ai réfléchi, reprit-il, la bouche pleine de haricots rouges. J'aime l'idée de plusieurs fêtes en une. Ça serait top si on pouvait prendre le meilleur de Mardi gras, de Cinco de Mayo et du 4-Juillet.

Drea crevait d'envie de détester son idée. Vraiment. Elle avait examiné la question sous tous les angles et conclu que Cujo avait raison. Une soirée hors du commun et fun, voilà tout ce que Trent et Harper méritaient.

— Comment tu imagines ça ? le questionna-t-elle, préférant comprendre ce qu'il avait en tête avant de donner son avis.

— J'aimerais inclure des éléments de plusieurs cultures. La nourriture pourrait être cajun, mexicaine, ou les deux, servie sous forme de tapas. Il y aurait des feux d'artifice, évidemment. Des colliers pour les nanas qui voudront enlever le haut.

Harper se figea au milieu d'une bouchée et leva un sourcil.

— Je plaisantais. Je voulais être sûr que tu m'écoutais, dit-il avec un grand sourire.

Drea commençait à visualiser la façon dont Cujo imaginait la soirée.

— On pourrait mettre un stand de margaritas. Non. De tequila. Et une piñata, ajouta-t-elle.

— Pour que tu me frappes sans faire exprès avec une batte de base-ball ? plaisanta-t-il.

— Non, mais c'est une bonne idée.

— Alors, qu'est-ce que tu en dis ? demanda-t-il, les yeux écarquillés, plissés aux coins par son immense sourire.

— Ça me plaît, admit-elle, revigorée par l'excitation de Cujo.

— Mais ?

— Il n'y a pas de mais. Ça me plaît. Cette idée a beaucoup de potentiel.

— Où est passée la fille qui voulait qu'on s'habille comme des pingouins ?

— J'ai réfléchi à ce que tu avais dit. Je suis une grande fille, je suis capable d'admettre que je me suis peut-être un peu emballée.

— Est-ce que tu es en train de dire que j'avais raison ?

Cujo porta les mains à son cœur et se ratatina sur son siège. Drea lui donna un coup de pied sous la table, grimaçant lorsque Cujo poussa un petit cri. Elle sortit un carnet et commença à noter leurs idées. Ce n'était pas du tout ce qu'elle avait en tête à l'origine, mais ils avaient clairement de quoi organiser une soirée mémorable. Ils pourraient servir une multitude de petits fours, des mini-maïs en épi, et aussi des petits churros. Des petites écrevisses grillées,

peut-être ? Oh, et des acras. Des bougies partout et de grands seaux en métal remplis de fleurs aux couleurs vives. Et des lanternes.

— Tu veux boire autre chose ? proposa Cujo en voyant arriver leur serveuse.

Drea avait siroté un verre d'eau toute la soirée dans le but de limiter au maximum le montant de la facture.

— J'ai fini, merci.

Cujo demanda la note. Celle-ci arriva sur un petit plateau, accompagnée du numéro de téléphone de la serveuse et de deux sucettes, l'une au piment et l'autre à l'ananas. Cujo s'en empara.

— C'est pour moi, Drea. J'ai mangé quatre-vingt-dix pour cent de la nourriture.

— Non, déclara-t-elle, posant sa carte de crédit sur le plateau. Ce n'était pas un rendez-vous galant, justifia-t-elle, même si ça lui était un peu douloureux de le dire. C'est mieux que chacun paie sa part.

Cujo attrapa la carte et l'examina.

— Andrea, hein ?

— Je déteste mon prénom. Il n'y a que ma mère qui m'appelle comme ça quand elle est en colère. (À son tour, elle prit celle de Cujo.) Brody ? J'aime bien. Pourquoi Cujo ?

— Je garde l'anecdote pour un autre jour, répondit-il en récupérant sa carte, effleurant les doigts de Drea au passage.

Elle préféra occulter le frisson qui venait de lui parcourir l'échine. Cujo n'était pas le genre de garçon qu'elle cherchait, alors pourquoi la chamboulait-il à ce point ?

La serveuse apporta la machine à carte et fit d'abord glisser celle de Cujo, prenant son temps avant de la lui rendre. Elle prit ensuite celle de Drea, et la passa dans la machine.

— Je suis navrée, Andrea, dit-elle en lui adressant un regard qui affirmait le contraire. Le paiement a été refusé.

L'estomac de Drea se noua. C'était avec cette carte qu'elle réglait les médicaments de sa mère ; elle ne s'était pas rendu compte qu'elle avait atteint la limite autorisée de son crédit.

— Ça vous ennuie de réessayer ? demanda Drea, qui sentait la chaleur lui monter au cou, puis aux joues.

Elle riva son regard sur la table, morte de honte que Cujo soit témoin de son humiliation.

— Je suis désolée. Paiement refusé. Est-ce que vous avez des espèces, ou peut-être une autre carte de crédit ?

Drea ouvrit son portefeuille. Merde. Elle avait laissé l'argent de ses pourboires dans son casier. Tandis qu'elle fouillait les différents compartiments de son portefeuille remplis de reçus divers et d'ordonnances, une main vint se poser sur la sienne.

— Drea.

Elle ne put se résoudre à regarder Cujo. Elle n'avait nul besoin de sa pitié ni de son aide.

— Drea, regarde-moi.

Elle leva la tête. S'il pouvait l'attendre là vingt minutes, elle pourrait arranger le problème.

— Laisse-moi payer, Drea. C'est juste un resto mexicain pas cher entre amis.

Il tendit sa carte à la serveuse et attendit qu'elle saisisse le montant. Drea rassembla ses affaires et se leva.

— Je suis désolée. Je vais retourner au café, j'y ai laissé mes pourboires. Attends-moi devant, je vais te rembourser, assura-t-elle avant de s'élancer en direction de la porte.

Cujo régla la note, ignorant les tentatives peu discrètes de la serveuse de récupérer son numéro tout en faisant durer le paiement.

Drea avait semblé tellement contrariée. À aucun moment il n'avait eu l'impression qu'elle avait des problèmes d'argent. Il essaya de l'appeler, mais tomba sur son répondeur. « Salut, c'est Drea. Laissez-moi un message, et si vous êtes sympa et que je vous aime bien, je vous rappellerai. »

Cujo raccrocha. Il avait une règle d'or : ne jamais parler aux répondeurs. Il détestait ça. Ça le mettait mal à l'aise. Il se mit à courir en direction du café. Il parviendrait peut-être à la rattraper avant qu'elle n'y arrive. On parlait de, quoi, dix dollars ? Pas grand-chose. Il ouvrit la porte de chez José's. Elle n'était pas fermée à clé.

— Crevette ? T'es où ?

Pas de réponse.

Les lumières du café étaient éteintes, mais pas celles de l'arrière-boutique. Drea avait-elle, dans sa hâte, oublié de verrouiller la porte principale avant de repartir ? C'était le genre de bourde dont elle était capable. Cujo l'aurait virée sur-le-champ s'il s'agissait de sa boutique à lui.

Drea sortit alors de l'arrière-boutique, suivie par un type qui ressemblait à un figurant d'un clip de rock des années 1980. Il arborait une longue crinière frisée – résultat d'une permanente ratée ou d'une immense malchance au

royaume capillaire – et portait une veste en cuir usée qui avait dû connaître des jours meilleurs et des bottes de cow-boy éraflées. Pas vraiment le genre de mec de Drea, songea-t-il. Pourtant, le bras du type encerclait fermement ses épaules.

— Qu'est-ce qui se passe ? Ça va ? demanda Cujo en observant Drea, qui semblait clouée sur place, ses bras rigides le long de son corps.

— Très bien, répondit-elle sèchement. Merci pour le dîner. Je, euh... Je te rembourserai demain. Tu devrais... partir.

Elle n'avait pas du tout l'air d'aller bien. Elle ne lui avait rien dit à propos d'un petit ami, mais après tout cela ne signifiait pas qu'elle n'en avait pas. Tout chez cet homme déclenchait des signaux d'alarme.

— Écoute, mec. Tu veux bien me dire ce qui se passe ? lança Cujo.

Drea tressaillit légèrement lorsque le type resserra sa prise : le seul indice dont Cujo avait besoin. Il ne pouvait pas croire un seul instant que Drea était contente d'être là où elle se trouvait.

— Eh bien, Andrea et moi sommes amis depuis longtemps, n'est-ce pas, Andrea ?

Le regard de Drea, qui trahissait sa panique, se tourna soudain vers Cujo. Elle était terrorisée, c'était évident. Il se balança sur ses pieds, se mettant en mode combat. L'air était chargé d'électricité. Drea ne bougeait pas d'un cil. Cujo se rappela alors qu'elle détestait qu'on l'appelle Andrea.

— Andrea, viens ici, dit-il.

Tout ça n'était pas normal. Pas normal du tout. Drea secoua la tête vigoureusement.

— S'il te plaît, Cujo. Crois-moi. Il faut que tu partes. Tout va bien.

— Son père m'a demandé de vérifier qu'elle allait bien, n'est-ce pas, Andrea ?

— S'il te plaît, pars, le supplia Drea d'une voix beaucoup plus grave que d'habitude.

Cujo regarda une dernière fois autour de lui, en quête de quelque chose dont il pourrait se servir. Il ne disposait de rien d'autre que de ses poings, qui, grâce à Frankie, son entraîneur d'arts martiaux, étaient plus que prêts pour ce qu'il était sur le point de faire.

Il fit un petit pas en direction de la porte, manœuvre destinée à ce que le type baisse sa garde. Contrairement à ce que ses propres tripes lui disaient, Drea lui demandait de partir. Or, il écoutait toujours ses tripes. Il s'élança alors vers le type. Il était presque arrivé au but lorsque celui-ci sortit un pistolet qu'il braqua sur la tempe de Drea.

*C'était quoi, ce bordel ?*

— Tu vois ? C'était une très mauvaise idée, lui lança le mec.  
Et Cujo s'arrêta net.

### 3

Le cagibi, plongé dans le noir, n'avait jamais paru aussi peu familier à Drea. Elle y venait pourtant plusieurs dizaines de fois par jour pour y prendre du sucre ou des serviettes en papier. Et maintenant elle allait mourir là, sans jamais avoir quitté Miami. Oh mon Dieu. Qui allait s'occuper de sa mère ?

— Si vous me disiez ce que vous cherchez, je pourrais peut-être vous aider ! hurla Drea à travers la porte fermée à clé.

Paraître aussi stoïque lui demandait un effort considérable quand en réalité son estomac s'était transformé en gelée. Elle s'approcha un peu plus de la jambe de Cujo, faisant mine de chercher une position plus confortable.

Le cagibi était petit. Le type lui avait ordonné d'attacher les mains de Cujo avec des câbles. « Ne t'inquiète pas, crevette », l'avait rassurée Cujo tandis qu'elle les serrait plus fort, le plastique entaillant ses propres poignets. Mieux valait ne pas les bouger.

Leur agresseur lui rappelait un des types de Whitesnake, ce groupe des années 1980 que sa mère aimait tant. Snake. Serpent. Un nom qui lui allait comme un gant.

Cujo se leva, sautillant d'un pied sur l'autre dans l'espace confiné. Aucune de ses tentatives ne parvenait à relâcher ses liens. Drea l'entendit les frotter contre le bord d'une étagère. Inutile, comme tout ce qui se trouvait dans ce foutu cagibi.

Des bruits de tiroir qu'on ouvrait leur provenaient de la cuisine. Ils avaient tous été utilisés à un moment ou à un autre de la journée : si quelque chose d'étrange y avait été dissimulé, quelqu'un s'en serait aperçu.

Drea posa ses mains sur ses tibias et les rapprocha l'un de l'autre. Cujo vint s'accroupir à côté d'elle.

— Tu n'as pas pensé à me prévenir pendant le dîner que ce genre de trucs pouvait arriver ? lui demanda-t-il tout bas.

— Tu voulais que je te dise quoi ? siffla-t-elle. « Au fait, une cliente a été poursuivie au café. » Je ne sais pas qui est cette femme. Je ne sais pas qui sont ces malfaiteurs. Comment étais-je censée savoir qu’il allait revenir ?

Drea répertoria dans sa tête tout ce qui se trouvait sur les étagères, se maudissant de n’avoir pas prêté plus d’attention aux innombrables rediffusions de *McGyver* que sa mère regardait en boucle. Avec une bouteille de ketchup de trois litres, un paquet de sucre de douze kilos et cinq mille serviettes en papier, McGyver trouverait sûrement un moyen de s’échapper.

Il n’y avait pas un seul outil dans ce cagibi. Rien qui pourrait les aider à forcer la porte.

— Tu viens vraiment de dire le mot « malfaiteurs » ? se moqua Cujo en gloussant nerveusement.

— Malfaiteurs, criminels, brigands, bandits. Je me farcis un certain nombre de films policiers. On se fiche pas mal du nom que je leur donne, non ?

Cujo secoua la tête.

— Tu es bien la seule personne à pouvoir me faire rire alors que tout ce qui me sépare d’un pistolet est une cloison en placo, soupira Cujo.

Il se leva et continua à fouiller dans le noir, cherchant désespérément un objet dont il pourrait se servir.

— Je sais que tu n’en as sans doute rien à cirer, mais ma mère a besoin de moi. Elle va appeler la police si je ne rentre pas très vite à la maison.

— Oui, je sais.

— Et comment tu le sais ? demanda Drea en se mettant debout face à la porte.

Cujo poussa Drea derrière lui, l’obligeant à se placer contre le mur du fond. Il la plaqua si près du mur que sa poitrine se retrouva comprimée. Elle tapota du doigt le dos de Cujo.

— Je n’arrive plus à respirer.

— Tu n’auras plus besoin de respirer s’il te met une balle en plein cœur.

— Tu cherches à jouer au héros, Cujo ? dit-elle en appuyant son front contre son dos.

— Ferme-la, Drea, chuchota-t-il. Assieds-toi par terre.

Ils entendirent le verrou cliqueter et la porte s’ouvrit d’un coup. Drea ne s’habituaient vraiment pas à se retrouver face à une arme. Cujo s’interposa entre Serpent et elle.

— S’il vous plaît, le supplia Drea. Laissez-nous partir, je ne dirai rien à personne. Je le jure. Laissez-nous juste sortir d’ici.

Serpent s’agenouilla devant elle, le pistolet toujours dans une main, caressant le canon de l’autre.

— Tu sais, ma belle, on n’était pas censés se revoir.

Savait-il qu’elle avait appelé la police la dernière fois ? Elle avait le pressentiment que si c’était le cas, leurs retrouvailles n’allaient pas bien se terminer.

— Mais lui...

Serpent désigna Cujo du menton, et Drea se tourna vers lui. Son regard, rivé sur Serpent, était glacial. La rage exsudait de tout son être, pourtant il demeurait immobile.

— Je suis convaincu que tu es une fille intelligente et que tu la boucleras, lança-t-il en s’approchant un peu plus près. (Il se servit du canon du pistolet pour dégager les cheveux de Drea de sa joue.) J’en ai connu, des filles qui ne faisaient pas les bons choix. (Son ton s’était fait plus dur.) Qui disaient une chose et en faisaient une autre.

Drea laissa échapper un petit cri lorsqu’il lui tira les cheveux pour la forcer à incliner la tête, fourrant le pistolet sous sa mâchoire.

— C’est pour ça que je préfère jouer la sécurité. Alors l’un de vous deux souffle un mot de tout ça à quiconque et j’irai trouver Rosa.

Sa voix s’était teintée de quelque chose d’incongru, en décalage avec ses paroles. De la tristesse, peut-être. Ou de la fatigue. Étrange.

— Et qui paiera les factures une fois que ta cervelle décorera les murs de la jolie petite maison où vous habitez toutes les deux ? Oh, et il ne vaut mieux pas que tu saches ce que je ferai à Milo, ton petit cousin chéri.

Les yeux de Drea s’agrandirent. Comment Serpent s’était-il procuré toutes ces informations ?

— Et toi.

Serpent pointa l’arme sur Cujo, qui continuait à le regarder avec mépris. Les mots qui avaient réduit Drea à l’état de feuille tremblante incontrôlable semblaient ne produire aucun effet, ou presque, sur Cujo.

— Je suppose que tu préfères ta copine avec la tête attachée sur les épaules.

— Va te faire foutre.

— Mmmh. Insolent.

Serpent pointa le pistolet sur la tempe de Cujo, puis appuya sur la détente. Le *clic* résonna dans la petite pièce.

— Bon, reprit-il, de nouveau plus amical. Est-ce qu’on s’est bien compris, Andrea ?

Drea hochait la tête, incapable de prononcer le moindre mot. Le type sourit.

— C’est très bien, mon chou. (Il lui agrippa l’épaule.) Parce que je détesterais devoir abîmer ce joli minois.

Drea le regarda emprunter le couloir et attendit d’entendre le bruit rassurant

de la porte de derrière qui se fermait. Elle s'affala alors contre Cujo, qui effleura le sommet de sa tête de ses lèvres.

— Putain, crevette...

— Ouais. Putain.

Le cœur de Drea battait à tout rompre dans sa poitrine. Cujo se mit debout et aida Drea à se relever. Elle se rendit dans la cuisine. Qu'est-ce qu'elle était venue y chercher, déjà ? Ah oui. Elle prit une paire de ciseaux, qu'elle tendit à Cujo.

— Tu ne vas pas me sectionner une artère ? demanda-t-il en considérant les lames entre les poignets tremblants de Drea.

— On le saura dans une trentaine de secondes.

Les mains de Cujo semblaient plus stables que les siennes lorsqu'elles coupèrent le plastique. Drea sentit le sang affluer dans ses mains. Elle les secoua. Elle lui reprit les ciseaux et, grâce à leurs efforts concertés, elle réussit ensuite à trancher les liens de Cujo sans blesser ses poignets déjà abîmés. Elle posa alors la paire de ciseaux sur le comptoir et s'enveloppa de ses bras.

Cujo sortit son téléphone et composa un numéro.

— Non ! fit Drea en le lui prenant des mains pour mettre fin à l'appel.

— Non, quoi ? J'allais juste appeler la police.

La confusion se lisait sur ses traits.

— Je sais... mais est-ce qu'on doit... enfin, tu crois qu'on doit les appeler ? Tu as entendu ce qu'il a dit. Et puis il sait tous ces trucs sur moi maintenant.

Doucement, Cujo reprit son téléphone des mains de Drea.

— J'ai entendu, crevette. Mais tu t'es opposée à lui une première fois et la police est déjà à ses trousses, n'est-ce pas ? Ils ne vont pas interrompre leurs recherches. Et on va peut-être pouvoir leur fournir de nouveaux éléments.

Et merde. Il avait raison. Seulement l'idée d'effacer Serpent de sa mémoire, purement et simplement, demeurait tentante.

— Mais il ne nous a rien dit de spécial, avança Drea. On n'a rien appris de nouveau.

— Si, Drea. Il pense que la femme qu'il poursuivait a laissé quelque chose ici.

Que faire ? Drea n'en avait pas la moindre idée. Et si Serpent mettait ses menaces à exécution et faisait du mal à Milo ?

S'il était uniquement question d'elle, Drea pourrait mettre toute cette histoire sous le tapis et continuer à mener sa petite vie. Mais le fait que Serpent connaisse des détails sur sa famille la faisait flipper. Elle n'était pas en mesure de protéger ses proches. Même si tout lui intimait de ne pas contacter la police, Cujo avait raison : elle ne pourrait protéger les siens qu'avec leur aide.

— D'accord, accepta-t-elle, avant de regarder Cujo composer à nouveau le numéro.

Elle se leva et écouta les réponses de Cujo, tremblante et comme anesthésiée. Quelques minutes plus tard, la police était en route.

Cujo s'appuya contre le comptoir et attira Drea dans ses bras. Ils ne prononcèrent pas un mot jusqu'à ce que la voiture de police se gare devant le café. Entre-temps, Drea était restée dans les bras de Cujo à écouter les battements rassurants de son cœur, l'autorisant à apaiser le sien.

— Mademoiselle Caron, dit l'inspecteur Carter en entrant dans le café accompagné d'un autre agent. Deux appels en trois jours. Vous cherchez à mettre à profit vos impôts ?

Cujo ferma la porte, puis la verrouilla. Drea était occupée à préparer du café. L'odeur le fit saliver. À la seconde où la voiture de patrouille était arrivée, Drea s'était dégagée de son étreinte, érigeant de nouveau des murailles autour d'elle. Sa petite crevette gardait le contrôle. Bien sûr, il avait conscience qu'il ne s'agissait que d'une façade : il l'avait sentie trembler dans ses bras, avait vu les larmes briller dans ses yeux juste avant qu'elle ne les essuie. Un comportement admirable au vu des circonstances.

Une décharge d'adrénaline le traversa, des piques acérées lui déchirant les veines. Il donnerait tout pour avoir deux minutes face à ce salopard. Il l'avait observé, guettant une erreur de sa part. Mais le type n'en avait commis aucune. Cujo n'avait donc pas eu l'opportunité d'écrabouiller ce connard sur le sol carrelé.

Merde, ce mec les avait quand même menacés avec une arme ! Drea, pourtant, avait continué à lui parler, cherchant à comprendre ce qu'il voulait. S'interposer entre Drea et l'arme lui était apparu comme la seule façon de la protéger de blessures physiques.

— Inspecteur Carter, se présenta le flic en tendant une main.

Cujo la prit, la serrant un peu trop fermement. Qu'importe. Il était rongé par la colère, par des envies de violence, et par l'agacement pur et simple de voir Carter reluquer les fesses de Drea.

— Brody Matthews.

— Enchanté, monsieur Matthews. (Son attention se porta sur Drea, à qui il tint la main un peu plus longtemps que ce que Cujo aurait voulu.) Est-ce que c'était le même type, Drea ?

— Oui. Je n'ai pas pu voir grand-chose la dernière fois, mais c'était la même voix et la même carrure.

Sa voix vacilla. Cujo lui prit la main. Ses doigts étaient glacés.

— Est-ce qu'on a les images de vidéosurveillance ? demanda Carter en agitant son stylo en direction des petits dômes noirs fixés au plafond.

— Non, l'informa Drea. Le système n'a pas été remis en route après la coupure de courant de jeudi. Vous avez réussi à obtenir quelque chose avec les vidéos ?

— Les vidéos ? répéta Cujo, qui avait l'impression de prendre un film en cours de route. Je croyais que les caméras ne fonctionnaient pas ?

— Les vidéos d'avant la coupure de courant d'il y a deux jours. L'inspecteur Carter a envoyé les bandes à un de leurs techniciens, lui expliqua Drea.

— Et ils ont trouvé quelque chose ?

— La cliente, évidemment. On est en train d'analyser sa photo via tout un tas de logiciels pour essayer de découvrir son identité. Pas de résultats jusqu'à présent. Les deux agresseurs n'apparaissent pas du tout.

— Merde.

Carter et son collègue, l'agent De Luca, inspectèrent les lieux, avant de prendre les dépositions de Cujo et de Drea.

— Étant donné qu'on n'a pas de bandes vidéo, on va devoir procéder à l'ancienne. Est-ce que vous pouvez venir au poste lundi ? Un de nos dessinateurs travaillera avec vous et vous montrera des photos.

Drea se raidit. Cujo comprenait sa crainte de s'impliquer dans l'enquête, mais il était trop tard pour faire marche arrière. Cela dit, se rendre au poste de police ne rimait à rien alors que Cujo pouvait se charger lui-même du dessin tout de suite, avant qu'elle ne change d'avis – et lui aussi.

— Tu peux m'apporter un morceau de papier, crevette ? Et un crayon, s'il te plaît ?

Drea se rendit dans l'arrière-boutique et revint avec quelques feuilles de papier et autres fournitures. Il jeta un coup d'œil à la gomme.

— Tu me prends pour un amateur ou quoi ? s'offusqua Cujo.

Une putain de gomme. Sérieusement ? Il lâcha un petit rire.

— Vous savez dessiner ? demanda Carter en regardant la feuille d'un air curieux. Vous êtes bon ?

Cujo ferma les yeux quelques instants pour faire apparaître dans sa tête l'image du type que Drea appelait désormais Serpent. Il fit glisser sa main sur la surface du papier, prit le crayon et le soupesa.

— Oui, je suis bon, répondit-il.

Il débuta avec la forme du visage, plus proche du rectangle que de l'ovale. Il lui fallut plus de temps pour rendre avec fidélité la légère bosse du menton. Réussir les lignes de symétrie de la tête constituait une étape cruciale avant de

s'attaquer à l'alignement des yeux, des oreilles et des pommettes. Les proportions, lui avait appris Mlle Murray, sa professeur d'arts plastiques, constituaient la clé de toute entreprise artistique.

Du café se renversa lorsque Drea posa la tasse à côté du coude de Cujo. Il percevait sa nervosité. Il leva les yeux et lui adressa un clin d'œil. Voilà l'unique forme de réconfort qu'il pouvait lui apporter, là, tout de suite. Drea lui frotta l'épaule, et il posa sa main sur la sienne.

— Merci, dit-il.

Le café était aussi exquis au goût qu'à l'odeur. Cujo ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil à Carter. Eh ouais. La main de Drea sur son épaule. Tiens, prends ça.

Il continua son croquis, marquant l'emplacement des principaux traits avant de commencer à les détailler un par un. Le visage légèrement creusé du type rehaussait ses pommettes, qui semblaient presque féminines sur lui.

Cujo leva les yeux. Drea était accoudée de l'autre côté du comptoir, regardant son croquis prendre forme. Son menton reposant sur sa paume, son petit doigt coincé entre les dents. Elle ne le mordait pas, non, elle le tenait, tout simplement. Et ces lèvres roses, douces et tendres...

Elle riva alors son regard sur lui en battant des cils. Pris la main dans le sac.

Il passa ensuite aux cheveux. S'il avait eu ses feutres avec lui, il aurait pu ajouter de la couleur à son croquis. Mlle Murray lui avait toujours dit que, d'un point de vue artistique, son œil pour les couleurs tenait de l'absolue perfection. Raison pour laquelle il avait été accepté à la School of the Art Institute de Chicago, où il ne s'était cependant jamais rendu. Il chassa cette idée de son esprit. Il n'avait vraiment pas besoin de penser à tout ça maintenant. Il aurait passé moins de temps à reproduire les cheveux couleur paille et les boucles inégales s'il avait disposé de toute sa palette de couleurs.

— Fini, annonça-t-il en poussant le dessin vers Drea, dont l'avis comptait beaucoup. Qu'est-ce que tu en penses ?

Drea tira à elle la feuille de papier, qu'elle tourna vers elle. Ses yeux s'agrandirent, brillants sous l'effet de la surprise.

— Oh mon Dieu, Brody ! C'est exactement lui ! (Elle examina le dessin avec attention.) Tu es incroyablement doué.

Carter lui prit la feuille des mains.

— Merci, dit-il. Ça nous fera ça de moins à faire.

Il posa brutalement sa tasse sur le comptoir tout en esquissant un sourire forcé. Drea sursauta. Cujo avait peut-être un moyen d'énerver Carter et d'apaiser en même temps la tension qui tenaillait Drea. Il émit un petit rire.

— Il y a quelque chose de drôle, monsieur Matthews ?

— Nan. Rien du tout, *inspecteur*, répondit-il, puis il se tourna vers Drea : Pendant tout ce temps où je t'avais dans ce cagibi, je n'en ai même pas profité pour te...

— Cujo ! le coupa Drea en lui lançant le torchon avec lequel elle nettoyait le comptoir.

Mais elle avait ri. Brièvement. Et après la soirée qu'ils venaient de passer, il s'agissait du plus doux des sons qu'il pouvait entendre.

Drea poussa un soupir de soulagement. Elle avait terminé sa journée de travail, le soleil brillait et elle se trouvait enfin dehors. Chaque fois qu'elle était passée devant ce foutu cagibi, elle avait repensé aux événements de la veille et les battements de son cœur s'étaient accélérés. Remarquant les efforts de Drea pour garder sa contenance, José l'avait encouragée à partir plus tôt. Ses collègues avaient proposé leur aide, tout en essayant de lui soutirer des informations qu'elle ne se sentait ni prête ni capable de partager.

Cujo se gara devant le café à l'heure convenue. Drea ouvrit la portière du pick-up et lui tendit les deux cafés qu'elle avait apportés, puis grimpa à l'intérieur et boucla sa ceinture.

— Merci pour le café. Tu as réussi à dormir ? lui demanda Cujo en démarrant.

— Pas vraiment. Et toi ?

Drea but une gorgée de son café.

— Pareil. Dormir avec une batte de base-ball est une chose. Se réveiller avec en est une autre.

— Vous ne vous êtes pas fait de câlins ?

— Si, mais à un moment elle s'est mise à m'embrasser dans le cou.

Drea éclata de rire.

— Je n'ai pas besoin d'en savoir autant !

— Comment tu vas ? On n'a pas vraiment eu le temps de parler après l'arrivée des flics.

Drea n'aimait pas quand Cujo devenait sérieux, parce qu'elle appréciait beaucoup ce Cujo-là. Il n'y avait aucune logique dans tout ça, mais lorsqu'il se montrait gentil et humain, loin du crétin qu'il pouvait parfois être, elle le trouvait... non, elle préférait ne pas y penser.

— Tu es en sécurité chez toi ? demanda-t-il. Vous avez des serrures solides ? Une arme ? Ce type avait l'air de savoir où tu habitais.

Drea frissonna à l'évocation de l'arme. La veille, elle avait envisagé pour la première fois de sa vie de s'en procurer une. À la place, elle avait vérifié à

trois reprises tous les verrous et décidé de garder un couteau de cuisine à portée de main.

— Il a pris mon permis de conduire la première fois. Grâce à ça, il a appris plein de choses sur moi. Il doit connaître ma pointure à l'heure qu'il est, dit-elle en mordillant la peau de son pouce.

— Je peux t'aider à améliorer votre sécurité, si tu veux. Ou Trent, quand il sera rentré. Mais je pense qu'il est préférable de ne pas attendre jusque-là.

Drea détestait qu'on la prenne en pitié, même lorsque c'était au prétexte de l'amitié.

— Tu pourrais venir à la maison, reprit-il avant qu'elle ait eu le temps de répondre. Ou moi je pourrais venir chez toi. Au moins jusqu'à ce que la situation soit réglée.

— Honnêtement, tout va bien.

Sauf que c'était un mensonge. Drea avait l'impression que ses entrailles avaient été passées au mixeur. Seulement, elle n'avait pas les moyens de s'assurer une meilleure sécurité. La peau près de son ongle était à vif. Depuis toute petite, elle se mordillait le pouce dès qu'elle était stressée.

— C'est ça, et moi je suis LeBron James<sup>1</sup>, rétorqua-t-il. Ne pas vouloir répondre est une chose. Mentir en est une autre.

Les mots de Cujo la piquèrent au vif, mais depuis dix ans, poser sur son visage un masque d'impassibilité constituait sa manière à elle d'affronter les difficultés. Prétendre que tout allait bien lui venait aussi naturellement que respirer.

Les paroles de Serpent avaient résonné dans sa tête toute la nuit. Elle faisait des rêves où elle voyait la cliente en train de s'enfuir en courant, poursuivie par l'homme armé qui lui tirait dessus. À la fin, la femme devenait Cujo. Le cerveau de Drea était un foutoir sans nom.

Elle étudia le profil de Cujo pendant qu'il quittait l'autoroute menant vers le nord. Il se gara devant une maison située au bord de l'océan, dans le quartier très huppé de Golden Beach. Drea fut saisie d'un sentiment de culpabilité à l'idée que Cujo s'était retrouvé impliqué dans les événements de la veille. Il n'était pas juste de le mêler encore davantage à ses problèmes.

— Ce n'est rien, je t'assure. Je vais bien, affirma-t-elle d'une voix tremblotante.

Il fallait qu'elle se ressaisisse. Elle y avait été obligée ce matin-là : elle avait passé un entretien – décroché grâce à José – avec le manager de nuit d'un des grands hôtels du bord de mer. L'état de ses finances en dépendait, alors elle s'était refait une beauté dans les toilettes en moins de dix minutes et avait

plaqué un sourire sur son visage. Elle se demandait encore comment elle avait réussi à donner le change, mais à présent, elle cumulait officiellement deux jobs.

Lorsque Cujo coupa le moteur, ils se retrouvèrent plongés dans un silence gênant.

— Non, tu ne vas pas bien, Drea. (Il pivota sur son siège pour la regarder.) Écoute, je sais que ce n'est pas toujours facile entre nous, mais tu sais que je ferai tout ce que je peux pour t'aider.

La sincérité irradiait de tout son être. Si seulement elle pouvait se reposer sur lui – ou sur quiconque. Peut-être valait-il mieux pour lui qu'elle le repousse. Elle inspira à fond et se donna du courage en regardant autour d'elle.

— Je vais bien. Vraiment. (De l'autre côté de la rue, un portail en métal s'ouvrit doucement et une voiture de sport rouge décapotable démarra en trombe.) Qu'est-ce qu'on fait là, Cujo ? demanda-t-elle, préférant changer de sujet.

Il la dévisagea un long moment, les sourcils froncés, comme s'il essayait de résoudre une énigme. Il garda un silence révélateur.

— Tu voulais un joli lieu et je voulais une soirée cool. Tu n'es pas de très bonne compagnie quand tu n'obtiens pas ce que tu veux. Alors suis-moi.

Elle regarda Cujo descendre du pick-up, s'obligeant à ne pas lorgner sur la façon dont ses épaules se contractaient sous son tee-shirt noir à manches longues. Jurant à voix basse, elle ouvrit la porte et découvrit Cujo qui l'attendait pour l'aider.

— Dans mes bras, crevette. Je ne te lâcherai pas, sauf si tu me donnes un coup de genou dans les couilles.

Drea fut incapable de contenir un sourire. Elle se pencha vers lui et il l'attrapa par la taille, l'aidant à descendre. Lorsqu'il la toucha, elle ressentit de nouveau l'étincelle qu'elle avait éprouvée quelques jours plus tôt au studio, semblable à une petite décharge électrique.

Quel séducteur, ce Cujo. Ils se dirigèrent ensuite vers un portail imposant, flanqué de murs blanchis à la chaux recouverts de plantes grimpantes. Drea effleura les fleurs roses délicates pendant que Cujo appuyait sur un interrupteur situé près du portail.

— C'est Cujo, mec. Sors de là, maestro.

Dans un moment de pure féerie, le soleil perça entre les nuages au moment précis où le portail s'ouvrait, révélant une immense demeure. Drea donna une tape sur la main de Cujo lorsqu'il lui appuya sur le menton pour lui fermer la bouche. La bâtisse était composée de béton gris et de panneaux en verre qui semblaient avoir été accrochés à différents angles, comme si on les avait

lancés en l'air pour voir de quelle façon ils allaient atterrir. Difficile d'imaginer quelles formes avaient les pièces.

— C'est pour ça qu'on est entrés à pied plutôt qu'en voiture, lui expliqua Cujo. Ça aurait gâché l'effet de surprise.

— C'est magnifique, Cujo, mais je ne comprends pas.

— Ça, ma petite Drea, c'est ce qu'on appelle un compromis.

— Merde alors ! s'écria-t-elle. Est-ce que c'est Moses Jones ?

Cujo éclata de rire tandis que le légendaire défenseur de l'équipe de basket des Miami Heat ouvrait la porte.

Drea les regarda exécuter une de ces poignées de mains-accolade-tape dans le dos de mecs auxquelles elle ne comprenait rien.

— Mo, je te présente Drea. Drea, je te présente...

— Oh mon Dieu, siffla Drea, au comble de la gêne d'entendre sa voix se briser. Trois fois défenseur de l'année, six fois All Star, et septième meilleur joueur de tous les temps.

Mo lui serra la main en riant.

— Ravi de te rencontrer, Drea. Entrez.

Il les précéda dans l'entrée et le salon entièrement ouverts, les menant vers l'arrière de la maison. Cujo prit la main de Drea. Ils arrivèrent sur un patio en roche calcaire noire qui s'étendait sur toute la longueur de la maison. Un toit en verre recouvrait une cuisine d'extérieur plus grande que le rez-de-chaussée entier de sa maison à elle. Quant au bar, pourvu de tireuses à bière, il pouvait accueillir au moins huit personnes.

— Allez-y, faites un petit tour du propriétaire. J'ai un truc à finir et j'arrive avec de quoi boire, dit Moses, et il disparut à l'intérieur.

Au-delà du patio, le jardin était bordé de palmiers majestueux, de ceux qu'il fallait installer à l'aide d'une grue. Leurs feuilles se balançaient doucement au rythme de la brise automnale. Cujo appuya doucement sa main dans le bas du dos de Drea et la chaleur de ses doigts la saisit. Il la guida ensuite au bas des marches, vers le jardin.

Derrière les palmiers, de grands bougainvilliers fuchsia cascadaient au-dessus de murets. Des plantes vertes luxuriantes et un chemin éclairé de petites lampes solaires carrées menaient jusqu'à la piscine. Les chaises longues rouges et blanches semblaient incroyablement confortables et les éclats de lumière qui scintillaient à la surface de l'eau donnaient envie d'y plonger illico. Et la vue... Elle inspira l'air marin et sourit. L'océan Atlantique, dans toute sa majesté, l'accueillait. En allant vers la plage, la pelouse soignée, d'un vert profond, laissait la place à des touffes d'herbe éparses qui jaillissaient du sable, à quelques mètres seulement de l'océan.

— Je n'arrive pas à croire que je me trouve là. Dans la maison de Mighty Mo.

Même dans ses rêves les plus fous, jamais Drea n'avait imaginé être un jour invitée dans une maison de ce genre. Le quartier de Golden Beach était réservé aux ultra-riches. Lorsqu'elle se tourna vers Cujo, elle remarqua que ses yeux étaient assortis à la teinte de l'eau.

— C'est le plus bel endroit que j'aie jamais vu, murmura-t-elle.

Il fallait qu'il s'éloigne où il allait empoigner cette masse de cheveux et embrasser Drea sur-le-champ. La terreur qu'il avait lue dans son regard lorsqu'il l'avait récupérée au café s'était évanouie, remplacée par un sourire à couper le souffle.

Lorsqu'elle cessait d'être en colère contre le monde entier, y compris contre lui, il éprouvait la plus grande difficulté à respecter sa décision de ne pas s'approcher d'elle. Surtout quand il pensait à quel point cela pourrait se révéler agréable. Mais il était préférable qu'il évite toute relation et, aussi tentante fût Drea, il ne pouvait pas changer d'avis.

Elle lui donna une tape sur le bras. Un doigt d'honneur tactile adressé à ses pensées.

— Le premier arrivé à la plage ! cria-t-elle par-dessus son épaule en courant vers le portillon.

Elle se débarrassa de ses tongs juste avant d'arriver sur le sable et Cujo rit, la laissant délibérément le distancer pour pouvoir admirer son superbe postérieur, parfaitement ferme et rebondi.

— Ça te dit d'organiser une fête ici ? lui lança-t-il.

— Tu plaisantes ? répliqua-t-elle, les yeux brillants d'excitation, un immense sourire aux lèvres. Pour de vrai ?

— J'étais à l'école avec le petit frère de Mo. On habitait dans la même rue quand on était gamins. Il aurait été invité de toute façon mais il m'a dit qu'on pouvait faire ça ici si on voulait.

Drea se jeta dans ses bras en riant, et Cujo la fit tourner, les mains autour de sa taille.

— C'est parfait ! s'exclama Drea en déposant un baiser sur sa joue. Merci.

L'expression de Drea changea tout à coup : la joie excessive fit soudain place au choc.

— Désolée, dit-elle en se tortillant.

Hors de question de la laisser s'échapper aussi facilement. De toute évidence gênée par la spontanéité qu'elle venait d'afficher, Drea cherchait à se

dégager, et Cujo n'aimait pas ça.

Il la reposa sur le sable, sans pour autant ôter ses bras de sa taille. Il était impossible à Cujo d'ignorer la sensation provoquée par la poitrine de Drea pressée contre lui, ou le fait que sa main gauche était en train de caresser le creux de ses reins, cet endroit qui s'incurvait vers son cul parfait. Et que dire de son pénis, qui était à deux doigts de l'érection.

— Ne sois pas désolée, dit-il. Je suis content que ça te plaise. Et que tu viennes de courir jusqu'à la plage comme une gosse de quatre ans qui a ingurgité trop de sucre.

— Je ne vais pas très souvent à la plage. Je ne sors pas beaucoup, en fait.

— Drea, dit-il, hésitant sur la suite à donner à sa phrase.

— Alors, qu'est-ce que vous en dites ? les interpella Mo du jardin, un plateau dans les mains.

Drea leva les yeux vers Cujo, une moue coquine sur le visage, et le repoussa doucement.

— Allez, ce n'est pas tous les jours que j'ai l'occasion de boire un thé glacé dans une maison à plusieurs millions de dollars avec une superstar du basket. Même si je dois supporter ta présence, le taquina-t-elle.

Cujo la regarda se diriger vers Mo et s'asseoir en face de lui, prenant le grand verre qu'il lui tendait. Elle n'en avait sans doute pas conscience, mais elle ne dénotait absolument pas dans le décor.

Après avoir discuté des grandes lignes de la soirée, ils admirèrent le coucher du soleil au-dessus de l'eau. Drea s'était montrée drôle et charmante avec Mo, si bien que Cujo s'inquiéta soudain : était-ce lui qui ne savait pas y faire avec elle ?

En dépit de ses objections, il la hissa ensuite dans le pick-up, parce qu'il était un peu maso et aussi qu'il avait besoin de la sentir encore une fois contre lui.

Ils empruntèrent l'autoroute qui menait jusqu'au centre de Miami. Cujo ouvrit légèrement sa fenêtre. L'air automnal, frais et vif, atténuait quelque peu l'humidité ambiante. Si seulement celui-ci pouvait aussi apaiser la frustration grandissante qui le tourmentait.

— Où est ta voiture ? demanda-t-il à Drea. Je veux m'assurer qu'elle démarre avant de te laisser.

— Mais c'est que ta mère t'a bien élevé, dis donc !

— Non, c'est mon père qui m'a élevé. Ma mère a décidé qu'elle ne voulait plus en être une quatre jours avant mes huit ans, donc je crois qu'elle n'en aurait rien à foutre.

— Cujo... ?

La voix de Drea, qui dégoulinait de pitié, lui donna la sensation d'étouffer, aussi décida-t-il d'allumer la musique. Des voix qui vociféraient et les riffs effrénés d'une guitare électrique accompagnaient les martèlements d'une batterie. Le metal avait toujours été son refuge, son échappatoire.

Il ignora la question de Drea, qui demeura en suspens. La chaleur de ses doigts le surprit lorsqu'elle lui frotta doucement la cuisse. De longues caresses un poil trop agréables. Sa main lui sembla minuscule sur sa jambe. Il la serra dans la sienne quelques secondes avant de la reposer sur le volant.

Drea dit quelque chose, mais trop bas pour qu'il puisse distinguer ses mots au-dessus de la musique à plein volume. Il se sentit bête et baissa le son.

— Désolé, je n'ai pas entendu. Qu'est-ce que tu as dit ?

— Ma voiture n'a pas démarré ce matin. J'ai pris le bus.

Maintenant, il se sentait archi-bête. Il pourrait peut-être y jeter un coup d'œil en la déposant chez elle.

— Donne-moi ton adresse, je vais te ramener chez toi.

Drea poussa un soupir.

— D'accord, dit-elle à contrecœur. J'habite...

Le téléphone de Cujo sonna et l'écran s'alluma sur le réceptacle. *Heidi. British Airways*. Cujo grimâça en se rendant compte que Drea avait vu le nom s'afficher. Elle ôta sa main de sa cuisse et il la laissa faire, bien qu'il eût envie de l'en empêcher. L'idée d'ajouter le nom de la compagnie aérienne aux prénoms de ses conquêtes lui avait paru une bonne idée à l'époque. À présent, il avait l'impression d'être immature.

— Ne fais pas attention, dit-il en lui jetant un rapide coup d'œil.

— Tu sais quoi ? Ne t'embête pas. J'ai des trucs à récupérer chez José's.

La température chuta subitement d'une dizaine de degrés dans l'habitacle.

— Je ne vais pas te laisser rentrer en bus, Drea. J'étais là hier soir. Tu veux que j'appelle Harper à Tahiti et que je la dérange en pleine partie de jambes en l'air pour lui demander où tu habites ?

Le téléphone sonna de nouveau. *Heidi. Bordel de merde*. Il avait droit à un peu de tranquillité, oui ou non ?

— Elle a l'air désespérée, fit remarquer Drea. Tu devrais la rappeler.

Un jugement. Ou était-ce de la jalousie ? Difficile de déterminer ce qui perçait dans sa voix. L'une des deux options le contrariait nettement plus que l'autre.

— Je le ferai après t'avoir déposée. Où est-ce que je t'emmène ?

Il y eut un long silence, après lequel elle lui révéla son adresse.

Cujo emprunta la rue où habitait Drea. Des enfants traînaient aux coins des rues, et la fausse poignée de mains qu'il venait d'apercevoir scellait de toute

évidence une transaction louche. Merde alors. C'était là qu'elle vivait. Des familles entières paressaient sur leurs vérandas, installées sur des vieux canapés et des fauteuils défraîchis.

Cujo s'arrêta devant une maison à deux étages fatiguée aux murs d'un jaune moutarde délavé. La gouttière pendait du toit. Des planches manquaient dans la clôture. Sur la véranda, une femme d'un certain âge au visage émacié était assise dans une chaise roulante, reliée à une pompe à oxygène. Cujo ignorait que sa mère était si malade.

Drea demeura silencieuse. Le décalage entre cette maison et celle qu'ils venaient de visiter lui procura un choc. Il n'avait aucune envie de laisser Drea ici alors que tout son être lui hurlait de la ramener chez lui. Elle poussa un soupir chargé de tristesse.

— Bonne soirée, Cujo.

— Attends.

Il bondit hors du pick-up, regarda autour de lui.

— J'ai vécu là toute ma vie, dit-elle. Je suis plus en sécurité ici que toi.

— *Dónde estabas* ? demanda une voix rauque qui provenait de la véranda.

Malgré un visage marqué par l'âge et la maladie, c'était tout le portrait de Drea.

— Navré de l'avoir gardée si tard, madame. Je m'appelle Brody.

— Ça fait bizarre quand tu le dis, lui chuchota Drea.

— Ça me fait bizarre de le dire.

— *Porqué llegaste... tan tarde* ? siffla la mère de Drea.

Cujo vit les épaules de Drea s'affaisser, comme en signe de défaite.

— Brody est le meilleur ami de Trent, le futur mari de Harper. On était en train d'organiser leur fête de fiançailles.

— Donc tu peux te permettre de sortir, mais tout ce à quoi moi j'ai droit comme distraction, c'est les chaînes de base du câble ?

— *Mamá*, fit Drea en tressaillant. (Elle riva son regard au sol, comme si elle espérait qu'il s'ouvre sous ses pieds et l'engloutisse.) Je te présente ma mère, Rosa, marmonna-t-elle.

Rosa se tourna vers lui.

— Ah, c'est peut-être toi qui as payé ? Fais gaffe. Je sais qu'elle essaie de se trouver un crétin plein aux as qu'elle pourra épouser. Comme ça elle ne m'aura plus dans les pattes.

— *Mamá, por favor entrar*, dit Drea.

Cujo aussi aurait voulu que Rosa disparaisse à l'intérieur. Comment pouvait-elle parler ainsi à sa fille ?

— Je veux une réponse, Drea. Pourquoi tu n'étais pas au boulot ? Hier soir

aussi tu es rentrée tard. C'est à cause de lui ? la questionna Rosa.

— C'était le jour d'inventaire au café, je te l'ai dit. Aujourd'hui je suis arrivée tôt pour terminer avant de commencer ma journée. Laisse tomber, maman.

Drea n'avait donc rien dit à sa mère à propos de Serpent. Une partie de Cujo était à deux doigts de lui balancer la vérité. Tout, dans cette histoire, était choquant. La personne avec qui il se chamaillait chaque fois qu'il la voyait n'avait rien à voir avec celle qui scrutait à cet instant ses jolis ongles de pied couleur corail.

— Oui, eh bien tu n'as pas le temps pour ça, décréta Rosa en les toisant tous deux d'un air condescendant.

Cujo passa un bras autour des épaules de Drea. Quel genre de mère s'adressait à sa fille de cette façon ? Pour en avoir rencontré, des filles assoiffées d'argent – Yasmin, l'ex de Trent, par exemple –, Cujo était intimement convaincu que Drea n'appartenait pas à cette catégorie. Bon sang, s'ils avaient surpris Serpent au café, c'était justement parce que Drea avait tenu à lui rembourser les six dollars correspondant à sa part de leur dîner mexicain.

— C'est ma faute, Rosa. Je suis arrivé en retard à notre rendez-vous, dit-il, et il sentit Drea se raidir à son côté.

Rosa lui jeta un regard noir, s'empourprant subitement. Cujo la regarda faire demi-tour avec sa chaise roulante et rentrer dans la maison. Drea ne fit rien pour s'éloigner de lui, et ils restèrent ainsi quelques secondes.

— C'est comme ça tout le temps ?

Sans prononcer un mot, Drea se contenta de hocher la tête.

Cujo l'attira contre lui et, pendant un bref instant, Drea le laissa faire.

Drea se dégagea de l'étreinte de Cujo, incapable de lui faire face. Voir la pitié dans ses yeux la détruirait.

— Il faut que j'y aille. (Elle n'en avait pourtant pas la moindre envie.) Ma mère a besoin de moi pour se mettre au lit.

Drea se résolut enfin à regarder Cujo. Elle aurait tout donné à cet instant pour l'entendre débiter une de ses saillies caustiques plutôt que de voir l'air inquiet qu'il affichait.

— Attends, Drea. Aide-la à se coucher et viens dormir chez moi. C'est plus sûr.

Drea jeta un regard circulaire au quartier dans lequel elle avait passé toute sa vie.

— Il faut que je sois là le matin pour l'aider à se lever. Merci de m'avoir

ramenée.

Elle fit demi-tour et grimpa les marches à la hâte.

L'air frais et humide la prit à la gorge à la seconde où elle pénétra à l'intérieur. Jamais auparavant le comportement de sa mère ne l'avait à ce point submergée de honte.

— *Que demonios, mamá ?* Qu'est-ce que tu m'as fait, là ? lança-t-elle en croisant les bras sur sa poitrine, davantage pour s'empêcher de jeter des objets à travers la pièce qu'en signe de défense.

— Joli pick-up. Bien sapé. Les types comme lui ne restent pas longtemps avec les filles comme nous.

— Ne mets pas Brody dans le même panier que papa. Tu ne sais absolument rien de lui.

— Il te baisera, puis il te laissera tomber. C'est un beau mec. Il ne voudra pas d'une fille comme toi sur le long terme.

— Et pourquoi pas ? Pourquoi je ne lui conviendrais pas, mamá ?

Rosa secoua la tête sans rien dire. Drea tourna les talons et commença à monter les marches.

— Tu ne vas pas m'aider à me coucher ? cria Rosa, dont les mots vinrent résonner dans l'escalier.

Drea claqua si fort la porte de sa chambre que les cadres tremblèrent sur les murs. C'était peut-être puéril, mais si sa mère voulait savoir l'effet que cela faisait d'être abandonnée, pour de vrai, Drea pouvait commencer dès maintenant.

Elle envoya valser son sac, dont le contenu se répandit sur le lit. Puis elle se laissa tomber sur le matelas. Son cœur battait la chamade. Les médecins l'avaient prévenue : la douleur donnait souvent lieu à des accès de colère, mais l'amertume de sa mère suintait dans chaque parcelle de son être.

*La honte.* Dire que cette scène s'était produite devant Cujo... Drea poussa un grognement. Comment arriverait-elle à lui faire face désormais ? Sa mère l'avait accusée de le fréquenter dans le but de l'épouser pour s'échapper de ce trou à rats. Elle contempla les taches d'humidité au plafond, aux endroits du toit où il manquait des tuiles. Qu'est-ce que Cujo allait penser d'elle, maintenant ? L'épouser ? Drea n'en revenait toujours pas. *L'épouser.*

Bon. S'appesantir là-dessus n'allait pas faire avancer ses affaires. Elle alla jusqu'à son bureau et alluma Frankenateur, le petit nom qu'elle donnait à son vieil ordinateur portable. Moitié ordinateur, moitié dalle de béton. Il avait appartenu à José à une époque.

Une heure plus tard, après avoir mis au point l'emploi du temps des employés, Drea décida de le leur envoyer par mail. En vain : le fichier refusa

de partir. Merde. Encore un problème avec Internet. Elle redémarrera son ordinateur, vérifia la connexion et croisa les doigts. Avait-elle payé la facture ? Impossible de s'en souvenir. Elle n'avait pas le courage d'appeler leur fournisseur d'accès à la noix, qui la garderait sans doute au téléphone jusqu'à minuit.

Elle inscrivit « E-MAIL EMPLOI DU TEMPS » sur un Post-it qu'elle colla sur l'écran, puis elle rassembla le contenu de son sac à main. Rouge à lèvres, miroir, brosse à cheveux. Un objet rouge et noir attira son attention. Bien sûr. La clé USB qu'elle avait trouvée dans le linge sale.

Parfait.

Détachant le Post-it de l'écran, elle enregistra le fichier sur la clé puis l'ouvrit pour vérifier que le document s'y trouvait bien.

Les dossiers présents portaient tous des noms étranges tels que « Procès Comté de Collier fracturation hydraulique » ou encore « Porte-queue Bartram ». Elle ouvrit le dossier intitulé « Évaluation des répercussions environnementales », cliqua sur un fichier répondant au nom de « Fracturation dans les Everglades : la catastrophe imminente » et commença à lire.

Drea examina l'illustration qui figurait en haut de l'article. Un puits de fracturation ne ressemblait en rien à ce qu'elle s'était imaginé. Un long cylindre droit en métal profondément enfoncé dans le sol, entouré de béton coulé. Ça n'avait pas l'air de grand-chose, mais il devait y avoir une raison pour que les chaînes de télé rapportent sans cesse l'arrestation d'activistes. Vous ne campiez pas en pleine nature pendant plusieurs semaines d'affilée sans raison valable. Drea ne campait jamais, à cause des insectes. Et des toilettes à compostage dégoûtants. Et du manque d'hygiène.

Drea cliqua pour ouvrir un nouveau dossier. Puis un autre. Des notes confidentielles, des rapports, des graphiques. Bien qu'elle eût très envie de croire qu'un des employés à temps partiel avait une présentation très ennuyeuse à rédiger, il était évident qu'elle se mentait à elle-même. Elle frissonna lorsqu'elle comprit.

C'était ça, l'objet que Serpent était revenu chercher. Drea repensa au trajet effectué par la cliente pour sortir du café. La porte du vestiaire était ouverte, avec le panier de linge sale situé à l'entrée. Impossible de dire s'il était ouvert ou non. La cliente avait très bien pu y balancer la clé USB. Drea ferma les yeux une seconde, essayant de visualiser les corps qui passaient devant elle.

Carter voudrait voir cette clé. Mais Drea se mettrait-elle en danger si elle la lui donnait ? Serpent saurait-il qu'elle était allée trouver la police ? Le visage de la femme surgit soudain dans son esprit. Si on ne la retrouvait pas, Drea ne se le pardonnerait jamais.

Les diagrammes et les comptes rendus se mélangèrent dans son esprit tandis qu'elle poursuivait sa lecture. Un nom, cependant, revenait sans cesse : Mike MacArthur.

Le document suivant était une lettre adressée à un certain Walter. Aucune adresse ni aucun nom de famille n'était mentionné. Quelqu'un, qui avait signé avec les initiales « L.A. », lui faisait savoir qu'ils essayaient de prouver qu'un dossier de demande d'autorisation de fracturation dans les Everglades avait été approuvé par le biais d'informations frauduleuses. Il était question de Torstle Investments, une société coquille qui détenait des parts dans la Cleffan Energy Corporation. Apparemment, le Mike McArthur en question se rendait dans le nord dans le but de prouver que le gouverneur de Floride en était un actionnaire.

Drea ouvrit le navigateur Internet de son téléphone et y entra le mot « Cleffan ». Elle vit apparaître des images d'un immense immeuble en chrome et en verre et d'un homme d'un certain âge coiffé d'un stetson.

Les mains de Drea se mirent à trembler. Dans quel genre de merdier s'était-elle fourrée ? Elle se leva rapidement et dévala l'escalier pour vérifier que fenêtres et portes étaient bien fermées.

La clé USB appartenait à la cliente du café, cela ne faisait aucun doute. Une terreur glacée s'empara de Drea lorsqu'elle comprit que Serpent la tuerait s'il apprenait que la clé était en sa possession.

---

1. Célèbre basketteur américain.

## 4

Mike MacArthur était mort. Vingt-quatre heures après avoir trouvé la clé USB, Drea n'avait pas réussi à résister à l'envie de mener sa petite enquête à partir des informations qu'elle contenait.

À son réveil, Internet fonctionnait de nouveau. Découvrir que les problèmes de connectivité de la veille n'étaient en réalité dus qu'à une panne lui avait procuré un réel soulagement. Elle avait redouté de devoir appeler le fournisseur d'accès pour supplier qu'on leur accorde un délai de paiement supplémentaire. Drea ferma le navigateur et se dirigea jusqu'à la fenêtre de sa chambre.

Le journaliste talentueux, qui avait à son actif une longue liste d'articles traitant de problématiques environnementales, avait été retrouvé dans une voiture retournée au fond d'un lac, à environ quatre-vingts kilomètres au nord d'Athabasca, au Canada.

Drea frissonna. Se noyer dans une eau glacée devait être une façon épouvantable de mourir. Deux cent quatrième raison pour laquelle elle était heureuse de vivre dans un endroit où la température descendait rarement en dessous de dix degrés.

Elle errait sur Internet depuis que sa mère s'était levée pour aller aux toilettes, à 5 heures. Aucun des articles de MacArthur qu'elle avait trouvés ne mentionnait un Walter, ni quelqu'un répondant aux initiales L.A. Seul un certain Gilliam Gillespie, un professeur de sciences environnementales de l'université d'Alberta, apparaissait régulièrement pour livrer son expertise.

Alors que le *Edmonton Journal* affirmait que la police ne recherchait pas de témoin en lien avec l'accident, Drea était convaincue qu'ils avaient tort. Car s'ils découvraient ce qui était arrivé à Mike, ils parviendraient peut-être à savoir ce qui était advenu de cette femme.

Drea ne parvenait pas à la chasser de son esprit. Elle aurait dû prendre les

devants, aider la police en les appelant plutôt que d'effectuer des recherches dans son coin. Un sentiment de culpabilité la tenaillait. Si Gilliam et Mike travaillaient ensemble régulièrement, il existait une probabilité pour que Gilliam sache qui était cette femme. Drea trouva une photo de Gillespie ainsi que son adresse mail sur le site de l'université d'Alberta. Si le Père Noël passait un jour chez le coiffeur, il ressemblerait à Gilliam. Il enseignait à l'université depuis plus de vingt ans.

Elle rédigea un message à son attention, y inclut la photo de la cliente tirée des bandes de vidéosurveillance et lui demanda s'il connaissait son identité.

Un rappel fit sonner son téléphone. Petit déjeuner avec Cujo. Merde. Drea cliqua sur le bouton « Envoyer » avant de changer d'avis et se dirigea vers la salle de bains.

Elle arriva au *diner* S&S trois quarts d'heure plus tard, cinq minutes avant l'heure de son rendez-vous avec Cujo. Le bar, en forme de sabot de cheval, était vide à l'exception d'un couple de personnes âgées qui sirotaient leurs cafés en lisant le journal. Sans doute des gens du coin – il était encore trop tôt pour les touristes sortis faire la fête la veille. Drea réserva deux places sur le côté gauche pour être face à la fenêtre. Après avoir commandé un café, elle étudia le menu, bien qu'elle eût déjà décrété qu'elle ne pouvait pas se permettre le sandwich au bacon qui lui faisait atrocement envie. Le sandwich au jambon et la pomme qu'elle avait apportés de chez elle lui suffiraient plus tard.

La porte s'ouvrit.

— Salut, crevette.

Cujo était vêtu d'un jean noir qui lui moulait les fesses et d'un tee-shirt à col V ajusté gris anthracite. Les lunettes de soleil d'aviateur qu'il arborait lui renvoyèrent son propre reflet. Le cœur de Drea n'aurait pas battu plus vite si elle y avait injecté le café argentin ultra-puissant dont José raffolait. Des bracelets en cuir ornaient son bras dépourvu de tatouages. Le papillonnement que Drea sentit au creux de son estomac était forcément dû à la faim. N'est-ce pas ?

— Ça va, crevette ? Tu es toute rouge.

Drea poussa du pied le tabouret qui jouxtait le sien.

— Ça va. Je me suis juste dépêchée pour arriver à l'heure.

Cujo sortit son téléphone en riant et lui colla l'écran sous le nez.

— Il est 8 h 03. Détends-toi.

— Qu'est-ce que je vous sers, monsieur ? lui demanda une serveuse agréable vêtue d'une blouse blanche en remontant ses lunettes sur son nez.

— Tu as déjà commandé ?

— C'est bon, un café me suffira, répondit Drea.

— Je vais prendre un café, un grand jus d’orange, l’omelette du jour avec des toasts en plus. (Il s’interrompit et se tourna vers Drea.) Et un sandwich au bacon.

— C’est noté, dit la serveuse.

— Tu es affamé, on dirait, observa Drea, qui salivait à l’idée de toute cette nourriture – peut-être pourrait-elle lui piquer un toast.

— Je sors de la salle de sport. (Il prit le jus d’orange à la seconde où il fut posé devant lui et le vida en quelques gorgées.) Tu devrais venir avec moi un de ces jours, histoire de brûler cette... euh... énergie.

— Tu savais qu’environ dix-sept personnes par an meurent de blessures infligées par une fourchette ?

Drea déroula lentement sa serviette en papier, libérant la fourchette dont elle enfonça doucement les dents dans la chair de son pouce.

— C’est vrai ?

Elle leva la tête vers lui – bon sang, ces yeux bleus !

— Non, je n’en ai aucune idée, répliqua-t-elle. Mais je pourrais faire de toi la première victime.

Drea dissimula un sourire et Cujo éclata de rire. Ils discutèrent encore un moment, après quoi Drea sortit son trieur.

— On a pas mal de choses à passer en revue.

Ils furent interrompus par la commande qu’on vint placer devant eux. Cujo s’inclina vers elle, son odeur fraîche et parfumée le disputant à l’effluve salé du bacon. Difficile de dire lequel des deux était le plus alléchant.

Cujo referma le trieur et le mit de côté, le remplaçant par le sandwich au bacon. Drea le repoussa vers lui. Cujo le plaça de nouveau devant elle.

— Quoi ? C’est un sandwich, pas une demande en mariage, lui murmura-t-il à l’oreille. Mange-le. Tu pourras m’embrocher avec ta fourchette après.

Drea mordit dans le sandwich. Le pain au levain avait été grillé et généreusement tartiné de mayonnaise, pile comme elle l’aimait. Le goût salé du bacon et le piquant légèrement sucré des tomates mûres à point explosèrent sur sa langue. Elle ferma les paupières et soupira. S’il existait un orgasme culinaire, elle était en train de le vivre avec ce sandwich.

— C’est bon ? demanda Cujo en la regardant d’un air curieux.

Drea hochait vigoureusement la tête.

— Parfait, répondit-elle en plaçant la serviette en papier devant sa bouche. Merci.

Mastiquant en silence, elle décida de parler à Cujo de la clé USB.

— Je crois que j’ai trouvé quelque chose en lien avec la cliente et Serpent.

— Ah oui ? Quoi ?

— Tu sais, le soir où j’ai vidé le panier de linge sale, quand j’ai râlé parce que mes collègues ne vidaient pas leurs poches ?

Cujo approuva de la tête tout en croquant dans son toast.

— Tu te souviens que j’avais trouvé une clé USB ?

— Ouais. Tu avais décidé de garder tout ce que tu trouvais, c’est ça ?

— Je pensais qu’elle appartenait à un des étudiants qui bossent au café, mais j’ai découvert qu’elle contenait plein de documents bizarres sur l’environnement. Des rapports et des trucs liés à la fracturation.

Cujo but une gorgée de café avant de reposer son mug.

— Et qu’est-ce qui te fait penser qu’elle appartient à la cliente ?

— Je n’en sais rien. Une intuition.

— Est-ce que tu l’as donnée à Carter ? Lui pourra sans doute déterminer s’il y a un lien.

Drea secoua la tête.

— Je ne sais pas quoi faire. Tu as vu Serpent comme moi : il ne plaisantait pas. Je pense que c’était la clé qu’il cherchait.

— Il faut que tu la donnes à Carter. Si cette clé USB est bien à elle, je doute que Serpent vienne te demander gentiment de la lui rendre, Drea.

Elle en avait conscience ; c’était d’ailleurs en partie ce qui lui faisait peur. Cujo demanda l’addition et posa quelques billets avec la note.

— Tu veux qu’on s’en occupe maintenant ? Je peux t’amener chez toi puis te conduire au poste de police.

— Non, c’est gentil. Tu as du boulot et il faut encore qu’on passe cette liste en revue.

— On peut faire ça en allant au magasin de location de matériel, suggéra Cujo.

— Ça me va, dit Drea en jetant un œil à la une d’un journal abandonné par un client.

Elle guettait les informations tous les jours, espérant lire qu’on avait retrouvé cette femme, mais l’article en question relatait l’incendie d’un chantier maritime à la périphérie de Pinecrest.

— Alors, à ton avis : est-ce qu’on va arriver à passer toute une journée sans se disputer ? lança Cujo en laissant un pourboire.

— On ne se dispute pas, répliqua Drea aussi sec.

— Non, jamais ! ironisa-t-il en riant, laissant Drea le précéder.

— On ne se disputerait pas si tu étais d’accord avec moi, dit-elle par-dessus son épaule.

— Drea. On doit être les deux seules personnes capables de se disputer pour savoir si oui ou non on se dispute.

Elle adorait la façon qu'il avait de la taquiner et la manière dont sa main avait effleuré le bas de son dos lorsqu'il lui avait tenu la porte, réchauffant la peau entre le haut de son jean et le bas de sa blouse. Elle sentit la peau calleuse des doigts de Cujo, la chaleur que dégageait sa paume, le frottement de son bras en travers de son dos. Impossible d'ignorer les picotements qu'elle sentit à des endroits dont elle n'avait aucune envie qu'ils picotent au contact de Cujo.

Si seulement elle pouvait lutter contre les sentiments qu'il lui inspirait.

— Pourquoi tu ne m'as laissé que des sandwiches pour le dîner ? D'habitude on mange des tacos le mercredi.

Drea leva les yeux au ciel.

— Parce que je commence un nouveau boulot ce soir, maman. Je te l'ai dit. Je n'ai pas le temps de rentrer à la maison, te préparer à dîner, et retourner à l'hôtel ensuite. José m'a laissée partir deux heures plus tôt pour que je puisse assister à la formation avant de commencer mon service.

— Quand est-ce qu'ils vont te payer ? Cette pompe fait trop de bruit. Elle m'empêche de dormir.

Le fait que Medicaid la leur fournisse gratuitement, en revanche, aidait grandement Drea à dormir.

— Je ne sais pas. Je demanderai tout à l'heure. Écoute, il faut que j'y aille. J'arrive à l'hôtel.

Drea raccrocha, fourra son téléphone dans son sac et contourna l'hôtel jusqu'à l'entrée réservée aux employés. Une personne des ressources humaines l'accueillit, puis la conduisit jusqu'à une petite salle de réunion où la session de formation pour les nouveaux devait commencer une demi-heure plus tard. Un plateau de cookies un peu pitoyable trônait à côté d'un grand pot de café. *Corsée et sans sucre*, c'est cela, oui, songea-t-elle en versant dans son gobelet une bonne dose de crème.

Son téléphone se mit à sonner. Drea consulta l'écran, s'attendant à y voir le nom de sa mère. Elle fut surprise d'y découvrir un numéro masqué.

— C'est Andrea ? demanda une voix masculine.

— Oui, c'est moi.

Pourvu que ce ne soit pas la compagnie d'électricité.

— C'est Gilliam à l'appareil. Gilliam Gillespie, de l'université d'Alberta. Votre e-mail m'a beaucoup intrigué, Andrea. A-t-on retrouvé ou identifié cette femme ?

— Merci de me rappeler, Gilliam. Non, elle n'a pas été retrouvée. Connaissez-vous son identité ?

— Je ne l'ai pas reconnue sur le cliché que vous m'avez envoyé, mais je l'ai transmis à quelques personnes qui seraient peut-être en mesure de l'identifier. Drea, vous dites dans votre message qu'elle pourrait avoir un lien avec Mike. Qu'est-ce qui vous pousse à dire ça ?

— J'ai trouvé une clé USB dont je pense qu'elle lui appartient. Des articles, des documents officiels, des copies d'emails. Tous portent sur la fracturation. Et il y avait aussi une lettre adressée à un certain Walter, qui évoquait Mike et était signée des initiales « L.A. ».

— Mike ? Cette lettre le mentionne ? s'étrangla Gillespie.

— Oui. C'est pour cette raison que je vous ai contacté. Beaucoup de ses articles vous citent comme référence. Et je sais qu'il est... décédé récemment.

Il y eut un long silence, entrecoupé de sifflements dus à la faible qualité du réseau.

— Pourriez-vous m'envoyer ces documents ? demanda Gilliam d'une voix heurtée.

— Je le ferais si vous me disiez dans quelle mesure, selon vous, tout cela a un lien avec la mort de Mike, répondit Drea.

— J'en saurai plus quand je les aurai lus. Oh, Drea. Pour votre sécurité, je vous suggère de transmettre ces documents à la police.

Une personne qui arborait un badge de l'hôtel entra dans la pièce. Drea mit fin à l'appel, satisfaite que Gilliam lui ait promis de la rappeler au plus vite.

Après une rapide session de formation, Drea passa le reste de la soirée assignée au room service, où elle seconda June, une employée expérimentée de l'équipe. À minuit, Drea s'ennuyait déjà à mourir. Si June lui montrait une fois de plus comment insérer la note dans le porte-carte noir qu'ils donnaient au client, elle fonçait dans sa voiture illico et se tapait la tête contre le volant.

Lorsque arriva la fin du service, Drea en pleura presque de soulagement. Si elle se dépêchait de rentrer à la maison, elle pourrait grappiller quelques précieuses heures de sommeil. Elle se dirigea jusqu'à sa voiture, posa son sac sur le capot et leva les yeux vers le ciel noir d'encre. Au loin, elle distingua le boum-boum des basses provenant d'une boîte de nuit. Des criquets chantaient, une odeur fraîche flottait dans l'air et l'eau clapotait doucement derrière l'hôtel.

Tout en cherchant ses clés dans son sac, Drea songea à tout ce qu'elle avait à faire. Apporter la clé USB à Carter. Donner les dernières nouvelles à Cujo. Aller récupérer les médicaments de sa mère. Il n'y avait pas assez d'heures dans une journée.

Qu'est-ce qui lui avait pris, à l'âge de dix-sept ans, de promettre qu'elle s'occuperait de sa mère ? Mais avait-elle seulement eu le choix ? Son fuyard de

père avait prêté plus d'attention à sa bouteille de whisky et à la serveuse du bar du coin qu'à sa propre famille. Il avait distribué les promesses comme les billets qu'il donnait au club de strip-tease qu'il fréquentait. Drea se souvenait du jour où il était parti. Elle avait couru chez elle pour annoncer à ses parents une bonne note qu'elle avait obtenue et avait trouvé son père en train de balancer des sacs-poubelle remplis de ses affaires à l'arrière d'un vieux break qu'elle voyait pour la première fois.

Drea monta dans sa voiture et démarra. La circulation était fluide, rendant le trajet moins pénible. Elle bâilla, soulagée que son lit ne soit plus très loin. Avec un peu de chance, sa mère ne se réveillerait pas aux aurores.

Il n'y avait plus de guérison possible pour elle, Drea l'avait accepté. Cependant, l'argent qu'elle allait gagner en travaillant à l'hôtel rendrait ses derniers mois plus agréables. Peut-être devrait-elle essayer d'appeler la banque de nouveau. Ils lui avaient accordé une augmentation dérisoire de son crédit quelques mois plus tôt, mais si elle leur expliquait que l'état de santé de sa mère s'était détérioré, ils se montreraient peut-être un peu plus charitables. Un mot que Drea détestait. Elle pourrait insister sur le fait qu'elle continuerait à cumuler deux jobs. Et après... Peut-être parviendrait-elle à mettre un peu d'argent de côté. Elle pourrait alors s'occuper de la maison, décider de ce qu'elle avait envie de faire, et enfin quitter Miami pour aller à la fac.

Après s'être garée dans l'allée, Drea entra dans la maison sans faire de bruit. Sa mère dormait et la maison était silencieuse, à l'exception du sifflement produit par la pompe à oxygène.

Elle monta l'escalier à pas lents, puis s'assit sur son lit avec la ferme intention d'enlever ses chaussures. Au lieu de cela, elle s'adossa contre l'oreiller et s'endormit.

Quelques minutes plus tard – ou c'est en tout cas ce qu'il lui sembla –, son téléphone sonna. Drea sursauta sur son lit et tâtonna dans la semi-obscurité pour trouver son sac, couverte de sueur et le cœur qui battait à cent à l'heure. Ouf, ce n'était qu'un rêve. Elle sortit son téléphone de son sac. Cujo.

— Quoi ? grommela-t-elle d'une voix agacée.

— Salut, crevette. J'ai eu une idée pour la fête, annonça-t-il avec entrain.

Elle se fichait bien de la fête. Elle s'affala de nouveau sur le lit en grognant. Elle avait dormi moins de deux heures.

— Et ton idée est exceptionnelle au point qu'elle ne peut pas attendre une heure décente ?

— Quoi ? Ce n'est pas que... merde. Il est super tôt. Désolé, Drea. Je suis en route pour la salle de sport, je n'ai pas fait attention.

Le fait que Cujo jouisse d'une totale liberté de mouvement irritait Drea.

— Oui, eh bien tout le monde n’a pas ce luxe.

— Désolé, Drea. Je te rappelle plus tard.

— Laisse tomber, lâcha-t-elle en se frottant les yeux. Je suis réveillée maintenant. Je t’écoute.

— J’ai eu une idée qui m’a fait penser à toi.

Il cherchait à éveiller son intérêt, c’était évident. La seule défense possible était l’attaque.

— Laisse-moi deviner. Une fontaine de chocolat... parce qu’au bout d’un moment ça devient écœurant ?

— Pas mal, mais non. Je pensais à des feux d’artifice.

Elle voyait où il voulait en venir.

— O.K. Parce que c’est bruyant et imprévisible ?

Cujo rit.

— Très drôle, et très vrai. Je pensais plus parce que c’est plein de vie et haut en couleur... et parce que je trouve ça magnifique quand ça explose.

— Bon sang... Tu ne peux pas me dire ce genre de trucs aussi tôt le matin, râla-t-elle, même si les mots de Cujo lui embrasaient les entrailles à la manière des feux d’artifice en question.

— Réfléchis-y. Ça serait magnifique vu depuis le jardin de Mo, avec les reflets dans l’eau.

Drea poussa un soupir. Oui, ce serait sublime.

— Bon, tu dois être fatiguée. Je te rappelle plus tard, dit-il avant de raccrocher.

Drea n’arrivait pas à se sortir les mots de Cujo de la tête. Alors elle lui envoya un rapide SMS.

Comment sais-tu que je suis magnifique quand j’explose ?

— Drea ! l’appela sa mère du rez-de-chaussée.

Inutile d’espérer se rendormir maintenant. L’appel de Cujo, cependant, lui avait insufflé de l’énergie. Elle aimait bien sa façon de flirter avec elle.

Les tatoueurs ont une imagination débordante, tu ne le savais pas ? Rendors-toi, crevette.

Jeudi soir, Cujo s’installa sur une des grandes chaises de jardin de la terrasse pour contempler le ciel nocturne. Distraitement, il plongea une main dans la glacière et en sortit une bière pour Connor, qui occupait l’autre chaise.

Ils venaient de parcourir plus de trente kilomètres en paddle et Cujo était lessivé. Connor, qui était à la tête d’une entreprise d’activités d’aventures dans les Everglades et participait à des courses d’endurance de paddle, ne s’était pas

laissé impressionné par la distance. Cujo, lui, sentait déjà les courbatures pointer dans ses quadriceps et ses fessiers.

— Tu nous as tous soufflés dimanche soir avec ton histoire de hold-up, dit Connor. J'ai bien cru que papa allait avoir une attaque.

En dépit de la suggestion de Drea lorsqu'il l'avait ramenée chez elle après qu'ils eurent visité la maison de Mo, Cujo n'avait pas rappelé Heidi. Il avait préféré se rendre chez son père. La famille essayait de s'y réunir au moins deux fois par mois, le dimanche. Cujo ne pouvait s'imaginer vivre loin d'eux. Ses nièces, des jumelles, lui manqueraient trop. Aucune femme ne pouvait faire concurrence aux précieux moments qu'il passait en compagnie de Zephyr et d'Amaya, en particulier quand elles le regardaient avec leurs immenses yeux bruns en l'appelant « Oncle Jo-Jo ».

— Oui, je n'ai pas très envie de revivre un truc pareil, dit-il. C'était hallucinant d'être menacé avec un flingue comme ça. Je vais essayer d'oublier ça.

Cujo avait du mal à croire que cet épisode, qu'il s'efforçait depuis de chasser de son esprit, ne s'était produit que cinq jours plus tôt.

— Quoi de neuf, sinon ? reprit Cujo.

— C'est l'anniversaire de maman aujourd'hui. Tu te demandes où elle est, parfois ?

— Honnêtement, j'essaie de ne pas y penser.

Cujo se replongea dans les derniers souvenirs qu'il avait d'elle. Cela remontait au jour de son départ. Ironie du sort, elle était partie le jour de la Saint-Valentin. Cujo avait surpris des discussions à voix basse, persuadé que ses parents étaient en train d'organiser la fête d'anniversaire surprise sur le thème des Tortues Ninja dont il rêvait pour ses huit ans. Descendant l'escalier à pas de loup, il s'était promis de n'épier leur conversation que quelques secondes, juste histoire de s'assurer qu'il allait obtenir tout ce qu'il avait demandé. Il n'avait d'abord pas compris leurs mots d'adultes.

— Mais on a besoin de toi. Je t'aime, bon sang ! Que faut-il qu'on fasse pour que tu sois heureuse ?

Le ton de son père lui avait paru désespéré, presque suppliant.

— Tu ne comprends pas. Je ne veux plus être ici, avait sèchement rétorqué sa mère. C'est terminé, j'en ai assez de mener une vie dont je n'ai pas envie. Brody était une erreur. Tu le sais.

Cujo s'était figé dans l'escalier. Il était une erreur ? Qu'est-ce que cela signifiait ? Allaient-ils se débarrasser de lui ? Bien sûr, il rechignait parfois à jouer avec Connor, qui n'avait que cinq ans, mais c'était parce qu'il lui cassait ses Lego et voulait toujours l'entraîner dans des jeux débiles.

Toutes ces années plus tard, cela le contrariait encore. Il était le seul que sa mère avait qualifié d'erreur. Cujo n'avait jamais réussi à se défaire de l'idée qu'il était fautif. Il laissa ce lointain souvenir s'évanouir et se tourna vers Connor.

— Quel genre de mère part en laissant trois enfants derrière elle ? Tu te souviens à peine d'elle et Devon était si petit qu'il ne lui en reste rien.

Ils demeurèrent silencieux, sirotant leurs bières.

— Il y a une nouvelle instit à l'école, dit Connor. Je l'ai rencontrée au supermarché.

— Elle te plaît ? demanda Cujo, reconnaissant que son frère ait changé de sujet.

— Elle m'a demandé si je connaissais des endroits sympas pour courir. Je lui ai bien entendu proposé de lui en montrer. (Ils rirent tous les deux.) Et toi ? Tu en es où avec l'organisatrice de la fête de fiançailles ?

— Drea ?

Que dire à propos de Drea ? Elle était encore à moitié endormie lorsqu'il l'avait appelée ce matin-là. Quand elle avait vu qu'il n'était que 6 h 30, elle était passée en un dixième de seconde de zéro à soixante sur l'échelle de l'agacement. D'accord, elle n'avait pas tort sur le fait de respecter le sommeil des gens, mais il était en route pour la salle de sport et n'avait pas vraiment prêté attention à l'heure. Il frotta ses pectoraux encore endoloris.

— Honnêtement, je ne sais pas où on en est, Drea et moi.

— La dernière fois que tu as parlé d'elle, j'ai eu l'impression qu'il y avait anguille sous roche.

Cujo tira sur les cordons de son sweat à capuche.

— Il y a quelque chose, c'est clair.

Oh, oui. C'était même devenu très clair. Et il avait honte d'admettre qu'il avait jugé Drea un peu vite.

— Plus j'apprends à la connaître, plus je l'apprécie, ajouta-t-il.

— Alors où est le problème ? demanda Connor en posant sa bière sur la table.

— Le truc, c'est que je ne suis pas sûr d'avoir envie de ça. Le délire mariés-deux enfants, c'est pas vraiment pour moi.

— Tu penses que c'est ça qu'elle cherche ? Si elle te plaît autant, pourquoi pas ?

Cujo s'immobilisa. Par où commencer ?

— Tu sais très bien pourquoi. Plus jamais.

— Cujo. Jamais, ça fait un peu long.

— Ça me fait penser à une chanson, répliqua Cujo, incapable de se rappeler

qui en était l'interprète.

— Ah, tu penses à « Forever, that's a mighty long time ».

— Tu cites Prince, maintenant ?

— Oui. Et arrête d'éviter mes questions, abruti. Pourquoi pas, alors ?

— Je te l'ai dit, j'aime beaucoup de choses chez elle. J'ai entendu Harper dire que Drea s'occupait de sa mère depuis qu'elle avait dix-sept ans et, pour l'avoir rencontrée, je peux te dire que Drea mériterait d'être élevée au rang de sainte. Tu devrais la voir quand elle prend les rênes. Elle ne s'est pas démontée pendant le hold-up. Elle est ultra sexy. Toute menue, ce qui donne envie de la protéger. Mais...

Il s'interrompit et leva les yeux vers les étoiles, minuscules points brillants qui trouaient l'obscurité.

— Mais quoi ?

— Eh bien, dès qu'elle ouvre la bouche, elle est en colère. Furieuse, même. Elle se bat toute seule contre le monde entier depuis tellement longtemps qu'elle s'attend à être attaquée en permanence. Du coup, elle préfère attaquer en premier. Elle défend son bifteck, quel qu'en soit le prix à payer. Toutes les décisions qu'on a prises pour la fête ont été dictées par ses envies à elle. C'est une emmerdeuse professionnelle, un truc de dingue. J'aimerais juste qu'elle s'arrête deux secondes et qu'elle se rende compte que la vie n'est pas obligée d'être aussi compliquée.

Drea se tenait juste devant la clôture du jardin de Cujo, tenant en équilibre quatre cartons de bougeoirs en verre sous son menton. Qu'est-ce qu'il avait dit, déjà ? Ah oui, voilà. « Emmerdeuse professionnelle. » Elle allait lui donner de quoi se plaindre, tiens. Elle envisagea de faire demi-tour. Comme il n'y avait pas la place chez elle pour ces cartons, Cujo avait proposé de les entreposer dans son garage. Mais ils pouvaient très bien rester dans le coffre de sa voiture.

Drea bâilla. Elle n'avait dormi que deux toutes petites heures, pendant lesquelles elle avait rêvé qu'elle habitait dans la maison de Mo. Mais son jardin s'était transformé en gisement de pétrole et la cliente du café avait soudain surgi à côté d'elle. Une vague de pétrole noir et lisse progressait doucement vers eux, mais Drea ne parvenait pas à bouger les pieds. Prise au piège, la vague l'avait submergée, lui brûlant la peau et l'empêchant de respirer. Lorsque son téléphone avait sonné, l'arrachant à son cauchemar, elle était en proie à une telle frayeur qu'elle ne se rappelait plus ce qu'elle avait dit à Cujo. En revanche, elle se souvenait du texto qu'il lui avait envoyé. *Imagination*

*débordante*. Oh mon Dieu...

Incapable de se rendormir, elle avait consacré l'heure qu'il lui restait avant de partir travailler à lire les dossiers de la clé USB, si bien qu'elle était à présent incollable sur le papillon porte-queue de Bertram, espèce aujourd'hui en péril.

Il lui fallait prendre une décision. Elle commençait son service à 22 heures – non qu'elle eût parlé à Cujo de son nouveau job. Ça ne le regardait pas. Elle avait hésité à dire à Harper que l'état de sa mère s'était nettement dégradé, mais pour la première fois depuis que Drea la connaissait, son amie était heureuse. Drea n'avait aucune envie de venir ternir son bonheur avec ses problèmes.

Prenant une profonde inspiration, elle poussa le portillon à l'aide de son pied. Au milieu du jardin se trouvait une tortue en plastique géante remplie de sable. Cujo avait-il des enfants ?

— Drea, lâcha Cujo, les pupilles soudain agrandies par la surprise.

Sympa : il se la coulait douce pendant qu'elle se tapait tout le boulot... Des planches de paddle étaient appuyées contre la clôture et des pagaies gisaient par terre.

— J'ai frappé à la porte, mais j'imagine que tu ne m'as pas entendue d'ici, lança-t-elle d'un ton aussi sec que possible.

Elle n'ajouta rien de plus. Inutile de le déranger davantage. Elle posa les quatre cartons sur la terrasse. Il y en avait deux de plus dans son coffre.

— Drea, je te présente mon frère. Connor, voici Drea.

Logique. Ils se ressemblaient. Épaules larges, cheveux blonds. Drea lui adressa un petit signe de la main.

— Enchantée, Connor. C'est moi, l'emmerdeuse professionnelle.

Elle retourna à sa voiture. Elle devrait peut-être se contenter d'y monter et d'aller travailler. Elle pourrait toujours apporter les autres cartons chez Second Circle le lendemain matin. Qu'ils aillent se faire voir, lui et son avis sur elle.

Le portillon claqua. Cujo l'avait suivie. Il portait un short noir et un débardeur gris à capuche qui mettait en valeur sa silhouette athlétique. Cela aurait pu être séduisant s'il ne la fusillait pas du regard.

— Drea, fit-il en lui attrapant la main, mais elle la retira brusquement. Qu'est-ce que tu as entendu exactement ?

— J'en ai entendu assez. Je comprends. Tu ne m'aimes pas, et ça me va.

Le mensonge qu'elle venait de prononcer la transperça. Non, ça ne lui allait pas. Comme une idiote, elle s'était mise à apprécier les moments qu'ils passaient ensemble ; elle les attendait même avec impatience.

— Tu n'y es pas du tout. Merde. Je suis tellement nul pour tous ces trucs-là,

dit-il en passant une main sur sa barbe de trois jours.

— Il faut que j’y aille, Cujo. Passe une bonne soirée.

Drea récupéra sa clé de voiture dans sa poche. Tant pis pour les bougeoirs restants. Cujo la contourna, lui bloquant le passage.

— Ne conduis pas énervée, Drea. Laisse-moi t’expliquer ce que j’étais en train de dire.

Une larme coula sur la joue de Drea. Elle poussa Cujo sur le côté. Drea ne pleurerait jamais, quelles que soient les difficultés. Elle ne pouvait pas se le permettre. Elle n’avait pas pleuré lorsqu’elle avait appris qu’elle ne pourrait pas aller à l’université. Elle n’avait pas pleuré lorsque les médecins lui avaient dit qu’il ne restait plus beaucoup de temps à sa mère. Alors elle n’allait certainement pas pleurer parce qu’un type avait dit des choses négatives sur elle.

— Merde, Drea..., commença Cujo en prenant son visage en coupe entre ses mains, essuyant la larme de son pouce.

— Non, tu n’as pas le droit de faire ça, lui ordonna-t-elle en repoussant ses mains, ignorant la façon dont elle se mit à fondre de l’intérieur et luttant pour reprendre ses esprits.

— Drea, s’il te plaît. (Il s’écarta de la voiture mais tendit une main vers elle.) Viens à l’intérieur avec moi, il faut qu’on parle. Et pas seulement de ce que tu as entendu.

Il se dirigea alors vers la maison. Drea réprima l’envie de lui prendre la main et de le suivre pour le laisser s’expliquer. À la place, elle alla jusqu’à sa voiture et ouvrit la porte d’un geste brusque. Elle sauta à l’intérieur, puis démarra le moteur. Tant pis pour la ceinture.

— Drea ! Ne...

Mais les mots de Cujo s’évanouirent au loin tandis que son visage, sur lequel l’angoisse était visible, s’éloignait dans le rétroviseur.

Elle venait de faire quelque chose qu’elle n’avait jamais fait de sa vie : elle avait fui.

## 5

L'après-midi suivant, Drea se tenait devant le poste de police de Miami Beach. Elle sortit la clé USB de son sac. Elle avait la conviction que celle-ci avait un lien avec la femme blonde du café. Après avoir longtemps tergiversé, il fallait qu'elle se jette à l'eau. Et si L.A. étaient les initiales de cette femme ? Et si la police découvrait qui était ce Walter ? La mort de MacArthur et le contenu du message constituaient des éléments suffisamment convaincants pour agir.

Elle étouffa un bâillement, se félicitant d'avoir survécu après avoir enchaîné l'après-midi chez José's, puis le service de nuit à l'hôtel, puis retour chez José's pour assurer l'ouverture du café avec seulement quelques heures de sommeil volées entre-temps. En dépit de son épuisement, ce n'était pas la clé USB ni ses problèmes d'argent qui l'empêchaient de bien dormir. Non, c'était un tatoueur sexy en diable qui ne cessait de surgir dans son esprit. Les mots de Cujo avaient beau l'avoir peinée, elle savait qu'il n'avait pas complètement tort. Elle se battait depuis longtemps. Et avec tout le temps qu'elle passait en compagnie de sa mère, elle pouvait se montrer un peu agressive parfois. Le pire, c'était qu'elle ressentait une véritable colère au fond d'elle. Elle n'avait qu'une hâte : commencer à vivre sa vie plutôt que d'aider sa mère à vivre la sienne. Merde, elle n'était même pas capable de citer une émission de télé qu'elle aimait vu qu'elles regardaient toujours les programmes que sa mère imposait.

Après avoir inspiré à fond, Drea poussa la porte en verre. Elle se présenta auprès de l'agent de garde, puis s'assit comme on venait de le lui demander. Un petit garçon s'avança vers elle et lui tendit son ours en peluche.

— *Hola pequeño, cómo te llamas ?* lui demanda-t-elle.

— Mateo, répondit l'enfant en souriant, avant de lui reprendre l'ours des mains et de retourner vers sa mère.

— Vous avez l’air en forme aujourd’hui, mademoiselle Caron. Je pensais justement à vous.

Drea sourit. L’inspecteur Carter contourna le bureau d’accueil puis lui serra la main.

— Est-ce que vous avez quelques minutes ? demanda-t-elle en lissant le blazer blanc qu’elle avait enfilé au-dessus d’un jean brut.

— Pour vous, j’ai toute la journée. Vous vouliez me parler en privé ? Sinon, on pourrait aller s’asseoir dehors.

— D’accord. C’est vrai qu’il fait un temps magnifique aujourd’hui.

En septembre à Miami, le but du jeu consistait à passer entre les gouttes des nombreuses averses.

— Je vous en prie, dit-il en les conduisant jusqu’à un banc devant le bâtiment principal.

— Il fallait que je vous donne ça, annonça Drea en lui tendant la clé USB. Je l’ai trouvée le lendemain de l’incident. Mes collègues sont du genre fainéants et oublient toujours de vider leurs poches. Elle était dans le panier de linge sale. J’ai d’abord cru qu’elle appartenait à l’un d’eux.

— Qu’est-ce qu’elle contient ? s’enquit Carter en la retournant dans sa main.

— Des documents sur la fracturation hydraulique. À propos d’un site de forage dans les Everglades. Je n’ai pas tout saisi, mais j’ai cru deviner que la compagnie Cleffan Energy avait obtenu un permis alors qu’elle n’aurait pas dû. Et le gouverneur est impliqué dans l’histoire.

Carter se gratta le visage.

— Vous pensez qu’il y a un lien avec la cliente du café ?

— Je pense, oui. Il y a une lettre adressée à un certain Walter, signée des initiales L.A. Elle fait mention d’un journaliste, Mike MacArthur, qui est mort récemment au Canada.

Carter lui jeta une œillade en coin.

— Vous devriez nous laisser nous charger de l’enquête, vous savez. On est plutôt bons dans ce domaine.

— J’aimerais savoir si cette femme va bien. J’ai *besoin* de savoir. Je n’en dors pas. Mais le type qui nous a agressés ne doit pas apprendre que je suis venue vous voir. Je n’ai pas vraiment envie d’être l’objet de votre prochain appel d’urgence.

— Nous allons gérer cette affaire avec la plus grande discrétion. Je vous le promets, Drea. Nous connaissons notre métier.

Drea était convaincue qu’elle pouvait lui faire confiance.

— Je vous crois, inspecteur Carter.

— Appelez-moi Ryan, je vous en prie. Enfin, quand nous sommes tous les

deux.

Était-il en train de la draguer ? Son sourire, en tous les cas, laissait peu de doute. Drea hocha la tête en souriant.

— Est-ce que vos recherches dans le quartier ont donné quelque chose ? demanda-t-elle.

Au cours des huit jours qui s'étaient écoulés depuis la disparition de la cliente, la police avait interrogé tous les commerçants du voisinage et passé en revue toutes les bandes de vidéosurveillance qu'ils avaient pu trouver.

— Pas encore. Ces types sont de véritables fantômes. Mais il nous reste encore quelques pistes à exploiter. Vous vous sentez en sécurité chez vous ? Je peux mettre en place une surveillance quotidienne si vous le souhaitez.

— Ça serait génial. Merci.

À l'idée d'être protégée, Drea sentit la tension quitter ses épaules. Avec les rayons du soleil qui caressaient son visage et la présence rassurante de Ryan Carter à son côté, elle avait presque l'impression d'avoir retrouvé son état normal. Si elle était désormais impuissante, elle savait que Ryan prenait les choses en main. Il y eut une longue pause.

— Comment réagiriez-vous si je vous invitais à dîner, Drea ?

Excellente question. Une partie d'elle-même avait envie d'accepter. Histoire de se rappeler que malgré les apparences, elle pouvait encore endosser le rôle d'une jeune femme insouciant de vingt-sept ans. Ryan était un homme séduisant : ses épaules musclées remplissaient sa chemise à merveille et sa mâchoire anguleuse n'aurait pas détonné dans un défilé de mode. La façon dont il la contemplait, avec des yeux de félin, était flatteuse, mais elle ne frissonnait pas comme lorsque Cujo posait sur elle son regard bleu perçant.

D'autres excuses lui vinrent en tête – sa mère avait besoin d'elle, elle cumulait deux jobs – mais tout la ramenait à Cujo. Il se passait quelque chose entre eux. Elle l'avait senti. Les mots qu'elle l'avait entendu prononcer la veille au soir ne l'auraient pas autant contrariée sinon.

— Je vais prendre votre silence pour un refus, dit Carter.

— Disons plutôt un je ne sais pas, le corrigea-t-elle en toute honnêteté. Est-ce que je peux vous répondre plus tard ?

— Ce plus tard a-t-il quelque chose à voir avec M. Matthews ? s'enquit-il.

C'était le cas, de toute évidence, mais Drea n'était pas prête à en parler.

— J'honore toujours mes promesses, Ryan. Je reviendrai vers vous avec une réponse.

Lui adressant un sourire, elle se leva pour partir.

— Eh bien, dans ce cas, j'attendrai votre appel. (Il lui serra la main, la retenant une fraction de seconde de plus que nécessaire.) Et s'il vous plaît, pour

vosre sécurité, laissez-nous nous occuper de l'enquête.

Drea jeta un coup d'œil à sa montre. La lessive était faite. Sa tante, Celine, se trouvait avec sa mère et avait proposé de préparer le dîner. Il lui fallait encore passer chercher des médicaments à la pharmacie, mais cela pouvait attendre le moment où elle se rendrait à l'hôtel pour commencer son service de nuit. Elle avait dormi trois heures entre son retour chez elle et le réveil de sa mère. À cet instant, pourtant, elle était paradoxalement trop éveillée pour espérer grappiller un peu de sommeil.

Lummus Park Beach ne se trouvait qu'à quelques minutes de marche de là. L'eau l'apaisait toujours. Sans compter qu'elle méritait bien une pause avec tous les soucis qui lui occupaient l'esprit en permanence : la cliente disparue, Mike MacArthur... et Cujo.

Harnachées dans des bouées orange fluo et des lunettes de natation rétro, Amaya et Zephyr étaient assises en tailleur devant le paddle de Cujo. Une heure à s'éclabousser dans l'eau en hurlant d'excitation les avait achevées.

— Qu'est-ce que ça veut dire « faire sa fête à quelqu'un », oncle Jo-Jo ? demanda Zeph en levant la tête vers lui.

Cujo s'interrompit en plein mouvement. Il espérait vraiment qu'elle évoque un contexte différent de celui auquel il pensait.

— Pourquoi cette question, Zeph ?

— Maman a dit à papa qu'elle allait lui faire sa fête ce soir.

Cujo leva les yeux au ciel et continua à avancer sur son paddle. C'était bien ce qu'il pensait.

— Ça veut sûrement dire que papa et maman ont une bonne nouvelle à fêter ensemble, dit-il.

Cujo prenait les jumelles chez lui pour la nuit dès qu'il le pouvait, mais il n'avait pas besoin de visualiser de quelle façon Devon et Elisa mettaient ce temps libre à profit.

— Plus vite, oncle Jo-Jo !

Ses passagères miniatures rendaient la séance d'entraînement éprouvante : Cujo luttait pour garder la planche à flot. La concentration et les efforts qu'il devait déployer constituaient un parfait exutoire pour décharger la colère provoquée par la fuite de Drea la veille.

Il fallait qu'il l'appelle. Il n'avait pas eu envie de le faire devant les filles ce matin, mais il lui passerait un coup de fil dès qu'elles seraient au lit.

Cujo sauta par terre, attrapa une fillette sous chaque bras et les déposa sur le sable. Il agrippa ensuite le paddle et positionna la poignée entre elles deux.

— Vous pourriez chacune attraper un côté de la poignée et tirer le paddle derrière vous ? suggéra-t-il.

La manœuvre aurait pour conséquence de mettre des kilos de sable dans son pick-up, qu'il devrait nettoyer en rentrant, mais les sourires béats de ses nièces en valaient la peine.

Cujo passa une main le long de la cicatrice qui zébrait son abdomen. Il y avait des moments, encore plus depuis la naissance des jumelles, où il en venait presque à regretter de sa décision de ne jamais avoir d'enfants – notamment lorsque l'une d'elles, ou les deux en même temps, le regardait comme s'il était Dieu sur terre.

Ils marchèrent jusqu'au pick-up, rangèrent le matériel dans le coffre et se séchèrent à l'aide d'épaisses serviettes.

— On a faim, oncle Jo-Jo, lança Amaya une fois sa sœur et elle habillées.

— Tu m'étonnes ! Tenez, dit-il en leur tendant à chacune un sandwich au beurre de cacahuètes et à la confiture dont il avait enlevé la croûte.

Du coin de l'œil, il aperçut alors Drea qui se dirigeait vers eux. Il essaya de ne pas prêter attention à son cœur qui se serrait. De toute évidence, elle ne l'avait pas vu – ni personne d'autre d'ailleurs : elle était totalement absorbée dans ses pensées, les yeux rivés sur l'océan avec un air mélancolique. Il enfila son sweat à capuche sans en remonter la fermeture.

— Les filles, venez là. (Il en attrapa une dans chaque main et courut en direction de la promenade.) Drea, attends ! s'écria-t-il, mais elle ne répondit pas. Les filles, criez « Drea » aussi fort que vous pouvez.

— Drea ! Drea ! hurlèrent-elles en chœur en agitant les mains, si bien qu'un morceau du sandwich d'Amaya vint atterrir sur le front de Cujo.

*Merde, faites que je n'aie pas de beurre de cacahuètes dans les cheveux.*

Drea pivota, et Cujo la vit sourire. Un magnifique sourire qui se transforma bientôt en rire franc.

— Amaya, Zephyr, je vous présente Drea. Drea, voici mes nièces.

Drea s'arrêta de glousser, mais son regard ne cessait de venir se poser sur son front constellé de beurre de cacahuètes et de confiture.

— Salut les filles, dit-elle. Alors, qu'est-ce que vous faites de beau ?

— Je me suis cognée dans oncle Jo-Jo avec mon sandwich et il est tombé par terre, dit Amaya avec des larmes plein les yeux.

Cujo l'embrassa sur la joue.

— Ne t'en fais pas, Ya-Ya. Je vais t'en donner un autre.

— Je trouve ça plutôt drôle, fit remarquer Drea en sortant un mouchoir de son sac. La confiture, ajouta-t-elle en se hissant sur la pointe des pieds pour atteindre le front de Cujo.

Cujo se pencha en avant, sans lâcher les mains de ses nièces. Il sentait le souffle de Drea sur sa joue. Il la regarda se mordre la lèvre sous l'effet de la concentration. Leurs regards se croisèrent dans un échange enflammé. Subitement, il eut envie qu'elle reste avec eux.

— On allait se promener. Viens avec nous, proposa-t-il.

Drea inclina la tête sur le côté.

— S'il te plaît, insista Cujo.

— Je partagerai mon nouveau sandwich avec toi, proposa Amaya, et Cujo lui serra la main un peu plus fort.

— Est-ce qu'il était à la fraise ? demanda Drea.

— Oui ! répondit Zephyr en tapant des mains.

— Dans ce cas...

Drea tourna son regard vers Cujo. L'endroit était mal choisi pour admirer ainsi Drea. Les filles se tortillaient dans tous les sens, sans compter qu'ils bloquaient le passage. Il prit malgré tout le temps de l'étudier. Drea possédait le genre de beauté qui vous donnait envie de la peindre, sans jamais parvenir à la saisir tout à fait. Il sentit son regard le détailler de la tête aux pieds.

— On peut avoir une glace, oncle Jo-Jo ?

Cujo tourna la tête.

— Bien sûr. Allons-y.

Après un rapide passage chez le marchand de glaces, les filles furent ravies de courir devant eux.

— Qu'est-ce que tu as entendu de ma conversation avec Connor hier soir ? demanda Cujo en regardant Drea lécher sa glace, tout à coup extrêmement envieux de son cône.

— Ça n'a pas d'importance, Cujo. J'ai compris. Tu ne m'apprécies pas spécialement mais...

— C'est faux, crevette, la coupa-t-il en glissant ses doigts dans ses cheveux emmêlés. Tu vois ça ? Tu n'aimais pas mon crâne rasé, alors je me suis laissé pousser les cheveux.

Au diable sa fierté. Il n'était qu'une foutue mauviette. Son crâne chauve lui servait de rappel de l'épreuve qu'il avait traversée. La preuve qu'il avait survécu. Pourtant, un seul mot de Drea avait suffi à le faire revenir sur sa décision.

— C'est vrai ? fit-elle, son regard noisette trahissant sa perplexité.

— Oui, c'est vrai. Le soir où on s'est vus pour la première fois, à la salle de billard. Tu m'as dit que je ressemblais à une brute, expliqua-t-il en levant les yeux, agacé par lui-même. Tu m'as dit que ça ne te plaisait pas. Et ça m'a dérangé. Donc tu te trompes. Je t'apprécie. Tu veux savoir ce que je disais à

Connor avant ton arrivée ?

Elle hocha la tête, se mordilla la lèvre.

— Je lui expliquais les sentiments contradictoires que tu m’inspires. Je t’admire énormément, tout en ayant conscience que tu pourrais me mener à ma perte.

Drea rit.

— N’en fais pas trop quand même, Cujo, répliqua-t-elle en essayant de dissimuler un bâillement de la main.

— Dis-le si je t’ennuie, plaisanta-t-il.

— Désolée. Je suis crevée en ce moment.

Amaya et Zephyr se laissèrent tomber fesses les premières sur le sable, juste à côté de la promenade. Cujo guida Drea jusqu’à un banc non loin.

— Je ne suis pas le genre de mec qui s’embarque dans des relations sérieuses, crevette. (Il se pencha en avant, contemplant le mouvement des vagues avant de vérifier que les filles allaient bien.) J’aimerais que ce soit le cas, mais j’ai pris la décision il y a longtemps de ne jamais m’engager avec quelqu’un.

— Comment est-on passés de l’organisation d’une fête de fiançailles à une discussion sur l’engagement ? C’est un poil prétentieux de ta part, non ?

Cujo fit glisser un doigt sur la peau douce de la clavicule de Drea, puis posa une main sur sa nuque. Merde. Les lèvres de Drea s’étaient entrouvertes sous le coup de la surprise et Cujo fut affreusement tenté d’y plaquer les siennes.

— Peut-être. Voilà ce qui pourrait se passer. On sortirait ensemble. On rigolerait. On se disputerait. On se réconcilierait en faisant l’amour comme des dieux.

Comme il l’avait prévu, Drea frissonna. Son souffle court, rapide soulevait sa poitrine en rythme, vision qui fit durcir son sexe instantanément.

— Qu’est-ce qui te fait dire qu’on ferait l’amour comme des dieux ? répliqua-t-elle, sa voix réduite à un murmure.

Il s’inclina vers elle, sa bouche à quelques centimètres à peine de son oreille. Il dut faire appel à toutes les particules de volonté qu’il possédait pour ne pas goûter sa peau.

— Je ne vois pas comment il pourrait en être autrement alors que c’est si bon sans même qu’on se touche.

— Et ce n’est pas une bonne idée, je présume ?

— Non. Je pense que c’est une très mauvaise idée. (Cujo ôta sa main du poignet de Drea et mêla ses doigts aux siens.) Je peux te demander ce qui se passe avec ta mère ?

— Je préférerais qu’on parle de la raison pour laquelle ce n’est pas une

bonne idée, nous deux, répondit Drea d'une voix triste. Elle souffre d'une grave maladie des poumons. Il ne lui reste pas beaucoup de temps à vivre.

— Je suis navré, crevette.

— Elle fume depuis toujours.

— Tu as de la famille pour t'aider ?

Cujo ne pouvait imaginer ne pas avoir près de lui sa famille – de sang ou autre.

— Seulement la demi-sœur de ma mère, ma tante Celine. Elle nous aide de temps en temps. On s'en sort.

Si elle avait parlé d'une voix égale, l'abattement qui se lisait dans son regard était plus que parlant.

— Est-ce que tu es en colère de devoir t'occuper d'elle ?

Cujo pensa à sa propre situation. Tout à coup, il n'était plus certain de vouloir connaître la réponse. Drea s'adossa contre le banc et ôta sa main de celle de Cujo pour croiser les bras sur sa poitrine.

— Ma mère a toujours été... (Elle s'interrompt pour réfléchir. Cujo entendait presque les rouages de son cerveau se mettre en branle.) Mauvaise. Autoritaire. Et amère... La vie a été dure avec elle. Ça rend difficiles tous les efforts qu'il faut fournir pour lui rendre le quotidien plus agréable. Elle est tellement... ingrate.

Ils gardèrent le silence, observant Zephyr et Amaya qui avaient entrepris de ramasser des coquillages.

— À quelle heure faut-il que tu sois rentrée ?

— Je n'ai pas d'obligation. Ma tante passe l'après-midi avec ma mère. Cela dit, une petite sieste ne serait pas du luxe.

Les petites filles accoururent vers eux et commencèrent à aligner les coquillages sur les cuisses de Cujo.

— Eh bien, si tu n'as rien de prévu, viens à la maison avec nous.

— Oh oui ! Viens chez oncle Jo-Jo ! Il a promis qu'on ferait des pizzas ! s'écria Amaya en bondissant pieds nus sur la promenade.

— Eh bien, on ne prend pas une promesse à la légère. Je n'aime pas quand les gens ne tiennent pas leurs promesses, et vous ?

— Nooon ! crièrent les filles à l'unisson.

— Allez, Drea, l'encouragea Cujo. Ce n'est qu'une pizza. Viens avec nous ou on sera obligés d'utiliser la manière forte.

Les filles s'élançèrent vers le pick-up.

— Tu ne pourras pas me kidnapper. Je n'ai pas peur de toi, tu sais ! le taquina Drea.

— Ah oui ? Eh bien figure-toi que toi tu me terrifies !

Drea nettoyait les verres, luttant de toutes ses forces pour ne pas visualiser Cujo qui prenait sa douche à l'autre bout du couloir. Le bain des filles s'était transformé en tourbillon de cris et de bulles et avait trempé Cujo de la tête aux pieds. Drea avait eu du mal à ne pas le reluquer alors que son tee-shirt blanc devenait de plus en plus transparent, révélant un piercing au téton que Drea avait déjà aperçu à la plage.

Les filles dormaient à poings fermés. Chaque mur de la chambre d'amis était décoré d'incroyables peintures murales réalisées par Cujo, qui représentaient chacune des quatre saisons.

Des tableaux modernes aux couleurs vives ornaient les murs blancs du salon. Drea se demanda s'ils étaient aussi l'œuvre de Cujo. Elle rinça les dernières assiettes et nettoya l'évier.

Elle se sentait nettement mieux après la sieste qu'elle s'était octroyée sur l'immense canapé. Cujo avait simplement posé sur elle une couverture avant d'emmener les filles jouer dans le jardin.

Un verre d'eau à la main, elle retourna s'asseoir sur le canapé. Quelques secondes plus tard, elle entendit une porte qui se fermait et des pas le long du couloir.

— J'ai reçu les devis des fleuristes, annonça-t-elle en voyant Cujo apparaître dans le salon. Tu veux les voir ?

Cujo s'assit à côté d'elle sur le canapé.

— Chut..., murmura-t-il. Interdiction de parler de la fête ce soir.

Il lui serra doucement la main, et Drea sentit toutes les terminaisons nerveuses de son corps s'embraser à ce simple contact. Pourquoi la vue d'un mec en jean et pieds nus lui faisait-il un tel effet ?

Drea se renfonça dans les coussins incroyablement confortables du canapé bleu. Elle se tourna vers la télé, essayant de se concentrer sur le placard qu'était en train de construire un séduisant décorateur. Quelques minutes plus tard, une publicité faisait la promotion d'une boulangerie locale.

— Tiens, je t'ai dit que j'avais trouvé quelqu'un pour les gâteaux ? C'est une amie de...

— Chut.

— Mais je voulais juste...

— Chut, fit Cujo avec un petit rire, avant de balancer un coussin sur Drea, qu'elle lui renvoya aussitôt. Tu vas réveiller les petites.

— Cujo, arrête. Je suis sérieuse.

Il agrippa alors Drea par la taille et avant qu'elle ait pu reprendre son souffle, il l'allongea sur le dos et se mit à la chatouiller. Elle éclata de rire.

— Moi aussi, je suis sérieux, dit-il.

Drea se tortilla contre lui, tentant de le repousser, mais il la plaqua sur le canapé. Un étrange sentiment s'empara d'elle : elle avait l'impression de se trouver en sécurité. Si Cujo la dominait largement physiquement, elle savait qu'elle n'avait rien à craindre avec lui.

— On ne parle pas de la fête ce soir, lui ordonna-t-il en lui couvrant la bouche d'une main, ce qui ne fit que redoubler les rires de Drea.

— La personne qui tient la boulangerie est une amie de..., marmonna-t-elle, tentant d'occulter la façon dont le corps robuste de Cujo était collé contre le sien.

Et son bras qui effleurait le sien. Et la chaleur de ses doigts sur ses lèvres. Et la sensation de son torse pressé contre ses tétons, à la fois troublante et incroyablement plaisante. L'intensité de son regard, cependant, la coupa en plein fou rire. Il retira sa main.

— ... de José et elle a accepté de préparer une centaine de...

L'espace de quelques secondes, Drea crut qu'il allait la laisser continuer, mais ce qu'elle lut dans son regard lui affirma le contraire. Il lui laissait le temps de reprendre ses esprits, de se retirer si elle le souhaitait. Et puis ce fut fini. Cujo plaqua ses lèvres contre les siennes. Drea ferma les yeux et cessa de parler. De bouger. Peut-être même de respirer.

Les lèvres de Cujo étaient tendres et douces, dérochant toute forme de violence qu'elle possédait en elle. Toute tentative de lui faire croire qu'elle n'était pas attirée par lui aurait été vaine.

Il se recula si vite que Drea en eut le souffle coupé. Il lui lâcha la main, se leva et se mit à faire les cent pas.

— Merde, je suis désolé, Drea. (Il s'arrêta, plaça ses deux mains sur sa tête avant de se frotter le visage.) Je n'aurais pas dû.

Drea aurait voulu lui répondre qu'elle comprenait, que cela n'avait pas d'importance. Aussi fut-elle surprise de s'entendre dire :

— Pourquoi ?

Cujo arborait une expression solennelle ; grave, même. Cela ne pouvait pas être dû à leur baiser car, même avec son expérience limitée, Drea pouvait affirmer avec certitude qu'ils venaient d'échanger un putain de baiser. Un avant-goût du sexe incroyable que Cujo avait évoqué sur la plage. Alors c'était sûrement à cause d'elle.

— Laisse tomber, dit-elle en attrapant son pull sur le dossier du canapé. Je vais chercher mon sac.

Elle marcha d'un pas décidé jusqu'à l'entrée, récupérant au passage son sac posé sur une petite console. Drea tira à plusieurs reprises sur la porte tout en faisant tourner la poignée, en vain. *Génial, Drea. Parfait, dans le genre sortie*

*théâtrale.*

Cujo posa une main sur la sienne.

— Ne pars pas, Drea.

Elle sentit la chaleur du corps de Cujo juste derrière elle. Se trouver dans une position vulnérable lui était à la fois inhabituel et effrayant. Il la serra dans ses bras par-derrière.

— Tu n’as aucune idée de l’effet que tu me fais. C’est dingue, putain, lui chuchota-t-il à l’oreille, avant de la libérer. Tu devrais partir avant que je change d’avis sur le fait que m’engager dans une relation est une mauvaise idée.

Il se dirigea vers les portes vitrées coulissantes et sortit sur la terrasse.

— Mais pourquoi est-ce que c’est une mauvaise idée ?

— Parce que être en couple ne me ressemble pas. Moi, je m’amuse. Beaucoup. Et j’ai beau en avoir très envie, je ne peux pas m’amuser avec toi, Drea. Tu mérites mieux que ça. Sans compter que ça causerait un sacré bordel avec Trent et Harper si ça se finissait mal entre nous.

En dépit de la douleur qui lui comprimait la poitrine, Drea percevait la sincérité qui émanait des mots de Cujo. Et même s’ils la rendaient triste, elle appréciait son honnêteté. Toute force avait quitté ses jambes lorsqu’elle franchit la porte d’entrée, et c’est chancelante qu’elle descendit les marches du perron.

Ils avaient beau se taper sur les nerfs mutuellement la plupart du temps, quelque chose les attirait irrémédiablement l’un vers l’autre. La journée qu’ils venaient de passer avait agréablement surpris Drea. Voir Cujo s’occuper de Zephyr et d’Amaya, être témoin de la patience dont il faisait preuve avec les enfants... c’était magnifique. Il ferait un père formidable, contrairement au sien. Celui de Cujo semblait s’en être sorti à merveille avec ses trois garçons. Si seulement la mère de Drea avait su se montrer à la hauteur, elle aussi.

Drea ne se rappelait pas avoir autant ri de sa vie – la douleur dans ses côtes était une preuve flagrante du bon temps que Cujo et elle avaient passé ensemble. Et ses bras... bon Dieu, quels bras ! Ils lui avaient semblé si robustes autour d’elle. Musclés, protecteurs.

Le timing n’était pas idéal. Il fallait qu’elle retourne à l’hôtel dans deux heures. Elle n’avait pas le temps de gérer ça – pourtant, elle commençait à penser au fond d’elle qu’elle en avait très, très envie.

Cujo ne cherchait pas une relation sérieuse. Alors pourquoi elle, oui ? Pourquoi envisageait-elle quelque chose avec lui ? Ses pensées étaient focalisées depuis tellement longtemps sur l’envie de fuir Miami, sa mère, ses responsabilités, qu’elle avait fini par perdre de vue ce qu’elle désirait vraiment.

Et puis il y avait la clé USB. Et la cliente du café.  
Elle sentit son téléphone vibrer dans sa main.

J'ai besoin de savoir que tu es bien rentrée. Envoie-moi un texto quand tu es chez toi.

Drea commençait à se rendre compte qu'en dépit de ses manières cavalières  
Cujo était un garçon très attentionné.

O.K. Je suis encore sur ton perron.  
Je sais. Je te vois à travers la fenêtre.

Elle lança un regard par-dessus son épaule et le vit en train de pianoter sur  
son téléphone.

Je suis peut-être un imbécile, mais je ne suis pas un connard. Ça va ?

— Eh merde, lâcha-t-elle à haute voix.

*Cujo n'est pas ton petit ami, Cujo n'est pas ton petit ami*, se répéta-t-elle en  
boucle, avant de rire malgré elle. Elle avait besoin de prendre du recul, sur  
Cujo et sur les sentiments qu'elle éprouvait pour lui.

Oui, ça va.  
Tu me le promets ?

Elle ne pouvait pas le lui promettre, et il le savait. Elle ne formulait jamais  
une promesse qu'elle n'était pas capable de tenir. Des années à être déçue par  
les gens autour d'elle. Les professeurs qui lui avaient promis que le temps  
qu'elle passait à s'occuper de sa mère n'affecterait pas ses notes. Ils lui avaient  
affirmé alors qu'ils l'aideraient à rester au niveau. Sa mère qui avait promis  
d'arrêter de fumer. Son père qui avait promis de les soutenir.

Bonne soirée, Cujo.

*Non, ça ne va pas*, songea-t-elle dans la voiture, tout en se promettant que si,  
cela finirait par aller.

## 6

Cujo laissa la double porte de l'hôpital se refermer derrière lui et se mit en quête de la salle d'attente. Il était en train de finir un tatouage sur le cou d'un client lorsqu'il avait reçu le coup de fil. Il se sentait coupable d'abandonner l'équipe un samedi, mais la famille serait toujours sa priorité.

Son père, pâle comme un linge, avait la peau autour des yeux tirée par l'inquiétude. Devon se tenait debout, appuyé contre une grande fenêtre, les chevilles croisées.

L'odeur d'hôpital fit ressurgir des souvenirs que Cujo aurait préféré oublier. Il jeta un coup d'œil aux reproductions insipides de natures mortes et aux tentatives ratées d'art moderne. Des effluves d'ammoniaque et de pin lui agressèrent les narines lorsqu'il s'assit en face de son père. Une annonce demandant à un visiteur de déplacer son véhicule qui gênait l'entrée réservée aux ambulances vint interrompre une série de bips étrangement syncopés.

— Que s'est-il passé ? demanda Cujo.

— C'est ta mère. Je n'en sais pas plus pour le moment. On attend le médecin.

Cujo jeta un coup d'œil à l'horloge murale. L'aiguille des minutes vibrait chaque fois qu'elle changeait de position, oscillant d'avant en arrière comme si elle hésitait sur la direction à emprunter.

— Alec Matthews ?

Les trois hommes se précipitèrent de concert.

— Docteur Jaffrey. Je suis le neurologue qui suit votre femme. Je vous présente l'inspecteur Lopes. Il est en charge de l'enquête qui concerne Mme Matthews.

Cujo regarda son père, qui semblait lutter pour garder une contenance. Cujo reconnut l'inspecteur Lopes. Celui-ci était venu en aide à Harper quelques semaines plus tôt.

— Je suis Brody Matthews, son fils. Nous nous sommes déjà rencontrés, lui rappela-t-il. Je suis propriétaire de Second Circle Tattoos avec Trent Andrews.

— Je me souviens. Navré que nous nous croisions de nouveau dans de pareilles circonstances, déclara Lopes en serrant la main de Cujo.

— Voici Alec Matthews, mon père, et Devon, mon frère. Pouvez-vous nous dire ce qui s'est passé ?

— Mme Matthews a été retrouvée à North Shore Park. Nous pensons qu'il s'agit d'un vol qui a mal tourné. Elle a été violemment battue.

Cujo tressaillit malgré lui. Les mots de l'inspecteur l'avaient atteint physiquement. Alec poussa un grognement puis s'appuya contre Devon, dont le teint était aussi blanc que les murs derrière lui.

Le Dr Jeffrey prit la parole :

— Mme Jeffrey souffre de plusieurs blessures, dont un traumatisme crânien. Elle a subi une importante reconstruction faciale sur le côté gauche du visage. Elle est restée dans le coma pendant une semaine, jusqu'à son réveil hier. Elle nous a révélé son nom aujourd'hui, mais Mme Matthews souffre d'amnésie post-traumatique. Elle ne se rappelle que de choses datant d'il y a plusieurs décennies. (Le Dr Jeffrey marqua une pause, le temps de jeter un coup d'œil à son pager.) Cela n'est pas rare chez les patients qui se réveillent après un coma. L'amnésie peut durer quelques jours, quelques semaines... ou indéfiniment.

— Est-ce qu'elle souffre d'autres blessures ? Enfin, est-ce qu'elle a été... comment est-ce arrivé ? s'enquit Alec Matthews.

— Nous avons effectué de nombreux examens. Le scanner et l'IRM ont montré des lésions au crâne et au cerveau. Elle a subi deux opérations destinées à juguler l'hémorragie cérébrale. Les blessures qu'elle a sur le côté gauche du visage sont très importantes. Nous aurions aimé que l'œdème diminue davantage, mais vu la gravité de son état nous ne pouvions pas attendre. Nous avons placé des plaques dans sa joue et des fils dans sa mâchoire. Il faudra sans doute la réopérer quand elle aura récupéré.

Cujo baissa les yeux au sol, inspirant de grandes goulées d'air. Putain. Il secoua la tête, tentant de maîtriser le vertige qui menaçait de le faire tomber, là, sur le sol en linoléum gris.

— Quel est le pronostic ? demanda Devon.

Oui. L'avenir. Bonne question.

— Nous prévoyons une guérison complète, mais nous ne nions pas la gravité de ses blessures. Il va lui falloir du temps avant de pouvoir commencer la rééducation. Nous allons surveiller de près l'œdème cérébral et la perte de mémoire.

— Que peut-on faire ? demanda Alec en lançant au médecin un regard plein d'espoir.

Cujo comprenait ses attentes. Tant de questions demeuraient sans réponses.

— Peut-on l'aider à se rappeler ? reprit son père.

— À terme, oui. Il est un peu tôt pour l'assaillir de visites et de souvenirs. Vous pouvez lui parler, lui montrer des photos, lui passer des chansons qu'elle aime bien, lui apporter ses fleurs préférées. Mais ne la stimulez pas trop. Retrouver la mémoire peut se révéler éprouvant pour le patient. Vu la violence de l'agression, il y a de fortes chances pour que son cerveau tente de l'en protéger.

Cujo se frotta le visage. Des sentiments d'abandon anciens l'emportaient sur la compassion qu'il éprouvait. Avait-il même envie de passer du temps avec cette femme ? Et elle, voulait-elle les voir là ?

Son père devait avoir deux ou trois Polaroid qui traînaient à la maison. Lorsque Evelyn était partie, les photos de famille accrochées dans le couloir avaient rapidement disparu.

Cujo était pitoyable : il n'avait aucune envie de l'aider. Elle les avait oubliés pendant vingt-cinq ans. Que se passerait-il si elle se souvenait ? Étaient-ils censés jouer à la famille heureuse jusqu'à ce qu'elle soit guérie ?

— On va avoir un problème, dit-il, une pensée qu'il avait involontairement prononcée à voix haute.

— C'est-à-dire ? demanda Lopes.

— Nous n'avons pas vu ma mère depuis vingt-cinq ans.

Le Dr Jaffrey afficha une expression de choc. L'inspecteur Lopes, lui, ne cilla pas.

— Pardon ? fit Jaffrey.

— Ma mère nous a abandonnés il y a vingt-cinq ans.

— Savez-vous où elle vit maintenant ? Ce qu'elle fait ? Si elle a de la famille ? Des amis ?

Lopes sortit un petit carnet, dans lequel il se mit à prendre des notes.

— Nous ne l'avons plus jamais revue ni n'avons entendu parler d'elle, expliqua Cujo en se balançant sur ses talons.

Quelqu'un avait fait du mal à sa mère et, même si elle lui en avait fait aussi, il crevait d'envie de casser quelque chose. Son père lui agrippa l'avant-bras.

— Peut-on voir Evelyn, s'il vous plaît ?

— Je n'y vois aucune contre-indication, répondit le Dr Jaffrey en se tournant vers Lopes. Si tout le monde accepte de se concentrer sur ce qu'il y a de mieux pour sa santé.

Ils suivirent alors le médecin jusqu'à la chambre. Le père de Cujo

s'approcha du lit.

— Evelyn. Je suis tellement content que tu sois en sécurité, déclara-t-il en faisant glisser une chaise jusqu'au lit, avant de s'y asseoir.

Cujo, cependant, était incapable de poser les yeux sur elle.

Il avait huit ans. Et elle claquait la porte.

À côté de lui, il sentit Devon s'avancer. Il les entendit marmonner des bonjours. Maladroits. Artificiels.

C'est alors qu'il la regarda. Des yeux bleu électrique pareils aux siens le considéraient avec prudence. À cet instant précis, il la comprit. Evelyn n'avait aucune envie de se trouver dans une pièce remplie d'inconnus, pas plus que lui n'avait envie d'être là.

Drea se tenait devant la pâtisserie, adossée contre un mur turquoise, les yeux fermés pour les protéger du soleil. On aurait dit une déesse romaine moderne avec sa jolie robe blanche et ses bracelets dorés.

— Salut, crevette. Rappelle-moi pourquoi on est là, déjà ? lança Cujo en marchant vers elle, jetant un coup d'œil méfiant à la boutique.

Ne s'était-il écoulé que deux jours depuis qu'il avait tout gâché avec elle ? Vingt-quatre heures depuis qu'il avait retrouvé sa mère ?

Elle ouvrit les yeux, le toisant avec indifférence. Merde.

— C'est une amie de José qui vient d'ouvrir cette pâtisserie. Je sais que ce n'est pas forcément nécessaire, mais elle nous accorde une grosse remise sur le prix et elle avait vraiment envie qu'on vienne les goûter. (Drea s'interrompit, étudiant attentivement le visage de Cujo.) Mais on n'est pas obligés de le faire aujourd'hui si tu n'en as pas envie.

Elle lui attrapa le bras. Le contact de sa peau se révéla aussi frustrant qu'apaisant. Cujo n'avait parlé à personne du retour de sa mère. Pourtant, Drea avait deviné que quelque chose n'allait pas.

Deux heures à transpirer à la salle de sport n'étaient pas parvenues à dissiper la vague de confusion qui enflait en lui tel un tsunami, venue de nulle part et s'abattant sur lui avec suffisamment de puissance pour l'entraîner vers le fond. Sa mère avait réapparu, mais Cujo n'avait toujours pas la moindre idée de la raison pour laquelle elle était partie. La personne sur qui il avait envie de crier, de montrer qu'il s'en était parfaitement sorti, ne se rappelait même pas l'avoir abandonné. Il se sentait plus impuissant maintenant que lorsqu'elle n'était pas là.

Cujo ne voulait pas décevoir Drea. Le baiser qu'ils avaient échangé chez lui l'avait complètement chamboulé. La sentir juste en dessous de lui... Merde.

Revoir sa mère avait peut-être du bon au final : un excellent rappel de garder son cœur solidement verrouillé.

— Ça va, crevette, affirma-t-il avec un petit sourire, lui caressant la main avant de l'ôter de son bras.

Venir dans une pâtisserie juste après une séance de sport ? Le combo idéal si vous vouliez avoir une crise cardiaque. Si sa session de musculation très intense ne le tuait pas, le sucre s'en chargerait. Il allait sans doute sombrer lentement dans un coma diabétique – et tout ça avant 9 heures un dimanche matin.

Une ardoise indiquant le mot « FERMÉ » était accrochée à la porte. À l'intérieur, la boutique était plongée dans l'obscurité. Des chaises pliantes avaient été rangées contre des petites tables carrées avec une précision militaire.

— Tu es sûre que c'est aujourd'hui ? demanda Cujo.

— Certaine.

Drea tapa à la porte en verre. Ils n'eurent pas à attendre longtemps avant d'être accueillis par un sourire radieux.

— Drea ! Entre, ma belle.

— Madeleine, je te présente Brody.

Cujo lui serra la main, faisant attention à ne pas appuyer trop fort de crainte de lui briser les os, ceux-ci semblant plus fins que les feutres qu'il utilisait pour dessiner. Son visage – élégant et féminin avec ses longs cheveux bruns et son rouge à lèvres carmin – contrastait étrangement avec son corps qui aurait pu être celui d'un garçon de onze ans.

— Enchantée, Brody. Entrez, entrez. J'ai plein de choses délicieuses à vous faire goûter.

Cujo comprit rapidement que Madeleine était une véritable tornade. Tourbillonnant dans la boutique aux murs blancs émaillés de tournesols aux couleurs vives, elle leur apporta le premier gâteau.

— Il s'agit d'un simple quatre-quarts dans lequel j'ai inséré des couches de crème au citron et de crème au beurre. Il est surmonté d'un glaçage jaune, mais je peux réaliser n'importe quelle couleur. Allez-y, je vous en prie !

Cujo attrapa une fourchette miniature dotée de dents bizarres.

— C'est une fourchette à gâteau, lui murmura Drea. La plus grosse dent sert à couper.

Elle fit pivoter sa fourchette et coupa un morceau de gâteau pour lui montrer.

À ce rythme, il allait leur falloir une heure pour en manger une part.

— Oh mon Dieu..., gémit Drea. (L'inflexion rauque de sa voix le troubla à

des endroits dont il avait décidé qu'ils lui étaient interdits.) C'est tellement bon... (Elle ouvrit les yeux et se tourna vers lui.) Sérieusement, il faut que tu goûtes.

Ce n'était qu'un gâteau, bordel. On aurait dit que Drea venait d'avoir un orgasme au beau milieu de la cuisine. Cujo préleva un morceau de gâteau, qu'il enfourna dans sa bouche.

L'acidité du citron et l'onctuosité de la crème au beurre s'accordaient à la perfection. Un goût tout simplement divin.

— Putain de merde ! lâcha-t-il.

— Vous aimez ?

— Pour être honnête, je ne pensais pas qu'un gâteau pouvait être aussi bon. (Il s'apprêtait à prendre un nouveau morceau de gâteau lorsque Madeleine lui retira brusquement l'assiette.) Attendez, j'allais...

Drea éclata de rire. Il se tourna vers elle en faisant la moue, espérant qu'elle ne remarquerait pas son sourire contenu.

— Ah non ! s'exclama Madeleine. Il y a beaucoup de choses à goûter, vous n'aurez plus faim si vous mangez tout.

Madeleine déposa une autre assiette sur la table.

— Ça, c'est une génoise à la vanille avec de la crème au beurre au caramel. Le glaçage est infusé au caramel.

Cujo et Drea échangèrent un regard, avant de se précipiter pour goûter en premier.

— Mmmh, soupira Drea.

La crème au caramel collait à la fourchette, comme pour les mettre au défi de ne pas en laisser un gramme. Refusant de s'avouer vaincue, Drea lécha la fourchette, un spectacle qui obligea Cujo à remettre son jean en place. Il mastiqua le gâteau, songeant à ce qu'il pourrait faire à Drea avec ce glaçage – ou, mieux, avec du caramel fondu.

Couper court à ce genre de pensées, vite.

— C'est bon, non ? demanda Madeleine. Lequel vous préférez ?

— Celui-là.

— L'autre.

Drea et Cujo avaient répondu en chœur. Cujo piqua dans un autre morceau de gâteau avant que Madeleine ait eu le temps de reprendre l'assiette.

— Oh, joli, murmura Drea, admirative.

Madeleine posa de nouvelles douceurs devant eux. Un délicieux gâteau au chocolat et à la guimauve, un autre au chocolat blanc surmonté de coulis à la framboise, et un dernier, agrémenté de glaçage au goût de tarte au citron vert. Une fois qu'ils eurent goûté à toutes les pâtisseries, Madeleine leur servit un

expresso et plaça devant eux quatre cupcakes nature et deux sachets de glaçage, l'un jaune vif, l'autre marron, ainsi qu'un assortiment de décorations.

— Le cerveau prend de bonnes décisions quand il est occupé. Décorez vos cupcakes et faites votre choix. Je serai à l'étage, dans mon bureau. Amusez-vous bien !

Cujo but une gorgée de café. La demi-heure qui venait de s'écouler avait considérablement allégé son humeur. Qui eût cru qu'une dégustation de gâteaux pouvait avoir cet effet-là ? Drea posa un cupcake devant lui et lui tendit le glaçage marron.

— Tu as entendu ce qu'a dit Madeleine, lui lança-t-elle en souriant.

— Qu'est-ce que je suis censé faire avec ça ?

— Tu veux que je joue le rôle de Patrick Swayze dans *Ghost*, c'est ça ? répliqua Drea en prenant le sachet de glaçage jaune, qu'elle pressa pour en faire descendre la mixture.

— Quoi ?

Elle tourna la tête vers lui, les sourcils levés.

— Tu sais, quand il s'assoit derrière Demi Moore, pendant la scène où elle fait de la poterie ?

— Je ne vois pas du tout de quoi tu parles.

Sûrement un truc de nana, songea-t-il. Il n'était pas franchement au point sur ces trucs à l'eau de rose. Il n'était jamais resté suffisamment longtemps avec une fille pour s'y intéresser.

Drea appuya sur la douille une microseconde puis s'arrêta, laissant sur son cupcake une toute petite étoile absolument parfaite. Bon, c'était lui l'artiste dans l'histoire : il était hors de question qu'elle le batte sur la décoration de gâteaux. Il regarda autour de lui, en quête d'inspiration. Et là, il la trouva.

Drea répéta son geste, faisant pivoter son cupcake à l'aide de petits mouvements jusqu'à obtenir une rangée complète d'étoiles. Silencieuse, elle était tout entière concentrée sur sa tâche. Une qualité qui suscitait l'admiration de Cujo.

Cujo s'empara du glaçage, se focalisa sur le centre du gâteau et appuya doucement sur le sachet. Le petit point qu'il obtint correspondait exactement à ce qu'il voulait. Il en réalisa un autre, identique au premier, puis se pencha au-dessus de son gâteau. Un point après l'autre. Il se servit d'un couteau pour enlever tous ceux qui n'étaient pas parfaits.

Ses pensées dérivèrent vers sa mère. Pouvait-il la tenir responsable de quelque chose dont elle ne se souvenait pas ? La vie ne serait-elle pas plus simple s'il parvenait à lâcher prise, au moins jusqu'à ce qu'elle soit guérie ? Et si elle ne retrouvait pas la mémoire ? S'ouvrirait-il à elle pour lui faire

comprendre l'épreuve que cela avait été de grandir avec la certitude qu'il était une erreur ? Oui, il essaierait de le faire, dès qu'elle irait mieux.

Il avait terminé les points sur ses deux cupcakes.

— Je peux te prendre l'autre ?

Drea hochait la tête. Avec le glaçage jaune, Cujo dessina des lignes fines qu'il fit partir du centre. Il fallait qu'il parle à son père, qu'il lui dise ce qu'il avait entendu ce fameux soir, et qu'il lui demande si c'était pour cette raison que sa mère était partie. Ne pas savoir le rongait de l'intérieur. S'il obtenait une confirmation, alors il pourrait apprendre à gérer sa douleur.

Cujo se recula et contempla son travail. Pas mal pour une première fois. Et Madeleine avait raison : le cerveau prenait de bonnes décisions quand il était occupé. Il ressentait un apaisement que le sport n'avait pas réussi à lui procurer, alors qu'il venait juste de décorer un foutu cupcake. Quelqu'un allait devoir venir lui confisquer son certificat de virilité, parce qu'il ne le méritait clairement pas à cet instant.

— Le gâteau chocolat-guimauve, décida-t-il finalement.

— Je suis d'accord, approuva Drea d'une voix douce en l'observant attentivement.

— Il faut que j'y aille. Remercie Madeleine de ma part, dit-il en se levant soudainement, posant les cupcakes sur la planche de Drea.

— Wow ! Ils sont magnifiques, tes tournesols ! Comment as-tu...

Cujo se pencha en avant et déposa un baiser sur le dessus de sa tête.

— Salut, crevette.

Il ne s'agissait pas tant de fuir que de se soustraire à la tentation. Parce que en réalité Drea lui donnait tout ce dont il avait besoin. Or il avait décidé qu'il n'avait pas du tout besoin de tout ça.

Drea détestait le lundi. Les autres jours aussi, d'ailleurs. Mais à ses yeux, le lundi représentait le début d'une semaine en tous points identique à celles qui l'avaient précédée.

Elle enfila un tee-shirt à l'effigie du café. Sa mère était levée, le petit déjeuner était pris, deux machines avaient tourné, le linge était suspendu dans le jardin, les déjeuners étaient préparés. Drea était prête à partir. Son téléphone, posé sur sa table de nuit, vibra.

— Allô ?

— Andrea, c'est Gilliam. Est-ce que vous avez une minute ?

Drea s'assit sur la chaise de son bureau, puis elle sortit un carnet et un stylo.

— Bien sûr. Et appelez-moi Drea.

— Les fichiers que vous m’avez envoyés sont très intéressants, Drea. Je suis entré en contact avec Sylvie, la femme de Mike. Mike était censé rendre visite à sa famille à Athabasca, puis il devait continuer jusqu’à Fort McMurray pour rencontrer un nouveau contact.

— Est-ce qu’elle sait qui était ce contact ? Et pourquoi Fort McMurray ? demanda Drea, se penchant au-dessus de son clavier pour saisir le nom de l’endroit dans Google Maps.

Bon sang. Le lieu en question était situé très, très loin au nord – à plus de neuf cents kilomètres après la frontière entre le Montana et la province d’Alberta.

— D’après moi, c’est parce que Fort McMurray se trouve au cœur des sables pétrolifères d’Athabasca. Toutes les entreprises énergétiques dignes de ce nom y possèdent une filiale, expliqua Gilliam. En revanche Sylvie n’a pas pu me renseigner sur la personne que Mike devait voir.

Drea nota de chercher quelles entreprises se trouvaient à cet endroit, avant de barrer ses mots d’un trait. Mieux valait laisser ça à l’inspecteur Carter.

— Est-ce que vous pensez que ce voyage était lié à la note ? Elle disait que Mike avait prévu de se rendre dans le nord.

— C’est possible, mais l’affirmer serait pure spéculation de ma part. Sylvie a accepté que je jette un coup d’œil aux affaires de Mike une fois que la police les lui aura rendues. Il avait peut-être quelque chose avec lui qui nous aidera à assembler les pièces du puzzle. Êtes-vous allée voir la police comme je vous l’avais suggéré ?

— Oui, répondit Drea en tapotant le bureau avec son stylo, se demandant si elle pouvait faire confiance à Gilliam.

— Il est évident que les fichiers que vous détenez suggèrent des agissements illégaux de la part d’élus de haut rang. Mais ils ne prouvent rien pour autant. Et parmi ces fichiers, une lettre cite trois personnes : Walter, Mike et « L.A. ». Mike est mort. La femme qui détenait ces fichiers a disparu...

— Je ne peux m’empêcher de penser que « L.A. » est la cliente du café. (Drea inscrivit les lettres L et A sur une page blanche.) Selon vous, qu’est-ce qu’on doit faire, Gilliam ?

— Il faut que vous soyez prudente. Mike était en train de rédiger un rapport sur la corruption dans le processus d’attribution des permis miniers aux États-Unis. Il m’avait demandé de jeter un œil à un échantillon de terre qu’il avait rapporté de Floride. J’ai déjà donné cette information à la police. Mike pensait aussi qu’il était suivi.

L’idée que MacArthur avait pu être assassiné continuait de troubler Drea : toute cette histoire avait eu de graves conséquences.

— A-t-il dit par qui ?

S'agissait-il d'un des deux hommes qui pourchassaient la cliente du café ? se demanda-t-elle.

— Il l'ignorait. Mais il m'a dit que le type ressemblait à Rondo Hatton.

— Qui ça ? demanda Drea, curieuse.

— Oh, c'est un acteur célèbre des années 1930 et 1940. Il souffrait d'une maladie rare, l'acromégalie, qui avait pour effet de le défigurer.

Drea pianota le nom de l'acteur dans son moteur de recherche. Elle découvrit des photos en noir et blanc d'un homme pourvu d'un front anormalement large et d'un nez très enflé. Ses yeux, boursoufflés, étaient surmontés d'épais sourcils foncés. Un physique pour le moins surprenant.

Il y eut une longue pause. Drea continua d'agiter son stylo, avant de le jeter sur le bureau.

— Vous pensez que je suis en sécurité, Gilliam ?

Une pause plus longue encore.

— Honnêtement, je n'en sais rien.

Drea mit fin à l'appel. Elle se sentait en danger dans sa propre maison. Elle repensa aux paroles de Cujo, après le hold-up. Il lui avait promis de l'aider à renforcer sa sécurité si elle en avait besoin. Elle composa son numéro.

— Salut, lança-t-il en décrochant.

Sa voix, rendue rauque par le sommeil, résonna en elle.

— Cujo, c'est Drea. Je te réveille ?

— T'inquiète. Si tu ne l'avais pas fait, mon portable s'en serait chargé dans trois minutes. Quoi de neuf ?

Entendre les draps bruisser à l'autre bout du fil fit surgir dans l'esprit de Drea des images de Cujo au lit, peut-être nu, un drap de coton blanc jeté en travers de ses cuisses. Non, sans le drap en fait... Il pourrait juste être allongé là, sur le dos, avec...

— Toujours là, crevette ?

Bon sang. Fantasmer lui donnait chaud.

— Oui. Désolée. Je me demandais si ta proposition tenait toujours.

— Et de quelle proposition s'agit-il ? demanda-t-il d'une voix coquine.

Il l'avait repoussée. Il avait eu l'occasion d'aller plus loin qu'un simple baiser, mais il l'avait repoussée.

— Tu ne peux pas me dire ce genre de trucs, Cujo, grommela-t-elle.

Il y eut une pause, et cette fois ce fut à elle de se demander s'il était toujours là.

— Désolé, Drea... C'est juste... C'est tellement facile de tout oublier avec toi. Bon, sérieusement, de quoi as-tu besoin ?

— De nouveaux verrous pour les portes. Je ne sais pas lesquels acheter et je n'ai aucune idée de la façon dont il faut les installer.

— À quelle heure dois-tu être au café ?

— Dans une heure, mais il faut que je sois partie dans vingt-cinq minutes pour avoir mon bus.

— Reste là. Je vais venir voir ce qu'il te faut, je t'amènerai au boulot après. On verra ensemble quand je peux venir installer tout ça. O.K. ?

— Merci, Brody.

— Tu m'appelles Brody maintenant ?

— Oui. Mais seulement quand tu es gentil.

— Les chéris ! Je suis rentré !

Trent, qui tenait Harper par la main, pénétra dans le studio.

— Pixie, vite ! Cache l'alcool et fais sortir les prostituées ! cria Cujo en se levant pour aller prendre dans ses bras celui qu'il considérait comme un frère.

Lorsqu'il avait dit à Drea que comparer combien chacun en savait sur leurs meilleurs amis respectifs n'était pas une bonne idée, il ne plaisantait pas. Et depuis vingt-sept ans qu'il le connaissait, Cujo pouvait affirmer en toute honnêteté qu'il n'avait jamais vu son meilleur ami aussi heureux. Trent jeta un regard circulaire autour de lui.

— Ravi de constater que vous n'avez pas démoli le studio.

— Ah, si. Mais on vient juste de terminer les travaux. Tu ne sens pas l'odeur de peinture ?

Cujo s'approcha de Harper, qu'il serra fort dans ses bras. Quand ils s'étaient rencontrés cinq mois plus tôt, Harper était terrorisée à l'idée du moindre contact physique après qu'elle avait été violemment agressée par son ex-petit ami. Qu'elle laisse Cujo la prendre dans ses bras sans trembler le rendait plus heureux qu'elle ne le saurait jamais.

— Tu veux bien arrêter de draguer ma nana, mec ? lança Trent.

— Techniquement, elle n'est pas à toi tant que vous n'êtes pas mariés. Pars avec moi, Harper. Tu dois en avoir marre de lui, non ?

Harper piqua un fard tandis qu'il la libérait de son étreinte.

— Je ne crois pas que j'en aurai marre un jour, répondit-elle, et elle passa une main sur ses cheveux. J'aime bien, comme ça.

Il s'écarta pour laisser Pixie et Lia leur dire bonjour.

— Comment c'était, mec ? demanda Cujo, continuant à dessiner un tatouage pour sa cliente partie chercher un café.

Il s'agissait d'une balle qui explosait avec un immense « WHAM » en

couleurs vives, dans l'esprit des œuvres de Roy Lichtenstein.

— Tahiti, c'était juste incroyable. Je n'avais jamais rien vu de tel.

Trent attrapa un paquet de réglisse rouge derrière le comptoir.

— Tu t'es fait tatouer ? demanda Cujo, la Polynésie étant le berceau de leur discipline.

— Nan. Mais j'y ai pensé. Ça avance, la fête ? Ça y est, vous m'avez ruiné ?

— On parle de fête par ici ? intervint Harper en les rejoignant, et Trent passa un bras autour de ses épaules.

Cujo sourit. Ils étaient tellement mignons tous les deux qu'il en avait mal aux dents.

— Ça avance bien. Le lieu, la bouffe, l'alcool, et un million d'autres trucs que Drea estime essentiels. (Il se tourna vers Trent.) Elle m'a envoyé un texto un jour à 4 heures du matin pour me dire qu'il fallait absolument que je trouve un fournisseur de cierges magiques.

— Vous avez réussi à ne pas vous entretuer ? demanda Harper.

— Oui. Mais quelqu'un d'autre a failli nous tuer tous les deux, dit Cujo.

Harper ouvrit grande la bouche et attrapa le bras de Cujo.

— Pour de vrai ? demanda Trent.

— Ouais. C'est une très longue histoire, mais je vais vous la faire courte. Deux mecs ont essayé de kidnapper une cliente du café. Drea a été témoin de la scène. Deux jours plus tard...

— Attends. Est-ce que Drea va bien ? l'interrompit Harper.

— Elle va bien. Elle est secouée, mais ça va. Donc le gars est revenu l'autre soir. Il nous a attachés, et ça n'avait rien d'un jeu, dit-il avec un clin d'œil à Harper pour tenter de la dérider.

— Putain..., fit Trent en secouant la tête.

— Ouais, je sais. Flingue. Cagibi. Et puis il est parti. On a réussi à se libérer et on a appelé les flics.

— Il faut que j'appelle Drea, déclara Harper en se dirigeant vers le bureau.

— Comment tu vas ? Ça a dû te chambouler, mec, dit Trent.

Cujo cessa de faire semblant de dessiner. Il se frotta la tête d'une main.

— Je me suis senti tellement impuissant, putain. On n'arrivait pas à couper nos liens. Et je n'ai rien pu faire pour attaquer le type.

Cujo avait déployé beaucoup d'efforts pour chasser l'épisode de son esprit et il n'était pas prêt à admettre qu'il en avait perdu le sommeil.

— Et Drea ? Comment elle a réagi ?

Cujo sourit en pensant à elle.

— Elle est solide. À aucun moment elle n'a paniqué.

Trent lâcha un petit rire.

— Dis-moi que vous n’avez pas...

Couché ensemble ? termina Cujo en pensée.

— Non, affirma-t-il. Parole de scout, ajouta-t-il en levant trois doigts en forme de salut.

Non qu’il n’y eût pas pensé à plusieurs reprises. Ce matin, par exemple, lorsqu’il s’était réveillé. Ou encore la veille, avant de s’endormir. Et aussi dans la voiture, en venant au boulot.

— Même si tu avais été scout, je ne t’aurais pas cru, dit Trent.

— Tu es sur le point de franchir une ligne rouge, non ? demanda Cujo.

— Le fait qu’il y en ait une me fait un peu peur, admit Trent en grimaçant.

Cujo se tourna vers lui, les sourcils levés.

— Wow. Ça fait un peu trop pour notre premier jour, déclara Trent en gobant un morceau de réglisse. Quoi de neuf, sinon ?

Cujo envisagea de lui parler de sa mère, mais une telle révélation méritait d’y accorder du temps. Il le ferait plus tard, dès qu’ils se retrouveraient tous les deux. Autour d’une bière. Voire plusieurs. La jeune femme qui attendait son tatouage entra dans le studio, un immense café à la main. Cujo saisit son feutre et ajouta les dernières touches à son dessin.

— On discute de tout ça plus tard ? Ça te dit d’aller boire un verre ? suggéra Cujo.

— Carrément, mec. J’allais te le proposer.

— Ah oui, sinon on a reçu une visite de la mairie. J’ai tatoué une fille mineure. Elle était à trois mois de la majorité, mais il faut croire qu’elle ne pouvait pas attendre. Heureusement, on avait tous les documents pour prouver qu’elle nous avait donné une fausse pièce d’identité. Et grâce aux caméras, on la voit en train de nous la donner.

— Pas de répercussions du coup ?

— Peu probable. Les flics ont emporté des copies. Raconte-moi Tahiti alors.

Tandis que Trent détaillait leurs vacances, Harper les rejoignit, le téléphone à l’oreille.

— Oh, Drea, je suis désolée. Qu’est-ce que ça signifie ? Tu sais pour combien de temps ? (La voix de Harper trahissait l’inquiétude. Elle marqua une pause.) Eh bien, je suis au studio. Est-ce que tu peux venir quand tu auras terminé, avant qu’on commence le boulot ? (Une nouvelle pause.) Génial.

Drea était en chemin. Et Cujo était sur le point de commencer un tatouage qui allait lui prendre au minimum trois heures. Il était incapable de décider s’il s’agissait d’une bonne chose ou non.

Drea raccrocha. Harper était de retour, et entendre sa voix lui valut un réel soulagement. Elle s'éloignait du poste de police, où elle avait essayé de parler à l'inspecteur Carter, sans succès, et se dirigeait vers Second Circle. L'agent qui se trouvait à l'accueil avait promis que Carter l'appellerait dès son arrivée au poste.

Sa meilleure amie était rentrée. Drea, tout excitée, ouvrit la porte avec un peu plus de vigueur que prévu. La porte en verre trembla et la poignée alla percuter le mur.

— Tu es rentrée ! s'écria-t-elle en allant serrer Harper dans ses bras.

Elle lui prit la main et fit mine d'être aveuglée par sa bague de fiançailles. Cujo éclata de rire de sa chaise, où il était occupé à tatouer le haut de la cuisse de sa cliente. Sauf que ce n'était pas Drea qu'il regardait. La jalousie qui étreignit Drea la prit totalement par surprise. Après tout, il avait le droit de flirter.

— Oh mon Dieu, Drea, je n'arrive pas à croire ce qui s'est passé. Tu es sûre que ça va ? s'inquiéta Harper.

— Ne cherche pas des impacts de balle, rien de grave n'est arrivé. (Elle jeta un coup d'œil en direction de Cujo.) Mais on a eu vraiment peur.

— J'imagine. Et pour ta mère ? demanda Harper.

Drea secoua la tête.

— Ce n'est pas très positif. Elle n'est pas éligible pour une greffe. Ce n'est plus qu'une question de temps.

Cujo leva les yeux lorsqu'elles passèrent près de lui et les riva sur Drea, qui lui adressa un faible sourire. Harper et elle entrèrent dans le bureau et s'assirent.

— Ça ne te fait pas trop peur de continuer à travailler chez José's après ce qui s'est passé ?

Drea avait toujours laissé les autres employés partir quelques minutes plus tôt s'il n'y avait pas de clients, mais elle avait mis un terme à cette pratique. Elle avait également pris l'habitude de garder son téléphone et un canif dans la poche de son tablier lorsqu'elle se trouvait seule. José était inquiet, mais n'avait rien dit lorsqu'elle avait rangé dans le cagibi une batte de base-ball dégottée dans un magasin d'occasion et placé des lampes de poche un peu partout dans le café afin de ne plus jamais se retrouver prise au piège dans le noir.

— Je n'ai pas le choix. J'ai besoin de ce job. Ça finira par passer.

Drea raconta tout à Harper : la cliente pourchassée dans le café, puis la clé USB retrouvée dans le panier de linge sale. Avoir Harper devant elle, qui l'écoutait raconter son histoire, était tout ce dont elle avait besoin. Lorsqu'elle

eut terminé de lui expliquer ce qui concernait Gilliam Gillespie et Mike MacArthur, Harper était devenue livide.

— J'étais justement au poste de police quand tu m'as appelée, dit Drea.

— C'est l'inspecteur Lopes qui est en charge du dossier ? Il a été tellement génial avec moi.

— Non, c'est l'inspecteur Carter. C'est un autre service qui gère cette affaire. Il est adorable.

— Adorable, dans le sens « professionnel » ou... ?

Harper s'éventa en un geste théâtral, se laissant retomber sur le dossier du canapé.

— Les deux, répondit Drea en riant.

— Oh ! Intéressant.

Les yeux de Harper s'étaient mis à briller d'une lueur malicieuse et ses joues avaient soudain retrouvé des couleurs.

— Il m'a invitée à dîner, déclara Drea, ce qui lui fit penser qu'elle lui devait toujours une réponse.

— Non ! Qu'est-ce que tu as dit ?

— J'ai temporisé, répondit Drea en jouant avec sa queue-de-cheval.

— Mais pourquoi ? Tu mérites bien de prendre un peu de bon temps !

L'idée d'un dîner agréable, sans le poids des responsabilités, était effectivement des plus tentantes, dans l'hypothèse où elle pourrait un jour se libérer le temps d'une soirée. Et si c'était le cas, elle doutait d'avoir envie de la passer avec Ryan.

— On s'est embrassés, Cujo et moi, annonça Drea.

Harper se figea, la bouche ouverte. Puis elle éclata de rire. Ce qui n'était pas bon signe, parce qu'il ne s'agissait pas d'un rire joyeux. Plutôt d'un gloussement nerveux.

— Tu es sérieuse ? Toi... et lui ?... Non.

— Exactement ce que je pense aussi. (Drea expira un grand coup.) Mais il m'a repoussée après.

Un coup frappé à la porte les interrompit. Cujo entra et, à en juger par l'expression qu'il arborait, il était en rogne. Une autre personne était sur ses talons et Drea comprit immédiatement la raison de son agacement.

— Ryan ! Enfin, inspecteur Carter, dit-elle en se levant.

Elle n'avait donc pas droit à une pause ?

— Bonjour Drea. J'ai eu le message que vous avez laissé au poste. Je me suis dit que j'allais passer, histoire de voir ce que vous vouliez. Vous êtes radieuse aujourd'hui.

— Est-ce que votre visite est liée à l'affaire ? les interrompit Cujo

sèchement en croisant les bras sur son torse.

— Peut-on d’abord parler en privé ? dit Carter, qui affichait un large sourire. Drea et moi devons discuter de deux ou trois choses.

Cujo était appuyé contre le mur, raide comme un piquet. Harper considérait les deux hommes tour à tour avec un air à la fois amusé et fasciné.

— Il se trouve qu’on se tient ici dans mon studio, et je prends soin des gens qui y sont, rétorqua Cujo.

— Je n’en doute pas, monsieur Matthews, mais je prends les règles de confidentialité très au sérieux.

Carter ne cilla pas malgré le regard meurtrier de Cujo rivé sur lui – une mise au défi en bonne et due forme.

— J’aimerais que Cujo... pardon, Brody, reste. Il ne sait pas tout de ce qui s’est passé. Laissez-moi juste le mettre au courant.

Il suffisait de les regarder côte à côte pour en avoir la certitude : c’était Cujo qui faisait battre le cœur de Drea, même s’il se comportait comme un sombre imbécile.

— Je serai à côté, déclara Harper avant de s’éclipser.

Comme elle venait de le faire pour sa meilleure amie, Drea détailla à Cujo les dernières conversations qu’elle avait eues avec Gilliam. Il ne dit pas grand-chose, mais le tressautement qui agitait sa joue n’était sans doute pas bon signe.

— J’ai eu Gilliam au téléphone hier soir. Vous avez parlé avec les policiers canadiens ? demanda-t-elle à Carter.

— J’ai essayé de les joindre. L’inspecteur chargé du dossier doit me rappeler aujourd’hui. Pourquoi ?

— Parce que Gilliam a parlé avec la femme de MacArthur. Il était en train de se rendre à Fort McMurray. C’est là que se trouvent toutes les grosses entreprises d’énergie. Il enquêtait sur le processus d’attribution des permis miniers.

— Drea. Je comprends que vous ayez envie que cette affaire soit résolue, mais vous ne faites que formuler des suppositions. On ne sait toujours pas si cette femme a été kidnappée ou même si elle a quoi que ce soit à voir avec tout ça.

Carter se dirigea vers le bureau et s’assit.

— Mais le fait qu’elle ne se soit pas manifestée et qu’elle n’ait pas porté plainte le prouve, non ? avança Drea en tentant de dissimuler son agacement.

— Non, absolument pas. Environ quarante pour cent des crimes ne sont pas signalés à la police.

Grrr. La colère de Drea bouillonnait en elle telle de l’eau dans une casserole. Il devait bien exister un moyen de localiser cette femme. Drea ne

pouvait pas passer le reste de sa vie à voir surgir son visage dans son esprit ; elle allait devenir folle.

Elle alla jusqu'à la fenêtre d'un pas décidé, puis fit les cent pas jusqu'à ce que Cujo lui saisisse le bras. Si son corps était raide, sa main, elle, n'était que douceur. Elle eut beau essayer de résister, il la tira lentement jusqu'à ce qu'elle se retrouve tout près de lui.

— Ça ne doit pas être si compliqué que ça de découvrir ce qui s'est passé, s'emporta Drea. J'en ai perdu le sommeil. Ça me tue de ne pas savoir si cette femme va bien.

— Écoutez, Drea, reprit Carter. Nous sommes en train d'étudier les fichiers que vous nous avez transmis. Nous avons appelé nos confrères du Canada. Je passerai un coup de fil à votre contact, si vous me donnez son numéro de téléphone. (Il se leva et s'approcha d'elle.) Nous avons quadrillé le quartier, relevé les empreintes sur la tasse de cette femme, fait circuler le portrait-robot dessiné par M. Matthews, ainsi qu'une foule d'autres choses. Je peux vous assurer que nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir.

Drea poussa un long soupir et fit virevolter ses cheveux derrière son épaule. Tout ce que Carter venait d'énumérer était parfaitement acceptable, pourtant cela ne semblait pas suffisant.

— Personne ne veut plus que moi résoudre cette affaire pour vous, affirma Carter dont le regard s'était adouci, tandis que Cujo resserrait momentanément sa prise autour de la main de Drea avant d'entremêler ses doigts aux siens. Je déteste l'idée que cela vous empêche de dormir. J'aimerais tellement arranger ça.

— Je sais, répondit-elle. Je suis désolée de vous déranger autant.

— Vous ne me dérangez pas. Vous le savez, j'espère. Je suis à votre disposition.

Carter jeta un regard à sa main, dans celle de Cujo, et inclina la tête sur le côté sans quitter des yeux son regard. Il était indéniable qu'il y avait entre Carter et elle une étincelle, mais ce n'était rien de comparable avec l'explosion qui se produisait lorsque Drea était en présence de Cujo.

— Drea, monsieur Matthews, dit Carter en hochant la tête, avant de quitter la pièce.

On aurait dit que quelqu'un venait d'aspirer tout l'air de la pièce.

— Je ne sais pas si je dois te botter les fesses à toi pour ne m'avoir rien dit de tout ça, ou à lui pour t'avoir reluqué comme si tu étais un buffet à volonté, grommela Cujo.

— Bon sang, Cujo..., soupira Drea en ôtant sa main de la sienne, gênée d'avoir envie de l'y laisser.

— Arrête, Drea. Je suis vraiment inquiet, tu sais. Pourquoi tu ne m’as pas parlé de tout ça ?

— Tu n’as pas une cliente dont tu dois t’occuper ?

— Si. Mais ça, c’est plus important. *Tu* es plus importante. Sérieux, Drea. Merde !

Drea sentit le rythme des battements de son cœur grimper en flèche. Elle consulta l’heure sur son téléphone. Elle devait être chez José’s dans moins d’un quart d’heure. Mais Cujo avait raison : il méritait de savoir ce qui s’était passé. Elle serait furieuse s’il avait agi de la même façon avec elle.

— J’aurais dû t’en parler, admit-elle. Je suis désolée.

À présent qu’il savait tout, il n’y avait plus rien à ajouter.

— Ne te rends pas aussi facilement, la taquina-t-il en l’attirant à lui. J’ai bien envie d’être en colère contre toi un peu plus longtemps.

Sans aucun doute, Cujo faisait partie des plus beaux mecs que Drea avait jamais vus. Sa peau, dénuée de la moindre imperfection, n’était troublée que par les petites rides d’inquiétude qui plissaient son front.

— Ne botte pas le cul de Carter. C’est un type bien.

— Il t’a invitée à dîner ?

Drea hocha la tête en signe d’approbation.

— Tu as dit oui ? demanda-t-il, et il attira Drea tout contre lui.

— Je ne lui ai pas encore répondu.

Les épaules de Cujo s’affaissèrent sous l’effet du soulagement.

— Bien.

— Cujo. On n’est pas... Tu ne...

— Ma mère est à l’hôpital, annonça-t-il tout à coup. Et la putain d’ironie, c’est qu’elle est amnésique. Elle ne se rappelle absolument pas tout ce qu’elle nous a fait.

Drea enveloppa la taille de Cujo, agrippant le doux tissu de son tee-shirt.

— Je suis désolée, Cujo. Est-ce que je peux faire quelque chose ?

— Dis non pour le dîner. S’il te plaît.

— Bon, il faut que je te pose la question, commença Trent, et Cujo s’interrompit dans la série de petits bonbons en forme de cœur qu’il était en train de réaliser pour une jolie cliente originaire de Toronto. Tu dis qu’il ne se passe rien entre Drea et toi, et puis je vous surprends collés-serrés après le départ du flic. Qu’est-ce qui se passe, mec ?

Aussitôt après qu’il l’avait libérée de son étreinte, Drea était partie et il l’avait regardée s’éloigner en compagnie de Harper. La distance entre eux

aurait dû l'apaiser ; à la place, il avait eu l'impression qu'on venait de lui enlever un morceau de lui-même.

— J'ai parfois l'impression qu'on est un peu comme un Mentos et un Coca : la moitié du temps, c'est explosif entre nous.

— Et l'autre moitié ?

Cujo resta silencieux un moment, hésitant sur la réponse à donner. Il respectait Drea, l'admirait même. Elle travaillait dur, s'occupait de sa mère, faisait attention aux autres. Et il crevait d'envie de la déshabiller, histoire de voir ce qu'il pouvait faire avec ce brasier qui brûlait en elle.

Trent toussota.

— Si mes souvenirs sont bons, tu t'es bien foutu de moi quand ça a commencé à devenir sérieux entre Harper et moi.

— Sauf qu'il n'y a pas de « Drea et moi », objecta Cujo en fronçant les sourcils. Il ne s'est rien passé. Rien du tout. Zéro.

Trent leva un sourcil.

— O.K. Je l'ai embrassée. Une fois.

— Il y a une énergie dingue entre vous.

Cujo posa son stylo sur le bureau d'un geste brusque et se prit la tête entre les mains.

— J'en sais rien, putain. Elle mérite mieux que ce que je peux lui offrir. Et c'est la meilleure amie de Harper. Et il se passe tellement de trucs pas cool dans sa vie. Je comprends qu'elle soit furax, je le serais aussi si j'avais eu une vie aussi difficile.

Il laissa échapper un soupir et se pencha, posant les deux mains sur le bord de la table. Sa tête tomba en avant et il fit bouger son cou de droite à gauche pour relâcher la tension qui l'habitait.

— Elle a besoin de quelqu'un de solide. Quelqu'un qui sera là pour elle. Et je ne peux pas être ce quelqu'un. Ce n'est pas pour moi, ces trucs-là.

— C'est ce que je pensais aussi, avant Harper. Quand Yasmin s'est barrée, j'ai cru que c'était terminé pour moi, avoua Trent, évoquant sa première et unique relation sérieuse avant Harper.

— Mais c'est différent, mec. Tu as toujours voulu te marier et avoir des enfants. Moi je me suis habitué à l'idée que ça ne m'arriverait pas. Pas si je ne peux pas garantir que je serai là pour eux.

— Tu as franchi toutes les étapes, Cuj. Tes chances d'être là aussi longtemps que la plupart d'entre nous sont plutôt bonnes.

Oui, le temps d'économiser pour leurs études et les voir se marier. Il n'était pas juste de demander à quelqu'un de s'engager pour un contrat qui se révélerait à durée déterminée.

— Ma mère... je... elle est de retour...

Un silence de plomb s'abattit sur la pièce.

— Cuj ?

— Elle est à l'hôpital.

Il expliqua la situation à Trent.

— Merde.

— Le coup qu'elle a reçu à la tête était tellement violent que ça a provoqué une hémorragie cérébrale. (Cujo fronça les sourcils.) Elle *dit* qu'elle ne se souvient pas de nous.

Il se dirigea jusqu'à la fenêtre. D'imposants nuages noirs dérivait dans le ciel, telle une illustration poétique de son état d'esprit.

— Merde, mec. Je suis désolé. Tu ne la crois pas ?

— Je n'en sais rien. Elle a été violemment agressée. C'est du grand n'importe quoi. Mon père n'est plus que l'ombre de lui-même. Devon a envie d'apprendre à la connaître. Connor ne sait plus où il en est. Quant à moi, je préférerais aller n'importe où plutôt que dans ce putain d'hôpital.

Pivotant, Cujo donna un grand coup de poing dans le mur en placo avec sa main gauche. Une vague de douleur irradiait dans ses jointures et de la poussière tomba sur le sol.

— Merde !

Il sortit du bureau pour se rendre dans la cuisine. Le frigo trembla lorsqu'il ouvrit la porte du congélateur et en sortit un bac à glaçons. Il le retourna, le tapa contre le comptoir et jura lorsque des cubes de glace tombèrent sur le sol.

Pixie entra et lui caressa doucement le dos. Sans prononcer un mot, elle déposa les glaçons dans un torchon propre qu'elle enroula autour de sa main.

— Même furax, tu t'es souvenu de ne pas utiliser ta main droite. Est-ce qu'il faut que j'appelle un maçon ?

— Sans doute.

— Et une ambulance pour Trent ?

Cujo lâcha un petit rire triste. Comme s'il pourrait un jour frapper son meilleur ami. Il considérait l'équipe de Second Circle comme sa famille. Même Pixie, qu'ils avaient trouvée endormie devant la porte du studio le jour où ils en avaient récupéré les clés. Elle ne leur avait jamais dit d'où elle venait ni ce qui lui était arrivé, pourtant elle était devenue comme une petite sœur pour lui. Il secoua la tête.

— O.K. Alors j'ai rempli ma mission, lança-t-elle en l'embrassant sur la joue.

Après avoir repris ses esprits, Cujo découvrit Trent occupé à réaliser une bande tribale sur un client, signe qu'il était impatient de se remettre au travail. Trent détestait les tatouages tribaux ainsi que ceux dans le bas du dos et refusait de tatouer à quiconque la phrase « Tu es le vent qui me donne des ailes ».

Deux heures plus tard, l'heure de fermeture était proche. Pixie était partie. Eric, l'un des autres tatoueurs, avait terminé plus tôt, et Lia finissait de nettoyer sa station de travail. Trent posa deux morceaux de papier devant lui.

— Est-ce que tu peux me tatouer ça ?

Cujo observa les images. Une citation – *L'amor che move il sole e l'altra stelle* – et un dessin représentant l'espace : spirales torsadées, teintes de gris et de vert mousse, quelques touches roses éclaboussées d'étoiles brillantes évoquant presque une aquarelle.

— Je voudrais le texte au-dessus du dessin. Et je veux que ce soit toi qui le fasses.

Personne n'avait tatoué Trent depuis que leur mentor, Junior, avait couvert ses bras et son dos de scènes inspirées de *La Divine Comédie* de Dante. L'un des plus beaux tatouages que Cujo avait jamais vus. Junior était mort deux ans plus tôt.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Cujo.

— « L'amour qui mène le soleil et les étoiles. » C'est la dernière ligne du *Paradis*, la conclusion de *La Divine Comédie*. C'est pour Harper.

La boucle était bouclée. Cujo n'aurait pu être plus heureux pour son ami.

— Tu le veux où ?

Trent alla verrouiller la porte d'entrée et retourna la pancarte « FERMÉ ». Il disparut quelques secondes dans le bureau puis en revint torse nu, une bière à la main.

— Juste au-dessus de mon cœur. C'est là qu'est sa place.

Trent rasa la zone de peau en question. Cujo hésita entre plusieurs types d'aiguilles et finit par se décider : il utiliserait un *round liner* à sept aiguilles pour la citation, un trois aiguilles pour les contours du dessin, et un 7 Magnum pour réaliser l'ombrage. Maintenant que Trent faisait partie du jury d'une émission de télé-réalité consacrée au tatouage, ils ne cessaient de recevoir du matériel dernier cri. Mais pour celui-là, Cujo avait choisi d'opter pour sa marque de prédilection.

— Et le dessin ? demanda Cujo.

— Eh bien, c'est une galaxie. La galaxie tourbillon...

— Attends. Est-ce que ça va être comme la fois où tu m'as barbé avec l'histoire des douze âmes qui illuminent la Terre ? répliqua Cujo en enfilant une paire de gants.

— Ferme-la, connard. La galaxie produit des milliards d'étoiles. Mais Harper sera toujours la plus brillante d'entre elles. Et je me fous que tu trouves ça cucul, ajouta-t-il avec un grand sourire.

— O.K. Laisse-moi reproduire le dessin d'abord.

— Non, objecta Trent. Improvise. C'est comme ça que tu donnes le meilleur. Trent but une gorgée de bière pendant que Cujo installait son matériel.

— J'aimerais que Junior soit là pour te le faire, dit-il.

Il vérifia que le *clip cord* et la machine à tatouer étaient protégés, tendit les câbles et sélectionna la vitesse à laquelle les aiguilles allaient œuvrer sur la peau de Trent.

— Tu n'es pas un deuxième choix, Brody. Ton talent pour le réalisme, mec... tu nous surpasses tous. Junior, moi... Je ne connais personne de plus doué que toi.

Cujo déglutit avec difficulté. Il avait envie d'une bière, mais il ne buvait jamais en travaillant. Il attrapa un stylo et commença à tracer les contours du dessin directement sur la peau de Trent.

— Je ne sais pas quoi dire. Merci, j'imagine.

Sa carrière était tout ce qu'il possédait et le fait qu'un artiste qu'il admirait lui dise qu'il était le meilleur dans cette discipline qu'il aimait tant eut pour effet d'apaiser les blessures de son âme.

— Quand est-ce que tu me laisseras tatouer quelque chose sur ton bras gauche ? demanda Trent en haussant un sourcil.

Cujo sourit. Son bras droit était recouvert de petits tatouages aux couleurs vives qui symbolisaient ses plus beaux souvenirs. Quant au bras gauche, il le gardait pour quelque chose de spécial.

— Non pas que j'aimais moins les cappuccinos, mais que j'aimais plus encore les *latte*, déclara Harper à un client perplexe en lui tendant un *latte*. *Jules César*.

Travailler au café était mille fois plus amusant lorsque Harper s'y trouvait aussi. Elle servait actuellement les clients en leur déclamant des citations de Shakespeare revues et corrigées par ses soins. José s'était absenté pour la journée. Joanie se trouvait en cuisine, impatiente de montrer à Harper les derniers résultats obtenus à ses examens. Elle avait nettement progressé depuis que Harper lui donnait des cours particuliers. Drea, elle, était occupée à essuyer les tables. Entre le chaos du déjeuner et le coup de feu du dîner, elle profitait d'une accalmie.

Elle sentit son téléphone vibrer dans sa poche. José comprenait parfaitement

son besoin de le garder avec elle depuis le hold-up. C'était Gilliam. Elle fit signe à Harper de garder la caisse et se retrancha au fond de la salle, ne souhaitant pas commettre l'erreur de disparaître dans le vestiaire pour répondre à un appel.

— Gilliam. Que puis-je faire pour vous ?

— Je voulais vous prévenir que j'avais contacté Ashley Sullivan, le contact de Mike au Département de la Protection de l'Environnement, le DPE. Il est plus que disposé à programmer de nouveaux tests sur le site afin de s'assurer que Cleffan respecte les conditions de son permis.

— Est-ce que vous lui avez parlé de la cliente ?

Drea aurait sans doute dû lui témoigner davantage de reconnaissance mais, au final, elle se souciait bien plus du sort de cette femme que d'un éventuel scandale environnemental.

— Je savais que vous me poseriez la question, donc je lui ai envoyé la photo que vous m'aviez transmise. Il ne la connaît pas.

Merde.

— Je ne sais plus où chercher, admit Drea.

— J'aimerais pouvoir vous aider davantage. Mais il y a de fortes chances pour que quelque chose de bon finisse par sortir de tout ça, la rassura-t-il. Si les informations que vous avez transmises sont exactes, cela pourrait mettre au jour un problème très délicat, à savoir de la corruption à un niveau très élevé. J'imagine que cela ne vous est pas d'un grand réconfort, mais je vous encourage à voir les choses positives, Drea. Vous avez fait le bon choix.

Drea n'en avait pourtant pas l'impression. Cette femme avait fait le sale boulot en rassemblant tous ces documents sur sa clé USB ; la contribution de Drea s'était résumée à rendre possible son kidnapping au café et à mettre la main sur la clé USB ensuite.

— Merci, Gilliam. Et merci d'avoir appelé Ashley. Vous me direz ce qu'il a obtenu ?

— Bien sûr. Au revoir, Drea.

Drea raccrocha et se dirigea vers les toilettes. Au cours de la semaine qui venait de s'écouler, elle en avait appris davantage sur la fracturation hydraulique qu'elle n'en avait jamais su jusqu'alors. Elle avait même fait un rêve dans lequel elle visitait un puits et y rencontrait toutes les personnes citées dans les documents.

Elle ne s'était pas absentée plus de deux minutes lorsque Harper l'arrêta juste avant les portes battantes.

— Drea, murmura-t-elle. Le très séduisant inspecteur Carter est installé sur la terrasse.

— Quoi ? fit Drea en jetant un coup d’œil par-dessus son épaule.

Carter, vêtu d’un jean et d’un polo gris pâle, était attablé dehors.

— Cujo ou Carter ? Cruel dilemme, mon amie. Qu’est-ce que tu vas faire ?

— Je ne sais pas, admit Drea en fermant les yeux et en secouant la tête.

Elle sentit son cœur se serrer. Ce n’était pas une discussion qu’elle avait envie d’avoir, mais elle prit son courage à deux mains et sortit sur la terrasse.

— Ryan, dit-elle en s’asseyant en face de lui.

— Bonjour, Drea. (Il se pencha en avant, posa les deux coudes sur la table et se mit à jouer avec le couvercle de son gobelet à emporter.) Votre collègue prépare un excellent café *latte*.

— Elle dit que c’est le café colombien mais selon moi, tout est dans son mouvement de poignet. Le dieu du café lui a transmis le *mojo*.

— Je n’arriverai pas à vous convaincre de vous joindre à moi, n’est-ce pas ? demanda-t-il, un sourire aux lèvres qui pourtant ne se voyait pas dans son regard. Ne répondez pas, ajouta-t-il. Je vous ai vus tous les deux, avec M. Matthews. Je comprends.

— Ah, j’aimerais bien comprendre, moi aussi, marmonna-t-elle. Désolée, ajouta-t-elle, sincère. Pourquoi êtes-vous ici ?

— Mon instinct me dit que vous touchez quelque chose du doigt. J’ai un mauvais pressentiment. Rien que je puisse prouver, en tout cas pour le moment. Mais je crois que vous avez raison : tout est lié.

Ryan but une gorgée de son café.

— Qu’est-ce qui vous fait dire ça ?

— J’ai parlé à la police canadienne. La voiture de Mike MacArthur a été délibérément poussée hors de la chaussée. Je ne devrais pas vous le dire, mais un témoin s’est présenté hier. Il a entendu parler de l’histoire aux infos après être parti en voyage quelque temps. Il avait pensé que les deux voitures qu’il avait vues en train de se pourchasser n’étaient que des gamins qui s’amusaient.

— Et qu’est-ce que cela signifie pour la cliente du café ?

— Je ne sais pas encore. Mais nous avons une piste pour l’identité de Walter. Walter Tobias a été tué le même soir de l’incident ici. Tout laissait croire à un accident. Deux voitures sont entrées en collision sur la 95 et ont explosé, juste après la sortie Causeway.

Un lieu situé à seulement un quart d’heure du café.

— Et en quoi est-ce lié, selon vous ? demanda-t-elle.

Carter la regarda intensément.

— Walter Tobias était associé principal d’un cabinet d’avocats spécialisé dans l’environnement, qui poursuit actuellement l’État pour fracturation hydraulique dans les Everglades.

## 8

— Salut Papa.

Cujo referma la porte-moustiquaire. Son père était occupé à rincer la vaisselle du dîner.

— Salut Brody. Tu arrives juste à temps. Attrape un torchon et donne-moi un coup de main.

Cujo prit le torchon rouge et blanc à carreaux suspendu à la poignée du four. La stabilité du petit égouttoir était sérieusement mise à l'épreuve, croulant sous les multiples casseroles, assiettes et couverts. Cujo préleva l'une des plus grosses casseroles et se mit à l'essuyer. Son expérience avec les cupcakes lui avait appris que les tâches effectuées machinalement pouvaient parfois mener à de bonnes décisions. Très bouddhiste, comme principe. Peut-être qu'*essuyer la vaisselle pour essuyer la vaisselle* lui permettrait de trouver les mots qu'il avait envie de dire à son père.

Père et fils travaillèrent dans un silence agréable, tel qu'ils l'avaient si souvent fait au fil des années. Une fois qu'ils eurent terminé, Alec prit deux bières dans le réfrigérateur et en tendit une à Cujo, qui la décapsula aussitôt.

— Tu as envie de me dire ce qui te préoccupe, Brody ?

Cujo but une gorgée de bière fraîche. Une grande gorgée.

— Je voulais te parler de maman.

Depuis sa réapparition cinq jours plus tôt, son père était allée la voir deux fois par jour. Cujo l'avait rejoint brièvement à deux reprises. Ils prirent leurs bières dans le salon, passant devant la table basse sur laquelle Cujo s'était cassé une dent à l'âge de six ans, et s'installèrent sur le canapé en cuir marron sur lequel il avait perdu sa virginité.

Tous les meubles que comptait cette pièce étaient vieux. Cujo n'avait jamais vraiment compris pourquoi son père y tenait autant, jusqu'à ce qu'il le voie avec sa mère à l'hôpital, tout en sourires et paroles apaisantes. C'était à *elle*

qu'il tenait. À ce qu'ils avaient été. Et peut-être aussi à l'idée un peu saugrenue qu'elle franchirait un jour la porte d'entrée et qu'il pourrait lui montrer alors que rien n'avait changé depuis son départ.

— Qu'est-ce que tu veux savoir ?

Tant de questions défilaient dans l'esprit de Cujo qu'il lui était difficile de décider laquelle poser en premier.

— Tu ne l'as jamais oubliée, n'est-ce pas ? demanda-t-il, après quoi il avala une longue gorgée de bière.

Il était venu en voiture, mais il allait lui en falloir plusieurs pour affronter cette discussion.

— Pourquoi ressasser tout ça, Brody ? Elle nous a quittés, dit Alec en lissant de la main le cuir usé de l'accoudoir.

— Tu n'en as jamais parlé. Tu penses que ça va... vous deux... Merde. Est-ce que tu t'attends toujours à ce qu'elle revienne ?

Son père garda le silence, comme à son habitude. Sil avait l'intention de se contenter d'esquiver les problèmes une nouvelle fois, Cujo ferait bien de partir tout de suite. Vous ne pouviez pas forcer quelqu'un à parler. Autant qu'il aille se soûler chez lui.

Il se leva. Se disputer avec son père ne servirait à rien.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise, Brody ? J'ai aimé ta mère à la seconde où j'ai posé les yeux sur elle. (Cujo s'arrêta près de la porte.) Elle rentrait chez elle après avoir participé à un rassemblement pour la paix. C'était au début des années 1980. Je me souviens qu'elle portait des chaussures ridicules, des méduses de toutes les couleurs. Elle avait des cheveux blonds comme les blés, comme toi et tes frères. Un sourire immense et un signe de la paix arc-en-ciel dessiné sur la joue. On aurait dit qu'elle sortait de Woodstock.

Cujo retourna s'asseoir sur le canapé. Alec avait renversé sa tête sur le dossier et fermé les yeux.

— Alors qu'est-ce qui s'est passé, papa ?

Alec secoua la tête.

— Seule ta mère est en mesure de répondre à cette question. Elle a essayé de m'expliquer le soir où elle est partie. Ton arrivée nous as pris au dépourvu. Ta mère n'avait que dix-sept ans. C'était la première fois, et elle est tombée enceinte.

Son père et sa mère avaient partagé des événements marquants de leur jeunesse. Il repensa alors au temps qu'il avait passé à l'hôpital, mais préféra chasser cette idée.

La question, douloureuse, bouillonnait dans sa gorge. L'idée de la poser lui donnait le vertige au point que des petits points noirs apparurent dans son

champ de vision.

— Pourquoi m’avez-vous gardé ? Est-ce que ça n’aurait pas été plus simple de...

— De quoi ? De se débarrasser de toi ? Merde, Brody. J’ai beaucoup de regrets dans la vie, mais t’avoir eu n’en fait pas partie. Est-ce que j’aurais dû faire attention ? Sans doute. Est-ce que j’aurais dû convaincre ta mère de nous laisser une chance ? J’étais plus vieux qu’elle, et sa mère ne voulait rien avoir affaire avec leur fille enceinte et pas mariée. Est-ce que j’ai utilisé ma position, et le fait qu’elle n’avait pas beaucoup d’options, pour la pousser à accepter ? Peut-être. L’avortement n’était pas envisageable. J’avais toujours espéré trouver une femme qui aurait envie de rester à la maison pour élever nos enfants. Mais ta mère ne voulait pas de ça. Je comprends maintenant que certains signes auraient dû me montrer à quel point elle étouffait.

Cujo essaya de digérer les paroles de son père.

— Pourquoi lui cherches-tu des excuses ?

— Ce n’est pas le cas. J’imagine qu’avec le temps et le recul, j’ai réalisé que j’étais sans doute plus fautif qu’elle.

— Je t’interdis de dire ça, papa. Tu as tout fait pour nous. C’est elle qui s’est barrée. C’est sa faute. Pas la tienne.

— Elle avait des projets précis, Brody. Et t’avoir l’a déstabilisée.

Cujo s’éclaircit la gorge.

— Donc tu penses que je suis responsable.

— Je n’ai pas dit ça, Brody. Je me suis mal exprimé. Si quelque chose l’a déstabilisée, c’est moi. Il y avait tellement de choses qu’elle avait envie de faire. Mais elle ne pouvait pas les faire avec nous.

— Dans ce cas on fait des compromis, on attend, on essaie ! hurla Cujo. On ne part pas. On n’abandonne pas trois enfants. Je t’en supplie, ne me dis pas que tu espères des retrouvailles avec elle.

Alec se passa une main sur le menton.

— J’espère... (Son regard trahissait sa confusion.) J’espère que... Sans parler de retrouvailles, j’ai toujours espéré qu’elle reviendrait à la maison. Elle reste ma femme.

Cujo se leva. Il fallait qu’il parte avant de prononcer des mots qu’il pourrait regretter.

— Justement. Ce n’est pas *sa* maison. C’est la *nôtre*. Elle n’a pas sa place ici. On s’en est très bien sortis sans elle. Tu as fait tout ce qu’elle aurait dû faire. (Il s’arrêta sur le pas de la porte.) Attends, tu viens de dire qu’elle était toujours ta femme ? Vous n’avez pas divorcé ?

Alec secoua tristement la tête, les épaules voûtées.

— Pour quelle raison veux-tu encore d'elle ? demanda Cujo.

— Parce que je me sens seul, Brody. C'est ça que tu veux entendre ? Tu me trouves pathétique, hein, de l'avoir attendue ? Tu penses que j'aurais dû passer à autre chose et tomber amoureux d'une autre femme ? Attends d'avoir trouvé la bonne, Brody. Tu n'imagines pas jusqu'où tu seras prêt à aller ni combien de temps tu seras capable d'attendre.

Harper se précipita vers Drea à la seconde où elle posa un pied dans le studio.

— Je suis désolée, ma belle. (Harper portait encore son tee-shirt de chez José's. Ses longs cheveux bruns étaient relevés en un chignon désordonné.) Je n'arrive pas à croire qu'ils t'aient dit non. Tu leur as montré le dossier médical de ta mère ? Toutes les factures de ce que vous payez pour ses soins ?

Drea avait envoyé un SMS à Harper dès qu'elle était sortie de la banque pour l'informer de leur décision.

— Oui. Ils ne peuvent pas m'accorder un prêt, et à ma mère non plus vu qu'elle n'a pas de revenus. Quand je leur ai expliqué la gravité de son état de santé, ils n'ont fait qu'ajouter ça aux raisons pour lesquelles ils ne pouvaient rien pour nous.

Drea poussa un soupir. Avaient-ils seulement idée de l'épreuve que cela avait représenté pour elle d'être assise en face d'eux, à quasiment les supplier ? On ne pouvait encaisser qu'un nombre limité de coups, jusqu'à ce que l'un d'eux vous mette à terre.

Drea était venue voir Cujo, soucieuse après leur discussion au studio quatre jours plus tôt. Quatre jours durant lesquels ils avaient continué à planifier la fête de fiançailles sans s'adresser la parole ou presque. Se concentrer sur la soirée était pratiquement mission impossible pour Drea, dont l'esprit était accaparé par le manque d'argent pour payer les courses, les factures et les médicaments de sa mère. Elle était impatiente de recevoir sa paie de l'hôtel ; jusque-là, boucler le mois allait se révéler difficile. Elle comptait les jours jusqu'à la fin de sa période d'essai, au terme de laquelle elle pourrait enfin garder pour elle ses pourboires.

Lia se trouvait dans la cuisine lorsqu'elles y entrèrent. Elle portait une robe à rayures bleues et blanches à col bateau et des chaussures compensées rouges. Drea lui enviait son style très personnel.

— Comment ça va, mes chéries ? leur demanda-t-elle tout en essayant d'ouvrir une bouteille d'eau.

Harper poussa un cri perçant en sentant ses pieds quitter le sol.

— Alors comme ça tu te promènes dans mon studio avec ce sublime tatouage bien en vue ? Tu te doutes que je vais devoir t’embrasser ? lança Trent en embrassant Harper, ce qui fit fondre Drea.

Elle passait une journée merdique, mais les voir tous les deux la réchauffa de l’intérieur.

Trent reposa Harper sur le sol et prit la bouteille des mains de Lia, l’ouvrant sans effort. Lia lui tira la langue, prit un verre et sortit de la cuisine.

— Alors, ce rendez-vous ? demanda Trent à Drea.

— Échec.

Trent l’attira au creux de son autre bras, les serrant toutes deux contre lui.

— Tu sais, on pourrait t’aider, suggéra-t-il. Harper m’a dit... pour ta mère. On peut te prêter un peu d’argent si tu as besoin.

Drea sentit les larmes lui brûler les yeux. Elle baissa les yeux et inspira un grand coup pour les empêcher de couler.

— Tu n’as qu’à demander, Drea.

— Vous êtes trop gentils, mais j’arrive encore à m’en sortir. Si vraiment je n’y arrive plus, je vous le dirai. Merci.

Trent les relâcha.

— Je crois que j’ai rempli mon rôle ici, dit-il. J’ai des tatouages à réaliser. À tout à l’heure, ma puce, dit-il en donnant un doux baiser à Harper.

— Bon, reprit Drea. Il faut que je voie Cujo avant d’aller bosser. *Encore.*

Cujo ne se trouvait à aucune des stations de travail, ni à l’accueil. Elle se rendit jusqu’au bureau et tapa à la porte.

Lorsque celle-ci s’ouvrit, Drea tomba sur Cujo, torse nu. Il portait un jean qui descendait bas sur ses hanches, le bouton du haut défait. Une vague de frissons la parcourut. Ce mec était juste parfait. Elle se demanda quel effet cela ferait de lécher son téton piercé.

— J’étais en train de changer de tee-shirt. J’ai réussi à me renverser de l’encre dessus. Entre.

Ce n’était pas des papillons qu’elle sentait dans son ventre, c’était carrément un troupeau entier d’éléphants qui dansaient la rumba.

— Tu voulais quelque chose, Drea ? Ou tu veux que je reste là pour que tu puisses continuer à m’admirer encore un peu ?

Si ses mots étaient censés être drôles, sa voix était sombre et monocorde. Il arborait de nouveau son masque. Celui qu’il portait la plupart du temps, Drea commençait à le comprendre. Elle secoua la tête et entra dans la pièce.

— J’ai la facture pour les verres. (Drea fouilla son sac et en sortit la petite pochette en plastique dans laquelle elle conservait tous les reçus relatifs à la fête.) Tu en auras besoin quand tu iras les récupérer samedi.

Le tissu du tee-shirt noir s'étira lorsque Cujo le passa par-dessus sa tête. Drea formula des adieux silencieux à ses abdominaux. C'était le plus proche qu'elle se trouverait jamais d'un corps tel que celui-là. Cujo s'empara de la facture.

— Il y avait autre chose ? Parce qu'il faut que je retourne bosser.

Il boucla sa ceinture tout en gardant les yeux rivés sur elle. Drea sentit la fraîcheur de l'air autour d'eux.

— Je voulais savoir comment tu allais.

— Je vais bien. Autre chose ?

Si une quelconque alchimie s'était développée entre eux ces deux dernières semaines, elle avait totalement disparu.

— Non, c'est tout, murmura-t-elle.

Elle ferma son sac et pivota pour partir. Mais Cujo lâcha un « Merde » qui la fit stopper net.

— Ne pars pas, dit-il. Reste. Attends que j'aie fini. On pourra aller boire un verre et parler.

Parler ? Habituellement, il s'agissait d'un euphémisme servant à qualifier une discussion désagréable qui se terminait généralement par un « Ce n'est pas toi, c'est moi ». Sans compter qu'elle devait être à l'hôtel dans moins d'une demi-heure. Si elle ne partait pas tout de suite, elle arriverait en retard avec les embouteillages.

— Je ne peux pas. J'ai quelque chose.

Drea n'avait pas envie de lui parler de son boulot à l'hôtel. La dernière chose dont elle avait besoin, c'était de sa pitié. Il en savait déjà trop sur sa vie privée.

— Ah oui, ça explique la robe, fit-il en croisant les bras sur son torse. Dîner romantique avec Carter, c'est ça ? Eh bien tu ferais mieux d'y aller. Je ne voudrais pas te mettre en retard.

Drea était capable de se battre contre beaucoup de choses, mais elle ne gagnerait jamais face à l'indifférence de Cujo. Elle le fixa du regard. Ce qui avait commencé à naître entre eux s'était volatilisé. Et elle avait un job qui l'attendait.

Cujo regarda Drea partir. Il aurait tellement voulu pouvoir reprendre les mots qu'il venait de prononcer. Tourmenter Drea parce qu'il était en colère contre son père – et sa mère – était puéril.

Merde. La façon dont elle l'avait regardée en entrant dans le bureau lui avait procuré une intense excitation – son érection en avait été la preuve. Il avait

trouvé Drea incroyablement sexy avec sa petite robe en laine et ses bottines. Voilà ce qu'il aurait dû commencer par lui dire. Au lieu de quoi il l'avait accueillie froidement et l'avait repoussée comme le crétin qu'il était.

— Toc, toc. (Trent entra dans la pièce et regarda autour de lui.) J'ai loupé Drea ?

Cujo plia le tee-shirt qu'il venait d'enlever et le fourra dans son sac de sport.

— Elle vient de partir. Elle avait rendez-vous avec un mec.

Le simple fait de prononcer ces mots lui donnait envie de taper dans quelque chose.

— Tu parles de Drea ? demanda Trent, visiblement perplexe. Elle partait bosser.

— Oui, bien sûr.

Non pas que cela lui importât ; c'était sans doute mieux ainsi de toute façon. La discussion qu'il avait eue avec son père la veille lui avait rappelé que l'amour n'était que source de chagrin.

— Qu'est-ce que tu lui as dit, mec ? Tu sais qu'elle est dans tous ses états, là ?

Cujo n'était pas d'humeur à supporter un laïus de Trent, aussi commença-t-il à dessiner le lion qu'il devait tatouer à un client de l'Iowa le lendemain. Trent contourna la table et vint s'asseoir sur le canapé, face à Cujo.

— C'est quoi ton problème, putain ?

Cujo reposa brusquement son feutre et se frotta le visage. Son cerveau était en ébullition. Il avait besoin de faire du sport, d'écouter de la musique à plein volume, et d'ingurgiter beaucoup d'alcool. De préférence dans cet ordre-là.

— Elle t'a dit que la banque avait refusé sa demande ? Ce n'est pas vraiment à moi de te le dire, mais bon.

— La banque ? Une demande de quoi ?

Drea n'avait pas fait allusion à un rendez-vous à la banque, si ?

— Les dépenses médicales de sa mère sont sur le point de la mettre sur la paille. Elle est allée à la banque demander un prêt qui lui aurait permis de couvrir les derniers mois de soins. Mais ils ont refusé.

— Putain.

Cujo venait de tirer sur une putain d'ambulance. Drea se trouvait déjà à terre. Il pouvait peut-être l'aider, cela dit. Lui passer un coup de fil, s'excuser, lui proposer de lui prêter de l'argent. Prendre soin d'elle. Il était cependant quasi certain que Drea n'accepterait jamais de recevoir quoi que ce soit de sa part. Elle était beaucoup trop fière pour ça.

— On lui a proposé de l'aider. Elle n'a pas voulu.

Cujo savait à quel point il pouvait être difficile de remiser sa fierté au placard.

— Je peux peut-être lui parler, lui offrir mon aide. Je suis même prêt à ce qu'elle me paie des intérêts si ça peut la pousser à accepter.

— J'en doute, mec, dit Trent en secouant la tête. De toute façon, elle commence à bosser dans pas longtemps donc tu ne pourras pas la joindre avant demain matin.

— Demain matin ? José's ferme à 20 heures, non ?

— Qu'est-ce qui se passe entre vous deux, bordel ? Elle a commencé un nouveau boulot dans un hôtel il y a une semaine. Elle travaille au room service cinq nuits par semaine. Elle ne t'a rien dit ?

Trent semblait aussi perplexe que Cujo. L'admiration que ce dernier vouait à Drea ne cessait de grandir. Refuser une aide qu'elle considérait comme de la pitié était idiot, mais il comprenait sa réaction. Drea était une jeune femme forte et indépendante. Et tellement séduisante qu'il mourait d'envie de la plaquer sur le canapé. Et il l'avait accusée de se rendre à un dîner romantique. Il ne l'avait pas écoutée. Il n'était qu'un foutu crétin.

— Drea et moi... On... (Il secoua la tête.) Bordel, je ne peux pas faire ça. Je ne peux pas m'engager dans une relation avec elle, Trent. Ce n'est pas juste pour elle.

— C'est ça qui te retient ? Je n'ai jamais approuvé ta logique, Cuj. Tu ne penses pas que tu peux lui expliquer la situation ?

Cujo regarda son meilleur ami. Celui qui avait été présent à son côté à chaque putain d'étape.

— Je me souviens de ce jour-là, à l'hôpital. Vous pensiez que je dormais encore. Vous espérez que l'opération avait marché et vous vous demandiez si je...

Les yeux brûlants de larmes, il s'interrompit. D'abord les putains de cupcakes et maintenant les pleurs. C'était officiel : il n'était qu'une mauviette.

— Cuj, mec, dit Trent en s'avançant vers lui pour poser une main sur son épaule.

— Et maintenant il y a ce bordel avec ma mère, soupira Cujo. Je me suis disputé avec mon père hier soir. Ma mère est revenue dans nos vies depuis moins d'une semaine et on est déjà en train de se prendre la tête.

— De quoi as-tu besoin, mec ? Tu veux prendre quelques jours ?

— Non, répondit Cujo aussi sec. C'est la dernière chose dont j'aie besoin. Le studio est le seul endroit où je me sente bien en ce moment.

— Tu veux qu'on se fasse un petit road trip ? On pourrait appeler des potes et leur demander de gérer le studio quelques jours. Je suis sûr qu'ils seraient

prêts à nous filer un coup de main.

Voilà pourquoi Trent et Cujo étaient comme les deux doigts de la main : ils s'étaient toujours épaulés dans les moments difficiles.

— Qu'est-ce qui se passe ? Vraiment ? l'interrogea Trent.

— Je crois qu'elle veut des enfants. (Il se tourna vers son ami et vit l'inquiétude assombrir son regard.) Drea, je veux dire. Elle ne me l'a pas dit, mais je l'ai vue à la plage avec Amaya et Zephyr. Sa façon d'être avec elles... elle est faite pour ça. Les filles l'ont adorée. Pendant un moment, j'ai visualisé ce que ça serait d'avoir des enfants avec elle. Et ça ne m'a pas fait flipper.

— Est-ce que ce n'est pas le moment de te libérer de tout ça, Cujo ? Les raisons de ton choix n'ont plus lieu d'être aujourd'hui. Tu pourrais avoir des enfants si tu en avais envie. Tu peux adopter. Les choses changent, mec. *Toi*, tu as changé.

Mais la vérité, elle, n'avait pas bougé d'un pouce. Drea méritait d'avoir ses propres enfants, et Cujo ne pouvait pas exiger d'elle de renoncer à quelque chose de si important.

— Continue à parler... Brody.

Voir sa mère se débattre contre les fils qui maintenaient sa mâchoire fermée l'épuisait.

Ce dimanche matin, il aurait dû se trouver chez Mo pour aider à la préparation de la fête. Au lieu de cela, il était à l'hôpital en quête de réponses qui, de toute évidence, allaient devoir attendre. Les dommages causés au larynx d'Evelyn étaient trop sévères pour qu'elle puisse prononcer plus de quelques mots à la fois et même si Cujo était dans une colère noire, il n'était pas cruel au point de l'encourager à parler. On aurait dit qu'elle essayait de mâcher du verre.

Il était venu à l'hôpital avec l'idée un peu folle d'essayer d'apprendre à la connaître. Il s'était documenté sur l'amnésie, qu'il comprenait mieux désormais. Ce n'était pas comme si sa mère essayait de dissimuler la vérité. Celle-ci se trouvait simplement verrouillée dans un lieu auquel elle-même n'avait pas accès.

Le remords qu'il avait ressenti après la dispute avec son père avait lourdement pesé sur sa décision de venir ce matin-là. Les seuls souvenirs que Cujo conservait de sa mère dataient de sa petite enfance. Il ne la connaissait pas en tant que femme. Les images qu'il avait d'elle étaient si lointaines et délavées qu'elles étaient pareilles à des gouttes d'encre diluées dans de l'eau. Il avait décidé de saisir l'opportunité qui lui était offerte d'apprendre à mieux la

connaître. Après tout, elle n'avait pas quitté l'esprit de son père pendant trente-quatre ans.

Une marque brun-rouge tachait les bandages enroulés autour de sa tête. Une cicatrice suintante causée par sa deuxième opération et qui nécessitait d'être nettoyée tous les jours. Les médecins continuaient à surveiller l'œdème cérébral, qui allait de mieux en mieux, bien que sa mère eût encore besoin d'antalgiques pour apaiser les migraines qui la faisaient souffrir.

— Devon et moi sommes propriétaires d'un garage. Il y travaille à plein temps. Il est marié avec Elisa. Ils ont des jumelles, Amaya et Zephyr. Les plus jolies petites filles au monde.

Cujo lui avait déjà parlé d'elles, mais sa mère avait du mal à retenir les nouvelles informations. Il avait bien des photos sur son téléphone, pourtant une partie de lui avait envie de garder pour lui ce côté de sa vie privée. Elle ne méritait pas de savoir. Mais il s'était promis de ne pas se comporter comme un connard égoïste aujourd'hui. Alors il lui montra sur son portable la photo qu'il avait prise chez Devon le 4 juillet. Amaya, dans son maillot de bain aux couleurs du drapeau américain, tenait fermement Zephyr par le cou dans ce qui était censé être un câlin. Les deux petites filles riaient aux éclats.

Evelyn lui prit le téléphone des mains et ses yeux s'emplirent de larmes. Contre toute attente, la voir pleurer n'émut pas Cujo. Si elle n'avait pas abandonné ses fils, elle aurait été là pour la naissance des jumelles. C'était sa faute si elle avait raté tous ces précieux instants.

Ses réserves de compassion se tarirent et il lui reprit le téléphone des mains. Il n'était pas prêt.

— Je dois y aller, annonça-t-il en se levant brusquement, les pieds de la chaise éraflant bruyamment le sol en vinyle.

— Attends, articula-t-elle. Connor... ? Toi... ?

— Connor dirige un parc d'aventures dans les Everglades. Moi, je suis propriétaire d'un studio de tatouage. Écoute, je ne suis pas encore prêt à faire ça, Evelyn.

Il vit ses yeux s'agrandir et, même s'il se sentait coupable, il ne pouvait se résoudre à l'appeler maman. La mère de Trent était la seule qui avait été présente pour lui ; c'était sur son épaule à elle qu'il avait pleuré lorsqu'il avait appris qu'il était malade.

— Je pensais que j'en étais capable. Je suis désolé.

— Je t'en prie... Ne sois pas désolé. Pourquoi es-tu en colère ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

Cujo ignora le bras tendu et la grimace de douleur qui s'ensuivit. C'était le médecin qui avait décidé de ne pas révéler à Evelyn leur histoire familiale

sordide, au moins jusqu'à ce qu'elle ait repris des forces, à la fois physiquement et émotionnellement.

Un stylo était posé sur un petit carnet. Cujo inscrivit son numéro de téléphone sur une page blanche.

— Je suis désolé. Je ne...

Il se hâta hors de la chambre, puis vers la sortie de l'hôpital, le corps tout entier tenaillé par l'angoisse.

La lumière du jour. Il se percha sur un poteau devant le bâtiment et inspira deux ou trois rapides goulées d'air. Il avait besoin d'être sur l'eau. Ou de boire. Tout plutôt que d'affronter Drea.

Elle devinait trop de choses sans qu'il ait besoin de prononcer un seul mot.

Un froid s'était installé entre eux ces derniers jours. Cujo s'était senti mal de l'avoir traitée de cette façon au studio, mais Drea refusait de lui parler. Il n'avait pas vraiment insisté, cela dit, si bien que leurs conversations s'étaient limitées à des SMS.

Il jeta un coup d'œil à sa montre. Déjà 9 h 30. Il avait l'impression que l'odeur d'hôpital lui collait à la peau. Il avait horreur de ça. Il fallait à tout prix qu'il prenne une douche, quitte à arriver en retard chez Mo.

Au lieu de traverser l'hôpital pour se rendre sur le parking, il contourna le bâtiment en courant.

Il grimpa dans son pick-up. Puisqu'il passait chez lui, il en profiterait pour mettre son paddle à l'arrière. S'ils avançaient vite sur les préparatifs, il pourrait peut-être passer un peu de temps à l'eau.

Là, il parviendrait à mettre de l'ordre dans ses idées.

## 9

— C'est tellement typique, putain !

Drea n'avait pas pour habitude de crier lorsqu'elle était seule, mais Cujo semblait constituer une exception à toutes les règles.

Juchée sur un tabouret à trois pieds, elle était occupée à entrelacer une guirlande lumineuse dans un arbuste à feuillage persistant dans le but de créer un joli mur végétal sur un côté du patio. Elle préférait ne pas penser à toute l'électricité qu'il allait falloir pour faire briller les milliers d'ampoules déjà installées.

Plusieurs bouquets de dahlias roses et orange, qu'elle avait achetés au marché aux fleurs en venant chez Mo, avaient besoin d'eau. Si Cujo n'arrivait pas très vite avec les vases, elle allait devoir demander à Mo de lui prêter des seaux. Les cierges magiques, auxquels étaient attachées de petites étiquettes sur lesquelles Drea avait inscrit « Tu illumines ma vie », devaient être placés dans des bocalux étroits qu'ils poseraient ensuite sur chaque table. Des allumettes ! Elle avait oublié d'acheter des allumettes.

De longues guirlandes de lanternes en papier aux couleurs vives pendaient sous la voûte d'un immense chapiteau blanc. Une table recouverte de soie orange croulait sous les boîtes de bonbons. Il leur manquait encore les bocalux en verre dont ils les rempliraient. Une autre des tâches qui attendaient Cujo.

— Tout se passe bien, Drea ?

Elle avait encore du mal à croire qu'une légende de Miami l'appelait par son prénom. Avant l'arrivée de King James, il y avait eu Monster Mo.

— Je devrais avoir fini dans une heure ou deux. Qu'est-ce que tu en penses ?

— C'est magnifique, répondit-il en regardant autour de lui. Est-ce que je peux te proposer un Coca ?

— Avec plaisir.

Mo disparut à l'intérieur et Drea sortit son téléphone de sa poche. 11 h 30.

Pas de nouvelles de Cujo. Pas d'appel. Pas de texto. Merde !

Des larmes d'épuisement brûlantes lui piquaient les yeux. Ne pas les frotter, surtout. Elle descendit du tabouret, soulagée de se retrouver sur la terre ferme. Elle fouilla à l'intérieur de son sac. Les gouttes oculaires étaient devenues ses meilleures alliées. Elle avait terminé son service à l'hôtel à 4 heures du matin et s'était enfin glissée dans son lit vers 5 heures. Trois heures plus tard, elle avait dû se lever pour s'occuper de sa mère. À 9 heures, elle était en route pour chez Mo, à la fois trop excitée pour dormir et trop épuisée pour rester éveillée.

Elle avait espéré terminer les préparatifs avant l'heure du déjeuner, mais avec Cujo aux abonnés absents, elle aurait de la chance si elle arrivait à caser une sieste d'une heure et une douche rapide avant d'être de retour pour 18 heures afin de s'assurer que tout était prêt. Heureusement que José lui avait accordé un jour de congé.

Elle s'assit sur la chaise la plus proche, son corps gémissant de gratitude, et ferma les yeux quelques secondes.

— Tiens, ton Coca. Et Cujo est...

Drea tressaillit, se secouant pour se réveiller.

— Désolé, D. Tu es crevée. Va faire une sieste sur une des chaises longues. Tout sera encore là quand tu te réveilleras.

— Merci, Mo, mais ça va. Plus vite j'aurai fini, plus vite je pourrai retrouver mon lit, dit-elle, après quoi elle but une longue gorgée de Coca.

L'explosion de bulles lui rafraîchît aussitôt le palais.

— Cujo est en train de se garer.

Pas trop tôt. Drea se leva, posa la canette sur la table et longea la petite allée qui contournait la maison. Cujo était en train de sortir des cartons du pick-up.

Bon sang, il était incroyablement sexy avec son jean noir et ses bottes. Sans parler de la façon dont son tee-shirt le moulait juste là où il fallait... O.K., elle avait très envie de le noyer dans la piscine de Mo, mais rien ne lui interdisait de le reluquer un peu.

Elle remarqua les cheveux mouillés de Cujo et sa planche rangée à l'arrière du pick-up. Ce gros flemmard s'était accordé une petite session de paddle pendant qu'elle se tuait à la tâche ici. Elle marcha d'un pas militaire jusqu'au pick-up et récupéra un carton sans dire un mot.

— Même pas un petit bonjour ? lança Cujo.

— On attendait ces boîtes pour pouvoir installer le bar, répliqua-t-elle, avant d'emprunter l'allée de gravier dans l'autre sens.

Elle entendit les pas de Cujo sur ses talons.

— Écoute, je suis désolé d'être en retard, mais il faut que tu te détendes un peu, Drea.

Drea fit brusquement volte-face, obligeant Cujo à s'arrêter net, manquant de peu de la percuter – heureusement vu qu'il y avait une bonne cinquantaine de verres entre eux.

— *Me détendre ?* Tu as plus d'une heure de retard, Cujo. Et pourquoi ? Parce que tu es allé faire du paddle. Contente-toi d'apporter les verres là-bas.

Elle fit demi-tour en direction du jardin.

— Tu penses que je suis allé faire du paddle ? Le rire condescendant qu'il lâcha la blessa. Évidemment, c'est ça que tu t'es dit. Parce que je suis un connard.

— C'est toi qui le dis, pas moi, jeta-t-elle par-dessus son épaule.

— Je n'arrive pas à le croire, putain ! cria Cujo.

Il rattrapa Drea au moment où ils arrivaient devant le bar. Son carton heurta le comptoir avec fracas.

— Fais attention aux verres, lui ordonna Drea. On n'a plus le temps d'aller en racheter.

— Calme-toi, Drea. Je ne suis pas d'humeur, là.

Son téléphone sonna. Il le sortit de sa poche et désactiva le son.

— Eh bien, j'aurais pu me passer de travailler pour deux ce matin, mais bon. On continue ?

Le regard de Cujo laissait entrevoir un maelström d'émotions.

— Très bien. Étape suivante, chef ?

— Décharger le pick-up, apporter les vases pour que je puisse y mettre les fleurs avant qu'elles se fanent.

Cujo écouta Drea débiter la liste des tâches à accomplir et jura intérieurement. Le trajet jusqu'à chez Mo avait été une accumulation de travaux et de mauvais conducteurs. Son téléphone vibra à nouveau dans sa poche, et il l'en extirpa.

S'il te plaît. Peux-tu au moins me dire que tu reçois bien mes messages ?

Quelle mouche avait piqué son père d'acheter un téléphone à Evelyn ? Cela durait ainsi depuis plus d'une heure. D'ici cinq minutes, il en recevrait un autre. Jamais Cujo n'aurait imaginé que sa mère se mettrait à le harceler. Elle n'avait rien eu à lui dire pendant un quart de siècle et maintenant, voilà qu'elle brûlait de lui parler. Elle voulait savoir ce que Cujo lui taisait. Cruel, hein, de recevoir la monnaie de sa pièce ?

— Tu m'as entendu, Cujo ?

Bon sang, il avait besoin de vacances. Ou même simplement d'une ou deux

soirées avec les copains. De l'alcool, des filles, de la musique.

En parlant de musique, les Rolling Stones apprécieraient certainement la façon dont leur nom s'étalait en travers de la poitrine de Drea. Elle avait attaché ses cheveux en une queue-de-cheval haute. Elle paraissait très jeune, ce qui faisait un peu de lui un vieux pervers vu toutes les choses qu'il s'imaginait faire avec elle.

— Tu as quel âge ? lui demanda-t-il en la regardant passer en revue le contenu du classeur sur lequel il avait dessiné.

Étrangement, Cujo éprouvait une certaine satisfaction de voir qu'elle continuait à s'en servir. Drea leva les yeux, gardant un doigt sur la phrase qu'elle était en train de lire.

— Quoi ? Je t'ai demandé si tu pouvais mettre la table avec les bonbons à l'ombre.

— Oui, bien sûr. Mais tu as quel âge ?

— Vingt-sept, répondit Drea en fronçant les sourcils. Bélier. Née le 22 mars, comme Houdini. Maintenant est-ce que tu peux déplacer la table ?

— Pas étonnant.

— Qu'est-ce qui n'est pas étonnant ?

— Toi et moi.

— Je ne comprends rien, Cujo. Est-ce que tu peux juste déplacer cette table ?

— Trente-deux ans. Poissons. Poissons et bélier, ça ne colle pas. 29 février.

— Tu as raison, ça ne colle pas. Et en effet ce n'est pas étonnant. Tu es né une année bissextile, dont techniquement tu n'as que huit ans.

— Très drôle, dit-il en s'avançant vers elle.

— Pas vraiment, non. Tu peux déplacer la table ? S'il te plaît ?

Elle coinça le classeur sous son bras et s'éloigna à la hâte vers l'autre côté du jardin. Cujo, lui, se dirigea vers son pick-up pour y récupérer les vases. Il s'occuperait de la table quand il serait disposé à s'en occuper. Il transporta le carton suivant jusque dans le jardin et le posa à côté des fleurs.

Il déplaça ensuite la table, ce qui eut le bénéfice de calmer Drea, après quoi ils travaillèrent sans échanger un mot jusqu'à ce que tout soit presque prêt. Les entrepreneurs étaient à présent partis et la décoration installée. Seul le ressac des vagues venait perturber le silence.

Debout en équilibre sur un tabouret, Drea s'employait à étirer une dernière guirlande de lumières sur un arbuste. Cette fête allait compter plus de lumières que tout Las Vegas. Cujo s'accorda quelques secondes pour admirer Drea, sa silhouette menue et ses courbes tout en douceur. Tout à coup, le tabouret vacilla et elle perdit l'équilibre. Elle essaya de se rattraper aux branches de l'arbuste mais ne réussit qu'à en saisir une feuille.

En voyant l'expression de panique qui se peignait sur son visage, Cujo traversa le jardin à toutes jambes. Il sauta par-dessus une chaise longue et esquiva plusieurs tables, mais ne put qu'assister, impuissant, à la chute de Drea.

— Merde, Drea, est-ce que ça va ? lança-t-il en se jetant à genoux devant elle.

Drea tressaillit et se frotta l'arrière du crâne.

— Aïe, souffla-t-elle en fermant fort les yeux.

— Ne bouge pas, crevette. Reprends ton souffle. Tu nous as fait une belle chute, là.

Drea l'ignore et s'assit. Cujo plaça un bras derrière elle pour la soutenir.

— Je t'ai dit de ne pas bouger, Drea. Tu n'es pas obligée de te relever aussi vite.

— Ces guirlandes ne vont pas s'accrocher toutes seules, rétorqua-t-elle en s'aidant de l'épaule de Cujo et d'une chaise pour se hisser debout.

— On s'en fout des guirlandes, bordel. Arrête-toi deux minutes. Tu en fais trop.

Les yeux bruns de Drea flamboyaient lorsqu'elle les tourna vers lui.

— J'en fais trop ? Ça fait cinq minutes que tu es là et tu te la joues grand seigneur ? Arrête, Cujo.

De la colère, du remords, et tout un spectre d'émotions diverses se mirent à bouillonner en lui tandis qu'il la regardait s'incliner prudemment au-dessus du tabouret renversé.

— Trent m'a dit pour ta mère. Et pour ton boulot à l'hôtel. Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? Je pourrais t'aider.

Drea envoya valser le carton d'un grand coup de pied.

— Et pourquoi t'aurais-je dit quoi que ce soit ? Ce n'est pas ta faute, que je sache. Et tu ne peux rien faire pour arranger les choses.

— Je fais de mon mieux, Drea. Tu n'es pas la seule à avoir des emmerdes.

Enfin, elle pivota pour lui faire face.

— Tu as raison. Je suis désolée pour ta mère, mais tu as l'opportunité d'apprendre à la connaître. La mienne est en train de mourir et elle n'a aucune envie de savoir qui je suis. C'est une chance qui t'est offerte. (Ses joues s'étaient empourprées.) Je n'ai pas besoin de...

— Tu n'as pas besoin de quoi ? dit Cujo en venant jusqu'à elle. Ça, moi, nous ? Laisse-moi te dire une chose. J'aimerais ne pas m'approcher de toi, mais je n'y arrive pas. Je n'y arrive pas, Drea.

Il la poussa alors contre les arbustes et l'embrassa. Avec fougue. Avec passion. Comme si sa capacité à survivre une heure de plus en dépendait.

Les yeux de Drea s'agrandirent. Ses pupilles étincelaient d'excitation, son

corps se raidissant sous les mains de Cujo. Elle lui agrippa le bras et serra fort. Il en grogna de douleur.

Leurs lèvres s'affrontèrent. Cujo sentit Drea soupirer lorsqu'elle finit par s'ouvrir à lui, enfin, laissant leurs langues se mêler l'une à l'autre. Elle avait le goût sucré du soda et son corps était doux et chaud contre le sien. À cet instant précis, il avait besoin de l'embrasser plus que de toute autre chose. Drea était la seule personne capable de lui apporter un peu de réconfort. La seule chose solide à laquelle se raccrocher.

Il lui suçota la lèvre inférieure et la sentit arquer son corps contre le sien, ses tétons durcis frottant contre son torse. La bouche de Drea s'adoucit alors contre la sienne, une sensation inédite. Il ne s'agissait pas seulement d'excitation, mais d'une myriade de sentiments qu'il aurait aimé pouvoir refouler. Ce moment-là n'avait pas de pareil. La flamme était en train de se transformer en brasier.

À présent, les mains de Drea étaient posées sur son torse. Sauf qu'elle ne l'attirait plus vers lui. Elle le repoussait. Pourquoi ? Elle venait pourtant d'éprouver les mêmes sensations que lui à l'instant. Il le savait. Il l'avait senti.

— Ne me refais pas ça, Cujo, le mit-elle en garde doucement en posant sur lui un regard dur, avant de s'éloigner.

Les mains de Drea tremblaient tellement qu'il était surprenant que la voiture ne soit pas en train de zigzaguer sur la route. Qu'est-ce qui avait pris à Cujo de l'embrasser ?

Elle avait l'impression d'avoir été vidée de ses entrailles. Ses bras irradiaient de chaleur aux endroits où Cujo l'avait tenue. Elle jeta un coup d'œil dans le rétroviseur et remarqua ses lèvres enflées. Jamais aucun homme ne l'avait à ce point électrisée. *Grrr*.

Elle alluma la radio, augmenta le volume. De la musique cubaine emplit l'habitacle.

Un gros boum lui parvint alors du capot de sa voiture. C'était quoi, ce truc ? Des nuages de vapeur blanche jaillirent, lui bouchant la vue. Un bruit métallique aigu accompagnait un voyant qui clignotait sur le tableau de bord.

*Non. Pas maintenant.* Drea se rangea sur la bande d'arrêt d'urgence, puis elle appuya son front contre le volant. L'espace d'une seconde, elle envisagea de grimper sur la banquette arrière et de dormir.

— Ça ne résoudrait rien, se raisonna Drea en détachant sa ceinture.

Elle se dirigea vers l'avant, les véhicules fonçant à toute vitesse à côté d'elle.

— Aïe. Putain ! s'écria-t-elle en secouant les mains.

La fumée brûlante qui s'échappait rendait impossible l'ouverture du capot. Une ampoule rouge avait commencé à se former sur son doigt, causant une douleur intense qui l'élançait dans toute la main.

Inutile d'être spécialiste en matière de moteurs pour deviner qu'elle ne pourrait jamais payer les réparations.

Elle songea à appeler Trent, mais elle n'en avait pas envie. Sa fête de fiançailles avait lieu ce soir-là, et il remplaçait Cujo au studio. Vu le tour que prenait la vie de Drea en ce moment, elle allait peut-être devoir accepter sa proposition de prêt. L'idée de devoir demander de l'aide lui comprimait la poitrine.

Qui d'autre connaissait-elle ? Faisant défiler son répertoire sur son téléphone, elle envisagea de joindre José, puis renonça – il travaillait toute la journée au café à sa place. Sa tante Celine connaîtrait peut-être quelqu'un, mais elle s'occupait déjà de sa mère ce week-end pendant que Drea se chargeait de l'organisation de la fête. Une idée qui n'avait pas vraiment plu à sa mère. Drea ne doutait pas qu'elle devait être en train de rendre la vie impossible à Celine.

Drea était embourbée dans les dettes jusqu'au cou – financières et émotionnelles. Toutes ces personnes l'aidaient déjà, d'une manière et d'une autre.

Cujo ? Non, hors de question de lui devoir quoi que ce soit. Pas après ce qui venait de se passer.

Si elle faisait enlever la voiture par la fourrière, peut-être pourraient-ils la lui garder jusqu'à ce que sa mère... eh bien, jusqu'à ce que les dépenses quotidiennes ne grèvent plus à ce point son budget. Drea s'assit sur la rambarde de sécurité métallique qui bordait la chaussée. Au diable les recommandations de s'éloigner de la route en attendant l'assistance routière : enjamber la rambarde nécessitait une énergie dont elle ne disposait pas à cet instant. Elle prendrait le risque de rester là où elle se trouvait.

Combien cela coûtait-il de faire enlever son véhicule, au fait ? Certainement plus que ce qu'elle pouvait dépenser. Elle songea sérieusement à abandonner là sa voiture et à laisser la police s'en débrouiller. Cela lui ferait un souci de moins. Mais alors elle ne pourrait plus assurer les trajets entre chez elle, le café et l'hôtel.

Drea cligna plusieurs fois des yeux pour empêcher les larmes de couler. Elle était trop fatiguée, fauchée et seule pour arriver à décider quoi faire, sans compter qu'il ne lui restait plus aucune force. Elle posa son front sur ses

genoux et s'autorisa à pleurer.

Cujo conduisait son pick-up sur l'autoroute, en direction de chez lui. L'idée de se retrouver dans l'eau avait perdu de son attrait à l'instant où il avait regardé la voiture de Drea s'éloigner. Quelle merde. Il avait eu tout faux, c'était certain, mais pourquoi l'avait-elle repoussé sans même lui laisser une chance de s'expliquer ? Et comment diable, après avoir très bien vécu sans femme pendant toutes ces années, en avait-il maintenant deux dans sa vie ?

Non, c'était pire que ça. Il ne voulait pas de sa mère, alors qu'elle souhaitait désespérément entrer dans sa vie. Et il voulait Drea, mais elle n'était pas avec lui. À quel moment sa vie était-elle devenue si compliquée ?

Il venait de dépasser la petite voiture rouge garée sur la bande d'arrêt d'urgence lorsqu'il se rendit compte qu'il s'agissait de celle de Drea. Bon sang, qu'est-ce qu'elle fichait si près de la route ?

Un camion le klaxonna lorsque Cujo écrasa la pédale de frein pour se décaler de deux voies. Il stoppa net sur la bande d'arrêt d'urgence, un bruit de gravier et de sable projeté résonnant jusque dans l'habitacle.

Après avoir vérifié qu'il n'y avait pas d'obstacles derrière lui, il recula et s'arrêta à quelques mètres du véhicule de Drea.

La circulation était dense. La première inquiétude de Cujo concernait la sécurité de Drea. La voir secouée de sanglots si violents que son corps était agité de soubresauts lui brisa le cœur en mille morceaux. Les émotions se déversaient d'elle de façon si puissante que cela le mit à genoux, littéralement, devant elle.

— Je vais te déplacer, crevette, d'accord ?

Elle leva vers lui son visage rouge et marbré. Elle avait le nez qui coulait, et des larmes roulaient le long de ses joues.

Cujo la porta doucement, un bras derrière son dos et l'autre coincé sous ses genoux. Il enjamba ensuite la rambarde métallique et grimpa le talus d'herbe jusqu'à un emplacement plus sûr. Il descendit la fermeture Éclair de son sweat à capuche pour l'enrouler autour des épaules de Drea.

Il s'accroupit ensuite devant elle, lui leva le menton d'un doigt et utilisa la manche de son sweat pour sécher ses larmes.

— Je..., commença-t-elle, mais elle se remit à pleurer.

Cela ne servait à rien. Il s'assit près d'elle et l'attira sur ses genoux, où elle se recroquevilla instantanément, comme le faisaient ses nièces. Il lui frotta le dos, la serrant fort contre lui jusqu'à ce que ses pleurs finissent par se tarir.

Lorsqu'il sentit Drea gigoter sur ses genoux, il pria pour ne pas perdre ses

moyens. Drea n'avait vraiment pas besoin de ça. Réconforter une fille était totalement inédit pour lui, cependant il était résolu à faire de son mieux.

— Je suis désolée, murmura Drea d'une voix grave, essuyant de nouveau son visage à l'aide de la manche du sweat. Je te laverai ton pull.

L'épuisement était visible sur ses traits.

— Ce n'est pas la peine, crevette, mais c'est gentil.

Il la fit légèrement pivoter, de façon à l'avoir presque face à lui. Elle était aussi légère qu'une plume.

— Il faut que j'aille m'occuper des voitures, reprit-il.

— Je n'ai pas les moyens, chuchota-t-elle, si bas qu'il faillit ne pas l'entendre.

Il déposa un baiser sur le dessus de sa tête.

— Ne t'inquiète pas. Je m'occupe de tout, crevette. Laisse-moi t'aider. D'accord ?

— Je te rembourserai, c'est promis. Jusqu'au dernier centime. Dès que je pourrai.

Elle poussa un soupir – de soulagement, espérait-il.

— J'en suis sûr, lui assura Cujo. Parce que tu ne fais jamais de promesses que tu ne peux pas tenir.

Drea se contenta de hocher la tête. L'expression de complet découragement que Cujo découvrit sur son visage lui serra le cœur. Il fit glisser son pouce sur la peau douce de sa joue, lui confisquant sa dernière larme. Les lèvres moelleuses de Drea étaient plus que tentantes. Cette fois, au lieu de la dévorer, il effleura délicatement sa bouche de la sienne.

Le baiser ne dura que quelques instants, mais il sentit soudain ses lèvres fourmiller. Il avait envie de plus. Il reposa Drea sur l'herbe et sortit son téléphone. Il passa un rapide coup de fil à Devon et, quarante minutes plus tard, la voiture de Drea était accrochée à l'arrière d'une dépanneuse.

— Fais une révision complète, O.K. ? demanda Cujo à son frère. Répare tout ce qui n'a pas l'air bien en point.

— O.K., chef.

Devon tira une dernière fois sur les câbles. Il grimpa dans le camion, qui se mêla à la circulation puis disparut.

Cujo sauta par-dessus la rambarde. Drea avait serré son sweat tout contre elle et était couchée sur le côté, endormie sur l'herbe. La bouche entrouverte, le poing serré contre son visage. Même dans son sommeil, elle était prête à se battre.

Cujo la prit dans ses bras. Elle s'agrippa à son tee-shirt, qu'elle serra fort. Tant bien que mal, il parvint à l'installer sur le siège passager du pick-up et à

attacher sa ceinture. Ses lèvres lui paraissaient si douces et chaudes qu'il eut le plus grand mal à résister à l'envie de l'embrasser une nouvelle fois.

Le trajet jusqu'à chez lui se déroula sans encombre. Il transporta Drea jusqu'à sa chambre et la coucha dans son lit, puis il ferma les rideaux et quitta la pièce, s'obligeant à ne pas penser à la beauté de Drea ainsi endormie sur son oreiller.

Boum. Boum. Boum. Drea pressa l'extrémité de ses doigts sur ses tempes et fit passer sa langue sur son palais, qui lui semblait comme recouvert d'un duvet.

Désorientée, elle s'assit doucement. Elle était tout habillée. Où était-elle, déjà ? L'épuisement lui embrumait l'esprit.

La pièce était plongée dans l'obscurité ; seuls quelques traits de lumière filtraient à travers les stores.

Sur la table de nuit, elle découvrit un verre d'eau et deux cachets d'aspirine. À côté, un dessin d'elle habillée en Alice au Pays des Merveilles regardant l'aspirine et le verre d'eau avec les mots « Avale-moi » rédigés dans une jolie typographie.

Cujo. Elle était chez Cujo. Les souvenirs affluèrent subitement : elle était tombée en panne sur l'autoroute et... oh mon Dieu. Le mot « honte » ne suffisait pas à décrire ce qu'elle ressentait. Cujo était peut-être parti, auquel cas elle pourrait s'éclipser sans avoir à réfléchir au fait qu'il lui avait essuyé le nez avec son pull.

Drea avala les cachets, buvant de grandes gorgées d'eau pour soulager sa bouche asséchée. Le lit, gigantesque, était surmonté d'une grande tête de lit en velours sombre. Du bout des doigts, Drea caressa le drap plus doux que de la soie.

Bon sang. Il était presque 15 heures. Elle avait dormi plusieurs heures, mais se sentait mieux, comme libérée du poids de ses émotions. Il fallait qu'elle se dépêche de rentrer chez elle pour se préparer, avant de retourner chez Mo et d'achever les derniers préparatifs.

Elle sortit du lit. Il était temps d'affronter la réalité. Elle entra dans le salon.

— Merde ! lâcha Cujo en direction de la télévision.

Drea ne put s'empêcher de sourire. Cujo avait réglé le volume au plus bas. Le jeu qui l'occupait possédait un graphisme affreusement ringard. Un petit bonhomme courait le long d'une rampe en essayant d'esquiver des tonneaux qu'un gorille géant lui balançait du haut d'un échafaudage.

Les pieds nus de Cujo, posés sur une longue table basse en bois, étaient

bordés par un jean effiloché qui semblait avoir été lavé et porté des milliers de fois.

— À quoi tu joues ? demanda-t-elle.

La dernière fois qu'elle s'était retrouvée assise à côté de lui sur ce canapé bleu, Cujo l'avait embrassée. Ce qu'il avait fait à deux autres reprises depuis. Il mit le jeu en pause et se tourna vers elle, un sourcil levé et la bouche entrouverte.

— Tu ne connais pas Donkey Kong ?

— Non, mais ça a l'air naze. J'ai vu une calculatrice un jour avec le même genre de graphisme.

— Andrea... C'est quoi ton deuxième prénom ?

— Rosa.

— Rosa... hmmm, ça me plaît. Andrea Rosa Caron. Tu es en train de me dire que tu n'as jamais joué à Donkey Kong ? On parle de la version originale de Nintendo, hein.

Il agita la manette dans sa direction, comme si elle y connaissait quoi que ce soit en matière de consoles de jeu.

— Viens, assieds-toi. Il faut que tu essaies, dit-il en tapotant le canapé à côté de lui.

Cujo appuya sur plusieurs boutons en même temps, et le singe se mit à grimper l'échafaudage.

— Bon, dit-il en lui tendant la manette. Kong va commencer à jeter des tonneaux. Il faut que tu sautes par-dessus. Appuie sur ce bouton.

Il l'attrapa par la taille et la positionna entre ses jambes, plaquant son dos contre son torse musclé. Le menton posé sur son épaule, il couvrit les mains de Drea des siennes, manœuvrant la manette avec elle.

— Tiens, appuie là. (Il fit bouger son doigt.) Tu peux attraper ce marteau. Tape sur les tonneaux, comme ça.

Il lui montra l'opération deux fois, puis elle essaya à son tour. Wow. Trois cents points pour détruire un tonneau, cent pour sauter par-dessus. Un tonneau bleu surgit alors de nulle part et heurta le petit bonhomme à la tête.

— Non ! Qu'est-ce qui s'est passé ? s'écria Drea, déçue.

— Désolé, j'ai oublié de te dire qu'ils pouvaient aussi tomber d'en haut.

À la troisième tentative, elle commença à comprendre. Cujo avait lâché la manette, mais pas Drea, ce qui n'était pas pour lui déplaire.

L'enthousiasme de Cujo pour le jeu se révéla contagieux et lorsque Drea parvint au sommet de l'échafaudage, où se trouvait une princesse en robe rose, Drea sautilla sur place.

— Hein ? Quoi ? s'écria-t-elle en voyant Kong attraper la princesse et

l’emmener en haut de l’écran.

— Niveau suivant, lui murmura Cujo dans le cou, ses lèvres effleurant sa peau.

Un frisson lui parcourut l’échine. Elle sentit les doigts de Cujo remonter le long de ses côtes et son souffle chaud lui chatouiller l’oreille. Son estomac se contracta lorsqu’il lui attrapa un sein à travers son tee-shirt, lui caressant le téton du pouce.

Les mots « Jusqu’où pourrez-vous aller ? » s’affichèrent à l’écran, mais Drea avait soudain perdu tout intérêt pour le jeu. Ses doigts brûlaient de toucher Cujo, de le sentir. Sauf qu’il était absurde d’entreprendre quoi que ce soit avec lui.

Cujo parsema sa joue de doux baisers, mais elle résista à l’envie de se tourner pour l’embrasser. Elle se laissa aller contre son torse robuste. Elle s’était laissé momentanément distraire par la quête du héros pour sauver la princesse, mais l’heure était venue d’affronter la réalité.

D’un geste délicat, Cujo poussa ses cheveux sur le côté, après quoi il fit courir ses doigts sur sa peau, traçant sur son cou un sentier enflammé.

— Il faut que j’y aille, Cujo, soupira-t-elle.

— Je sais, murmura-t-il en retour, sans bouger pour autant.

Il déposa alors un petit baiser dans le cou de Drea, puis à l’arrière de son oreille. Elle pencha la tête sur le côté, désireuse de lui laisser le meilleur accès possible. C’était complètement dingue, mais être avec Cujo suffisait à faire taire tous les autres bruits.

Lorsque le téléphone de Drea sonna, ils sursautèrent tous les deux.

— Pas terrible, le timing, observa Cujo, qui attrapa le téléphone de Drea pour en regarder l’écran. Rosa, dit-il en le lui tendant.

On tapa à la porte et Cujo se leva pour aller ouvrir.

— Oui, maman ? Que se passe-t-il ?

— Celine me fait manger du thon.

En dépit de son agacement, Drea éclata de rire.

— Tu m’appelles pour te plaindre de ton repas ?

Comment diable Drea était-elle censée se concentrer sur une histoire de thon alors que tout ce qui la préoccupait à cet instant était l’empreinte de la main de Cujo sur son sein et le murmure de ses lèvres contre sa peau ?

Ici, chez Cujo, elle parvenait presque à se retrouver, à se reconnecter avec la personne qu’elle était avant la maladie de sa mère. Cette fille se trouvait quasiment à portée de main.

Elle laissa sa mère déblatérer, se contentant de ponctuer la conversation de commentaires et d’assentiments ici et là. Elle regarda en direction de la porte.

Cujo se trouvait encore à l'extérieur. Drea n'avait qu'une envie : le rejoindre.

— Donc cet après-midi Celine a dit qu'on devait aller...

— Maman, je dois te laisser. S'il te plaît, trouve un moyen de t'entendre avec elle.

— Et le thon alors ?

Drea se foutait éperdument du thon.

— Au revoir, maman.

Elle se rendit alors sur le porche et trouva Cujo assis sur les marches, faisant tourner un porte-clés entre ses doigts. Lorsqu'elle s'assit à côté de lui, il passa un bras autour de ses épaules.

— Comment va Rosa ? demanda-t-il en caressant du doigt le bras de Drea.

— Elle a des problèmes de poisson, répondit-elle en mêlant ses doigts aux siens.

— Tu veux me parler de ce qui ne va pas en ce moment ?

La question semblait tellement vaste qu'elle en était effrayante. Comment expliquer à Cujo les innombrables soucis qui la rongeaient de l'intérieur et la privaient de sommeil ? Comment lui avouer qu'elle était à deux doigts d'aller se nourrir à la banque alimentaire ? Ou encore qu'elle devait supporter chaque jour la Rosa en colère, malade et mourante mais que jamais elle n'aurait la chance de connaître la Rosa maman, aimante et attentionnée. Et puis il y avait la cliente du café.

— Je n'arrive pas à l'oublier, admit Drea. Je rêve du pistolet et de nous deux enfermés dans ce minuscule cagibi. Je rêve d'elle aussi. Si j'avais été dans la salle du café, j'aurais peut-être pu faire quelque chose. Je n'arriverai pas à passer à autre chose avant de savoir qu'elle va bien.

Ils demeurèrent assis en silence un moment encore, jusqu'à ce que Cujo l'embrasse sur la tempe. Il tendit alors à Drea un trousseau de clés.

— Je me suis dit que tu aurais besoin d'une voiture pendant que la tienne est chez le garagiste.

Drea posa les yeux sur une petite voiture gris métallisé.

— Combien ça va me coûter ? demanda-t-elle d'une toute petite voix. Je ne pourrai sûrement pas te rembourser avant plusieurs mois.

— Je propose un excellent plan de remboursement : sexe contre argent. Pas mal, non ?

Elle lui jeta un regard noir, auquel il répondit par un sourire. Le bleu de ses yeux étincelait plus que d'habitude.

— C'est une blague, Drea. Je suis copropriétaire du garage avec mon frère, Devon. C'est une des voitures qu'on prête. Gratuitement.

— Tu es aussi propriétaire d'une partie du studio de tatouage, non ?

demanda Drea.

— Oui, répondit-il avec un haussement d'épaules.

Drea se mordit la lèvre inférieure. Cujo n'était pas aussi paresseux qu'il en avait l'air. Elle s'était totalement trompée sur lui. Il replaça une mèche de cheveux derrière l'oreille de Drea, lui caressant la joue du pouce.

— Considère ça comme un cadeau d'anniversaire. Je l'ai loupé cette année.

— Tu ne me connaissais pas encore à l'époque de mon anniversaire, objecta-t-elle en lui adressant un sourire timide.

— C'est un détail, ça, dit-il en posant doucement ses lèvres sur les siennes.

## 10

La fête battait son plein. Trent était en train de raconter à Cujo comment un concurrent débile de l'émission avait totalement foiré une épreuve. Mais Cujo n'écoutait qu'à moitié.

Il contemplait Drea, occupée à arranger les bouquets de fleurs, remettre les chaises en place et rapporter des verres vides au bar. S'il la voyait réapprovisionner le bar à bonbons une nouvelle fois, il serait obligé d'intervenir. Elle aurait dû être en train de s'amuser, pas de travailler.

La robe prune qu'elle portait moulait ses courbes d'une façon qui rendait très difficile toute forme de concentration. Cujo essaya de ne pas s'attarder sur la façon dont le tissu épousait ses fesses à la perfection, tout en écoutant Trent. Mais merde, c'était impossible ! Et ces jambes, bordel... Il raffolait des femmes aux mollets fuselés qui portaient des hauts talons, si bien que les sandales à brides dorées de Drea le conduisirent tout droit vers l'érection. Tout en elle était parfait, depuis les bracelets dorés qui cliquetaient sur son bras chaque fois qu'elle lissait sa robe jusqu'à la façon dont les boucles douces de sa chevelure encadraient ses lèvres roses et ses yeux noisette.

Un éclat de rire résonna dans l'air automnal. Tous les regards se tournèrent vers Mo, qui avait les mains posées autour de la taille de Drea et la soulevait en l'air, suffisamment haut pour qu'elle puisse remettre en place une lanterne qui s'était décrochée.

Cujo eut brusquement envie d'aller lui arracher ses mains à un million de dollars et de les enterrer dans son putain de jardin. Trent éclata de rire et lui donna un petit coup d'épaule.

— Te voir dans cet état-là, c'est le meilleur des cadeaux. Tu veux que je le plaque par terre pendant que tu lui mets une raclée ?

Il suivit Harper des yeux pendant qu'elle rejoignait Drea.

— Va te faire foutre, connard.

— Elle a un cul magnifique, remarqua Trent en riant.

Cujo se tourna vers lui.

— Il faut que je te casse la gueule à toi aussi ?

— Non, répliqua Trent, levant les mains en signe de capitulation. Je parlais de Harper, pas de Drea. Ma nana a un cul sublime. Drea aussi, remarque. Enfin, ce n'est pas que je la... merde. Je vais me chercher à boire.

Cujo laissait cinq minutes supplémentaires à Drea, après quoi il lui sortait le grand jeu. Il sourit. Dans ce genre de soirées, observer les gens représentait une bonne partie de l'amusement. Il aperçut Dred, le chanteur du groupe de metal Preload, qui reluquait allègrement les fesses de Pixie. Il nota mentalement d'aller conseiller au cojuré de l'émission de télé-réalité de Trent de ne pas s'approcher d'elle.

Croisant son regard, Drea lui adressa un immense sourire. Cujo avait pris une décision. Il allait lui révéler la raison pour laquelle il avait évité les relations pendant si longtemps. Il lui expliquerait la situation et la laisserait décider si c'était quelque chose avec lequel elle pouvait vivre. Il fallait qu'elle comprenne pourquoi une histoire avec lui pouvait se révéler un investissement à court terme.

Dred le rejoignit et entrechoqua sa bouteille de bière avec celle de Cujo.

— Super fête ! lui lança-t-il avec son accent canadien, avant d'avaler une gorgée de bière. Vous avez assuré, Drea et toi.

— Elle a quasiment tout fait, pour être honnête. Écoute, Dred, est-ce que je peux te demander un truc ?

— Bien sûr. Dis-moi.

— Parce que Pixie est comme une sœur pour moi. Donc je suis obligé de te poser la question : tu veux quoi avec elle ?

Dred se figea, sa bouteille de bière à quelques centimètres de ses lèvres, et lâcha un petit rire.

— Inutile d'avoir cette discussion, je crois.

— Et pourquoi ça ?

— Pixie a été plutôt claire sur le sujet. Message reçu et compris.

Cujo poussa un soupir de soulagement.

— Tant mieux. Je détesterais devoir te mettre une beigne et abîmer ta jolie petite gueule.

— Pas de problème. Par contre je pensais inviter Drea à danser tout à l'heure. Cette robe lui fait un cul incroyable.

Pourquoi tous les mecs mataient-ils les fesses de sa nana ce soir ?

Cujo prit une grande inspiration.

— Si je te vois danser avec Drea, je te promets que je ne me contenterai pas

de t'abîmer le visage. Tu seras le dernier mec de ta lignée.

Dred éclata de rire.

— Oh putain, c'est tellement drôle ! Trent avait raison. Bref. Je te faisais marcher. Mais dis-moi, il y a d'autres noms sur la liste des filles que je dois éviter ?

Et merde. Cujo s'éloigna pour aller trouver ses frères. Eux, au moins, ne lui prendraient pas la tête.

Un bruit de métal tapant contre du verre attira son attention.

— Test, test, un, deux, trois... c'est comme ça qu'on fait, Dred ? lança Trent en riant.

— Seulement si tu es un loser, répliqua Dred, tandis que le reste du groupe venu spécialement de Los Angeles pour la soirée se joignait à ses rires.

Ils étaient censés donner un petit concert plus tard mais vu la quantité de bière qu'ils avaient ingurgitée, Cujo ne misait pas lourd dessus.

— Harper, ma puce. Viens par là, commença Trent en lui faisant signe de le rejoindre sur scène.

Cujo regarda Trent la suivre des yeux avec envie tandis qu'elle se frayait un chemin entre les tables. Toute en contradictions, elle avait revêtu une robe rose plutôt sage qu'elle avait associée à d'incroyables escarpins ultra-sexy.

Cujo traversa le jardin pour aller se placer derrière Drea. Incapable de résister à la tentation, il glissa ses bras autour de sa taille. Drea baissa les yeux, puis fit courir un doigt sur le crâne tatoué sur le dessus de sa main.

Elle s'appuya contre lui, la tête contre son torse. Cujo lui attrapa les mains et les posa sur son ventre.

— Harper et moi voulions vous remercier d'être venus si nombreux. Je vous en suis putain de reconnaissant – désolé, maman. (Trent adressa un sourire à sa mère, Diana, qui le lui retourna.) Je suis touché que vous nous appréciiez suffisamment pour être là ce soir. J'ai un peu l'impression d'avoir gagné au Loto.

Cujo sourit en voyant Trent se tourner vers Harper.

— Le jour où tu es entrée au studio, tu as complètement chamboulé ma vie. Je me demande encore comment je peux être aussi chanceux. Merci, ma puce, d'avoir accepté de devenir Mme Andrews.

Cujo et Drea applaudirent avec le reste des invités, pendant que Trent gratifiait Harper d'un baiser fougueux qui sembla durer indéfiniment.

— Vas-y, Trent ! hurla Cujo.

— Nous voulions aussi remercier nos amis d'avoir organisé tout ça pour nous. Cujo. (Trent le regarda, visiblement très ému.) Putain... presque trente ans, mon pote.

Cujo attira Drea plus près de lui. Curieusement, il n'était pas jaloux de Trent et du bonheur qu'il avait trouvé avec Harper. Il était simplement en train de prendre conscience qu'il avait envie de ça, lui aussi.

— Pour le meilleur et pour le pire, mon pote, conclut Trent.

Drea lui serra fort les mains.

— Drea, poursuivit Trent. Merci d'avoir pris soin de Harper jusqu'à ce que je la trouve. Ou qu'elle me trouve. Je ne connais personne qui ait un plus grand cœur que toi, ma belle. Avec tout ce qui se passe dans ta vie en ce moment, tu as quand même trouvé le temps d'organiser tout ça pour nous. On vous aime tous les deux.

Drea essuya une larme sur sa joue. Cujo comprenait son émotion. C'était leur famille, là, sur scène. À tous les deux.

Il se pencha pour l'embrasser dans le cou, savourant de sentir son pouls se précipiter au contact de ses lèvres.

— Il a raison, tu sais, lui murmura-t-il à l'oreille tandis que les invités acclamaient les futurs mariés. Tu as un cœur immense, crevette. Et j'ai hâte de le faire vibrer.

Preload avait livré une performance incroyable, mélange de reprises de classiques rock et de titres country revisités pour Harper. Les invités commençaient à partir. Drea nettoyait le bar.

— Danse avec moi, crevette, dit Cujo en lui prenant le torchon des mains, qu'il lança en direction de l'évier.

Elle aurait dû refuser, mais elle avait envie de sentir ses bras autour d'elle de nouveau. Il l'attira tout contre lui lorsqu'ils arrivèrent au milieu de la piste de danse – si près qu'elle put loger sa tête sous son menton, la joue pressée contre son cœur.

Ils se balancèrent en rythme sur une chanson country choisie par Harper. Cujo fit glisser ses mains dans son dos, les arrêtant sur ses fesses.

— Il avait raison, crevette. Tu as fait un boulot incroyable, murmura-t-il en l'embrassant dans les cheveux.

Oui, Cujo avait raison : la soirée avait été parfaite. Elle leva la tête vers lui.

— Qui aurait cru qu'on formerait une aussi bonne équipe ? dit-elle en plissant le nez.

Il plaça ses mains de part et d'autre de son visage.

— Ce n'est pas pour rien qu'on dit que les opposés s'attirent.

Les pouces de Cujo dessinèrent de doux sillons le long de ses joues. Il planta son regard dans le sien. Ses prunelles bleues exprimaient un désir que

Drea ressentait elle aussi au plus profond d'elle-même. Il se pencha et l'embrassa tendrement.

— Wow, Brody, souffla-t-elle, aimant la façon dont son prénom venait de rouler sur ses lèvres. Tu sais y faire, dis donc.

— Quoi, ça ? fit-il en plaquant de nouveau sa bouche sur la sienne. Ce n'est que le début. Je ne veux pas d'une passade avec toi, Drea. Chaque fois que ce sera dur pour toi, je veux être là pour te soutenir.

Drea sentit des larmes lui brouiller la vue, mais elle refusait de pleurer. Pas ce soir.

— Ça veut dire que tu devras aussi être là pour moi quand moi je serai dur, plaisanta-t-il.

Drea éclata de rire.

— Il y a des choses dont il faut qu'on parle, lui annonça-t-il en l'amenant de nouveau contre lui. Mais ce soir, je veux te ramener chez moi, t'enlever cette robe incroyablement sexy et te lécher pour vérifier si tu es aussi délicieuse au goût qu'à l'odeur. Je vais te baiser et te faire l'amour. Beaucoup. Je vais te donner des raisons d'avoir envie d'être avec moi. Ensuite, je t'expliquerai pourquoi ce n'est pas une bonne idée.

Les mots de Cujo la réchauffèrent ; un feu de désir à la fois lent et puissant.

— Tu veux continuer à danser ? Parce que je suis très excité et que j'ai très envie de te déshabiller.

Jamais personne n'avait prononcé pour elle des mots pareils.

— Il faut d'abord que j'aille dire au revoir à Harper, dit-elle.

— Allons-y.

Cujo la guida jusqu'au bar à bonbons, où Trent se trouvait avec Harper, un bras passé autour d'elle.

— On va y aller, mec, dit Cujo.

— Oh que oui, ça va y aller ! répliqua Trent avec un grand sourire.

— Très drôle. Abruti.

— Encore merci pour ce soir, c'était une soirée fabuleuse, déclara Harper en serrant Drea dans ses bras. Et je veux des détails, ajouta-t-elle dans un murmure à l'oreille de Drea. Le genre de détails pour lesquels tu me harcelais avant.

— Pourquoi j'ai l'impression d'être de retour au lycée tout d'un coup ? marmonna Cujo.

— Parce que c'est exactement ça, approuva Trent en riant.

Ils appelèrent un taxi, remercièrent les employés et Mo, puis se dirigèrent vers l'allée devant la maison. Cujo ôta sa veste, qu'il posa sur les épaules de Drea. Elle était beaucoup trop grande pour elle, mais le geste attentionné de

Cujo la fit sourire. Le taxi arriva et ils grimpèrent à l'intérieur.

Cujo indiqua son adresse au chauffeur. Drea poussa un petit cri aigu lorsqu'il l'assit sur ses genoux.

— Je n'ai pas de ceinture, murmura-t-elle contre ses lèvres.

Elle sentit l'érection de Cujo contre sa jambe, signe évident qu'il était aussi excité qu'elle.

— On s'en fout, je te tiens, dit-il en resserrant son étreinte autour d'elle, pressant ses lèvres au goût de whisky sur les siennes.

Drea s'abandonna à lui, poussant un soupir tandis qu'ils s'immergeaient dans ce baiser. Cujo fit remonter ses mains le long des cuisses de Drea, allant un peu plus haut à chaque caresse. Drea serra ses mains en poings dans ses cheveux, souriant lorsqu'elle l'entendit grogner de plaisir.

— Bon sang, l'effet que tu me fais, Drea...

Lorsque le taxi s'arrêta devant chez lui, Cujo tendit deux billets de vingt dollars au conducteur. Sans même attendre sa monnaie, il se précipita avec Drea jusqu'à la porte.

— Clés, marmonna-t-il, couvrant son cou de baisers.

Après avoir déverrouillé la porte, Cujo interrompit leur baiser le temps de désactiver l'alarme.

— Bordel, j'ai tellement envie de toi, crevette.

Il la plaqua contre le mur et leva ses deux bras au-dessus de sa tête. Ses baisers se firent tout à coup plus ardents. Le cœur de Drea battait à tout rompre.

Cujo la prit dans ses bras et l'amena jusqu'à sa chambre. Drea embrassait les muscles tendus de son cou, la facilité avec laquelle il la portait ne faisant qu'accroître son désir pour lui.

Cujo la reposa sur le sol et glissa une main dans son dos.

— Elle te va à ravir, mais tu ne peux pas la garder.

Alors qu'elle s'était attendue à ce qu'il la lui enlève brutalement, il fit glisser la fermeture Éclair délicatement jusqu'en bas. Il abaissa ensuite la robe sur ses épaules, déposant une lignée de baisers sur sa clavicule.

Drea entreprit de déboutonner la chemise de Cujo, les mains tremblantes. Remarquant sa frustration, Cujo rit.

— Tu es pressée, crevette ?

Il lécha et mordilla le lobe de Drea, lui arrachant un gémissement, puis il plongea ses mains dans sa chevelure. *Oh*. Il fit ensuite courir sa langue sur son cou. Elle était mouillée. Et tellement excitée qu'il crut bien qu'elle allait jouir là, tout de suite.

Les boutons de la chemise de Cujo enfin défaits, Drea en ouvrit largement les pans. Afin de satisfaire sa curiosité, elle se mit à suçoter son téton percé.

Cujo émit un sifflement, la main qu'il plaça derrière sa tête l'encourageant à continuer. Drea lui ôta sa chemise. Remarquant sa cicatrice, elle passa doucement un doigt dessus.

— Qu'est-ce que...

— Pas maintenant, l'interrompit-il, avant de laisser tomber sa robe sur le sol.

La lueur qui brilla dans le regard de Cujo lorsqu'il découvrit ses sous-vêtements en dentelle prune – qu'elle avait gardé pour une occasion spéciale – embrasa sa peau dans la seconde.

— Drea, putain... Tu es sublime.

Il défit sa ceinture et l'enleva. Drea plongea son regard dans celui de Cujo, puis elle fit glisser ses doigts sur ses abdominaux jusqu'à la fermeture Éclair de son jean, qu'elle abaissa, effleurant de ses jointures son sexe durci. Cujo gémit à son contact, ce qui fit grimper l'excitation de Drea à un cran supérieur. Il se débarrassa des vêtements qu'il lui restait jusqu'à se tenir entièrement nu devant elle.

— Trois... deux..., commença-t-il à compter, un large sourire aux lèvres.

— Attends, qu'est-ce que... non ! s'écria-t-elle alors qu'il s'avavançait vers elle.

— Un.

Il la souleva dans ses bras et ils tombèrent sur le lit. Riant, il la positionna sur lui afin qu'elle le chevauche, sa queue placée de manière à lui donner ce qu'elle voulait.

— Petit con, lâcha-t-elle en sentant son érection.

Sans réfléchir, elle ondula des hanches, gémissant lorsqu'il glissa ses mains dans sa culotte pour lui agripper les fesses, l'encourageant à accélérer le mouvement.

Il s'arqua de nouveau contre elle, si bien que Drea maudit la fine couche de tissu qui les séparait.

Elle sentit un feu d'artifice exploser en elle. Jamais elle n'avait ressenti un désir aussi intense, ne s'était sentie aussi prête à dévorer un homme tout entier. Elle se délectait de ses biceps, de la façon dont ses muscles se contractaient au moindre de ses mouvements.

Cujo dégrafa son soutien-gorge comme s'il avait exécuté ce geste des centaines de fois auparavant. Il tomba sur le lit. Il prit alors ses seins dans ses mains et suçota un de ses tétons avec vigueur.

Drea sentit son sang s'embraser dans ses veines ; une chaleur intense inonda tout son être.

Cujo fit passer son pouce sur ses tétons sensibles, puis la lécha et

l'embrassa jusqu'à ce qu'elle soit sur le point de crier de plaisir.

— Brody, souffla-t-elle doucement.

— Prends ce que tu veux, bébé.

Drea écrasa sa bouche sur celle de Cujo. S'abandonnant aux sentiments qui l'étreignaient, elle colla sa poitrine contre son torse, savourant la sensation de son corps dur et chaud sous le sien. L'intensité de leur baiser l'enflamma, la laissant impuissante face à un déferlement d'émotions si puissant.

Cujo les fit rouler sur le lit, échangeant leurs places. Il débarrassa doucement Drea de ses sous-vêtements, sans la quitter du regard un seul instant. Elle essaya d'enlever ses escarpins, mais Cujo lui saisit les chevilles.

— Garde-les, lui ordonna-t-il.

Cujo s'avança, tout entier accaparé par la bouche de Drea. Il dessina le contour de sa bouche avec son pouce, prenant plaisir à la taquiner. Elle prit le doigt de Cujo dans sa bouche et le suçait loin, faisant tourner sa langue autour comme s'il s'agissait de son sexe.

— J'ai hâte de te sentir autour de ma queue, ma belle.

Sortant son pouce de la bouche de Drea, il s'en servit pour caresser son clitoris. Elle souleva instantanément le bassin.

— Sensible ? demanda-t-il avec un petit sourire. J'adore ça.

Il descendit plus bas, son visage à présent au-dessus de son sexe à elle. Sa proximité – la promesse de ce que sa bouche pourrait lui faire – la fit fondre et se tortiller sur le lit.

— Ah ! cria Drea tandis qu'il faisait tourner sa langue en cercle autour de son clitoris.

Elle le sentit sourire lorsqu'il lui agrippa les jambes, la plaquant contre le lit. Les sensations étaient en train de devenir incontrôlables. Drea ne pouvait pas lutter. Incapable d'attendre plus longtemps, elle plongea les doigts dans les cheveux de Cujo, l'incitant à aller plus vite. Elle était tout près.

— Encore, Drea ?

Les doigts de Cujo étaient pareils à une douce invasion. Alliés à sa langue, ils...

— Brody, *s'il te plaît...*

Lorsque, enfin, il suçait son clitoris avec force, Drea explosa en poussant un cri de soulagement et d'extase.

Entendre Drea jouir suffit presque à lui procurer un orgasme immédiat. Sa queue palpitait, prête à se plonger en elle.

Cujo remonta vers le haut du lit, s'interrompant pour prendre un préservatif

dans le tiroir de la table de nuit. Bordel, elle était magnifique avec son regard indolent posé sur lui et ses joues rosies grâce à lui. Elle jouissait comme elle faisait tout le reste : avec passion.

— Brody, murmura-t-elle.

— Oui, bébé ?

Il s'allongea au-dessus d'elle. Sentir ses seins tout contre son torse avait quelque chose qui frôlait le divin.

— Fais-moi l'amour.

— Avec plaisir.

Il allait essayer de lui montrer tous les sentiments qu'elle lui inspirait. Il tenait à ce qu'elle sache qu'il ne s'agissait pas uniquement de sexe.

Il frotta son pénis contre le vagin trempé de Drea et se glissa lentement à l'intérieur. Qu'est-ce qu'elle était étroite, bon sang... Toute petite, partout. Il craignait de lui faire mal. La façon dont elle se contracta le priva de toute forme de maîtrise. Elle gémit doucement et il l'embrassa.

— Bordel, Drea, grogna-t-il. Je ne peux plus attendre.

Il approcha sa bouche de la sienne et lui empoigna les fesses. S'il possédait un tout petit peu plus de self-control, il aurait pu maintenir un rythme lent et régulier, mais ce qu'il éprouvait était si intense, le besoin de jouir si grand qu'il n'eut d'autre choix que la labourer.

Toute envie de faire durer le plaisir, de prendre son temps, s'envola alors. Drea méritait de jouir à nouveau, mais le corps de Cujo en avait décidé autrement. L'avoir là, entre ses bras, était beaucoup trop bon.

— Oh, Brody, soupira-t-elle tout contre ses lèvres.

Idéale harmonie. Leurs mouvements s'accordaient à la perfection, Drea épousant chacun de ses mouvements. Il ferma les yeux, savourant la pureté du moment, l'appréciant pour ce qu'il était.

Il vivait là quelque chose qu'il n'avait jamais connu : il faisait l'amour à une femme pour la première fois de sa vie. Un sentiment exceptionnel. Il se sentait capable de soulever des montagnes.

Drea le serrait fort, ondoyant contre lui. Il accéléra le rythme.

— Regarde-moi, Drea. Je veux te voir.

— Brody, souffla Drea, les pupilles agrandies, les ongles s'enfonçant dans son dos.

Entendre son prénom sur les lèvres de Drea, la sentir se serrer autour de lui en jouissant le propulsa au comble de l'excitation.

— Crevette, je vais... putain.

Cujo fut alors assailli par une multitude de vagues d'extase pure et lutta pour garder les yeux ouverts, désireux de ne pas rater une seule seconde de

leur première fois.

Il laissa tomber sa tête sur l'oreiller, juste au-dessus de l'épaule de Drea, puis l'embrassa dans le cou tout en cherchant à reprendre son souffle. Hors d'haleine elle aussi, Drea lui massa l'épaule, ce qui lui procura une impression de bien-être inédite.

Il les fit alors rouler sur le côté mais resta en elle, aimant la sentir serrée autour de lui. Lui écartant les cheveux du visage, il ne put résister à l'envie d'embrasser ses lèvres gonflées. Avec douceur, cette fois.

Elle lui adressa un sourire timide, qui l'émut au plus profond de son être. Totalement ébranlé par les sensations qu'elle faisait naître en lui, il lui rendit son sourire tandis qu'elle logeait sa tête dans le creux de son épaule. Il l'enveloppa de ses bras. Un calme paisible s'installa, remplaçant l'habituelle énergie électrique qu'il y avait entre eux. Il fut soudain traversé par une onde d'inquiétude à l'idée de ce que le lendemain matin leur réservait.

— Merci, Brody. C'était incroyable, murmura Drea.

Il reporta son attention sur elle.

— Quand tu veux, bébé, répondit-il en bougeant doucement en elle histoire de la convaincre.

Drea gloussa contre son épaule – le plus doux des sons au monde. Elle leva la tête et déposa une lignée de baisers sous sa mâchoire.

— J'adore ton lit, dit-elle.

— J'adore t'avoir dedans, répliqua-t-il. Juste... continue à me serrer comme ça.

Il roula sur le lit et attrapa un nouveau préservatif dans le tiroir tandis que Drea éclatait de rire.

Il restait encore de nombreuses heures avant l'aube et Cujo avait bien l'intention de les mettre à profit pour montrer à Drea ce qu'ils pourraient vivre s'ils s'accordaient une chance. Et demain matin, il lui révélerait l'information qui la ferait peut-être fuir.

## 11

Soit il s'agissait du rêve le plus érotique qu'il avait jamais fait, soit Drea se trouvait réellement dans son lit, ses jambes et ses bras étroitement enlacés avec les siens. Cujo se réveilla doucement, prenant quelques instants pour apprécier la façon dont les seins de Drea étaient plaqués contre son torse. Sa peau était lisse et douce sous ses doigts, qu'il faisait glisser lentement dans son dos.

Le réveil de la table de nuit indiquait un peu plus de 9 heures. Dieu merci, Mo avait accepté de prendre en charge le nettoyage.

Même si Cujo en crevait d'envie, réveiller Drea pour lui faire l'amour ne lui paraissait pas correct. Injuste, même. Il fallait qu'ils parlent. Il devait lui donner le choix avant que les choses entre eux n'aillent plus loin.

Tout doucement, il retira son bras de sous la tête de Drea et se rendit dans la salle de bains. Posant les mains de chaque côté du lavabo, il laissa tomber sa tête en avant. Avait-il pris la mauvaise décision ? Aurait-il dû ne rien entreprendre avec Drea ?

Cujo entra dans la cabine de douche, laissant la pression de l'eau chaude l'apaiser. Il était nerveux, et ce n'était ni à cause de son passé ni à cause de sa mère. Il venait de commencer à se laver lorsqu'il entendit la porte de la douche se fermer.

Drea se glissa à l'intérieur et bascula la tête en arrière pour se mouiller les cheveux. Merde. La manière dont l'eau venait glisser sur ses tétons roses fit durcir son sexe en un instant, lui faisant presque oublier aussitôt toute conscience morale.

— Bonjour, lui dit-elle.

Maquillée, elle était d'une beauté à couper le souffle ; au naturel, elle lui évoquait des matins paresseux passés à faire l'amour devant un feu de cheminée.

— Tu es sublime, Drea.

Il posa une main sur sa nuque. Elle avait envie d'un baiser, mais à la place il attrapa le shampoing et entreprit de lui laver les cheveux. En voyant la perplexité assombrir ses traits, un sentiment de culpabilité lui tordit les entrailles. Mais il ne pouvait pas lui donner ce qu'elle voulait avant qu'ils aient eu une discussion.

Il finit de se laver et attrapa une serviette, avec laquelle il essuya Drea. Il l'enveloppa ensuite d'un peignoir blanc tout doux avant d'enrouler une serviette autour de sa taille à lui.

Drea s'approcha et mit une main autour de sa queue à travers la serviette. La traîtresse se raidit aussitôt. Il prit la main de Drea et la posa à plat sur son cœur.

— Il faut qu'on parle, Drea. Quand on aura fini, je serai tout à toi si tu veux encore de moi. Je te prépare un petit déjeuner avant ?

— Je crois que je préférerais savoir d'abord de quoi il s'agit, dit-elle tandis qu'il lui prenait la main pour la conduire dans la cuisine.

— Je sais, crevette. Laisse-moi juste le temps de rassembler mes idées.

Il coupa quelques fruits frais et prépara une omelette. Il posa leur petit déjeuner sur le comptoir, s'assit sur le tabouret à côté de Drea et mit une main sur sa cuisse.

Les vingt minutes qu'il lui avait fallu pour préparer le petit déjeuner ne l'avaient pas aidé à trouver les bons mots. Cujo regarda droit devant lui.

— J'ai eu un cancer. Cancer du testicule métastasé. Je ne sais pas si ça reviendra un jour, mais je suis à peu près certain que je ne peux pas avoir d'enfants.

Il n'y était pas vraiment allé par quatre chemins.

— Cujo..., souffla Drea en lui prenant la main. C'est récent ?

Il lâcha sa fourchette sur son assiette.

— Non. J'avais dix-huit ans. On a dû m'enlever un... Merde.

Cette discussion était plus difficile que ce qu'il s'était imaginé. Il s'accorda quelques secondes de répit, avant de poursuivre :

— Ils m'ont enlevé les ganglions lymphatiques à l'arrière de l'abdomen. Et mon testicule gauche est un faux. Tu peux toucher si tu veux, dit-il en souriant.

Il reprit sa fourchette et enfourna une bouchée d'omelette.

— Je suis désolée que tu aies eu à traverser ça, Brody.

— Ça me plaît.

— Quoi, le cancer ? répliqua-t-elle, surprise.

— Non ! dit-il en riant, amenant leurs mains entrelacées jusqu'à ses lèvres. Le fait que tu m'appelles Brody. Je crois que tu es la seule, en fait.

— Pourquoi est-ce que tout le monde te surnomme Cujo ? Non, attends. Pourquoi penses-tu que le fait de me parler de ton cancer pourrait me faire

changer d'avis à ton sujet ?

— Quand ma mère est partie, je suis allé dormir quelques jours chez Trent et il m'a donné un exemplaire de *Cujo* qui appartenait à son père. Tu sais, le bouquin de Stephen King.

— Et tu as adoré, c'est ça ?

Cujo était soulagé que Drea ne le pousse pas à entrer dans des explications complexes.

— Non, l'histoire m'a tellement fait flipper que j'en ai pissé au lit. Trent s'est senti coupable. Il s'était dit que ça me changerait les idées, il n'avait pas vraiment prévu que ça me foutrait une trouille bleue. Je n'ai jamais dit à personne pourquoi il m'avait donné ce surnom, mais tout le monde a toujours pensé que c'était parce que j'étais un peu dingue. Donc c'est resté.

Drea se couvrit la bouche d'une main.

— Tu peux rire, c'est bon, dit-il.

— Tu es sérieux ? s'exclama-t-elle en éclatant de rire.

— Très sérieux.

Ils demeurèrent silencieux un moment. Lorsqu'elle eut fini de manger, Drea le regarda de nouveau.

— Pourquoi maintenant, *Cujo* ?

— Parce que je n'ai jamais eu de relation sérieuse. Je ne sais pas quel est le moment idéal pour avoir cette discussion, mais je veux te laisser l'opportunité de partir maintenant si tu le souhaites. Tu as passé des années à t'occuper de ta mère. Je refuse que tu puisses avoir à faire la même chose pour moi un jour.

Il se leva et débarrassa les assiettes. Tout cela semblait trop prématuré. *Cujo* avait encore des doutes à l'idée de s'engager dans une relation, malgré les sentiments de plus en plus forts qu'il éprouvait pour Drea. Tout était complètement embrouillé dans son esprit.

Café. Il lui fallait un café. Alors qu'il prenait deux mugs dans le placard, il sentit des mains se poser sur sa taille. Un soulagement immense l'étreignit lorsque Drea appuya son front contre son dos. *Cujo* lui prit les mains.

— Je ne vais pas partir, murmura-t-elle. Ou en tout cas, pas à cause de ce que tu viens de me dire. Mais s'il te plaît, ne te débarrasse pas du lit, ajouta-t-elle.

*Cujo* sourit, se tournant pour l'entourer de ses bras.

— Ça me touche énormément, mais est-ce que tu te rends bien compte de ce que ça signifie pour toi ?

Mesurait-elle à quel point il pourrait être malade si le cancer récidivait un jour ? Était-il juste de lui demander de prendre une décision qui aurait de telles conséquences, avec l'éventualité de ne jamais avoir d'enfants avec lui ?

— Ça veut dire que si ça devient dur, je devrai m'occuper de toi, c'est ça ? dit-elle, un coin de sa bouche esquissant un sourire moqueur – elle venait de citer les mots de Cujo.

— Oui, souffla-t-il en l'attirant à lui. Les gens normaux n'ont pas ce genre de discussion aussi tôt, mais ça veut dire que je ne pourrai peut-être pas avoir d'enfants avec toi.

— Est-ce que je peux te demander... si tu as fait des analyses ? Est-ce que tu es certain de ce que tu dis ?

— Un an environ après mon opération, j'ai fait congeler du sperme, mais j'étais déjà très malade quand ça a été détecté. Ils m'ont dit qu'il n'était pas d'excellente qualité.

— On se penchera là-dessus quand, et si, on en arrive là. J'ai envie d'avoir des enfants. Mais ta situation ne sera pas un facteur déterminant pour décider si oui ou non on est bien tous les deux.

Cujo poussa un nouveau soupir de soulagement et se pencha pour embrasser Drea. Son cerveau avait du mal à trouver les mots adéquats pour lui dire à quel point il tenait à elle.

— Alors, tu me fais un café, oui ou non ? lui lança-t-elle. Une fille peut mourir de soif, tu sais.

Cujo saisit un torchon et lui en donna un coup sur les fesses, riant lorsqu'elle poussa un petit cri aigu. Plus heureux qu'il ne le pensait possible, il remplit la cafetière d'eau.

En allumant la télévision, Drea découvrit l'image granuleuse de la cliente du café, remplacée par le portrait-robot de Serpent réalisé par Cujo. « La police continue d'interroger le voisinage dans le cadre d'une enquête pour tentative d'enlèvement. Si vous possédez des informations, merci d'appeler le numéro qui s'affiche sur votre écran. L'homme est armé et dangereux, nous vous conseillons donc la plus grande prudence », déclara la présentatrice.

Cujo tendit un café à Drea.

— Aïe ! s'exclama-t-elle lorsqu'un peu de liquide se renversa à cause de ses mains tremblantes, lui brûlant les doigts.

— Ils m'avaient dit que l'enquête resterait confidentielle. Maintenant Serpent va savoir que je suis allée trouver la police.

— Tu veux aller voir Carter ? Je peux t'emmener si tu veux.

Et lui botter le cul, par la même occasion.

— Non. (Drea baissa les yeux sur sa tasse.) Tout est aussi flou qu'hier, non ?

— Tout le reste, oui. Mais toi et moi... on est bien, dit-il en posant sur elle un regard plein d'espoir.

— Il faut que je te dise quelque chose moi aussi, dit Drea.

— Quoi ?

— Je suis restée en contact avec Gilliam.

— Quoi ? Pourquoi ?

— Parce que je veux absolument savoir qui est cette femme, répondit-elle d'un air de défi. Et aussi parce que Gilliam pense qu'il s'agit d'une grosse affaire. Même si on ne la retrouve pas, son travail aura des conséquences importantes. Gilliam a demandé à un type du Département de la Protection de l'Environnement d'aller voir le site. Le lendemain du jour où Carter est venu chez Second Circle.

La colère de Drea s'apaisa lorsqu'elle prit la main de Cujo. Ce dernier l'observa un moment avant d'incliner la tête sur le côté, ce qu'elle interpréta comme un signe d'approbation.

— Je veux montrer la photo de cette femme aux plus de gens possible. Je n'essaie pas de me mettre en danger ou quoi que ce soit, mais cette femme est impliquée dans quelque chose de... puissant.

Cujo la prit dans ses bras, bouleversé par le regard fougueux de Drea.

— Cette femme avait un but, Cujo. Et je lui envie ça.

Drea bâilla, manquant de percuter le petit muret en brique séparant leur petite allée de celle de M. Escudero. Bon sang, elle avait vraiment besoin de sommeil.

Elle avait assuré l'ouverture au café, où elle était venue directement après son service à l'hôtel. La sieste d'une heure qu'elle s'était octroyée dans la salle de pause avant de commencer sa journée n'avait pas vraiment contribué à faire disparaître la fatigue. Sans parler du moment où Harper l'avait découverte la tête posée sur la table pendant sa pause déjeuner – elle avait connu des moments plus glorieux.

Sa mère se trouvait à l'intérieur ; Drea voyait la lueur projetée par la télévision à travers la fenêtre. Sûrement une série des années 1980, un truc addictif comme *L'Agence tous risques*. S'engager dans des joutes verbales était la dernière chose dont Drea avait envie. Peut-être sortirait-elle lui acheter sa glace préférée, histoire d'alléger un peu l'épreuve.

Celine ouvrit la porte d'entrée, un grand sourire aux lèvres, et Milo s'élança vers la voiture de Drea. Il portait son maillot adoré de l'équipe des Marlins et affichait un sourire radieux.

— Drea, Drea, Drea ! cria-t-il, bondissant devant sa fenêtre comme un chiot qui vient de voir une balle.

Drea défit sa ceinture et ouvrit doucement la portière, veillant à ne pas

heurter Milo.

— *Mi chico favorito !* s'exclama-t-elle en sortant de la voiture pour le serrer dans ses bras.

Il fit mine de la repousser, mais les cris de joie qu'il poussa lui confirmèrent qu'il se délectait des baisers dont elle lui couvrait les joues.

— Salut Drea. Le dîner est dans le four. Je vous ai préparé des côtes de porc, dit Celine en mettant le sac à dos de Milo sur ses épaules.

— Oh merci, Celine. Exactement ce qu'il me faut ! Comment ça s'est passé avec maman aujourd'hui ?

Celine garda le silence quelques secondes, ce qui n'était pas bon signe.

— Elle a crié sur Milo, Drea. Parce qu'il fredonnait.

— Je suis désolée.

Que pouvait-elle dire d'autre ?

— Je sais, ma belle. Mais si elle continue comme ça, je ne pourrai plus amener Milo après l'école. C'est la troisième fois en un mois.

Qui allait s'occuper de sa mère, alors ?

— Je comprends, Celine. J'aimerais tellement que ça se passe différemment.

— Moi aussi. On a rendez-vous avec Harper pour le cours particulier de Milo. Il a fait tellement de progrès grâce à elle. On a une chance folle de l'avoir.

Harper avait bon espoir de recommencer à enseigner à plein temps bientôt. Drea la regretterait au café, mais elle était heureuse pour son amie qu'elle puisse reprendre l'activité qu'elle aimait tant. Elle enviait Harper à bien des égards. Elle-même adorait faire autre chose que servir du café. Si seulement elle savait quoi.

Drea dit au revoir à Celine et Milo, puis se dirigea vers le porche. Cujo lui avait envoyé plusieurs messages, qui allaient d'une photo de son oreiller avec les mots « J'aimerais que tu sois là » au sexto le plus érotique qu'elle ait jamais reçu.

Si la moitié de ce qu'il lui promettait se réalisait, elle ne sortirait pas du lit pendant une semaine.

Elle s'assit sur les marches et sortit son téléphone. À un moment de leur nuit passée ensemble, Cujo avait associé la photo d'un saint-bernard à son nom. *Cujo*. Elle rit lorsque le téléphone sonna.

— Ici l'empire du sexe Brody. Nous proposons une offre spéciale en ce moment : un orgasme offert pour un orgasme acheté, et ce jusqu'à épuisement des stocks.

— Et pourquoi est-ce que je devrais payer pour le premier ? demanda Drea en riant.

— Parce qu'il faut bien gagner sa vie, madame. Le deuxième est garanti satisfait ou remboursé.

— Tu es si sûr que ça de la qualité de tes services ?

— Bébé... Demande à ta cliente si elle n'est pas satisfaite de mes services, et tu auras ta réponse.

— Tu es dingue ! s'exclama-t-elle, tout sourires à la capacité qu'avait Cujo d'illuminer sa journée.

— Bon. Quoi de neuf, ma belle ? Que puis-je faire pour toi en dehors des orgasmes ?

Si seulement les choses pouvaient être aussi simples...

— Rien. Je viens d'arriver chez moi. Je n'ai pas encore eu le courage d'entrer.

— C'est Rosator qui te rend folle ?

Drea eut du mal à réprimer son fou rire.

— Arrête. Tu ne peux pas l'appeler comme ça.

— Hé, c'est toi qui m'as dit qu'elle était méchante.

Se moquer de sa propre mère devait être considéré comme un péché, pourtant Drea s'en fichait pas mal.

— J'adore ce nom, admit-elle. C'est mal, non ?

— Pas du tout. Remonte dans ta voiture et ramène ton joli petit cul ici. Je t'invite à dîner.

Drea prit une grande inspiration. Les autres jeunes femmes n'étaient pas liées par les mêmes contraintes qu'elle. Sa mère avait besoin d'elle pour prendre son bain – une véritable partie de plaisir...

— J'aimerais beaucoup, mais je dois rester à la maison ce soir.

— Pas de problème, crevette. Appelle-moi plus tard si tu as envie de discuter ou de faire l'amour au téléphone.

— Cujo ! s'exclama-t-elle.

— À plus tard, ma crevette.

Il raccrocha, et Drea secoua la tête.

— Drea ? appela sa mère en sortant sur le porche dans son fauteuil roulant. Tu peux finir le dîner ? (Elle souffla fort et fit tourner le fauteuil sur le porche étroit.) Je meurs de faim. Celine avait apporté des muffins aux courgettes pour midi. Dégueulasses.

Drea la regarda rentrer dans la maison. Incroyable à quel point Rosator semblait plus simple à gérer après avoir parlé avec Cujo.

Bienvenue dans ma vie, songea Drea en laissant échapper un petit rire amer. Coups de fil coquins et muffins à la courgette.

## 12

— Il n’y a pas eu de véritables changements depuis votre dernière visite. Votre femme souffre de ce qu’on appelle une amnésie rétrograde, un trouble qui affecte sa mémoire épisodique.

— Sa mémoire épisodique ? répéta son père, tandis que Cujo écoutait attentivement.

— La mémoire épisodique contient les éléments autobiographiques d’une personne. La mémoire sémantique, celle qui stocke les informations générales – comme le nom du président actuel ou bien où se trouve l’Afrique, par exemple –, est rarement touchée. Les souvenirs ne reviennent pas forcément dans l’ordre chronologique. On peut tout à coup se rappeler quelque chose qui s’est passé il y a dix ans, ou il y a une semaine. Evelyn se souvenait de son nom de jeune fille et de certains épisodes de sa jeunesse. Ce sont des signes positifs.

— Quelle est l’étape suivante ? s’enquit Cujo.

Allait-elle s’installer chez l’un d’eux ? Connor habitait trop loin. Devon avait les filles. Cujo travaillait toute la journée. Serait-ce une charge trop lourde à assumer pour son père ?

— Nous devons la garder ici jusqu’à ce qu’elle commence la rééducation. Comme vous l’a dit la police, aucune pièce d’identité n’a été trouvée sur elle. Nous ne savons donc pas encore où l’envoyer après.

Les enquêteurs avaient mené des recherches avec les noms de jeune fille et d’épouse d’Evelyn : elle avait obtenu un diplôme de l’université de Boston quatre ans après son départ de Miami, après quoi elle s’était volatilisée. L’impasse.

— Que peut-on faire d’autre ? demanda le père de Cujo, frustré que l’enquête ne progresse pas plus vite.

— Continuez à lui rendre visite, à lui parler. Montrez-lui des photos, partagez avec elle des souvenirs. L’idée n’est pas de la soigner, mais qu’elle se

sente en sécurité. En revanche, ne la poussez pas trop. N'évoquez pas d'expériences négatives, cela pourrait pousser son inconscient à retarder le retour de la mémoire.

Le médecin les laissa devant la chambre.

— Papa, est-ce qu'on peut parler ?

— Bien sûr, répondit Alec en hochant la tête.

— Je suis désolé, commença Cujo.

Son père et lui avaient toujours été très proches et même s'ils n'étaient pas d'accord sur le rôle qu'Evelyn allait jouer à l'avenir dans leur famille, Cujo ne voulait surtout pas abîmer le lien qui les unissait.

— Je n'avais pas réfléchi à tout ça de ton point de vue, poursuivit Cujo. Je me suis montré égoïste.

— Je suis désolé aussi, Brody. J'aurais dû te parler plus de ta mère au fil du temps. (Il attrapa la main de son fils et pivota pour lui faire face.) Ce qui est drôle, c'est que tu lui ressembles énormément alors que je ne t'ai jamais rien dit sur elle.

Cujo suivit son père dans la chambre, surpris de le voir se pencher pour embrasser sa mère sur la joue, comme s'il s'agissait d'un geste qu'il n'avait jamais cessé d'effectuer. Son étonnement s'accrut en voyant Evelyn rougir.

— Salut les garçons, dit-elle.

Sa voix était nettement plus douce que lorsqu'ils l'avaient revue pour la première fois. Heureusement, le sang dans son œil s'était dissipé, ne laissant plus qu'une ombre violacée. Se remémorer les explications du médecin – la pétéchie était la conséquence de l'étranglement – lui noua l'estomac. On lui avait ôté certains de ses pansements à la tête et au visage, révélant des morceaux de peau à nu et recousus. Autant de preuves de la rapidité et de l'intensité avec lesquelles les médecins avaient œuvré pour la garder en vie. Ces quelques changements étaient synonymes de progrès, cependant les blessures demeuraient importantes.

— J'ai apporté des photos des garçons plus jeunes, déclara son père en plongeant une main dans la poche intérieure de sa veste.

Evelyn saisit les clichés avec prudence.

— Lequel d'entre vous était Batman ? s'enquit-elle en tournant la photo vers Cujo.

— Papa, grommela-t-il. Tu as apporté les photos d'Halloween ?

Cujo était perdu. Son esprit avait du mal à associer la personne qui se trouvait à l'hôpital avec la mère de famille qui les avait abandonnés. Il avait envie d'aimer cette femme, et même de l'aider. Mais que se passerait-il s'ils lui accordaient du temps, s'ils venaient à l'apprécier, et qu'elle finissait par

retrouver la mémoire et les quittait de nouveau ?

Evelyn eut un petit rire, une prouesse vu les fils qui lui maintenaient la mâchoire. Elle examina d'autres photos, s'arrêtant de temps à autre pour demander des explications. Lorsqu'elle posa à Cujo des questions sur son travail, il sortit son téléphone.

— Où est-ce ? demanda-t-elle.

— C'est le studio de tatouage que je possède. Second Circle.

Elle passa à la suivante.

— Est-ce que c'est... ? J'ai l'impression de connaître cet endroit.

Il s'agissait de Zephyr chez son père. Elle s'était endormie sur le canapé, la tête dans le vide. Cujo avait pris la photo avant de mettre sa nièce dans une position plus confortable.

— Est-ce que quelque chose de particulier a attiré ton attention ? demanda Cujo, qui ne voulait pas l'assaillir de trop de souvenirs.

— Non. (Evelyn se frotta le nez.) C'est un sentiment étrange de déjà-vu. Comme si je m'étais déjà rendue dans cet endroit. Tout est comme ça. Comme des photos qui surgissent dans mon esprit. Je vois des visages. Deux immenses tracteurs. Il y a un bâtiment bleu et blanc. Je porte une tenue ridicule, avec plein de couleurs...

Il savait de quoi elle parlait. La photo était restée accrochée dans le couloir pendant des années. Voilà le décor que vous obteniez quand vous vous mariez à la mairie de Miami au début des années 1980.

Sa mère s'arrêta sur un autre cliché, qu'elle examina avec attention. Ce qu'elle vit la fit tressaillir. Puis elle poussa un petit cri de surprise et détourna le regard.

— Evelyn, est-ce que ça va ? demanda Alec en bondissant de sa chaise pour se précipiter au chevet de sa femme.

Le téléphone lui glissa des mains. Cujo le rattrapa avant qu'il ne tombe par terre.

— Oui. Non. J'ai mal à la tête. Je... Je crois que c'est trop.

— Brody, il faut qu'on la laisse se reposer. S'il te plaît, demande au médecin de venir en sortant.

Cujo prévint les infirmières, puis se rendit jusqu'à l'ascenseur. Par curiosité, il regarda la dernière photo que sa mère avait vue.

*Drea.*

Il repensa à leur nuit ensemble. Elle avait comblé toutes ses attentes. Enthousiaste, souple, ouverte d'esprit. Maligne. Impertinente. Et bien d'autres choses encore. Il devrait se trouver chez lui, enveloppé dans ses draps en compagnie de Drea à essayer de déterminer si leur première fois était

annonciatrice des choses à venir ou simplement un extraordinaire coup de bol.  
Pas coincé dans ce putain d'hôpital.

Qu'est-ce qu'il fabriquait ? Il passa une main dans ses cheveux. Il avait couché avec elle, avant de se livrer à elle à cœur ouvert. S'était-il laissé emporter par la fougue du moment ? Non. Ça ne pouvait pas être ça, il avait trop envie d'être avec elle.

Lorsque l'ascenseur arriva enfin, il entra dans la cabine.

Plus il passait de temps avec sa mère, plus il se rappelait que l'amour ne suffisait pas. Il voyait à quel point son père brûlait de renouer avec Evelyn, mais il ne pouvait s'empêcher de s'inquiéter du chagrin qu'il ressentirait si elle le quittait une nouvelle fois. Il imaginait parfaitement un amour aussi puissant avec Drea. Ce qu'ils partageaient était bien plus qu'un simple flirt. Il y avait entre eux une putain d'alchimie.

Il devrait peut-être prendre du recul, mettre un peu de distance entre eux. Ralentir le rythme et voir comment les choses évoluaient. Drea méritait beaucoup de choses. Une relation sérieuse. Une famille. Un sentiment d'appartenance. Or il ne pouvait pas lui garantir tout ça.

Et merde. Il tournait en rond.

Il sortit de l'ascenseur et se dirigea vers le parking. Les couloirs d'hôpitaux étaient les mêmes partout. Il repensa au jour de son admission, avant l'opération. Pyjamas, livres de poche, barres de chocolat cachées pour les jours où les repas ne seraient pas à la hauteur. Trent l'avait accompagné et ils avaient reluqué les infirmières ensemble pendant que son père remplissait les papiers.

Son téléphone vibra.

*Je travaille tard au café. Tu veux venir dîner ?*

Drea.

Il ne pouvait pas. Tout ce que sa mère lui avait dit lui chamboulait le cerveau. Un peu comme s'il l'avait mis dans un blender à puissance maximale.

Seul le travail parviendrait à apaiser la fureur qui agitait son esprit.

Drea devrait attendre.

Drea avait effectué son service au café sans recevoir de réponse à son texto. Cela ne l'aurait pas inquiétée si Cujo n'était pas habituellement prompt à répondre. Elle espérait que cela n'était pas lié à sa mère.

L'idée qu'il lui faudrait attendre longtemps avant que ses services de nuit et de jour lui permettent de bénéficier de vingt-quatre heures de congé d'affilée

ne faisait que redoubler son agacement. Si une grosse partie de ces journées serait consacrée aux tâches habituelles, elle espérait que Cujo pourrait passer un peu de temps avec elle, peut-être même pourraient-ils aller dîner au restaurant.

Mais Drea ne voulait pas s'inquiéter. Quarante-huit heures plus tôt, ils s'étaient promis de se soutenir dans les moments difficiles, et elle voulait y croire.

Elle poussa le chariot à boissons en direction de l'ascenseur réservé au personnel. Il était si lent qu'elle envisagea une seconde d'enfreindre le règlement et d'emprunter celui destiné aux clients.

Elle avait eu du mal à réveiller sa mère ce matin-là avant de partir travailler au café, si bien qu'elle était repassée rapidement à la maison avant de se rendre à l'hôtel pour s'assurer que tout allait bien. Elle demanderait au médecin si sa mère pouvait prendre quelque chose pour apaiser la douleur.

Elle sentit son téléphone vibrer dans sa poche. Cujo ?

Gilliam. Elle sentit une pointe de déception au creux de son ventre. Elle ouvrit l'e-mail. Apparemment, la personne du DPE s'était rendue sur le site. Gilliam était adorable de lui faire suivre le rapport, mais elle n'en comprenait pas la moitié. Les conclusions semblaient cependant très positives.

*... ne dépasse pas les niveaux de tolérance... pas de preuve de... niveau de protection satisfaisant...*

Qui était-elle pour contredire la science ?

Elle sortit de l'ascenseur et alla jusqu'à la suite 1480, se débattant pour faire rouler le chariot en ligne droite. Pourquoi se coltinait-elle toujours celui avec une roue cassée ? Deux bouteilles de scotch, une de vodka, une de tequila et un assortiment d'accompagnements cliquetaient sur leur plateau. Si les clients étaient du coin, elle allait récolter un sacré pourboire. Les Européens, en revanche, étaient plutôt du genre radin.

Un homme de très grande taille se tenait devant la porte double de la suite. Il portait un costume de qualité et un badge qui indiquait son nom et son titre : « ELROY KING, CHEF DE LA SÉCURITÉ ». Son regard scrutateur lui donna l'impression d'être un rat de laboratoire.

— Room service, annonça-t-elle d'une voix joyeuse, dissimulant son malaise.

King ne fit pas attention à elle mais passa le contenu du plateau en revue, en quête de Dieu sait quoi. Puis il tapa trois coups à la porte, qui s'ouvrit.

— Enfin, lâcha un homme mince vêtu d'un polo bleu. On a passé cette commande il y a des lustres.

Lorsque Drea poussa le chariot dans la suite, les bouteilles

s'entrechoquèrent, menaçant de tomber.

— Je suis navrée, monsieur. Il y a eu beaucoup d'activité en cuisine et au bar ce soir.

Les pieds ampoulés de Drea en étaient la preuve.

— Posez ça là, lui ordonna-t-il en désignant un petit bar.

Elle fit avancer le chariot tant bien que mal – *saleté de roue* – jusqu'au coin de la pièce. Plusieurs hommes étaient assis autour d'une table ovale.

— Les Canadiens pensent que la proximité du lieu est problématique. Rester loin de la population serait préférable.

Drea leva les yeux de sa position, derrière le bar. Le type au polo poussait son coup de gueule en faisant les cent pas. Un homme robuste qui portait un chapeau de cow-boy grommela son approbation tout en allumant un cigare. Une odeur de fumée emplît la pièce.

— Qu'est-ce qu'ils en savent, les Caribous ? On a autant de terre qu'eux, mais ils ont dix pour cent de notre population. Ils ont tout l'espace qu'il leur faut pour creuser sans personne autour.

Creuser ? Drea se déplaça légèrement afin de mieux entendre, utilisant les miroirs situés derrière le bar pour observer le groupe. Polo se rassit à la table et prit la parole :

— Et ils joueront les innocents jusqu'à ce qu'ils se prennent une fuite sérieuse. Ou un ouragan en pleine face. Ça nous est tous arrivé.

— Chut, siffla le type au cigare, rivant son regard à celui de Drea dans le miroir.

Et elle, elle fixait Trip Henderson III, P-DG de Cleffan Energy.

Parlait-on quand même de crise cardiaque quand votre cœur s'arrêtait, purement et simplement, dans votre poitrine ? Parce qu'il était très peu probable que le sien se remette à battre un jour. Drea se força à respirer normalement en essuyant le comptoir. L'avait-il reconnue ? Savait-il même qui elle était ?

Elle sentit des gouttes de transpiration couler le long de sa colonne vertébrale. Qu'allaient-ils lui faire ? Que *pouvaient-ils* lui faire ? La jeter par-dessus le balcon ? Les caméras de vidéosurveillance la montreraient entrant dans la suite, mais n'en ressortant pas. Ce qui ne serait que d'un maigre réconfort si on la retrouvait écrabouillée sur le trottoir.

Un coup tapé à la porte la fit sursauter. Elroy King entra de nouveau dans la pièce, cette fois accompagné d'un homme. Henderson se leva pour le rejoindre, lui serrant la main et lui tapant sur l'épaule.

— Messieurs. Voici la personne dont je vous parlais tout à l'heure. Ashley Sullivan.

Ashley Sullivan ? Le type du DPE ?

Les mains de Drea furent soudain prises de tremblements. Elle ouvrit les bouteilles d'alcool, disposa les verres sur le bar, remplit les seaux de glaçons et rangea les boissons sans alcool dans le petit frigo. Elle leur jetait un œil de temps à autre, essayant de mémoriser les visages des hommes présents autour de la table.

Les présentations étaient terminées. Drea poussa rapidement le chariot jusqu'à la porte. Plus que quelques minutes et elle serait dans l'ascenseur le plus lent du monde.

— Attendez ! l'appela Trip en venant vers elle.

Drea s'agrippa des deux mains aux côtés du chariot. Y avait-il une quelconque arme à portée de main ? L'ouvre-bouteille n'était pas loin si elle en avait besoin. Elle leva la tête vers Henderson.

— Aviez-vous besoin d'autre chose, monsieur ? demanda-t-elle d'une voix vacillante.

— Vous avez quelque chose à moi, il me semble.

La clé USB ? Elle l'avait donnée à la police. Henderson glissa une main derrière son dos, puis sous sa veste. Oh mon Dieu. Faites que ce ne soit pas un pistolet. Drea inspira à fond. Non, pas devant tous ces types, qui de toute façon se ficheraient bien qu'elle disparaisse.

— Il faut que je signe, non ? demanda-t-il alors.

Il tenait à la main un portefeuille. Drea récupéra dans la poche de son tablier le porte-carte noir contenant la facture, puis le lui tendit.

La bouche en cul-de-poule, il vérifia et signa la note. Il la posa ensuite sur le chariot et sortit de son portefeuille un billet de cent dollars.

— Merci, dit-il en souriant, ouvrant la porte pour qu'elle puisse partir.

Le couloir lui sembla aussi interminable que dans les films d'horreur. Drea appuya sur le bouton de l'ascenseur. Une deuxième fois.

— Vite, vite..., murmura-t-elle tout bas en appuyant sur le bouton frénétiquement.

Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Henderson et le type de la sécurité étaient en train de parler. Drea entra dans l'ascenseur. Les deux hommes la regardèrent au moment où les portes se refermaient. Étouffant un sanglot, elle s'écroula alors contre la paroi recouverte de miroirs.

Elle prit son téléphone dans sa poche. Il était 2 heures du matin. Si elle envoyait un SMS à Cujo, il ne le verrait pas avant son réveil.

Je t'en supplie, appelle-moi.

Il y avait si peu de personnes sur qui elle pouvait compter. Elle espérait seulement que Cujo en faisait encore partie.

Cujo tendit les gilets de sauvetage au petit groupe qui attendait le début du cours de paddle pour débutants. Une fin de journée parfaite en ce début d'octobre. Le ciel était en train de prendre des teintes incroyables de rouge et d'orange brûlé et les températures, plus élevées que la moyenne, étaient censées se maintenir tout le mois.

Le bruit apaisant de l'eau le détendait. Après plusieurs heures passées à essayer de démêler ses sentiments pour Drea, il avait renoncé et appelé Connor. Le timing s'était révélé providentiel : l'une des guides de Connor était malade, si bien qu'il lui manquait quelqu'un pour assurer la dernière session de la journée. Cujo avait fini sa journée de boulot et était parti. Même Trent ne comprenait pas le besoin qu'avait Cujo d'effectuer aussi souvent les presque deux heures de route qui le séparaient de son frère, mais le temps qu'il passait sur l'eau, entouré d'autant de beauté, nourrissait son âme comme rien d'autre n'était capable de le faire.

Il consulta son téléphone une dernière fois.

Tu veux venir dîner ?

Il avait vu le message de Drea, mais l'avait ignoré. Il n'était qu'un putain d'égoïste.

— Merci pour le coup de main, mec. J'aurais été dans la merde sans toi.

Connor vérifia le gilet de sauvetage d'une femme bronzée et sexy originaire de Los Angeles.

— Ça ne ressemble pas à Desiree de ne pas venir bosser à la dernière minute. J'imagine que je n'irai pas tester le nouveau resto de burgers qu'elle vient d'essayer.

— Pas de souci, j'avais bien besoin d'une pause, déclara Cujo, rangeant son téléphone et ses clés dans un petit sac waterproof.

Drea avait fait un pas vers lui, ce qui représentait un effort considérable de sa part. Il était certain qu'après une bonne nuit de sommeil, il y verrait plus clair.

— O.K. ! s'écria Connor en tapant des mains pour attirer l'attention du groupe.

— Bon, on a passé en revue les bases, donc on va mettre tout ça en application. Vous pouvez aller prendre un paddle là-bas, leur dit Cujo en désignant un support qui en accueillait douze. Prenez aussi une rame chacun.

Ensuite, vous pouvez aller à l'eau avec votre planche.

Cujo entra dans l'eau, puis s'agenouilla au milieu de son paddle avant de se lever.

— Non... Non... Non !

Une jeune femme brune en combinaison chancela sur sa planche et tomba à l'eau. Elle refit surface en riant. Cujo revint vers elle. Elle posa sa rame sur le paddle et le regarda.

— Je ne suis pas sûre que ce soit mon truc.

— Mais non, vous allez très bien vous en sortir. Attendez, je vais venir voir.

Cujo sauta de sa planche et lui tint la sienne pendant qu'elle s'y hissait avec difficulté. Connor s'avança alors pour aller aider une autre cliente, mais Cujo le surprit en train de mater les fesses de la jeune femme. Connor haussa les épaules, un sourire narquois aux lèvres.

Elle se tenait plutôt bien sur la planche ; sa façon de ramer, en revanche, laissait franchement à désirer.

— Restez debout, bien droit, et serrez les abdominaux. Raidissez les bras pour ramer, pas le corps.

Cujo lui fit une démonstration tandis qu'elle chancelait sur sa planche. Elle essaya à nouveau et réussit à avancer de quelques centimètres.

— Très bien ! la félicita Connor. Je crois que tout le monde commence à choper le truc. On va maintenant se diriger vers le cours d'eau. La profondeur n'excède jamais un ou deux mètres, donc pas de panique si vous tombez à l'eau.

Les participants se rangèrent en file indienne derrière Connor.

— J'en ai de la chance, dit la jeune femme à Cujo en riant.

— Restez près de moi. Vous allez y arriver en un rien de temps. Je m'appelle Cujo.

— Mandy. Je vous serrerais bien la main mais j'ai une trouille bleue de lâcher ma rame.

Cujo rit. À la fin du premier tronçon, Mandy avait assimilé le principe. Elle était tombée à trois reprises mais avait réussi à gérer les virages à droite et à gauche et la rame à reculons. Elle prenait confiance en elle, mais réfléchissait encore trop. Elle avait besoin d'être distraite, alors Cujo la taquina un peu et lui montra des choses au bord de l'eau.

Au moment d'entamer la dernière ligne droite, Mandy se tenait bien droite, nettement plus à l'aise qu'au début de la séance.

— Vous avez réussi, lui dit-il en l'aidant à descendre du paddle.

— C'était génial, Cujo. Merci, répondit-elle avant d'aller rejoindre le reste du groupe.

Il leur fallut encore une quarantaine de minutes pour dire au revoir à tous les participants, nettoyer les planches et rincer les gilets de sauvetage. Une fois le matériel rangé dans la remorque, Connor proposa à Cujo de retourner à l'eau, rien que tous les deux.

— Allez, dis-moi ce qui te tracasse, lui dit Connor tandis qu'ils avançaient sur l'eau à un rythme soutenu.

Cujo en était heureux : faire travailler ses muscles contribuerait à apaiser les émotions qui le tourmentaient.

— Ça se voit tant que ça ? dit-il, tout en sachant que Connor avait toujours été le plus intuitif d'eux trois.

— Nan. Pas vraiment. C'est juste que tu n'as pas l'air dans ton assiette.

— Il se passe des choses entre Drea et moi. Enfin, il se *passait* des choses, jusqu'à ce que je passe du temps avec papa et maman ces deux derniers jours.

Cujo détestait faire l'aveu de ses faiblesses, mais Connor le comprenait mieux que quiconque. Le ciel s'était drapé d'un rouge presque sang – impossible à reproduire et pourtant parfaitement adapté. Connor commença à distancer son frère.

— Oui, ça craint ce qui se passe avec maman, dit-il. Et papa, il va comment ?

— Il l'a attendue. Pendant toutes ces années. (Cujo rama comme un forcené pour combler son retard.) On s'est engueulés à ce sujet. Elle va encore le faire souffrir.

— Peut-être pas. C'est à nous de voir si elle a changé ou pas. Mais qu'est-ce que ça a à voir avec Drea et toi ?

Les choses semblaient tellement plus simples dans la bouche de Connor.

— Je ne sais pas. Je pensais être clair par rapport à tout ça. On s'en est très bien sortis dans la vie sans maman.

— Et donc..., dit Connor en ralentissant l'allure jusqu'à ce qu'ils se retrouvent face à une grande étendue d'eau.

— J'étais persuadé d'avoir digéré ça. Le fait qu'elle nous ait abandonnés.

— Tu penses que Drea va te faire la même chose, c'est ça ?

Cujo était incapable de répondre. Depuis le début, il s'était persuadé que le problème venait de son refus de s'engager. Qu'il était en train de s'aventurer dans une relation dont il n'avait nul besoin. Ou que cela était injuste pour Drea à cause de son cancer. La réalité le frappait durement. Sa plus grande crainte, en réalité, était que Drea lui brise le cœur et qu'il souffre, comme son père.

— Mais maman n'est pas Drea, le raisonna son frère. Et toi, tu n'es pas papa. Je ne dis pas que vous ne rencontrerez pas des difficultés – je ne connais pas un seul couple qui n'en ait pas. Mais ce seront vos difficultés.

Ils restèrent silencieux un moment, debout sur leurs paddles, contemplant les braises déclinantes du coucher de soleil.

Cujo avait besoin d'une bonne nuit de sommeil. Demain matin, il irait voir Drea. Car il lui devait de bonnes grosses excuses.

Et peut-être un ou deux orgasmes.

Drea avait les yeux qui la démangeaient ; elle essayait désespérément d'introduire sa clé dans la serrure de chez elle. Ras le bol de ne dormir que quatre heures par jour.

Le billet de cent dollars donné par Trip, qui se trouvait à présent dans son portefeuille, la hantait. Il lui serait bien utile pour faire les courses de la semaine, pourtant, le garder ne lui semblait immoral. Elle le donnerait peut-être à Cujo, histoire de commencer à lui rembourser les réparations de sa voiture.

L'idée d'aller se coucher seule quand tout ce dont elle avait envie était de se pelotonner contre le corps nu et chaud de Cujo était un brin déprimant. Mais sa mère aurait besoin de son aide le lendemain matin. Et puis Cujo n'avait pas répondu à son texto.

Elle poussa la porte, en vain. Quelque chose la bloquait. Elle lâcha un soupir et bougea la tête de droite à gauche pour détendre les muscles raidis de son cou. S'il vous plaît, faites que rien ne soit cassé. Un pas en avant, deux pas en arrière. Drea donna un coup d'épaule dans la porte, puis elle entra dans la maison. Le poteau auquel l'oxygène de sa mère était accroché gisait sur le sol. Le cœur de Drea fit un bond. Elle se précipita en courant dans le salon qui faisait aussi office de chambre pour sa mère.

— Maman ! cria-t-elle en s'agenouillant, prenant garde à ne pas la bouger.

La jambe de Rosa était pliée à un angle bizarre et une grosse bosse avait enflé sur sa tête. Elle avait sûrement été causée par sa chute.

— Drea, coassa Rosa en agrippant la main de sa fille.

— Je suis là. Depuis combien de temps es-tu par terre ?

Drea prit son téléphone dans sa poche et le coinça sous son oreille en posant le masque à oxygène sur le visage de sa mère, avant de placer l'élastique autour de sa tête.

— 911. Quelle est votre urgence ?

— C'est ma mère. Elle est tombée. Elle souffre de MPOC. Sa jambe a l'air cassée. Vite. Elle n'arrive pas à respirer.

Drea donna à l'opératrice toutes les informations qu'elle lui demanda et posa le téléphone près d'elle. Drea passa une main sur le front de sa mère.

— Ils arrivent, maman. Je...

— Non, Drea, haleta Rosa en ôtant le masque à oxygène. Je... désolée. Je...

— Arrête, maman. Garde ton énergie.

Les larmes se mirent à couler sur ses joues. Cet incident était différent des autres. Habituellement, sa mère luttait pour reprendre son souffle, mais là, on aurait presque dit qu'elle avait envie de mourir. Elle avait le teint gris et transpirait, tandis que sa poitrine se soulevait de manière presque imperceptible. Ses doigts, glacés par la panique, se resserrèrent sur ceux de Drea.

— Je t'aime... Je... Je suis désolée de t'avoir tenue responsable... toutes ces années.

Sa mère s'était mise à sangloter, ce qui lui causait de tousser violemment. Drea essaya de la soulever un peu, de surélever sa tête, mais elle ne put faire grand-chose d'autre que la poser sur ses genoux.

— Oh, maman, non. Arrête. On n'est pas en train de se dire au revoir, se révolta Drea en s'essuyant les yeux.

Elle remit le masque en place, mais sa mère respira avec beaucoup de difficulté pendant de longues minutes.

— Je t'ai tenue responsable... d'être... coincée ici. Pas ta faute.

Une larme solitaire s'échappa sur la joue de sa mère. Les doigts de Rosa étaient froids contre sa joue. Drea apposa sa main par-dessus.

Elle entendit alors des sirènes au loin, qui se rapprochaient rapidement.

— L'ambulance est presque là. Je t'en supplie. Reste avec moi, maman. Je t'aime.

— Je suis désolée. L'amour est... précieux, Drea.

Sa mère exhala une bouffée d'air au moment où les secouristes déboulaient dans la maison. Drea se décala sur le côté, mais resta à genoux. Un masque à oxygène fut placé sur le visage de sa mère et Drea fut assaillie de questions auxquelles elle répondit machinalement.

Les battements de son cœur suivirent ensuite le rythme de la course effrénée de l'ambulance à travers Miami – hachée, saccadée, s'arrêtant brutalement à plusieurs reprises. Drea resserra sa veste autour d'elle.

Les portières s'ouvrirent en grand et Drea serra une dernière fois la main de sa mère.

— On est arrivés, maman.

Les médecins les accueillirent à l'entrée des urgences. Ils firent rouler le lit jusqu'à un box fermé par des rideaux.

— Vous ne pouvez pas entrer ici, mademoiselle, l'informa une infirmière, lui barrant l'accès d'une main levée.

— S'il vous plaît.

— Je sais que c'est effrayant, mais il est préférable de laisser les médecins

faire leur travail. Je vais demander à quelqu'un de vous tenir au courant au plus vite.

Drea s'assit sur un banc en plastique blanc et pria. Elle pria lorsque le médecin vint lui demander si sa mère avait laissé des instructions relatives à la réanimation. Elle pria en remplissant les formulaires d'admission de l'hôpital, consciente qu'elle ne pourrait pas payer les factures qu'ils étaient sur le point d'émettre tout en étant prête à donner n'importe quoi pour passer quelques instants supplémentaires avec sa mère. Elle pria lorsqu'elle vit passer un chariot d'urgence à toute vitesse. Elle pria pendant que les heures s'étiraient.

Elle pria jusqu'à ce qu'un médecin de grande taille s'avance vers elle doucement.

— Je suis désolé, mademoiselle Caron. Nous avons fait tout ce que nous avons pu. Mais avec la condition médicale de votre mère, son cœur n'était pas suffisamment solide pour tenir le choc. Elle est partie.

Alors elle pleura, avec tellement de force que c'en fut douloureux. Elle était seule.

Une personne avait promis d'être là pour elle dans les moments difficiles. Elle sortit son téléphone et pianota un message.

J'ai vraiment besoin de toi.

## 13

Cujo démarra le moteur, baissa le volume des Asking Alexandria qui beuglaient dans les haut-parleurs et ralluma son téléphone. Drea devait être en route pour le café à cette heure-là.

Appelle-moi s'il te plaît.  
J'ai vraiment besoin de toi.

Elle avait envoyé le message près de deux heures plus tôt. Il aurait dû lui répondre avant.

Il fit apparaître son nom sur son téléphone pour l'appeler. Il lui demanderait s'il pouvait la voir ce soir, entre ses deux services si elle travaillait à l'hôtel. N'importe quand, il se rendrait disponible. Elle lui avait manqué. C'était aussi simple que ça.

La vie était trop courte, putain. Voir sa mère à l'hôpital lui en avait fait prendre conscience. Il posa les deux mains sur le volant et appuya fort.

Il n'avait pas de raisons de continuer à être en colère. Ce chapitre-là de sa vie se trouvait derrière lui. Connaître les motifs du départ de sa mère l'aiderait-il à se sentir mieux ? Il se rendrait à l'hôpital le lendemain et lui parlerait. Peut-être était-il temps de passer à autre chose.

Ce soir, il arrangerait la situation avec Drea. Il sentit la panique lui vriller les entrailles à l'idée de tout mettre en péril. Les mots n'étaient pas forcément son point fort. L'humour de mauvais goût, pas de problème, mais dès qu'il s'agissait d'être un peu sérieux, il ne valait rien.

Il lui fallait un bon gros tatouage à réaliser cet après-midi pour lui changer les idées, lui laisser le temps de réfléchir à ce qu'il allait lui dire.

Son téléphone sonna avant qu'il ait pu composer son numéro. Le nom de Trent s'afficha sur l'écran. Cujo répondit :

— Oui, j'ai commandé de l'encre. Non, je n'ai pas fait brûler le studio. Et

oui, tout va bien en l'absence de sa sainteté, sauf que tous les clients qui entrent veulent t'avoir toi. Nous autres, on compte pour du beurre.

— J'admire ton sens de l'humour, dit Trent d'une voix rauque, comme s'il venait de sortir du lit. Comment va Drea ?

— Bien, pourquoi ?

— Ça ne doit pas être facile pour elle. Dis-lui que je pense à elle. Je ne voulais pas les embêter, elle et Harper, avant de t'avoir eu au téléphone.

Un crétin au volant d'une Audi déboîta sur le côté, lui coupant la route juste devant une camionnette, obligeant Cujo à piler. Il klaxonna, tout en lui adressant un geste rageur.

— Les embêter ? De quoi tu parles ? reprit Cujo.

— Tu es sur la route ?

— On est vendredi. Je ne bosse pas ce matin. Pourquoi ?

— Pourquoi n'es-tu pas avec les filles à l'hôpital ? J'aurais pu appeler Harp, mais je pensais que tu serais avec elles.

Merde. Les messages.

— Il se passe quoi à l'hôpital, bordel ? hurla Cujo. Drea est blessée ? Elle va bien ?

— Qu'est-ce qui se passe entre vous, mec ? Je pensais que vous étiez...

— J'ai ignoré ses messages et son appel parce que je suis un connard. Dis-moi juste ce qui s'est passé.

Cujo était à deux doigts de raccrocher et d'appeler Drea sur-le-champ.

— Sa mère est morte.

Putain. Cujo accéléra. Le moteur rugit tandis qu'il fonçait en direction de Miami. Il dépassa l'Audi, adressant au passage un doigt d'honneur au conducteur.

— Quand ? Est-ce que tu sais ce qui s'est passé ?

— Harper m'a laissé un message. J'avais éteint mon téléphone hier soir. Je suis à Seattle. Drea a trouvé sa mère par terre. Je viens de me réveiller et d'écouter mes messages. C'est toi que j'ai appelé en premier.

— Je suis en route. Merci de m'avoir prévenu, mec.

— Pas de problème. Je rentre demain. Occupe-toi bien des filles.

Dire que Drea s'était retrouvée toute seule à l'hôpital pendant que lui s'enfilait des foutus pancakes. Au bout de combien de temps avait-elle appelé Harper ? Il jeta un coup d'œil à l'horloge. Il ne serait pas là-bas avant une heure et demie. Il accéléra encore, se faufilant dans la circulation dense en empruntant petites routes et raccourcis. N'importe quoi pour arriver le plus tôt possible.

— Allez, maugréa-t-il en appuyant sur la touche « Rappeler » de son

téléphone.

Pas de réponse. Encore. Elle évitait ses appels. Son cœur saignait pour elle. Il espérait que Drea et sa mère avaient pu faire la paix.

Cujo appela Alonza, un tatoueur free-lance que Trent appréciait. Dieu merci, il était libre. Eric s'était chargé de l'ouverture, mais Lia et Pixie ne s'en sortiraient jamais seules jusqu'à ce soir. Il klaxonna la camionnette de livraison qui bloquait le passage.

Eh merde. Il avait laissé tomber Drea. La promesse qu'il lui avait faite, celle d'être toujours là pour elle dans les moments difficiles, ne valait plus rien. Parce qu'il avait fui. Et ce n'était même pas à cause d'elle. C'était le retour de sa mère qui l'avait poussé à prendre le large. Le sentiment de culpabilité d'avoir laissé cet événement gâcher l'une des plus belles choses qui lui étaient jamais arrivées le rongait de l'intérieur.

Il arriva dans le quartier de Drea et prit un virage serré à gauche dans sa rue. La Plymouth de Trent était garée devant la maison, à cheval sur le trottoir. Cujo grimaça.

Les filles étaient là. Il s'arrêta derrière la Plymouth, sauta au bas du pick-up et monta les quelques marches à la hâte.

Il n'avait pas été là pour Drea. L'heure était venue de savoir si elle était disposée à le pardonner.

Pompes funèbres – fait. Tante Celine – fait. José – fait. Hôtel – fait.

Drea balança son téléphone sur la table basse et s'agenouilla sur le canapé. Elle enroula son gilet autour de ses jambes et fixa du regard l'image fanée de Notre-Dame-du-Sacré-Cœur accrochée au-dessus du lit de sa mère.

Sa mère était morte. Pendant dix ans, elles avaient vécu l'une à côté de l'autre sans partager la moindre relation, mais dans les cinq dernières minutes de sa vie, Drea avait eu un aperçu de ce qu'elle avait perdu. La douleur qu'elle ressentait était si puissante qu'elle crut que son cœur allait exploser dans sa poitrine.

Harper lui tendit une tasse de thé brûlante. Drea l'accepta, reconnaissante. Le liquide sucré apaisa sa gorge enrouée. Harper disparut de nouveau dans la cuisine et s'en servit un mug, avant de revenir s'installer à côté de Drea.

— Tu tiens le coup ?

— Je crois que j'ai appelé tout le monde. José est adorable. Il s'occupera du buffet et va demander à Joanie de me remplacer certains jours. Je me suis dit qu'un peu d'entraînement le matin à l'ouverture ne lui ferait pas de mal. L'enterrement a lieu mardi.

Il fallait cependant qu'elle retourne travailler dès le lendemain. Le manager de jour de l'hôtel s'était montré très compatissant au téléphone. Elle allait sans doute démissionner. À présent, son salaire du café lui suffirait amplement. Elle arrêterait peut-être dès cette semaine. À moins qu'elle ne continue encore un peu, pour régler les frais d'obsèques et d'hôpitaux et rembourser les crédits.

— Tu as eu des nouvelles de Cujo ?

— Il a appelé, mais je n'ai pas répondu.

Le cœur de Drea se serra un peu plus à l'évocation de Cujo. Elle aurait peut-être dû lui répondre, mais elle commençait tout juste à reprendre ses esprits. Un mot de sa part la détruirait. Or, à cet instant, il fallait qu'elle soit forte. Dieu sait qu'elle avait envie de le voir, mais il l'avait ignorée pendant ces trente-six dernières heures et elle n'avait pas la force d'essayer de comprendre pourquoi.

C'était peut-être mieux ainsi. Voilà à quoi ressemblait sa vie. Un canapé en cuir élimé, une table basse d'occasion, et un tapis vert affreux censé atténuer les murs jaunis par des années de fumée de cigarette, tous ornés d'images de saints bon marché. Son estomac se noua à l'idée de passer une nuit de plus dans cette maison hideuse. Elle nota mentalement d'appeler une agence immobilière dès qu'elle en aurait le temps. Plus rien ne la retenait ici, mais où d'autre pouvait-elle aller ?

— N'abandonne pas aussi vite avec Cujo, l'encouragea Harper. Je n'imagine pas l'effet que doit avoir sur lui le retour de sa mère... Oh mon Dieu, Drea, je suis désolée. Je ne voulais pas... (Les joues de Harper se colorèrent sous l'effet de la gêne et elle se tapa le front d'une main.) Je n'en reviens pas d'avoir dit ça. Je suis vraiment nulle.

Drea serra la main de Harper. La situation était ironique, elle en avait conscience : Cujo venait de retrouver sa mère qui l'avait abandonné quand Drea venait de perdre la sienne.

Elle se leva, posa sa tasse sur la table et se mit à arpenter la pièce. Harper l'imita, et alla serrer son amie dans ses bras.

— Je sais, ma belle, murmura-t-elle doucement.

Elles restèrent ainsi un long moment.

— Il faut que je fasse quelque chose, je suis trop nerveuse. Si je vais chercher les produits ménagers, tu veux bien m'aider à nettoyer la maison ?

— Drea, ma belle, loin de moi l'idée de savoir ce qui est mieux pour toi, mais tu ne penses pas que tu devrais plutôt manger quelque chose et dormir un peu ?

Mais Drea se sentait trop fébrile pour aller se coucher. Elle avait besoin de s'occuper jusqu'à ce que l'épuisement lui fasse tout oublier. Elle se rendit dans la cuisine et, quelques instants plus tard, revint avec un seau rempli de produits.

Elles s'activèrent en silence. Drea entreprit de dresser une liste des réparations à effectuer avant de pouvoir mettre la maison en vente. Elle regroupa le matériel médical dans la cuisine. Deux heures plus tard, le rez-de-chaussée ne ressemblait plus à une chambre d'hôpital et, grâce à l'aide de Harper, il n'en avait plus non plus l'odeur.

Quelqu'un tapa à la porte. Trois petits coups.

— Crevette ?

Oh mon Dieu. Elle n'avait aucune envie de répondre. Elle n'était pas prête à gérer Cujo maintenant. Harper la regarda.

— Tu veux que j'aille ouvrir ou est-ce qu'on se cache derrière le canapé ?

— Allez, Drea. Je sais que vous êtes là, Harper et toi. Je ne pourrais pas partir même si je le voulais : Harper est tellement mal garée qu'elle bloque la moitié de la rue.

Harper jeta à la porte un regard noir.

— Je plaisante, Harper ! cria-t-il. Allez, crevette, s'il te plaît.

Harper ouvrit la porte.

— Écoute, Cujo, chuchota-t-elle. Si tu ne peux pas être présent pour elle, il vaut mieux que tu partes. Je te sortirai à coups de pied aux fesses s'il le faut.

La petite guerrière intrépide de Trent. Cujo l'attira à lui et l'embrassa sur la tête.

— Merci pour la mise en garde, Bruce Lee.

Jamais il n'oublierait l'image de Harper en train de se battre contre son agresseur, pendant que la police approchait de toutes parts pour l'arrêter.

— Je suis un gros con. Laisse-moi le lui dire de vive voix.

Harper le serra dans ses bras.

— Je n'avais pas vraiment envie de te faire partir à coups de pied aux fesses.

— Je sais.

Le salon ressemblait déjà davantage à un véritable salon. Une grosse partie du matériel médical avait disparu et le lit avait été poussé contre le mur. Voir Drea, du savon jusqu'aux coudes, en train de récurer les plinthes, lui fendit le cœur. Il s'accroupit à côté d'elle. Elle continua de frotter comme si sa vie en dépendait.

— Salut crevette.

Elle ne leva pas la tête. Il savait pourquoi : il l'avait ignorée. Il essaya de lui prendre son chiffon des mains mais elle l'en empêcha.

— Drea, ma belle. Regarde-moi.

Le soulagement l'envahit lorsqu'elle lâcha son chiffon et s'assit sur ses talons.

— Qu'est-ce que tu veux, Cujo ?

Ses yeux, injectés de sang, étaient soulignés par des cernes sombres.

— Je voulais savoir si tu tenais le coup.

*Et j'ai envie de te prendre sur mes genoux pour te serrer dans mes bras, mais je sais que tu n'es pas encore prête.*

— Ça va, répondit-elle.

Oui, bien sûr. Elle paraissait aussi fragile que du verre.

Drea se leva, puis franchit la porte d'entrée qu'il avait laissée ouverte. Il la suivit et la trouva assise sur les marches du porche, concentrée sur un caillou qu'elle faisait passer d'une main à l'autre.

— Pourquoi es-tu là ? Vraiment ? lui demanda-t-elle.

— Il fallait que je te voie. (Il lui prit le caillou des mains et s'en servit pour dessiner sur la marche, entre eux.) Je suis désolé pour ta mère.

Drea ramena ses genoux contre sa poitrine.

— Tu n'es pas venu, murmura-t-elle. Ça a duré des heures. Et tu n'es pas venu.

Pendant le trajet jusqu'à Miami, il n'avait pensé à rien d'autre qu'à ces quelques heures. Il ne pouvait imaginer trouver son père mort dans leur maison familiale. Songer que Drea s'était retrouvée seule à attendre une ambulance pendant que sa mère était en train de mourir l'avait rendu malade d'angoisse.

— Oui. Tes textos, tes appels... je suis désolé. Je me suis comporté comme un connard de première.

Il continua à dessiner sur la marche avec le caillou. Ils demeurèrent silencieux un moment, un temps que Cujo mit à profit pour mettre de l'ordre dans ses idées.

— Qu'est-ce qui s'est passé, Drea ? Pour ta mère ?

— Elle est tombée en essayant d'attraper quelque chose. Je pense qu'elle a enlevé son masque pour se lever, elle le faisait parfois. Le fauteuil a dû partir dans un sens et elle dans l'autre. Le choc provoqué par la chute, et le fait qu'elle n'arrivait pas à atteindre son oxygène...

Drea se mit à sangloter doucement. Cujo l'attira à lui et la serra fort.

— Oh, ma crevette... Ça craint, ma belle. Je sais.

Il lui caressa les cheveux, puis le dos.

— Je ne sais pas combien de temps elle est restée toute seule par terre, Cujo. J'aurais dû être là pour elle. Pas en train de travailler, dit-elle, des pleurs dans la voix.

— Tu n'avais pas le choix, Drea. Tu as fait ce qu'il fallait pour que vous ayez un toit au-dessus de la tête, que vous puissiez manger, qu'elle ait ses médicaments.

— Mais ce n'est pas la même chose que de lui tenir la main ou de passer du temps avec elle. J'étais trop en colère pour le faire. C'était vrai ce que tu as dit chez Connor.

— Arrête, Drea. Tu as fait du mieux que tu as pu. Personne ne peut te reprocher quoi que ce soit. De ce que j'ai vu de Rosa, elle était loin d'être facile.

— C'est vrai, confirma Drea d'une petite voix. Au moins, j'ai pu lui parler. Lui dire que je l'aimais. J'espère qu'elle le sait. Qu'elle le savait.

— Je suis persuadé que c'est le cas. J'imagine qu'à la fin on a envie de partir entouré des gens qu'on aime. Tu es tout ce qu'elle avait, Drea. Tu sais qu'elle t'était reconnaissante de t'avoir dans les moments importants.

Tout en gardant un bras autour d'elle, il continua son croquis.

— Où étais-tu ? demanda-t-elle.

Le ventre de Cujo se serra en entendant la tristesse que dénotait sa voix.

— Chez Connor. Je l'ai aidé pour un cours de paddle et ensuite on en a fait un peu tous les deux. On a assisté à un coucher de soleil splendide, j'aurais aimé que tu le voies.

Peut-être l'emmènerait-il là-bas pour un week-end.

— Tu as reçu mes messages ? demanda-t-elle.

Il aurait été facile de lui mentir. *J'avais oublié mon chargeur chez moi. Il n'y avait pas de réseau.* Des petits mensonges de rien du tout qui arrangeraient les choses en une fraction de seconde. Sauf que l'honnêteté était essentielle s'ils voulaient construire quelque chose ensemble. Drea méritait de savoir ce qui lui était passé par la tête, pour pouvoir comprendre pourquoi il se trouvait là, maintenant.

— J'ai reçu celui où tu me proposais de venir dîner, hier. J'aurais dû te répondre. Mais j'ai eu peur.

— Pourquoi ?

— Tu n'imagines pas tout ce qui s'est passé ces trente-six dernières heures. Je te raconterai, mais pas maintenant. Ce n'est rien comparé à ce que tu viens d'affronter. Mais ça m'a poussé à me questionner sur ce qu'on était en train de faire tous les deux. C'est ma faute, Drea. Je me suis comporté comme un connard égocentrique.

— La mort de ma mère t'a fait changer d'avis ?

Les yeux de Drea étaient humides. Une larme chemina doucement le long de sa joue. Cujo entoura son visage de ses mains et Drea s'appuya contre lui en fermant les yeux. Il essuya ses larmes du pouce.

— Non, répondit-il. C'est me rendre compte que j'étais un petit con qui m'a fait changer d'avis. C'est me rendre compte que je m'éloignais pour des

raisons qui n'existaient que dans ma tête. J'étais en train de réfléchir à ce que j'allais te dire quand j'ai appris pour ta mère.

— Petit con ? Moi j'aurais dit connard, lui lança-t-elle en souriant. Tu m'as manqué.

— Tu m'as manqué aussi, murmura-t-il en lui prenant la main. Terminé l'attitude de connard. Promis.

— Tu sais que je ne prends pas les promesses à la légère ?

— Oui, crevette. Je sais.

Ses larmes se remirent à couler lorsqu'elle regarda le dessin de Cujo. Encadrés dans un cœur se trouvaient leurs deux prénoms : « Brody et Andrea ». Comme au lycée.

## 14

Drea posa son téléphone sur la table basse de Cujo. Grâce au cousin de José, qui dirigeait l'entreprise de pompes funèbres, les obsèques auraient lieu mardi après-midi. Elle jeta un coup d'œil à la très courte liste d'invités. Ses yeux s'emplirent de nouveau de larmes. Elle prit un mouchoir en papier dans la boîte, un autre qui allait venir s'ajouter à la pile qui grandissait sur la table.

Cujo lui avait proposé de rester avec elle, mais Drea savait par Harper à quel point les vendredis pouvaient être chargés chez Second Circle. Elle était déjà reconnaissante qu'il la laisse habiter chez lui, elle n'allait pas l'empêcher en plus de gagner sa vie. Drea se traîna jusqu'à la douche et se délecta de l'eau chaude qui martelait son corps.

Lorsque Cujo posa ses clés sur l'étagère en verre de l'entrée, Drea était enveloppée dans un peignoir blanc moelleux, ses cheveux humides remontés en chignon.

— J'ai rapporté du chinois. j'espère que tu es nue, lança-t-il en agitant un sac en papier marron empli de nourriture aux effluves alléchants et une bouteille de vin blanc.

Drea bâilla et lâcha un petit rire triste. Cujo se pencha par-dessus le dossier du canapé puis l'embrassa longuement. L'inquiétude tirait ses traits. Il se rendit ensuite dans la cuisine, d'où il revint avec des assiettes et des couverts. D'humeur paresseuse, elle regarda Cujo installer le tout avant de se lever pour le rejoindre.

— Dure journée ? demanda-t-il en l'attirant à lui.

Drea sentit contre elle son corps robuste, rassurant, telle une ancre à laquelle se raccrocher.

— J'ai pris une décision pendant que tu étais au studio, lui annonça-t-elle en se reculant, coinçant une mèche derrière son oreille.

Cujo ouvrit les boîtes de nourriture, se débarrassant des couvercles et des

petits sachets de sauce soja dégueulasse que les restaurants chinois vous refourguaient systématiquement. Il tendit des baguettes à Drea.

— Quoi ? dit-il en lui apportant une chaise, avant de lui dérober un baiser.

— Je ne peux pas laisser tomber L.A., déclara Drea en pianotant des doigts sur la table en verre. Il faut qu'on aille parler à Carter, qu'on sache s'il est certain que la mort de Walter a été causée intentionnellement.

— Poulet aigre-doux, dit Cujo en lui passant la boîte. D'accord, on ira le voir demain.

— Si c'était moi qui menais l'enquête, je dirais qu'il y a trois pistes à explorer. D'abord, qui est L.A. ? (Drea se servit une généreuse portion de poulet, à laquelle Cujo ajouta du riz.) La deuxième : qu'est-ce qui pourrait prouver que les informations données à l'audition d'attribution des permis étaient fausses ? Enfin, comment prouver que ce qu'ils font sur le site est plus dangereux que ce qu'ils sont autorisés à faire ?

Elle goûta au poulet et gémit de plaisir. Cujo lui sourit.

— Tu n'étais pas censée te reposer aujourd'hui ? Regarder des films, dormir ? Tout ça peut attendre après l'enterrement de ta mère.

— Le sommeil, c'est surfait. Je n'arrête pas de rêver de ma mère. Et j'ai passé des coups de fil pour les obsèques. Je me suis dit que si je réfléchissais à cette histoire, ça m'empêcherait de penser au reste.

— Je comprends, crevette, dit Cujo en mangeant une bouchée de poulet.

Drea se couvrit la bouche. Elle avait trop mangé. Cujo éclata de rire tandis que Drea souriait malgré elle.

— Tu avais faim, dis donc.

Drea avala sa bouchée.

— Très. Désolée. Il y a une quatrième piste. Comment prouver qu'ils tuent des gens pour couvrir leurs agissements ? Et le gouverneur est-il réellement impliqué ?

— Ça fait cinq.

Drea leva les yeux au ciel.

— Tu vois ce que je veux dire. J'ai lu tous les documents deux fois et aucun d'eux n'est vraiment compromettant. Tout est uniquement fondé sur des hypothèses ; il n'y a rien de solide.

— Tu te rappelles quand même qu'un type nous a menacés d'un flingue à cause de tout ça ?

— Je sais. Mais tu n'es pas curieux de savoir comment toutes les pièces s'imbriquent ensemble ?

Cujo secoua la tête.

— Avant que tu me dises que le coupable est le directeur de la fête foraine,

Véra, il faut d'abord qu'on évalue les risques. Je ne suis pas sûr que ça vaille la peine d'y laisser la vie.

— *Scooby Doo* ? Tu es sérieux ? répliqua Drea en gloussant – qu'est-ce que c'était bon de rire !

Ils continuèrent de dîner en silence. Cujo lui resservit du vin.

— Je n'ai pas envie de provoquer quoi que ce soit de grave, mais j'ai le sentiment qu'il faut que j'épuise toutes les hypothèses.

Elle posa sa fourchette, enfin repue.

— Je comprends, dit-il en approchant sa chaise, se penchant pour l'embrasser.

Drea sentit son cœur s'emballer au contact des lèvres de Cujo pressées contre les siennes.

— On ira voir Carter ensemble, conclut-il.

Drea guida alors la main de Cujo à l'intérieur de son peignoir et vit son regard étinceler lorsque ses doigts lui effleurèrent les seins.

— Tu es nue là-dessous depuis tout à l'heure ?

La soulevant par les coudes, il la fit se lever, puis pivoter pour l'avoir face à lui, les hanches appuyées contre la table. D'un geste rapide, Cujo défit la ceinture du peignoir. Drea glissa ses mains dans ses cheveux. Il plongea alors ses mains chaudes à l'intérieur du peignoir et l'ouvrit, révélant le corps nu de Drea.

Il arrêta ses mains dans le creux de ses reins et appuya son front contre le ventre de Drea, son souffle venant lui chatouiller la peau. Elle lui massa doucement le cuir chevelu du bout des doigts.

— Désolé, Drea. Tu as traversé tellement d'épreuves. (Il fit courir ses mains sur son ventre, la faisant chavirer. Il se recula.) Et tu dois être au boulot dans deux heures.

Il entreprit de refermer le peignoir.

— S'il te plaît, souffla-t-elle alors.

La tendresse infinie qu'elle décela dans le regard de Cujo était plus parlante encore que ses mots. Elle l'embrassa sur la tête en silence, immobile.

Il fit glisser le peignoir sur ses épaules et le regarda tomber au sol.

Au lieu des ébats fougueux auxquels elle s'était attendue, Cujo œuvra sur son corps tout doucement. Il la mordilla ici et là, puis la lécha de manière incroyablement érotique. Lorsqu'il arriva à ses seins, Drea crut qu'elle allait exploser.

Il la souleva dans ses bras tout en continuant à l'embrasser. Elle posa la tête sur son épaule tandis qu'il l'emmenait jusqu'à la chambre. La couette lui parut fraîche lorsque Cujo l'y allongea.

Il sortit son téléphone de sa poche et y brancha un câble. De la musique se déversa alors des haut-parleurs, quelque part près de la commode. Qu'est-ce que c'était ? Un son de cuivres et de batterie résonna dans la pièce.

— Frank ? devina-t-elle tandis que Sinatra entonnait *For Once in My Life*.

Cujo savait exactement ce dont elle avait besoin.

— Oh oui, dit-il en défaisant les boutons de sa chemise, tout en ondulant des hanches au rythme de la musique.

Il tira alors les pans de sa chemise hors de son pantalon et l'ouvrit en grand, mettant à nu son torse sublime.

*For once in my life, I have someone who needs me.* « Pour la première fois de ma vie, quelqu'un a besoin de moi. » Cujo interrompit son strip-tease pour donner à Drea un tendre baiser.

Elle ne put s'empêcher d'éclater de rire lorsqu'il décrivit un tour sur lui-même. Il lui jeta un regard par-dessus son épaule tout se débarrassant lentement de sa chemise, dénudant tout doucement ses incroyables tatouages. Les manches, très serrées, restèrent coincées au niveau de ses biceps. Drea se cacha à moitié les yeux, grimaçant en voyant Cujo se débattre avec sa chemise – ou plutôt sa camisole. Cujo tira sur la manche.

— Allez, bon sang, jura-t-il, réussissant enfin à s'en libérer. Ah !

Il fit tournoyer la chemise en larges cercles au-dessus de sa tête avant de la lancer sur Drea, qui la rattrapa.

D'un petit coup du poignet, il se débarrassa de sa ceinture et l'envoya valser vers l'armoire. La lente descente de sa fermeture Éclair laissa apparaître un boxer noir. Cujo sautilla sur un pied, tentant d'enlever sa botte. S'il avait le corps d'un Chippendale et la beauté d'un mannequin, en revanche il avait la grâce d'un hippopotame. Ce grand gaillard était en train de se ridiculiser juste pour elle.

— C'était nettement plus réussi dans ma tête, admit-il en riant.

Après avoir enfin enlevé ses bottes puis ses chaussettes, il se posta au pied du lit, jambes écartées et bras en l'air.

Drea rampa jusqu'à lui, glissa ses deux mains dans son boxer et tira, libérant son érection.

Cujo ôta rapidement le reste de ses vêtements et rallongea doucement Drea sur la couette. Il lui attrapa les pieds, les attira ensemble et les leva pour les embrasser.

— Alors... un strip-tease, hein ? souffla-t-elle pendant qu'il lui mordillait la cheville.

— Oh, c'est pour moi que je l'ai fait, ma belle.

Drea éclata de rire.

— Tu es sérieux ?

— Oui, dit-il. (Il lui écarta les jambes et se positionna entre elles.) Parce que maintenant, tu m'en dois un aussi !

— Tu n'es pas obligé de venir voir Carter avec moi.

Cujo contemplait l'ondulation des hanches de Drea. La façon dont elle enfilait son jean au-dessus d'une culotte en coton – tout simple mais incroyablement sexy – lui procura une érection immédiate.

Ce qui le ramena à l'objet de leur désaccord. Il n'était pas *obligé* d'y aller avec elle, mais hors de question de laisser à Carter une occasion de la draguer.

— Premièrement, c'est toujours un plaisir de *venir* avec toi, dit-il en levant les sourcils, et elle se mit à rire. Et deuxièmement, ça ne me dérange pas. Je ne commence à bosser que dans deux heures.

C'était vendredi et, pour une fois, aucun d'eux ne travaillait le matin. Drea passa un tee-shirt du café, enfila plusieurs bracelets et alla jusqu'au miroir en pied pour appliquer son rouge à lèvres.

Cujo eut un petit rire. L'idée de vivre avec une femme lui avait toujours paru totalement étrangère, jusqu'à très récemment. Pourtant, Drea se trouvait chez lui, et il n'arrivait plus à imaginer sa maison sans elle.

Elle finit de se coiffer et pivota, lui adressant un sourire ravageur. Bon sang, elle était magnifique.

Ils se rendirent jusqu'au poste de police en voiture et trouvèrent une place libre. C'était peut-être vieux jeu, mais il adorait aider Drea à monter et descendre de son pick-up.

Cujo comprenait le besoin qu'éprouvait Drea de retrouver cette femme, et lui était tout aussi avide de mettre la main sur l'enfoiré qui avait eu l'idée de les menacer d'un flingue. Cependant, les risques que Drea était prête à prendre pour localiser des gens qui connaissaient cette femme l'inquiétaient. Essayer de savoir ce qui était advenu d'elle était la bonne chose à faire, mais cette quête laissait Drea vulnérable, ce qui ne plaisait pas du tout à Cujo.

Une fois à l'intérieur du bâtiment, ils demandèrent à voir Carter. Il ne les fit pas attendre et apparut, un dossier à la main.

— Mademoiselle Caron, monsieur Matthews. Que puis-je faire pour vous ?

Il leur serra la main, puis les guida dans un long couloir étroit et les fit entrer dans une salle de réunion, où ils s'attablèrent.

— Je me demandais s'il y avait eu des progrès dans l'enquête sur la disparition de la cliente du café ? commença Drea.

— Je suis navré, répondit Carter. Nous n'avons pas de pistes. Et à ce stade,

je ne pense pas que nous en aurons. Dans les affaires de disparition, les quarante-huit premières heures sont les plus cruciales. Si on ne les retrouve pas dans ce laps de temps, ou si on n'identifie pas au moins des suspects potentiels, les chances de résoudre le cas diminuent de façon très significative.

Les épaules de Drea s'affaissèrent. Cujo lui prit la main.

— Je n'arrive pas à croire qu'elle se soit volatilisée. Ni que personne ne tienne suffisamment à elle pour signaler sa disparition.

— Et l'avocat ? intervint Cujo. Vous avez une idée de ce qui lui est arrivé ?

— Walter Tobias était associé principal chez Tobias, Jasper et Wu. Il était spécialiste des questions environnementales et défendait régulièrement de façon bénévole des dossiers pour le compte de communautés affectées par des grosses entreprises. Nous avons parlé à M. Wu, qui nous a confirmé que Walter Tobias travaillait sur une affaire importante de malversations contre une compagnie d'énergie. Il m'a aussi révélé que M. Tobias envisageait de se pencher sur l'opération Cleffan évoquée dans les documents.

— Est-ce qu'il a été assassiné ? demanda Drea.

— Oui. Ses freins ont été trafiqués.

Carter n'alla pas plus loin.

— Vous savez qui a fait ça ? demanda Cujo.

Il était désolé pour L.A., mais la femme assise à côté de lui lui importait beaucoup plus. Tout ce que Cujo souhaitait, c'était mettre la main sur les personnes qui voudraient éventuellement du mal à Drea.

— Pas encore. Mais un voisin a aperçu quelqu'un dans leur rue ce soir-là et a pu donner une description relativement précise à nos collègues, expliqua Carter en sortant un dessin de son dossier.

Cujo retint son souffle, s'attendant à découvrir le visage de Serpent. Drea poussa un petit cri.

— Rondo Hatton, murmura-t-elle.

— Tu le connais ? dit Cujo.

— Non, mais d'après Gilliam, MacArthur pensait être suivi par un type qui ressemblait à Rondo Hatton. C'est un acteur des années 1930 et 1940. Il souffrait d'une maladie dont je ne me rappelle pas le nom mais qui donne un visage déformé, un peu comme celui-là. Gros nez, bosses sous la peau, et front proéminent.

— Bien, reprit Carter. Je me suis aussi entretenu avec la police canadienne d'Alberta. Ils m'ont confirmé que la voiture de MacArthur avait été délibérément poussée. Ils ont trouvé des traces de lutte, mais pas de témoin.

— MacArthur et Gilliam Gillespie se sont parlé, déclara Drea. Mike lui a décrit la personne par qui il pensait être suivi. Gilliam m'a dit qu'il l'avait dit à

la police.

Carter marmonna dans sa barbe quelque chose à propos de quelqu'un qui n'avait pas fait son boulot.

Établir des liens était positif, non ? Cujo espérait ardemment que les pièces du puzzle allaient être assemblées rapidement et que personne d'autre ne serait tué. Et surtout pas la jeune femme intelligente et sexy à sa gauche qui semblait bien partie pour résoudre cette affaire toute seule.

— Est-ce que vous avez approfondi les recherches sur les autres documents ? Est-ce que la police canadienne a réussi à déterminer si le gouverneur se trouvait derrière la société coquille qui a investi dans Cleffan ?

Drea posa le dessin sur la table.

— Cette partie de l'enquête a été confiée à un autre service.

Carter n'en dit pas plus, mais Cujo ressentit son agacement.

— J'ai cependant pu jeter un coup d'œil à l'ordinateur portable de Walter avant de devoir transmettre le dossier, ajouta-t-il.

— Transmettre le dossier à qui ?

— À la police fédérale. Disons juste ça.

— Et ? s'enquit Cujo.

— Son agenda indiquait un rendez-vous à 8 heures avec une personne répondant aux initiales L.A.

Cujo inspira doucement. D'accord. Donc maintenant, Walter était lié à Mike via Rondo. Et L.A. était de toute évidence liée à Walter via ce rendez-vous.

Il prit la main de Drea, qu'il serra fort. Plus vite cette affaire serait résolue, plus vite Drea serait en sécurité.

Et le plus tôt serait le mieux.

Existait-il plus doux spectacle qu'une jeune femme sexy endormie dans votre lit ?

Cujo relâcha la serviette autour de sa taille et se frotta les cheveux pour les sécher. Drea était venue se blottir dans son lit vers 4 heures du matin, après avoir fini son service à l'hôtel. Cujo s'était éclipsé pour se rendre à la salle de sport et était rentré avant qu'elle soit réveillée. Généralement, il aimait ouvrir le studio le samedi, mais à cet instant précis il n'en avait aucune envie.

Il y avait quelque chose de profondément érotique dans la manière dont les draps blancs s'emmêlaient entre ses jambes bronzées. Oui, Drea arrivait à l'exciter même en dormant.

En allant jusqu'à l'armoire pour y prendre un jean, il se cogna l'orteil dans le bas du lit.

— Putain ! jura-t-il en s'attrapant le pied.

Il entendit les draps se froisser, puis un léger gémissement. Drea s'étira et ouvrit un œil.

— Ça va, bébé ? dit-elle.

— Salut, crevette, marmonna-t-il les dents serrées. Désolé de t'avoir réveillée.

Il se glissa sur le lit pour embrasser Drea, mais elle se recula et se couvrit la bouche.

— Haleine matinale, murmura-t-elle. Désolée.

— Je m'en fous, dit-il en passant une main derrière son cou, avant de l'embrasser.

Il fit danser ses doigts au-dessus de l'élastique du caleçon d'homme qu'elle portait. Si elle savait l'effet que ça lui faisait...

— Bien dormi ? demanda-t-il, toujours inquiet pour elle.

— Pas mal.

Drea bâilla et s'étira de nouveau. Elle effleura ses tétons, petits bourgeons durcis sous son débardeur léger. La coquine.

— Fais gaffe, crevette. Bon, j'ai préparé le petit déjeuner. Pas de kale dans le smoothie aujourd'hui – petite récompense. J'ai aussi acheté des *pastelitos*, comme tu aimes.

— Fromage frais ?

— Ouais. Goyave et ananas.

— Mmmh, fit-elle, le regard braqué sur son sexe.

Il ne pourrait être tenu responsable de ses actes si elle continuait comme ça. Il était tout dur, mais aussi un putain de gentleman. Drea avait besoin de dormir. Alors il se recula légèrement.

— Comment tu te sens ?

— Affamée, dit-elle, tout sourires.

— Allons manger alors.

Il lui tendit une main pour l'aider à sortir du lit, mais à la place elle l'attira à elle.

— Brody, souffla-t-elle en lui prenant les mains pour les glisser dans son short.

Inutile de lui dire deux fois. Elle était déjà tellement mouillée – prête à l'accueillir.

— Affamée pour autre chose ?

Elle approuva d'un hochement de tête. Il lui enleva son débardeur et elle arquait son corps contre lui pendant qu'il lui suçotait un téton.

Elle se tortilla et lui tira les cheveux. Cujoo, lui, était occupé à couvrir ses

seins de baisers. Quel que soit le nombre de fois où ils jouiraient ensemble, ce ne serait jamais suffisant. Tout chez Drea l'excitait. Le goût de sa peau. La manière qu'elle avait de gémir lorsqu'il la mordillait tout doucement. La façon dont elle s'ouvrait à lui, aussi impatiente que lui de jouir avec lui. Il adorait se perdre avec elle...

Il se plaça entre ses jambes, descendant plus bas sur le lit. Elle s'offrait à lui, magnifique. Il lui écarta les lèvres et les lécha délicatement, brûlant de l'entendre prononcer son nom.

— J'adore ton goût, Drea, marmonna-t-il.

Il entreprit ensuite de la caresser et de la lécher simultanément. Elle frissonna et lui griffa les bras, le souffle court. Il n'avait jamais réalisé à quel point il pouvait s'approcher du paradis, pas jusqu'à l'arrivée de Drea. Pas jusqu'à ce qu'il l'ait goûtée pour la première fois. Il donna des petits coups de langue autour de son clitoris, puis glissa un doigt en elle, conscient que chacun de ses gestes la rapprochait un peu plus près de l'orgasme.

Il la sentait vibrer sous sa langue. Il enfonça de nouveau son doigt en elle, mouvement qui lui fit cambrer le dos. Elle lui agrippa les cheveux et il ne put retenir un sourire en la sentant se plaquer tout contre lui. Il adorait la voir mettre sa pudeur de côté et aller chercher ce qu'elle voulait.

— Brody ! cria-t-elle.

Le meilleur son au monde.

Drea se rallongea, épuisée, tentant de reprendre son souffle. Ses cheveux emmêlés s'étaient étalés sur l'oreiller. Cujo alla s'adosser contre la tête de lit. Sa queue palpait douloureusement.

— Je n'avais jamais compris le délire « avoir tellement envie de quelqu'un que c'en est douloureux ». Mais Drea, ma belle, je peux te dire que là j'ai mal.

Il allait ouvrir le tiroir où se trouvaient les préservatifs, mais Drea l'arrêta.

— Laisse-moi...

Elle se pencha au-dessus de lui et il sentit son souffle chaud lorsqu'elle lui lécha le bout du sexe, sa langue tournoyant autour de son gland. Tout, dans la pièce, se résuma soudain à ce point de contact. Pourquoi s'était-il refusé ce plaisir après son opération ?

— Putain, Drea...

Il s'abîma dans la perfection de la bouche de Drea. Tout en faisant glisser sa langue sur sa queue, elle posa une main sur ses testicules. Il tressaillit, mais ce n'était qu'une réaction naturelle, n'est-ce pas ? Elle les embrassa alors tour à tour, avant de les lécher et de les sucer. Cujo retint son souffle. Il fallait qu'il la touche. Il lui empoigna les cheveux.

— Tu es parfait, Brody, lui dit-elle, ses yeux noisette rivés sur lui.

Ses lèvres s'entrouvrirent et elle le prit en bouche, encore et encore. C'était doux et humide. Elle enroula ses doigts à la base de son sexe. Une vision qui le fit dérailler.

Son cœur s'arrêta.

Elle suçait plus fort, fit glisser sa main sur toute la longueur de sa queue.

— Drea... Je t'en supplie...

Il serra plus fort les cheveux de Drea lorsqu'elle accéléra le rythme. Sentait-elle les pulsations de son sexe pendant qu'elle le suçait ?

— Il faut que tu..., souffla-t-il, se retirant légèrement pour qu'elle se recule.

Elle l'excitait tellement qu'il n'arrivait plus à formuler de pensées cohérentes.

— Ah, putain !

Il jouit violemment et la regarda avaler tout ce qu'il avait à lui donner. Drea le lécha pour le nettoyer, après quoi Cujo l'attira contre son torse, où elle se lova pour son plus grand plaisir. Son cœur battait à cent à l'heure.

— Tu veux que je te dise un truc dingue ? lui dit-il.

— Quoi ? dit-elle en déposant un baiser juste au-dessus de son cœur.

— C'est la première fois que je... enfin, tu sais.

— Comment est-ce que tu peux encore avoir des premières fois dans ce domaine ?

Cujo attrapa la couette, dont il les recouvrit tous les deux.

— Opération, chimio... tout ça, c'était dur. Quand j'ai commencé à me sentir mieux, je n'arrivais pas à... (Il se couvrit les yeux d'un bras.) Je n'y arrivais pas.

Il poussa un soupir, roula sur le côté pour lui faire face.

— À dix-huit ans, je n'arrivais pas à avoir d'érection et je trouvais mon anatomie bizarre.

Drea lui caressa le menton du bout des doigts.

— Je me demandais si je pourrais refaire l'amour un jour. Tous les médecins disaient que c'était normal, mais j'étais quand même inquiet.

— Tu t'es bien rattrapé, fit remarquer Drea en gloussant.

— Justement. Quand tout ça s'est remis à fonctionner normalement, j'étais tellement soulagé que j'ai voulu me prouver que je n'étais pas cassé. J'ai rattrapé le temps perdu. Mais je n'ai jamais ressenti ce que je ressens avec toi.

Il mêla ses doigts à ceux de Drea, puis embrassa chacun d'eux.

— J'ai fait de la chirurgie reconstructrice. Mais je n'ai jamais... enfin, je n'ai jamais voulu que les filles... merde. Ça craint.

*Au secours, achevez-moi tout de suite,* songea-t-il.

Drea suivit du doigt sa cicatrice située sous le sternum.

— Comment tu expliquais ça ?

— Accident d'escalade.

— Tu en fais ?

— Oui. (Il la serra un peu plus fort contre lui.) Je n'ai jamais rien dit à personne pour le cancer. Ça casse un peu l'ambiance comme sujet. (Ils restèrent silencieux un moment.) Tu as été géniale, au fait.

— Tu viens de m'avouer que tu n'avais pas d'objet de comparaison.

— Je n'ai pas besoin d'en avoir.

Sentant son sexe durci à nouveau, il guida la main de Drea entre ses jambes pour qu'elle comprenne à quel point elle était parfaite.

— Tu me crois, maintenant ? dit-il en la plaquant sur le dos. À ton tour, crevette.

## 15

Drea prit une nouvelle assiette de *pastelito de guayaba* sur le comptoir. Elle en mit un dans sa bouche et, prenant le temps de savourer la garniture à la goyave, entreprit d'en proposer aux invités. Elle devait une fière chandelle à José. Elle ne pourrait jamais le remercier assez pour tout ce qu'il avait fait pour elle. Il avait refusé qu'elle le paie pour le buffet, l'avait remplacée au café et avait demandé à son cousin, qui dirigeait l'entreprise de pompes funèbres, de tout faire pour que l'enterrement soit organisé le plus vite possible.

Il y avait de grandes chances pour que les pieds de Drea ne lui pardonnent jamais. Elle n'avait qu'une hâte : enlever ses escarpins noirs.

— Andrea, *pequeña*.

Drea lissa sa robe de sa main libre.

— Bonjour, madame Hernandes. Merci d'être venue.

Leur voisine n'habitait que quatre maisons plus loin, mais avait beaucoup de mal à marcher.

— Votre ami m'a aidé à monter les marches. *Qué niño tan hermoso*.

Drea n'allait certainement pas la contredire. Elle jeta un coup d'œil en direction de Cujo, appuyé contre un mur, en pleine discussion avec Trent. C'était effectivement un très bel homme.

Mme Hernandes prit un *pastelito* sur l'assiette et Drea lui tendit une serviette.

— Que Dieu bénisse ta maman, *pequeña*. Qu'Il soit témoin de ses difficultés et la récompense dans Son Royaume.

— Amen, répondit Drea, parce que c'était ce qu'il fallait dire.

— Tu es une gentille fille. *Una buena chica*. (Mme Hernandes lui tapota le bras.) Tu as fait ton devoir. Maintenant, il faut que tu vives ta vie.

Si seulement elle savait ce dont elle avait envie. Elle avait toujours eu de bons résultats en anglais, mais contrairement à Harper, elle n'avait pas la fibre

pour enseigner. À une époque, elle avait envisagé d'écrire un livre. Mmmh. Pourquoi pas. Elle n'était pas mauvaise en maths, sans pour autant être suffisamment douée pour poursuivre dans cette voie.

Il y avait plus de monde que ce qu'elle avait prévu. Celine était venue avec des amis de la famille. M. Escudero était installé dans le canapé. Une dizaine d'autres voisins, Trent et Harper, quelques personnes qui étaient allées à l'école avec Rosa, et Dina, qui dirigeait le centre d'accueil de jour dans lequel sa mère se rendait avant d'être trop malade.

Cujo croisa son regard. D'un mouvement de tête, il l'encouragea à venir à lui. Les *pastelitos*. Il en avait déjà mangé cinq. Elle plissa les paupières et il eut une petite moue en retour.

— Très bien, dit-elle en se dirigeant vers lui.

— Ah. Je savais bien que tu m'appréciais. (Il enfourna une pâtisserie entière dans sa bouche et mastiqua.) C'est délicieux, putain.

— On est à un enterrement, mec, dit Trent en lui donnant un coup dans le ventre, avant de prendre une pâtisserie à son tour.

— Désolé, Drea, marmonna Cujo.

Elle disparut alors dans la cuisine pour aller chercher du café.

— Drea, est-ce que je peux vous parler une minute ?

M. Ibarra se tenait dans l'encadrement de la porte, engoncé dans un costume beaucoup trop petit pour lui, tamponnant à l'aide d'un mouchoir les gouttes de transpiration qui perlaient à ses tempes dégarnies. Il tenait sous le bras un dossier en papier kraft et sentait le pain – il travaillait juste au-dessus d'une boulangerie.

— Bien sûr, dit Drea en reposant la cafetière.

— Tout d'abord, je vous présente mes sincères condoléances. Votre mère m'a appelé il y a plusieurs années pour me demander de l'aider à mettre ses affaires en ordre. Elle avait souscrit une petite police d'assurance pour les frais d'obsèques.

— Qu'est-ce qu'elle couvre exactement ? s'enquit Drea.

M. Ibarra lui passa une brochure, qu'elle parcourut rapidement.

— Il s'agit d'une formule assez simple, qui couvre le prix du cercueil, la crémation... La procédure à suivre est détaillée à l'intérieur.

Drea n'avait trouvé aucune allusion à une assurance dans les dossiers de sa mère, mais elle lui adressa des remerciements silencieux. Toute aide serait la bienvenue. Drea s'en était tenue au strict minimum pour les obsèques. Elle avait réussi à payer l'acompte, mais avait été contrainte de demander à José une grosse avance sur salaire pour pouvoir régler la totalité de la facture.

— Quant à son testament, il est très simple. Elle vous laisse tout. Je peux

vous recommander un comptable qui pourra vous aider à y voir plus clair.

Embaucher un comptable était coûteux ; un luxe qu'elle ne pourrait pas se permettre.

M. Ibarra fit alors glisser une enveloppe à travers la table. En découvrant son nom rédigé à la main par sa mère, Drea sentit les larmes lui monter aux yeux.

— Votre mère m'a téléphoné récemment et je suis venu la voir. Elle nous a confié cette lettre afin que nous la gardions en lieu sûr. Il ne s'agit là que d'une copie.

— Combien ma mère vous doit-elle pour tout cela, monsieur Ibarra ?

— Oh, rien du tout, Drea. Ma femme et elle étaient à l'école ensemble mère. Elles ont été très proches à une époque. Avec le recul, nous aurions tous les deux aimé pouvoir vous aider davantage lorsqu'elle était encore là. Je suis vraiment navré, Andrea.

M. Ibarra quitta la pièce. Drea scruta l'enveloppe qu'il venait de laisser sur la table. Elle aurait dû aller proposer du café aux invités, mais elle brûlait de lire les mots écrits par sa mère.

Drea attrapa l'enveloppe, la décacheta et en sortit une feuille de papier.

*Chère Andrea,*

*Je suis désolée. Jamais je n'aurais dû être un tel poids pour toi. Mais tu t'en es tirée à merveille, ma chérie. Je sais à quel point cela a été difficile. Et je ne t'ai pas aidée quand j'aurais pu le faire, ou dû le faire. Je suis fière de toi, de la jeune femme intelligente, compétente et responsable que tu es devenue.*

*Pardonne-moi, Andrea. Je voulais tellement plus pour toi que ce que j'ai pu te donner. Vis ta vie, fais tout ce que je t'ai empêché de faire.*

*Je t'aime,*

*Maman*

Lorsque Cujo trouva enfin Drea, elle contemplait un morceau de papier qu'elle tenait dans sa main tremblante, tout en se mordillant le pouce.

— Ça va, crevette ? dit-il en la prenant par les épaules.

Aussitôt, elle se tourna et enroula un bras autour de sa taille.

— Qu'est-ce qui se passe ? C'est quoi, cette lettre ? demanda-t-il. Enfin, tu n'es obligée de me dire. Je ne veux pas être indiscret.

Elle lui tendit la lettre, qu'il lut rapidement.

— Wow.

— Oui..., dit Drea en laissant échapper un long soupir. Le notaire vient de me la donner.

— Comment tu te sens ?

— Pourquoi n'a-t-elle pas pu me dire toutes ces choses quand elle était vivante ? Pourquoi a-t-elle écrit ces mots sur un bout de papier pour les donner

ensuite à un quasi-inconnu ? En quoi était-ce plus facile ? Elle aurait pu me parler n'importe quand, plutôt que de toujours me demander ce qu'il y avait au dîner.

Cujo approcha Drea plus près de lui.

— Je ne sais pas, Drea. J'imagine que les choses qui ont le plus d'importance sont aussi les plus difficiles à dire. J'ai failli laisser tomber, pour nous deux, à cause de tout ce qui se passait d'autre dans ma vie. Ça semblait plus facile de mettre de la distance entre nous que de te dire ce que je ressentais. Ta mère avait peut-être le même problème.

— Donc ça vient de moi. C'est difficile de me parler ?

— Non, Drea. Ça venait de moi. J'avais des trucs à régler dans ma tête avant de pouvoir te parler. Ta mère n'a peut-être pas eu le temps, tout simplement.

Drea appuya son front contre son torse. Harper déboula alors dans la cuisine, Trent sur ses talons.

— Est-ce qu'il reste du café ? lança-t-elle. Oh, désolée.

— Je vais en préparer, répondit Drea en serrant la cuisse de Cujo.

— Je m'en occupe, dit Harper en sortant le filtre de la cafetière, avant de le jeter à la poubelle. Est-ce que ça va, Drea ?

— Les dernières semaines ont été rudes. Entre la cliente du café, Serpent, ma mère..., expliqua Drea en rinçant la carafe.

— Ça en est où d'ailleurs, cette histoire ? demanda Trent.

— On est allés au poste de police l'autre jour, répondit Cujo. Ils ne connaissent pas encore l'identité de la femme, mais ils ont avancé sur d'autres choses.

Il les informa des derniers rebondissements concernant Mike, Walter, et le reste.

— C'est du lourd tout ça, dit Trent. Ça te fait beaucoup de choses à gérer, Drea.

Trent la serra dans ses bras. Cujo fut ému de voir son meilleur ami aussi inquiet pour sa copine, mais il savait qu'il réagirait de la même manière s'il s'agissait de Harper.

— Drea. *Pequeña*.

— Oui, madame Hernandes ?

Cujo se précipita vers elle pour l'aider à entrer dans la cuisine. Elle lui tapota la joue.

— Tu es vraiment un gentil garçon. Nous sommes plusieurs à partir, Drea.

Ils escortèrent Mme Hernandes jusqu'à l'entrée. Cujo resta au côté de Drea pendant que les invités la saluaient.

— Au revoir, ma chérie, dit Mme Hernandes en lui serrant fort la main.

Peut-être que maintenant tu pourras aller à l'université, comme tu l'as toujours voulu.

— Que Dieu bénisse ta mère, Andrea. Dis-moi si tu veux le numéro de téléphone de Juanita à la fac. Elle serait plus qu'heureuse de te renseigner sur le processus d'inscription, déclara M. Ibarra en serrant les mains de Drea et Cujo.

— Tu sais, la femme de Raoul vient d'obtenir sa licence d'agent immobilier, l'informa Dina. Je suis sûre qu'elle serait heureuse de t'aider si tu décidais de vendre la maison.

Il fallait qu'ils discutent, Drea et lui. Cujo n'avait aucune idée de ce que voulait Drea, mais il était évident que tout le monde la poussait à faire des études. Il adressa un signe de tête à Trent.

— Oui, bon, Harper et moi on va y aller aussi.

— Non, chéri. Il faut que j'aide Drea à ranger, répondit Harper en commençant à ramasser les gobelets en plastique rouge.

— Ce n'est pas la peine, assura Drea. Je m'en occuperai plus tard.

— Tu es sûre ?

— Oui. J'ai besoin de dormir un peu.

Après avoir serré Drea dans leurs bras, Trent et Harper partirent. La maison était silencieuse, à mille lieues de l'ambiance de la journée. Drea ne s'était pas assise depuis le petit déjeuner. Elle était tellement épuisée qu'elle était à deux doigts de s'écrouler sur place.

— Laisse tout ça. Viens avec moi deux secondes, dit Cujo en lui prenant la main, la conduisant jusqu'au petit escalier en bois qui menait au jardin.

Celui-ci était envahi de mauvaises herbes hautes ; la clôture était cassée par endroits et la terrasse en béton présentait de nombreuses fissures.

— Juste pour que tu saches, dit Cujo en s'asseyant sur les marches avec Drea. Je suis heureux que la première impression que j'ai eue de toi ne soit pas la bonne.

Drea rit et s'appuya contre son corps tout chaud.

— Est-ce que tu vas me dire ce que c'était ?

— Je ne crois pas, non. J'ai envie de faire l'amour ce soir. Ou maintenant. Ou à un moment entre les deux.

— Moi aussi je me suis trompée à ton sujet.

Elle se tourna alors vers lui, et il ne put résister à l'envie de l'embrasser.

— Qu'est-ce que tu vas faire maintenant, crevette ? Tout le monde a l'air de penser que tu vas partir.

Drea laissa échapper un soupir.

— Honnêtement, je n'en sais rien. Pendant très longtemps, je n'ai eu qu'une

envie : partir d'ici. J'étais tellement jeune quand j'ai commencé à m'occuper de ma mère. Et maintenant qu'elle n'est plus là, je ne sais pas vraiment ce que je vais faire. Cela dit, je n'ai pas encore les moyens de faire quoi que ce soit.

Cujo l'entoura de ses bras.

— Je sais que tout ça est très nouveau. Toi et moi. Mais... (Il espérait ne pas la faire flipper.) Quand tu auras décidé de quoi tu as envie, est-ce qu'on pourra réfléchir à l'endroit où on irait ensemble ?

— Tu quitterais Miami ? dit-elle, surprise.

— Ce ne serait pas mon premier choix, mais si je devais choisir entre rester à Miami sans toi et être avec toi, tu l'emporterais.

C'était la vérité. L'idée de s'éloigner de ses frères, de Trent et du studio ne l'enchantait pas, mais ce n'était rien comparé au brasier qui enflammait ses entrailles quand il pensait à l'éventualité de Drea partant sans lui.

— Tu n'es pas en train de me caresser dans le sens du poil, Brody ?

Il haussa les épaules, de façon volontairement nonchalante.

— Non, par contre j'ai très envie de te caresser tout court.

— Tu tiens vraiment à moi, hein ?

Oui, et il se retint d'utiliser les trois mots qu'il avait envie de prononcer pour le lui exprimer.

— Oui, crevette. C'est le cas.

## 16

En pilote automatique, Drea ouvrit les yeux au son de son réveil et commença à dérouler dans sa tête les tâches qu'elle réservait à son jour de congé, dont la liste était aussi grande que la pile de vaisselle chez José's. D'abord, mettre en route une machine. Il fallait qu'elle enlève les draps, en commençant par ceux de sa mère vu que...

Le chagrin s'abattit violemment sur elle. L'enterrement, la veille. Un cruel et douloureux rappel de l'absence de sa mère. Rosa n'était pas dans la chambre de fortune du rez-de-chaussée, à se plaindre du bruit produit par le vieux réservoir à oxygène. Elle n'était pas dans la cuisine, pestant qu'il n'y avait presque plus de jus d'orange. Elle n'était pas non plus devant la télévision, à essayer de convaincre Drea qu'il lui fallait quarante-sept chaînes de plus. Il n'y aurait pas de plaintes aujourd'hui. Seul le silence désolé d'une maison vide. Elle était seule.

Drea se pelotonna sous sa couette. Sans les contraintes que l'état de santé de sa mère lui imposait, il n'y avait plus aucune urgence à se lever. Cette idée la terrifiait. Il serait simple de faire la grasse matinée, de rester en pyjama toute la journée. Aujourd'hui, elle pouvait rester confortablement blottie sous la couette si elle en avait envie. Pourtant, contre toute attente, cette perspective la démoralisait au plus haut point.

Les draps pouvaient attendre. Le frigo était suffisamment rempli pour la nourrir pendant plusieurs jours. Même sa lubie selon laquelle la poussière aggravait l'état de sa mère n'avait plus d'importance.

Drea avait attendu pendant des années le jour où elle pourrait enfin avoir le luxe de décider de ce qu'elle allait faire pendant vingt-quatre heures. Maintenant que cela se produisait, elle était complètement perdue.

Décidant d'aller prendre son petit déjeuner, elle descendit l'escalier, regrettant presque le sifflement du réservoir à oxygène. Le lit était à présent

placé contre le mur. Drea sentit les larmes lui monter aux yeux, mais se força à les contenir.

La cuisine était immaculée. Elle inséra deux tranches de pain dans le grille-pain et prépara du café. Drea devait prendre une décision pour la maison. Elle priait pour que sa valeur n'ait pas dégringolé. Devait-elle appeler l'agent immobilier dès aujourd'hui ? Continuer le nettoyage commencé le jour de la mort de sa mère ? Il faudrait bien qu'elle se sépare de ses affaires, mais elle ne se sentait pas encore prête pour ça.

Elle récupéra les toasts dans le grille-pain, puis alla s'asseoir sur un des tabourets de bar branlants. Elle contempla le pot de beurre de cacahuètes à moitié vide, qui trônait à sa place habituelle sur le comptoir.

Qu'aimait-elle faire ? La dernière fois qu'elle avait eu du temps libre, elle avait quinze ans. À l'époque, elle écoutait Eminem et Justin Timberlake et se remettait difficilement de l'arrêt de *Buffy contre les vampires*.

La vérité la frappa de plein fouet : elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'elle aimait dans la vie. Lorsque sa mère était tombée malade, il lui avait été plus simple de ne plus penser à tout ce que ses amis faisaient. À un moment donné, Drea avait perdu de vue la frontière entre sa mère et elle-même.

Elle finit de manger, lava sa vaisselle et retourna à l'étage. Se doucher et s'habiller ne fit rien pour améliorer son humeur. Il était 8 h 50. Elle redescendit au rez-de-chaussée.

Après s'être servi une nouvelle tasse de café, elle essaya de dompter ses idées fluctuantes. Agacée par sa propre indécision, elle se trouva incapable de décider par où commencer. Alors elle s'assit sur le canapé du salon et alluma la télévision. Une présentatrice pétillante apparut à l'écran, blablatant à propos de la dernière série HBO, devenue apparemment un véritable phénomène, mais Drea n'en avait jamais entendu parler. Son téléphone sonna.

— Allô ?

— Bonjour, Don Hexley à l'appareil. Je voudrais parler à Andrea Caron.

L'homme parlait avec un accent de Boston très prononcé.

— C'est moi. Que puis-je faire pour vous ?

— Je suis désolé, Andrea. Je viens de prendre connaissance d'une photo que vous avez fait circuler. Il s'agit d'une de mes collègues, Lynn Alexander.

Drea faillit laisser échapper son téléphone.

— Vous la connaissez ?

*Lynn Alexander*. Enfin, ses efforts allaient payer. Un immense soulagement la submergea.

— Oui. On m'a fait suivre la photo que vous aviez d'abord transmise à quelqu'un à Alberta. Gilliam Gillespie, je crois ? Est-ce que vous pouvez me

dire ce que vous savez ?

Drea aurait voulu le faire. Vraiment. Mais que connaissait-elle de cet homme ?

— Pouvez-vous d’abord m’en dire plus sur Lynn ?

— Lynn travaille avec moi depuis plusieurs années. Elle est journaliste d’investigation, en quelque sorte. Ce qu’elle fait est confidentiel. Pourquoi la cherchez-vous ? Et d’où vient cette photo ?

Drea passa en revue ses options. Ce que Hexley venait de lui dire ne l’avait guère avancée. Cependant, elle ne prendrait pas beaucoup de risques en partageant avec lui les informations diffusées à la télévision. Après tout, elles étaient publiques.

— Eh bien, la police pense qu’elle a été pourchassée puis enlevée dans un café de Miami, expliqua Drea. J’essaie juste de découvrir qui est cette femme.

— Bon Dieu, dit Don en inspirant profondément. Est-ce que vous savez ce qui lui est arrivé ?

Ça, c’était la question à un million de dollars.

— Je n’en sais rien, je suis navrée. L’enquête est dirigée par l’inspecteur Carter. Laissez-moi vous donner ses coordonnées.

Drea chercha dans son répertoire, puis dicta le numéro à Don.

— Merci beaucoup. Et vous avez dit Miami, n’est-ce pas ?

— Oui, c’est ça.

— Merci de nous aider à retrouver Lynn. À présent, je dois vous demander un service, Andrea, lui demanda-t-il d’un ton presque paternel.

— Oui, quoi ?

— Éloignez-vous de cette histoire. Quelle que soit la raison pour laquelle Lynn était à Miami, diffuser l’information qu’elle s’y trouve pourrait conduire ceux qui la détiennent à lui faire du mal. Lynn travaille sur des informations extrêmement sensibles, et il y a beaucoup de personnes en jeu – en plus de Lynn. Pour votre sécurité, cessez de vous intéresser à cette affaire et laissez-moi gérer cela avec l’inspecteur Carter.

La communication fut coupée. Drea regarda l’écran du téléphone. Elle vérifia le numéro qui l’avait appelée – ce n’était pas un numéro masqué comme elle s’y était attendue.

Au moins, ils savaient à présent qui était cette femme. Elle avait un nom, une histoire, un métier – des éléments pourraient aider Carter à la retrouver. Il était peut-être temps pour Drea de prendre du recul et de les laisser continuer. Après tout, son objectif avait été d’identifier Lynn, ce qui était chose faite.

Elle s’affala dans le canapé. Coincée à un carrefour bizarre, entre ennui et paralysie, elle ferma les yeux. Elle souffrait d’un léger mal de tête. Elle avait

peut-être juste besoin d'une sieste, histoire de rattraper le manque de sommeil accumulé ces derniers temps. C'était sûrement un luxe inutile, mais Drea se mit à l'aise et ferma les paupières.

Il y avait des coups. Dans son rêve. Des coups forts, très forts, et quelqu'un qui appelait son nom.

— Allez, crevette, je suis trempé !

Drea se redressa brusquement. Il faisait sombre, et il pleuvait des cordes.

*Boum. Boum. Boum.*

Les coups continuaient. *La porte.*

Drea bondit et courut ouvrir. Un Cujo ruisselant se tenait sur les marches. Il était tellement mouillé que son tee-shirt blanc moulait délicieusement ses pectoraux.

— Putain, merci crevette. J'ai cru que j'allais être emporté par la tempête, me retrouver dans un égout et tomber sur un de ces putains de clowns à la Stephen King.

La présence de Cujo procura à Drea un intense soulagement. Elle sauta dans ses bras, enroulant ses jambes autour de sa taille. Il lui agrippa les fesses et entra dans la maison.

— Tu m'as manqué aussi, crevette.

— Ce n'est pas que je n'aime pas qu'une jolie fille me saute dessus, mais que se passe-t-il ? demanda-t-il en refermant la porte sur le triste déluge.

Drea était livide. Ils s'assirent sur le canapé, Drea sur les genoux de Cujo. Elle lui sourit, mais son regard révélait un océan de tristesse.

— Rien. Je suis juste contente que tu sois là, répondit Drea en l'embrassant.

Il la laissa faire, savourant le contact de ses lèvres pulpeuses. La façon dont la langue de Drea se glissa dans sa bouche le rendit complètement dingue. Il avait ouvert le studio ce matin-là et la journée s'était révélée longue et fatigante, mais lorsqu'il avait dû choisir entre la salle de sport et Drea, il avait décidé d'allier cardio et plaisir. Jusqu'à ce qu'il voie le regard et le comportement désespérés de Drea.

Elle plongea ses mains dans les cheveux de Cujo, mais il les attrapa et les plaça entre eux deux.

— Tes baisers ont beau être très agréables, crevette, je vois bien que quelque chose ne va pas.

Drea soupira et allait descendre des genoux de Cujo lorsqu'il la retint en l'attrapant par les poignets.

— Je vais bien, dit Drea. Vraiment. C'était juste une journée bizarre. Et je

viens de me réveiller.

— Tu ne me feras pas gober ça, ma belle. Allez, parle-moi.

— Pfff... Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Tu veux que je te raconte pourquoi cette journée était pourrie ? (Elle le regarda enfin en face.) Que je te dise que ça m'a fait tout drôle de me retrouver seule ?

— C'est exactement ce que je veux que tu me dises. (Il porta la main de Drea à ses lèvres pour l'embrasser.) Pourquoi ça t'a fait drôle ?

Drea se redressa sur les cuisses de Cujo, augmentant la distance qui les séparait. Elle libéra ses mains des siennes. Il avait beau avoir très envie de la ramener contre lui, il préférait la laisser mener la bataille intérieure qu'accepter de l'aide représentait pour elle.

— Je ne savais pas quoi faire, marmonna-t-elle sans lever les yeux.

— C'est-à-dire ?

— Mes jours de congé ont toujours été remplis de trucs à faire pour ma mère ou pour la maison. Aller chercher ses médicaments, l'emmener chez le médecin, faire le ménage, la lessive. En travaillant toute la journée au café et la nuit à l'hôtel, je n'avais pas du tout de temps libre.

— Donc maintenant que tu n'as plus tout ça à faire, tu te sens un peu perdue ?

Cujo n'arrivait pas à imaginer ce que Drea devait vivre. Lui avait toujours pu compter sur Connor, Devon ou son père. Quand Trent et lui avaient ouvert Second Circle, Devon lui apportait à déjeuner. Quand il avait été malade, sa famille avait mis en place un emploi du temps pour déterminer qu'il l'accompagnait à ses séances de chimiothérapie. Quand ses parents s'étaient séparés, ceux de Trent avaient commencé à l'inviter régulièrement pour le week-end. Jamais il n'avait eu à affronter quoi que ce soit seul.

— C'est juste que je n'ai pas su quoi faire. Harper aime le kick-boxing, Trent retaper des voitures, toi tu fais du paddle. Moi, je n'ai jamais fait ce genre de trucs. Je me rends compte que je ne sais même plus ce que j'aime faire.

Voilà un problème qui n'était pas facile à résoudre.

— Alors fais une liste de tout ce que tu as envie d'essayer. Et après, speed-dating.

— Speed-dating ? répéta Drea en riant.

— Oui. Chaque jour, tu choisis une activité de ta liste et tu l'essaies, pour voir si ça te plaît. Si tu n'aimes pas, tu ne donnes pas suite. Si tu aimes, tu la gardes sur la liste jusqu'à ce que tu aies tout testé. La plupart des endroits proposent des cours d'introduction gratuits.

— Gratuit, mon mot préféré du moment, plaisanta Drea, qui avait retrouvé

des couleurs – cette fois, son sourire illumina tout son visage.

— J’imagine que tu n’as jamais eu trop le temps non plus de te faire des amis ?

— Pas vraiment. Enfin, je vois Harper régulièrement. Je passe du temps avec Celine et Milo. Et puis il y a toi.

Elle leva sur lui ses yeux bordés de grands cils. Oui, elle avait Cujo. C’était un fait. Même si elle n’avait pas spécialement envie de partager avec d’autres le peu de temps disponible qu’elle avait, elle avait besoin d’amies.

— Eh bien, propose à quelqu’un de venir avec toi, histoire de faire d’une pierre deux coups, lui suggéra Cujo.

Drea plissa le nez. Il n’avait jamais remarqué cette petite manie auparavant. Trop mignon.

— Je ne sais pas trop, Brody, ça fait un peu...

D’un coup, Cujo changea ses plans pour la soirée.

— Non, pas du tout. Choisis un truc.

— Comment ça ?

Drea lui prit les mains et glissa ses doigts entre les siens.

— Choisis un truc. Pour toi et moi. Qu’est-ce que tu as envie d’essayer ?

*Faites que ce ne soit pas un truc débile, genre zumba, songea-t-il.*

— Pourquoi pas de l’escalade ?

Alors là, il s’était attendu à tout sauf à ça. Il aurait plutôt parié sur du yoga. Il adorait l’escalade, et espérait qu’elle aimerait aussi.

— Tu m’as dit que tu faisais de l’escalade, non ? demanda-t-elle en se glissant sur le canapé à côté de lui.

— Oui, c’est exact. (Penser à Drea moulée dans un legging et dans un harnais de sécurité provoqua d’intenses fourmillements sous son boxer.) Attends.

Prenant son téléphone, il appela le centre d’escalade qu’il fréquentait, réserva une session de deux heures et reposa son portable sur la table basse.

— Parfait. Notre séance commence dans une heure et demie. C’est à vingt minutes en voiture et on doit tous les deux se changer. Mais il se trouve que j’ai mon sac de sport dans la voiture, ce qui nous fait gagner dix minutes.

Cujo posa une main sur la ceinture du jean de Drea, avant d’y introduire doucement ses doigts. Drea se cambra aussitôt. L’effet que Cujo lui faisait la rendait dingue.

— Une idée sur la façon dont on pourrait tuer l’heure qui reste ? lui lança-t-il.

— Tu n’es pas obligé de faire ça, tu sais. J’étais tout à fait capable d’aller au boulot avant qu’on couche ensemble.

Drea passa une main sur la cuisse de Cujo et sentit ses muscles se contracter. Elle se demanda s'ils étaient aussi douloureux que les siens. Deux jours après leur séance d'escalade, elle avait encore du mal à monter les marches du pick-up. Cujo avait insisté pour l'amener à l'hôtel. Ils devaient juste faire un saut rapide à l'hôpital avant.

Drea et lui avaient trouvé leur rythme de croisière. Entre le temps qu'elle passait avec lui, ses deux boulots, et la lecture de nouveaux documents que Gilliam ne cessait de lui envoyer, elle avait à peine le temps de respirer. Mais c'était bon d'être occupé. Cela lui laissait moins de temps pour gamberger.

— Qu'on « couche ensemble » ? C'est ça qu'on fait ? rétorqua Cujo, un grand sourire aux lèvres.

— Tu vois ce que je veux dire, répliqua-t-elle en lui assénant une tape sur la jambe.

— Oui, je vois, dit-il en riant. Ça ne me dérange pas de t'amener au boulot. Il faut juste que je dépose ça à ma mère d'abord.

Drea songea, admirative, au changement d'attitude de Cujo vis-à-vis d'Evelyn. Lorsqu'il lui avait parlé d'elle la première fois, l'amertume qu'elle avait décelée dans sa voix avait surpris Drea. À présent, ils s'étaient réconciliés, et si Drea savait que Cujo refuserait de l'admettre, elle voyait bien qu'il s'était adouci à son égard. Une minuscule fissure dans sa coquille. Drea espérait – peut-être parce que la mort de sa propre mère était si récente – qu'il arriverait à nouer un lien avec elle. Si le sac de livres et de magazines aux pieds de Drea avait été acheté par Connor, Cujo avait accepté de l'apporter à sa mère.

Quelques minutes plus tard, ils se garèrent dans le parking de l'hôpital puis empruntèrent l'ascenseur. Cujo s'arrêta à l'approche de la chambre d'Evelyn.

— C'est peut-être l'idée la plus nulle que j'aie jamais eue, mais viens avec moi.

— Je ne sais pas, Cujo. Ta mère a traversé beaucoup de choses. Elle a besoin d'être entourée de sa famille.

Drea essaya de s'imaginer ce qu'elle ressentirait à sa place. Cujo lui prit la main.

— Je comprends ce que tu dis, mais elle ne nous connaît pas. Ce n'est pas comme si on était une grande source de réconfort pour elle. Elle ne voit que des hommes, elle appréciera peut-être une visite féminine. Tu sais, pour... tous les trucs dont vous parlez entre vous.

Drea éclata de rire.

— Quels *trucs* ?

— Est-ce que c'est un oui, Drea chérie ?

— Tu es bête, dit-elle, incapable de réprimer son fou rire.

Cujo déposa un baiser dans le creux de sa paume, ce qui la fit totalement fondre, puis il la précéda dans la chambre de sa mère.

— Salut Evelyn, lança-t-il. Je t'ai apporté des trucs de la part de Connor.

Drea prit quelques secondes pour se recoiffer, puis elle lui emboîta le pas.

— Evelyn, je te présente ma petite amie, Drea.

Après ce moment-là, et pour le reste de sa vie, Drea contredirait avec force quiconque affirmerait qu'il était impossible de survivre une fois que le cœur s'est arrêté.

— Drea, je te présente ma mère, Evelyn.

Evelyn. *Lynn*. Elle avait déjà vu ces cheveux blonds, même s'ils étaient en partie recouverts par des bandages.

Tout, autour d'elle, se déroulait au ralenti. Drea ne parvenait pas à entendre ce qu'Evelyn lui disait tant le sang bouillonnait dans sa tête, mais pouvait voir ses lèvres bouger. *Bonjour Drea*, peut-être. Ou *Ravie de te rencontrer*. Des politesses que Drea était incapable d'assimiler puisqu'elle était en train de digérer le fait que la mère de Cujo n'était autre que Lynn.

— Est-ce que ça va ? lui demanda Cujo.

Il s'abaissa légèrement pour placer son regard au niveau du sien et elle vit l'inquiétude qui tirait ses traits.

— Tu es devenue toute blanche, crevette.

— Donne-lui une chaise, Brody. Il faut qu'elle mette sa tête entre ses genoux, lui conseilla Evelyn du lit.

Une seconde plus tard, l'arrière de ses genoux entra en contact avec du plastique dur et Cujo exerça une pression sur son épaule pour la faire asseoir.

Laissant tomber sa tête entre ses genoux, Drea tenta de s'éclaircir les idées. Comment diable allait-elle dire à Cujo qui était Evelyn ? Et comment lui expliquer, à elle ? Les connaissances de Drea en matière d'amnésie se limitaient au film *Je te promets*, mais elle se doutait malgré tout que balancer « Je sais qui vous êtes » ne constituait sans doute pas la meilleure des stratégies.

Elle était en train de vivre le moment dont elle avait rêvé. Lynn était en vie. Elle savait de qui il s'agissait. Elle aurait dû se sentir mieux, pas comme si elle venait d'être percutée par le pick-up de Cujo.

— Est-ce qu'il faut que j'appelle une infirmière, Brody ?

Le son de la voix d'Evelyn vint interrompre le bourdonnement dans ses oreilles. Non, ils n'avaient vraiment pas besoin de personnes supplémentaires dans cette pièce. En réalité, ce qu'elle voulait, c'était faire sortir Cujo.

— Ça va, Evelyn, affirma Drea, le souffle court comme si elle venait de courir un marathon. Je crois que j'ai besoin de prendre l'air.

Cujo était accroupi à côté d'elle. Elle sentit sa main qui lui caressait le dos lentement, de haut en bas.

— Allez, crevette, laisse-moi t'aider.

Il lui attrapa le coude et la remit debout. Elle se redressa, les jambes flageolantes. Drea regarda à nouveau Evelyn quelques instants.

— Je suis désolée, Evelyn. Je vous promets que nous reviendrons.

— J'espère que ça va aller mieux, répondit Evelyn.

Drea s'accrocha au bras de Cujo et ils se dirigèrent vers la porte.

— Je te tiens. Viens, on sort.

Il la guida vers la porte double par laquelle ils étaient arrivés, mais elle tira sur sa manche.

— Brody, attends.

— Ça ne va pas ? demanda-t-il en la conduisant vers une rangée de chaises en plastique près d'une cloison vitrée.

Non, ça n'allait pas. Et lui aussi se sentirait mal lorsqu'elle lui révélerait ce qu'elle savait. Drea frissonna.

— Assieds-toi, Brody, lui dit-elle d'une voix douce, et il s'exécuta.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Drea lui prit les deux mains. Elles étaient chaudes et rassurantes, un contraste net avec ses doigts glacés.

— Evelyn est Lynn. Ta mère est la cliente du café.

Elle sentit les mains de Cujo se crispier.

— Non, c'est impossible, affirma-t-il.

— J'en suis sûre, Brody. Je lui ai parlé. J'ai avec moi la photo que la police a extraite des images de vidéosurveillance. Il faut que tu la voies.

Drea n'avait pas eu de raison de la lui montrer auparavant. Drea afficha la photo sur son téléphone, et le lui tendit.

Cujo l'étudia en secouant la tête. Il toussota, se frotta la joue. En voyant une myriade d'émotions passer sur son visage, le cœur de Drea se brisa. Colère, frustration, tristesse, chagrin. Elle vit ses yeux s'emplier de larmes.

— On ne peut pas être sûrs... Ça pourrait être...

Cujo se leva et se mit à faire les cent pas.

— Evelyn est la femme qui est venue au café. J'ai rêvé d'elle. Il faut qu'on appelle Don Hexley.

*Don.* Cujo se foutait pas mal du boss de Lynn à cet instant. Serpent avait battu sa mère et l'avait laissée pour morte. Ce qui signifiait qu'elle avait subi un épouvantable calvaire mais qu'il y avait aussi de fortes probabilités pour qu'elle soit impliquée dans une affaire qui avait provoqué cette agression. Et si c'était le cas, elle se trouvait encore peut-être en danger.

*Bon sang, d'abord Drea et maintenant sa mère.* Comment était-il censé les protéger toutes les deux ?

Il n'avait pas envie de croire que sa mère se trouvait du mauvais côté de la loi, cependant c'était peut-être le cas. En appelant la police, allait-il lui attirer davantage d'ennuis ? Il laissa échapper un rire amer, dû en partie au sentiment de panique qui l'étreignait. Plus d'ennuis que d'avoir été sauvagement agressée par un putain de tueur à gages ? Se concentrer. Voilà ce qu'il devait faire.

— Je vais appeler mon père et mes frères. Il faut qu'ils sachent, déclara Cujo en prenant son téléphone.

— Et moi, j'appelle Don, dit Drea en fouillant dans son sac.

— Non. Contacte l'inspecteur Lopes. Ou Carter si tu n'arrives pas à joindre Lopes.

Cujo détestait l'idée de devoir côtoyer Carter, mais ils avaient besoin d'aide. D'une aide professionnelle : des agents de sécurité à l'étage, une chambre plus sûre pour sa mère. Drea s'apprêtait à parler lorsque le père de Cujo répondit.

— Salut Papa. Il faut que tu viennes à l'hôpital.

Cujo mit rapidement Alec au courant des événements et lui demanda d'informer Connor et Devon. Connor ne devait rien faire avant qu'ils aient parlé à la police. Si l'état de santé de sa mère n'avait pas évolué, les circonstances, elles, étaient à présent complètement différentes. Inutile que son frère vienne avant qu'ils en sachent plus.

Cujo mit fin à l'appel et attendit que Drea ait fini le sien. Lorsque son père et ses frères seraient là, ils pourraient s'asseoir et décider quoi dire à Evelyn. Il faudrait aussi qu'ils s'entretiennent avec son médecin.

Après avoir raccroché, Drea vint s'asseoir à côté de Cujo. Heureusement qu'elle était là et qu'elle avait identifié sa mère. Un jour, ils parviendraient à s'échapper de toute la folie qui les entourait ces derniers temps.

— Qu'a dit Lopes ? demanda-t-il en glissant son téléphone dans sa poche.

Il comprenait, à présent, pourquoi Drea était soudain devenue blanche comme un linge en entrant dans la chambre.

— Je n'ai pas appelé Lopes, j'ai appelé Don, répondit Drea.

Elle plaisantait, là ? Était-ce trop difficile, pour une fois, de faire ce qu'il lui demandait ?

— Drea. Je t'ai dit de ne pas appeler Don. Je veux que ce soit la police qui gère cette histoire. Si ce Don sait dans quoi elle était impliquée, alors je veux que les flics l'interrogent.

— Je suis désolée, Brody, mais écoute-moi. S'il te plaît. Tu as entendu ce que Don m'a dit. D'autres personnes pourraient être visées. Tu ne penses pas qu'il vaut mieux apprendre de sa bouche sur quoi ta mère travaillait, afin de

pouvoir l'aider ?

— Je me fous des « autres personnes ». Moi, je me soucie de la sécurité de ma mère. Je ne sais pas qui est ce putain de Don, mais ce n'est pas lui qui va poster un flic devant la porte de ma mère.

— Tu n'en sais rien. Il m'a dit qu'il travaillait avec les autorités compétentes.

Drea se mordilla le pouce, et au lieu de trouver mignonne sa petite manie, Cujo en fut agacé.

— Et si ce type est le chef taré d'un groupe qu'elle n'arrive pas à fuir ? Ou l'auteur de l'agression ? Et s'il veut juste que tu arrêtes de fouiner ? Je ne plaisante pas, Drea, tu dois comprendre que cette histoire te dépasse.

— Je n'essayais pas de... Je voulais juste aider, pour...

— Pour quoi ? Faire les choses à ta façon ? Ce ne serait pas nouveau, hein ?

Les yeux de Drea se voilèrent alors d'une pellicule de larmes. *Non. Ne pas pleurer, ne pas pleurer.*

Drea se leva et se dirigea vers la fenêtre. Cujo entreprit de passer un autre coup de fil, tapant furieusement sur les touches de son téléphone.

— Inspecteur Lopes, s'il vous plaît.

Il avait sans doute parlé un peu trop fort, mais il voulait que Drea entende sa colère. Il attendit quelques secondes.

— Lopes.

À en juger par les bruits de fond, il devait être au volant.

— Bonjour, inspecteur. C'est Brody Matthews.

— Monsieur Matthews. Que puis-je faire pour vous ?

Par où commencer ? Cujo n'était pas vraiment d'humeur à tourner autour du pot.

— Je crois que je sais ce qui est arrivé à ma mère, dit-il.

Il croisa le regard de Drea. Merde, pourquoi n'avait-elle pas appelé Lopes comme il le lui avait demandé ? Ou même ce connard de Carter. Il rapplicherait dans la seconde si elle le lui demandait.

— Est-ce qu'elle a retrouvé la mémoire ?

— Non, dit Cujo – si seulement c'était aussi simple. Je suis avec Drea Caron, qui a été témoin d'une agression dans le café où elle travaille. Une femme a été enlevée. À cause de la localisation du café et de l'endroit où ma mère a été retrouvée, les affaires ont été traitées par des services différents.

— Où êtes-vous en ce moment ?

— À l'hôpital. Lorsqu'on est entrés dans la chambre, Drea a identifié ma mère comme la cliente du café kidnappée.

— D'accord. Ne bougez pas, j'arrive.

Cujo raccrocha et serra son téléphone entre ses mains. Qu'allaient-ils dire à Evelyn ? À présent, il n'y avait rien d'autre à faire que d'attendre l'arrivée de son père et de ses frères.

Drea patientait près d'une grande fenêtre, dos à Cujo. Les motivations qui l'avaient poussée à retrouver cette femme étaient désormais obsolètes. À présent, elle devait s'éclipser et laisser sa famille prendre les décisions.

Un couple d'âge mûr passa devant eux. La femme était en pleurs et l'homme la tenait serrée contre elle, un bras autour de ses épaules. *Putains d'hôpitaux*. Rien de bon ne s'y produisait jamais.

Cujo rejoignit Drea.

— Alors, qu'a dit Don ? demanda-t-il.

Que cela plaise à Drea ou non, Cujo allait parler de lui à la police et leur dire que Drea était en contact avec lui.

— Il a dit qu'il prenait le premier vol demain. (Il y eut une longue pause.) Je voulais juste aider, Brody.

Cujo le comprenait, sauf qu'il n'était pas prêt à témoigner de la compassion à Drea à cet instant. Il nota mentalement d'informer l'hôpital de n'autoriser l'accès à la chambre de sa mère qu'à la famille très proche.

— Je ne voulais pas que tu l'appelles, dit-il.

— Je pensais que c'était mieux, se justifia Drea en lui attrapant l'avant-bras, mais il le retira.

— Mieux pour qui ? Pour toi ? Tu es trop impliquée là-dedans, Drea. Ce n'était pas à toi de prendre cette décision, mais à moi.

La double porte s'ouvrit en grand et Alec entra, accompagné de Devon. Cujo n'avait aucune envie de gérer ça maintenant ; sa mère avait besoin de toute son attention, elle la méritait.

Cujo sortit son trousseau de clés de sa poche et en ôta celle de son pick-up.

— Tiens, dit-il en la plaçant dans la main de Drea. Prends ma voiture pour aller travailler, je la récupérerai demain.

— Ne me repousse pas, Brody. Je veux être là pour toi.

La fêlure qu'il perçut dans sa voix le poussa presque à revenir sur sa décision.

— Il faut que je me concentre sur ma mère. Et toi tu dois aller bosser. Vas-y, s'il te plaît. Ce n'est pas le bon soir pour faire des grandes présentations.

Drea jeta un coup d'œil derrière elle et aperçut les deux hommes qui avançaient vers eux.

— Garde ta clé, lui balança-t-elle sèchement, et il fit de son mieux pour

ignorer la peine qui irradiait de Drea. Je vais prendre un taxi.

— Drea, ce n'est pas sûr, s'il te plaît...

Elle tourna les talons et s'éloigna dans le couloir d'un pas décidé, passant devant la famille de Cujo la tête basse. Presque aussitôt, Cujo eut envie de la rappeler, mais n'y parvint pas. D'autres choses nécessitaient son attention.

Alors pourquoi l'idée de Drea seule dans le noir le terrifiait-elle autant que de découvrir qui était vraiment sa mère ?

L'hôtel était en effervescence. Dans la salle de pause, la rumeur enflait : une starlette très connue venait de réserver une suite. Pour Drea, il ne s'agissait que d'un bar de plus à installer. De la vodka, des cranberries fraîches et assez de boissons caféinées sans sucre pour garder éveillée une jeune fille pendant vingt-quatre heures d'affilée.

L'appartement-terrace avait été arrangé en fonction du statut de l'invitée, bien qu'on pût légitimement se demander pourquoi elle avait besoin d'autant de roses et de bougies. Les fleurs étaient magnifiques, mais le mélange de différentes odeurs ne fit que renforcer le mal de tête que Drea ressentait depuis qu'elle avait laissé Cujo à l'hôpital. *Qu'il aille se faire voir.*

Elle donna un dernier coup de chiffon au comptoir pour ôter les gouttes renversées après avoir rempli le seau à glaçons. Le manager ne tarderait pas à arriver pour une dernière inspection.

Pourquoi Cujo n'avait-il pas vu qu'elle essayait de bien faire les choses ?

En poussant le chariot dans le couloir, Drea heurta involontairement un client qui résidait au même étage.

— Oh non, je suis désolée, monsieur ! Est-ce que je vous ai fait mal ?

— Un seconde, Sal, dit l'homme dans son téléphone avant de regarder Drea.

Ces yeux gris pâle avaient hanté Drea depuis qu'elle les avait vus pour la dernière fois. Trip Henderson se révélait largement plus intimidant sans son chapeau de cow-boy. Merde ! Quelle était la probabilité pour qu'elle le croise de nouveau ?

— Faites attention à ce que vous faites, mademoiselle.

Le cœur de Drea battait à tout rompre dans l'attente de l'instant où il la reconnaîtrait.

— Bien sûr. Je suis navrée.

*Connard.* Ce n'était pas comme si elle avait fait exprès de lui rentrer dedans.

Henderson la scruta d'un œil noir quelques secondes encore, puis il pivota pour se diriger vers l'ascenseur.

— Amenez-moi la voiture maintenant, s'il vous plaît. J'ai une réservation chez Nobu pour dix personnes.

Avec un bip aigu, les portes de l'ascenseur s'ouvrirent et Drea regarda Henderson pénétrer dans la cabine. Les portes se refermèrent et le voyant lumineux des numéros d'étage diminua jusqu'à atteindre le rez-de-chaussée.

Drea baissa les yeux sur la carte qui lui donnait accès à toutes les suites du dernier étage. Elle lui brûlait la main. D'un geste rapide, elle la fourra dans sa poche avant de faire quelque chose d'idiot. Hors de question d'être la fille qui, dans les films d'horreur, choisit la petite ruelle sombre plutôt que le centre commercial.

Sauf que... si Cujo ne l'autorisait pas à apporter son aide à l'hôpital, peut-être pouvait-elle faire quelque chose ici.

Le couloir était désert ; la porte de la suite de Henderson ne se trouvait qu'à quelques pas de là. Non. C'était une idée stupide. Pourtant, le plan prit rapidement forme dans sa tête. Voir Henderson était un signe. Elle pouvait faire un saut rapide dans sa suite sans que personne s'en aperçoive. Une occasion comme celle-là ne se présenterait pas une seconde fois.

Mais que faire à propos des caméras de vidéosurveillance ? On allait la voir. Drea se mordit la lèvre. Tant pis. Que pourraient-ils lui faire ? La virer ? Ce n'était pas comme si elle avait prévu de travailler là pendant des années.

Elle poussa le chariot jusqu'au coin du couloir et attrapa deux bouteilles d'eau. Au pire, si quelqu'un lui demandait pourquoi elle était entrée dans cette suite, elle pourrait prétendre qu'elle avait voulu avoir un geste sympathique après avoir percuté Henderson avec le chariot.

— Room service.

Drea retint son souffle, compta jusqu'à dix, et tapa une nouvelle fois à la porte.

— Room service.

Elle glissa alors la carte magnétique dans la fente et la porte s'ouvrit avec un petit clic. Qu'est-ce qu'elle était en train de faire ? Elle envisagea d'appeler Cujo, mais cela ne jouerait pas en sa faveur sur les images de vidéosurveillance. Sans compter qu'elle n'était pas censée avoir son téléphone avec elle. Elle entra dans la suite. Plus moyen de faire machine arrière maintenant.

Elle longea rapidement le couloir et arriva dans le somptueux salon. Elle prenait généralement le temps d'admirer les pièces plus spacieuses que sa propre maison, mais aujourd'hui elle poursuivait un but bien précis.

Un panier de fruits offert par l'hôtel trônait sur la table en verre ; Drea plaça les bouteilles d'eau à côté.

C'est alors que Drea aperçut un ordinateur portable ouvert sur une petite table près de la fenêtre. Des photos montrant un ranch, des chevaux de course et des jeunes enfants jouant sur la plage défilaient à l'écran de manière aléatoire. Drea bougea la souris, et une case exigeant un mot de passe apparut.

Un homme comme Henderson n'avait certainement un mot de passe débile du genre « mot de passe » ou une suite de chiffres de 1 à 8. Et puis Drea n'y connaissait rien en informatique.

La déception l'envahit soudain. Elle avait été idiote de croire que cela allait se révéler aussi simple. En se retournant, elle heurta la lampe du bras, qui tomba dans les rideaux. Drea la rattrapa d'un geste vif avant qu'elle ne touche le sol. *Merde*. Elle allait avoir une crise cardiaque avant la fin de son service.

Par terre, dissimulée au bas des rideaux, elle aperçut alors une valise noire. Tout à coup, la frontière entre le bien et le mal se brouilla. Se trouver dans cette suite était mal. Elle devait sortir de là avant de s'enfoncer davantage.

Mais s'il existait la moindre chance de venir en aide à Evelyn, il fallait qu'elle la saisisse. Drea ouvrit la valise et commença à en passer le contenu en revue. Des documents financiers, des plans et une enveloppe contenant des factures. Rien à voir avec les dossiers qu'elle avait découverts dans la clé USB.

*Clic*. Le petit bruit métallique de la porte la fit sursauter. C'était peut-être l'équipe de ménage – non, ils se seraient annoncés d'abord. Elle poussa la valise du pied sous le rideau et jeta un rapide coup d'œil autour d'elle. Où pouvait-elle se cacher ? Il n'y avait qu'une porte dans la suite. Et Drea se trouvait trop loin de la chambre pour espérer atteindre les portes du balcon. Elle tourna les yeux vers la salle de bains. Elle pourrait peut-être s'y accroupir quelque part. La penderie. Elle trouverait un moyen de s'y dissimuler.

Entendant des pas s'avancer dans le petit couloir, elle se précipita vers la penderie et plongea derrière la porte. Heureusement, Henderson n'affectionnait manifestement pas les peignoirs d'hôtel, encore tous deux accrochés sur leurs cintres. Se maudissant de ne jamais avoir fait de yoga, Drea se roula au sol en une toute petite boule.

Et si Henderson annulait son dîner ? Combien de temps parviendrait-elle à tenir sa position ? Et si elle était obligée de rester toute la nuit ? Les peignoirs se balançaient doucement au-dessus d'elle. Drea en attrapa l'ourlet pour les stabiliser.

Elle tendit l'oreille, luttant pour entendre quoi que ce soit à cause du grondement qui martelait ses oreilles.

La porte qui jouxtait celle derrière laquelle Drea était cachée s'ouvrit alors.

Drea retint son souffle et ferma fort les paupières, technique qu'elle utilisait enfant pour se rendre invisible.

— Non, désolé, chérie. J'allais entrer dans la voiture quand un crétin a ouvert une canette de soda à côté de moi. J'en ai partout sur ma chemise... oui... d'accord. Les enfants sont à la maison ?

Une chemise fut sortie de la penderie. Drea appuya sa main sur sa bouche pour empêcher le moindre son de s'en échapper.

— D'accord, chérie. Je dois y aller. La voiture m'attend. Je t'embrasse.

Lorsque la porte de la suite se referma, Drea inspira une grande goulée d'air. Qu'est-ce qu'elle fichait, bordel ? Cela ne lui ressemblait pas. Elle n'était pas journaliste d'investigation. Ni flic. Elle n'était qu'une serveuse fauchée. Dès qu'elle sortirait de là, il faudrait qu'elle donne sa démission. Qu'elle fiche le camp de cet hôtel, loin de Henderson. Une fois qu'elle se serait extirpée hors de cette penderie, son premier appel serait pour le manager de l'hôtel.

Plus de deuxième boulot, plus de Lynn à retrouver, et peut-être plus de Cujo. Un immense sentiment de vide la transperça de nouveau.

Un vide qu'elle n'était pas sûre de savoir remplir.

Le matin suivant, avant le début de son service chez José's, Drea se trouvait chez Second Circle Tattoos. Si quelqu'un lui avait dit un an plus tôt qu'elle passerait autant de temps dans un studio de tatouage, elle lui aurait ri au nez.

Elle se remémora son père, couvert de vilains tatouages ; ses bras n'étaient qu'un fouillis d'encre bleue délavée. Quand elle était petite et qu'il lui criait dessus, elle avait pris l'habitude de river son regard sur l'ancre tatouée sur le dessus de sa main. Pendant très longtemps, Drea avait associé les tatouages à ce sentiment : petite, vulnérable, à la merci de quelqu'un dont vous aviez désespérément envie qu'il vous aime.

Il était encore tôt et un calme presque lugubre régnait dans le studio. Lia était en train de tatouer sur l'épaule d'un homme ce qui ressemblait à une empreinte de pied de bébé, pendant qu'une femme et son enfant observaient la scène. Drea fut assaillie par un sentiment de culpabilité. Elle avait jugé les gens qui portaient des tatouages pendant si longtemps qu'il lui avait été difficile de briser cette habitude. Être témoin de la transformation de Harper et apprendre à connaître Trent, Cujo et les autres lui avaient fait changer d'avis, même si elle n'envisageait pas de se faire tatouer de sitôt.

Harper se tenait derrière le comptoir, dos à Drea, en train de regarder quelque chose sur l'ordinateur portable. Le débardeur noir échancré dans le dos qu'elle portait dévoilait une partie de l'impressionnante épée que Trent lui

avait tatouée pour recouvrir les cicatrices infligées par son ex-petit ami. Dire que c'était comme ça qu'ils s'étaient rencontrés...

— Salut Harper, lança Drea.

Elles devaient travailler ensemble aujourd'hui, mais le café n'était pas encore ouvert.

— Salut Drea. Comment tu te sens ? lui demanda Harper en remontant ses cheveux en chignon.

— Ça va. Encore pas mal de choses à faire.

La liste des tâches qu'elle devait accomplir pour régler la succession de sa mère semblait s'allonger de jour en jour. Elle en finissait une, et deux autres venaient s'ajouter. Harper lui adressa un sourire bienveillant.

— J'imagine, oui. Si je peux faire quoi que ce soit pour t'aider, n'hésite pas.

— Salut Drea, lança Lia en s'approchant pour la serrer fort dans ses bras. Je suis vraiment désolée pour ta mère. Est-ce que ça va ? Tu as besoin de quelque chose ?

— Merci, Lia. Ça va.

C'était la vérité. Elle allait bien. Le trou béant qu'avait laissé dans son cœur la mort de sa mère était une réaction à la perte d'un lien qu'elles n'avaient jamais développé. Mais sa mère était enfin en paix. Drea regarda Lia encaisser le jeune homme qu'elle venait de tatouer.

La porte du bureau s'ouvrit, et Cujo et Trent en sortirent. Le contraste entre les deux hommes était saisissant : l'un était aussi blond que l'autre brun.

— Bonjour mesdames. Puis-je vous proposer un tatouage aujourd'hui ? lança-t-il en embrassant Harper dans le cou.

— Je crois que j'ai eu ma dose ! répliqua Harper en riant.

La situation était gênante : Trent se montrait ouvertement affectueux avec Harper tandis que Cujo gardait ses distances.

— Et toi, Drea ? Un petit tatouage un de ces jours ?

Drea sourit, mais Cujo donna un coup dans l'épaule de Trent.

— Ça ne risque pas, dit-il, l'air maussade.

Trent les regarda tour à tour, puis rit. Cujo s'était légèrement approché de Drea, qui mourait d'envie de l'embrasser. Elle le trouvait ultra sexy avec son jean noir, son tee-shirt blanc et ses Converse. Mais au-delà de ça, elle avait bien besoin que quelqu'un la prenne dans ses bras.

— Drea, dit-il d'une petite voix.

— Brody, répondit-elle. Comment ça va ?

Il y avait tant d'autres choses qu'elle voulait lui demander, mais le mur qui se dressait entre eux semblait infranchissable, leur désaccord de la veille démolissant tout ce qu'ils avaient construit jusque-là.

— Pourquoi n’as-tu pas pris le pick-up ?

— Je t’ai demandé comment tu allais, dit-elle, ignorant la question de Cujo.

— Et moi je t’ai demandé pourquoi tu n’as pas fait plus attention à toi en prenant mon pick-up ?

Cette discussion ne menait nulle part.

— Ce n’était pas la peine. Ce ne sera plus un problème de toute façon, j’ai donné ma démission hier soir.

— C’est vrai ? Tant mieux. Je me faisais un sang d’encre de savoir que tu circulais toute seule la nuit.

Ils rencontraient peut-être des difficultés tous les deux, mais Cujo tenait à elle, indéniablement.

— Il faut qu’on parle, Cujo.

Avec un petit hochement de tête, il retourna dans le bureau. Il attendit qu’ils soient tous les deux à l’intérieur avant de fermer la porte, après quoi ils s’assirent sur le canapé. Le silence entre eux était insoutenable, mais Drea ne savait pas par où commencer. Ce qu’elle avait prévu de dire semblait ne plus avoir de sens.

— Comment vas-tu ? lui demanda-t-elle une nouvelle fois.

— Honnêtement, je suis épuisé. Après l’arrivée des flics, et en concertation avec ses médecins, on a décidé d’expliquer la situation à ma mère.

Entendre Cujo parler d’Evelyn comme de sa mère réchauffa le cœur de Drea.

— Comment l’a-t-elle pris ? s’enquit-elle en prenant la main de Cujo, sans pour autant entremêler leurs doigts comme ils en avaient l’habitude.

Cujo poussa un long soupir.

— Mal. Elle voudrait tellement se souvenir, mais elle n’y arrive pas.

— Je suis désolée, Cujo. Pour ta mère, et pour avoir appelé Don.

— Je suis encore énervé, mais je m’en remettrai, Drea. C’était à moi de prendre cette décision, mais il se trouve que Don est un type bien. Il avait déjà appelé les flics et a passé une heure à leur parler. Et il s’est occupé des frais médicaux de ma mère.

Drea se sentit libérée d’un poids. Les mots de Cujo la veille – selon lesquels Don était peut-être l’agresseur de sa mère – avaient hanté Drea pendant les quelques heures de sommeil qu’elle avait réussi à grappiller.

— Tu en sais plus sur les activités de ta mère ?

— Elle est journaliste d’investigation infiltrée, mais elle n’était pas censée se trouver à Miami. En fait, Don la pensait à Atlanta. Il essaie de comprendre ce qui s’est passé.

Il mêla enfin ses doigts à ceux de Drea, ce qui lui rappela qu’elle avait

d'autres choses à lui dire. Elle choisit avec soin les mots qu'elle s'apprêtait à prononcer.

— J'ai fait un truc un peu dingue hier soir. Je sais que ça ne va pas te plaire.

— Dingue comment ? dit-il, les sourcils froncés.

— Eh bien, Trip Henderson était à l'hôtel hier.

— Le P-DG de Cleffan ? Est-ce que ça va ? Il ne t'a pas fait de mal, j'espère ?

Drea secoua la tête en se mordillant la lèvre.

— Non, je vais bien. (Elle toucha le bras de Cujo pour le rassurer.) Je suis entrée dans sa suite.

— Quoi ? s'écria Cujo d'une voix forte en lui agrippant le coude. Pourquoi tu as fait ça, bon sang ?

Drea libéra doucement son coude.

— Calme-toi. Je vais bien. C'était vraiment idiot de ma part. Mais on venait de se disputer, toi et moi, et j'avais vraiment envie d'aider ta mère. Je me suis dit que ce serait peut-être notre seule chance... Je n'ai rien trouvé.

— Et s'il était tombé sur toi ? Je n'ai pas vraiment envie d'avoir à te rendre visite dans un hôpital, figure-toi.

— Il ne m'a pas vue. Je me suis cachée dans une penderie, répliqua-t-elle sans réfléchir.

Merde. Quand allait-elle apprendre à la boucler ?

— Il était dans la suite en même temps que toi ? hurla Cujo.

— Non. J'y suis entrée une fois qu'il était parti, mais il est revenu. Quelqu'un avait renversé un truc sur sa chemise. Je me suis cachée dans un placard pendant qu'il se changeait. Il ne m'a pas vue.

— Tu es entrée par effraction, Drea.

— Non. J'avais une clé. Je lui ai apporté deux bouteilles d'eau. C'est tout ce que les gens auront besoin de savoir.

— Tu n'as pas pensé une seconde que les caméras de vidéosurveillance allaient te montrer en train d'entrer dans la suite ? Puis lui, qui entre et ressort ? Et toi, qui sort encore après ?

Drea avait songé aux caméras en pénétrant dans la suite, mais n'avait pas réfléchi aux conséquences du retour de Henderson. Après tout, quelle était la probabilité pour que cela se produise ?

Merde.

L'expression sur son visage était éloquente. Non, elle n'y avait pas pensé. Quelle imbécile...

— Bordel, Drea. Qu'est-ce qui t'a pris ? (Il étudia son visage, en quête d'un indice expliquant son comportement inconscient.) Tu aurais pu finir blessée. Ou te faire arrêter par les flics.

Les cheveux de Drea étaient coiffés en une tresse sage, à mille lieues de la femme qui lui évoquait une putain de sirène quand elle le chevauchait, sa chevelure tombant en cascades dans son dos. Elle paraissait plus jeune ainsi. Plus difficile à déchiffrer, aussi.

La soirée de la veille avait offert à Cujo l'opportunité de penser à elle, à eux. Le timing n'était pas idéal, mais il était convaincu qu'ils parviendraient à surmonter leurs désaccords.

Oui, elle l'avait mis en colère. Parce qu'elle leur avait fait perdre du temps en n'appelant pas la police et parce qu'elle avait décidé à la place de Cujo de ce qui était mieux pour sa famille. Cela l'avait mis hors de lui, même si, avec le recul, il se rendait compte que Drea avait passé toute sa vie à prendre ses décisions toute seule. Les habitudes bien ancrées étaient difficiles à bousculer. Mais maintenant que Don Henderson était dans la boucle, ils apprendraient rapidement ce que sa mère faisait à Miami.

— La vérité, c'est que je n'ai pas réfléchi, admit Drea d'une petite voix. Et ça fait un moment que ça dure.

Ses mots décelaient une mélancolie intense et, en dépit de leur récente dispute, Cujo se rendit compte que le problème portait sur bien plus que les vingt-quatre dernières heures.

— Parle-moi, crevette, dit-il en se renfonçant dans le canapé, attirant Drea contre lui.

Ils demeurèrent silencieux. Cujo avait appris à laisser à Drea le temps nécessaire avant de s'ouvrir à lui.

— J'ai l'impression de me perdre. D'être en pilote automatique.

Les mots de Drea, soufflés dans un murmure, lui brisèrent le cœur.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

De grosses larmes perlèrent sur ses cils, avant de former des sillons d'eau sur ses joues. La fragilité de Drea le transperça en plein cœur.

— Je me perds. Ou peut-être me suis-je perdue il y a très longtemps. M'occuper de ma mère comblait tous les trous. Ce que moi je voulais n'avait aucune importance. Ce que je voulais faire, où j'avais envie d'aller. Tout ce qui comptait, c'était que je trouve un boulot compatible avec l'école pour pouvoir prendre soin de ma mère.

De nouvelles larmes se mirent à couler. Voilà : c'était le lâcher-prise que Cujo attendait. Drea avait été tellement occupée par sa vie, ses deux boulots, l'organisation des obsèques qu'elle n'avait pas eu le temps de faire son deuil. Il

attrapa la boîte de mouchoirs sur le bureau et la plaça entre eux.

— Et maintenant ? dit-il.

Il résista à l'envie de la prendre sur ses genoux – elle n'apprécierait pas. Contrairement aux filles que Cujo avait connues jusque-là, Drea avait besoin d'espace pour exprimer ses émotions les plus profondes.

— J'ai tellement peur du vide. Je le remplis avec tout et n'importe quoi pour éviter d'avoir à réfléchir à ma vie... Lynn, la fracturation hydraulique, l'entrée par effraction dans cette suite. (Drea se mit à sangloter. Des sanglots puissants qui le touchèrent profondément.) Et même toi.

*Même lui ?* Il la prit dans ses bras, la serrant tout contre lui. Des larmes lui piquèrent les yeux en la sentant trembler entre ses bras. Les sanglots s'étaient transformés en halètements. Entendre Drea lutter pour reprendre son souffle, tandis que le chagrin se déversait de tout son être, laissa Cujo totalement impuissant. Comment aider la personne que vous aimiez à surmonter un chagrin si puissant qu'il l'empêchait de respirer ?

Drea empoigna le tee-shirt de Cujo avec autant de force que si elle s'accrochait à sa propre vie. Il lui caressa les cheveux, lui embrassa le front, lui chuchota des mots censés l'apaiser, sauf que les larmes coulaient sans discontinuer. Une véritable tempête faisait rage à l'intérieur de Drea, sombre, tumultueuse, et ils ne seraient pas les mêmes tant qu'elle ne se serait pas dissipée.

Presque aussi vite qu'elles étaient apparues, les larmes se tarirent. Seuls les hoquets se poursuivirent tandis que Drea s'efforçait de reprendre son souffle.

— Je suis désolée, murmura-t-elle en s'écartant de Cujo, dont le tee-shirt était taché de deux cercles noirs formés par les larmes.

— Ne le sois pas, lui répondit-il en toute honnêteté. Je veux être là pour toi, crevette.

Drea se raidit en entendant son surnom et attrapa un mouchoir pour se moucher. Puis un autre pour essuyer les traces de mascara sur ses joues.

— C'est gentil, Brody. Mais je suis venue pour te dire que je ne pouvais pas te laisser être là pour moi.

*Quoi ?* Ce n'était pas du tout censé se passer comme ça.

— Pourquoi ?

— Il faut que je règle tout ça toute seule. Que je sorte de ce cycle où je comble le vide avec la première chose qui me tombe sous la main. Il faut que je reprenne le contrôle de ma vie, pour moi. Et je ne crois pas que je puisse le faire si je suis en couple avec toi. Ou avec quiconque.

— Non, Drea. Attends. Ce sont les deux derniers jours qui te font dire ça. On peut surmonter ça ensemble.

*Il avait raison, non ?* Ils étaient simplement en train de trouver leur rythme. C'était tout.

Drea se remit à pleurer, encore une fois.

— Je ne vais pas bien, Brody. Pour que ça marche entre nous, je veux être bien dans ma peau, entière. Pas brisée en mille morceaux, en m'attendant à ce que tu me répares.

À travers les mots de Drea, douloureux, résonnait un fragment de vérité, qu'il n'était cependant pas complètement prêt à accepter.

— Écoute, crevette. Laisse-moi te ramener à la maison. Tu as besoin de repos. J'appellerai José pour lui dire que tu ne te sens pas bien. On regardera plein de films, je cuisinerai et...

— Brody. S'il te plaît. C'est déjà suffisamment difficile.

Elle était sérieuse. Putain de sérieuse. Elle était en train de rompre avec lui, et il ne pourrait rien faire pour l'en empêcher.

Il se frotta la joue. Était-ce vraiment ce qu'il avait voulu, à une époque ? Être célibataire ? L'idée de rentrer chez lui ce soir sans que Drea soit là lui paraissait aussi incongrue que de boire de l'essence.

— Ne fais pas ça, Drea. On peut...

— J'en ai besoin, Brody. Je suis désolée.

Elle plaça ses mains de part et d'autre de son visage et l'embrassa. Un baiser fort, passionné, désespéré. Avant qu'il ait eu le temps de réagir, elle se recula.

— Au revoir, Brody, dit-elle, sa voix se brisant en prononçant son prénom.

Puis elle quitta la pièce. Les yeux de Cujo s'embuèrent de larmes. Qu'est-ce qui venait de se passer, bordel ?

Il avait l'impression qu'il venait de laisser sortir de sa vie la meilleure chose qui lui soit jamais arrivée.

Le monde était pareil à une cuve géante de sirop. Drea était spectatrice du chaos de l'heure du déjeuner : Harper qui préparait les cafés à tour de bras pendant que Marco faisait des allers-retours entre la salle et la cuisine, les bras chargés d'assiettes préparées par José.

Mais elle en était isolée. Les sons n'arrivaient pas jusqu'à elle ; elle ne parvenait pas à se mouvoir à une vitesse normale. Ses membres lui semblaient lourds, ses mots en désordre.

— Toi. Chez toi.

La voix de José parut lui provenir de l'autre bout d'un très long tunnel.

— Désolée, répondit-elle aussitôt. Je suis un peu à côté de...

— Il faut que tu rentres. Tu as besoin de dormir. Tiens. (Il lui tendit un

sachet brun.) Tu en as pour deux jours. Il y a tout ce que tu aimes.

Drea avait épuisé toutes ses larmes. Elle avait pleuré après avoir laissé Cujo. Puis, à nouveau, en voyant Harper dans le vestiaire. C'était terminé. Jour 1 de l'opération « Ressaisis-toi ». Et c'était sacrément dur.

— Merci José, dit-elle en mettant un bras autour de son cou. Je suis désolée d'être dans un tel état...

— Tais-toi, Drea. Deux jours. Et je ne veux pas te voir ici.

Drea tenta d'esquisser un sourire.

— Je rattraperai mes heures. Promis.

José la prit par la main et la guida jusqu'à la porte du café.

— Drea, *mi querida*. Tu es la fille que je n'ai jamais eue. Ce n'est pas un boulot. Tu ne travailles pas *pour* moi. Tu fais partie de ma famille.

Les larmes qu'elle avait décidé de ne plus laisser couler lui picotaient les yeux.

— Personne n'a travaillé aussi dur que tu l'as fait pendant douze ans. Prends ces deux jours. Tu seras payée, que tu travailles cinq cents heures ou cinq.

Drea se mordit l'intérieur de la joue. Les mots mettaient du temps à venir. Elle ne trouvait pas de réponse appropriée à ce que José venait de lui dire. Alors elle le serra dans ses bras et sortit prendre son bus avant de s'effondrer.

Elle venait de tourner au coin de Collins Avenue quand un klaxon la fit sursauter. Une berline bleu foncé décrivit un demi-tour et s'arrêta à sa hauteur. La vitre teintée s'abaissa, dévoilant l'inspecteur Carter, tout sourires.

— Pile la jeune femme que je voulais voir, lança-t-il joyeusement. Comment ça va, Drea ? Attendez.

Il sauta hors de la voiture et vint jusqu'à elle. Doucement, il posa les mains sur ses épaules.

— Que s'est-il passé ? dit-il, son sourire soudain remplacé par une expression de profonde inquiétude.

— S'il vous plaît, Ryan, ne soyez pas gentil avec moi aujourd'hui.

Ryan la scruta, son regard trahissant de la compassion – que Drea désirait mais qu'elle n'était pas certaine de mériter.

— Dans la voiture, ordonna-t-il, s'écartant pour lui ouvrir la portière passager.

Tout ce dont elle avait envie, c'était se glisser dans son lit et y rester plusieurs jours durant. Alors elle s'exécuta.

— Où est-ce que je vous emmène, Drea ? demanda-t-il en la rejoignant dans la voiture.

Il s'inclina vers elle pour lui accrocher sa ceinture, puis elle lui indiqua son adresse. Lorsque Carter démarra, Drea sentit les poils de sa nuque se dresser.

Cujo marchait en direction de la voiture, l'air profondément déprimé. Aussi déchiré et détruit que Drea l'était à l'intérieur. Une partie d'elle-même avait envie de sauter du véhicule en marche et de courir vers lui. Mais elle savait qu'elle avait besoin de mettre de la distance entre eux, de prendre du recul sur ce qui se passait dans sa tête.

*Oh mon Dieu.* Il allait avoir l'impression qu'elle s'était dépêchée d'aller rejoindre Carter après l'avoir quitté. Elle sortit son téléphone pour lui envoyer un texto, lui dire que ce n'était pas ce qu'il croyait, qu'il ne s'agissait que d'une affreuse coïncidence. Mais dans quel but ? Drea rangea son téléphone dans son sac. Heureusement, Ryan garda le silence jusqu'à ce qu'ils s'arrêtent devant chez elle.

— Allez, je vous accompagne, dit-il en coupant le moteur.

Une fois à l'intérieur, Drea s'assit sur le canapé et laissa Ryan prendre les rênes. La nourriture fut rangée dans le frigo et une tasse de thé posée sur la table basse devant elle. Il la couvrit même de la couverture placée sur le dossier du canapé.

— Vous ne devriez pas être en train d'arrêter des méchants ? lui demanda-t-elle, les paupières soudain lourdes.

— Ça fait partie du job, répondit-il en s'asseyant sur la petite table, les coudes sur ses genoux.

— Vous me cherchiez tout à l'heure ? demanda Drea en bâillant. Désolée.

Lorsque Carter lui sourit, il lui fit penser à Ricky Martin en plus jeune.

— Je voulais vous poser des questions à propos d'hier soir, pour avoir votre déposition, mais ça peut attendre.

— Cujo ne vous a pas déjà tout raconté ?

— Si, mais ça me donnait une excuse pour venir vous voir.

Il haussa les épaules, manifestement gêné. Drea était flattée, sauf que ce n'était pas du tout le bon moment avec tout ce qui se passait alors dans sa vie.

— Ryan...

— Oui, je sais. M. Matthews.

Si seulement les choses étaient aussi simples, pouvant se résumer à deux mots qualifiant l'homme dont elle était tombée éperdument amoureuse.

— Je suis très touchée, Ryan, mais je...

À un autre moment, dans un autre endroit, elle aurait pu envisager une histoire avec lui. C'était un homme solide et droit. Mais il ne la rendrait pas dingue, ne la mettrait pas au défi, ne l'exciterait pas d'un simple regard.

— Il a de la chance. Et à en juger par ce que j'ai vu hier soir, c'est un type bien.

— Oui. C'est le cas.

— Rendez-moi service, Drea, dit Carter en se levant. Réglez ce que vous avez à régler. Vous pouvez même m'appeler si vous avez besoin d'un ami. Mais quand vous irez mieux, repensez à mon invitation à dîner. Parce que si vous étiez ma reine, un autre type ne serait pas avec vous en ce moment. Ça ne serait pas nécessaire, parce que je m'occuperais de vous.

Si elle lui en avait laissé la chance, c'est ce que Cujo serait en train de faire. Drea se sentit coupable de laisser Ryan le sous-estimer injustement, mais elle n'avait pas l'énergie de le contredire. Elle n'arrivait même pas à garder les yeux ouverts.

— Faites de beaux rêves, chère Drea.

La porte se ferma. Au même moment, son téléphone vibra.

Elle ouvrit le message. *Cujo*.

J'avais prévu de te montrer ça aujourd'hui.

Il s'agissait d'un tatouage : tout nouveau, encore rouge et à vif, placé haut sur son biceps jusque-là vierge. Une machine à sous vintage avec une ligne gagnante. Mais en lieu et place des habituelles cerises, il s'agissait de fraises. Et ce n'était pas des pièces de monnaie qui s'en déversaient, mais des étoiles.

Parce que tes cheveux sentent la fraise, parce que j'ai gagné le jackpot le jour où je t'ai rencontrée, parce que tu es addictive, et parce que je compte chaque jour les bonnes étoiles qui m'ont offert la chance de t'aimer... même si c'était pour peu de temps.

Dix jours plus tard, Cujo se tenait devant le portillon du jardin de Drea à l'écouter jurer, se demandant s'il avait eu raison de venir. Ils ne s'étaient pas parlé ni vus, à l'exception des quelques fois où leurs chemins s'étaient croisés par hasard.

— Allez, espèce de connard de...

Cujo sourit. Elle lui avait manqué. Harper lui avait donné des nouvelles. Elle n'avait d'abord pas voulu s'en mêler, mais Cujo avait fini par l'avoir à l'usure. Bon, il l'avait un peu soudoyée en lui offrant des séances d'entraînement hebdomadaires chez Frankie.

Il avait été heureux d'apprendre que Drea s'était mise à faire du jogging avec Harper. Et lorsqu'il était arrivé au centre d'escalade et l'avait découverte au beau milieu du mur réservé aux débutants, il avait pris le temps de l'observer un moment avant de s'éclipser sans qu'elle l'ait vu. Il lui avait laissé de l'espace, même si ça lui avait été aussi douloureux que de recevoir une balle en plein cœur.

Mais quand Trent lui avait appris que Drea mettait la maison en vente, la panique l'avait assailli. Est-ce qu'elle quittait Miami ? Pour aller où ? Jusquelà, il s'était persuadé qu'ils se retrouveraient lorsque Drea serait prête, or cet espoir serait réduit à néant si elle partait vivre à plusieurs centaines de kilomètres.

La première étape de son plan consistait à reprendre contact avec elle. Comme ami, dans un premier temps. Il jongla avec les smoothies qu'il venait d'acheter et ouvrit le petit portail.

— Qu'est-ce que tu fabriques, Drea ?

Cujo posa les boissons par terre et courut attraper l'échelle en métal bancale. C'était un miracle que Drea ne soit pas tombée. Juchée en équilibre sur la marche la plus haute, elle était en train de récupérer des poignées de

Dieu sait quoi dans la gouttière. Cujo esquiva un projectile qui vint atterrir à ses pieds.

— Brody. Qu'est-ce que tu fais là ?

Elle portait des gants jaune vif, plutôt destinés à faire la vaisselle que des travaux de jardin. Elle se servit de son avant-bras pour écarter les cheveux qui lui tombaient sur le visage, puis descendit de deux échelons jusqu'à se retrouver au même niveau que Cujo. Quoi qu'elle ait prévu de faire aujourd'hui, il n'allait pas la laisser s'en charger toute seule. Il l'aida à revenir sur la terre ferme.

La bouche de Drea esquissa un sourire, qu'elle luttait visiblement pour contenir. Bon sang, il crevait d'envie de l'embrasser. Elle lui manquait.

— Je suis venu t'aider, dit-il en lui tendant le moins vert des deux smoothies – moitié moins de kale que ce qu'il commandait habituellement, c'était leur compromis. Alors, qu'est-ce qui t'énerve autant de bon matin ?

Il regarda les lèvres de Drea se serrer autour de la paille, jaloux de la succion qu'elle y exerçait. Bordel, il fallait qu'il arrête de penser au sexe !

— Je vends la maison, répondit-elle. Il est temps que je passe à autre chose. Je ne peux pas continuer à vivre ici.

Les cernes qui soulignaient ses yeux avaient disparu et sa peau avait retrouvé son éclat. Elle était magnifique et lui évoquait la Drea pleine de confiance qu'il avait connue lorsqu'ils s'étaient rencontrés. Il avait en face de lui la véritable Drea, et elle resplendissait.

— J'ai appelé Suzi, la femme de Raoul, dit-elle en s'appuyant contre l'échelle.

Il aurait juré qu'elle cambrait délibérément le dos. *Les yeux en l'air, Matthews.*

— Qui est-ce ?

— Elle est agent immobilier. La maison va être mise en vente vendredi. Ils viennent prendre des photos demain. Mais elle n'est pas en super état. J'ai regardé assez d'émissions de déco pour savoir que j'en tirerai un meilleur prix si j'améliore deux-trois trucs. Je fais ce que je peux. J'ai rédigé une liste de tout ce que je pouvais faire avec mon petit budget. Si j'ai le temps, j'essaierai de passer un coup de peinture dans le salon.

— Et quand est-ce que tu avais prévu de me demander de l'aide, crevette ? lança-t-il en lui soulevant le menton pour l'obliger à le regarder.

— Pourquoi je t'en demanderais ? On n'est pas... tu sais...

Oh oui, il était au courant.

— Amants ? Amis ? Ça ne veut pas dire que je m'en fous, ou que je ne peux pas t'aider.

Drea se recula d'un pas.

— Tu as assez de choses en tête avec ta mère. Comment va-t-elle, au fait ?

— Il n'y a pas vraiment d'évolution, mais ses blessures sont presque guéries. Elle va bientôt pouvoir être transférée dans un centre de rééducation.

— C'est super. Et *toi*, Brody, comment tu vas ?

Il passa une main dans ses cheveux, remarquant les yeux de Drea qui venaient de se poser sur son tatouage. C'était sans doute déloyal de sa part, mais il fléchit le bras malgré tout.

— Ça irait mieux si tu m'avais demandé un coup de main.

— Je n'ai pas vraiment l'habitude qu'on m'aide, marmonna-t-elle.

— Désolé, dit-il en s'avancant jusqu'à ce que quelques centimètres seulement séparent leurs corps, des corps qui se connaissaient de façon intime et se répondaient instinctivement. Qu'est-ce que tu as dit ? Je n'ai pas entendu.

Drea repoussa la main de Cujo, tandis qu'un sourire s'épanouissait sur ses lèvres. L'attraction entre eux n'avait pas disparu, ce qu'elle remarqua comme lui, il le voyait.

— J'ai dit que tu étais un connard de première.

— Oui, eh bien je suis *ton* connard de première. (Il tressaillit : il avait involontairement utilisé le mot « ton ».) J'ai un pick-up pour débarrasser les déchets, je peux porter des trucs lourds, j'ai même de la marge de ma carte de crédit pour t'aider à acheter ce dont tu as besoin.

— Non, je te dois encore de l'argent pour ma voiture. Je ne veux pas...

— J'insiste. Je garderai les factures si tu veux. Tu me rembourseras plus tard. J'accepte les espèces, toutes les cartes de crédit, et les pipes. J'adore la façon dont tu sucas cette paille, crevette.

— Arrête ! (Elle lui donna une tape dans le ventre en riant.) Tu ne peux pas me dire des trucs comme ça.

— Si, je peux. Parce que je ne recule devant rien pour te faire rire.

— Merci, Brody.

— De rien. C'est toujours calme le mercredi. Laisse-moi juste une seconde pour prévenir Trent que je ne viendrai pas aujourd'hui.

Ils passèrent la maison en revue, pièce par pièce, et firent l'inventaire de ce dont ils allaient avoir besoin. Cujo alla passer un coup de fil à Trent, puis posa son téléphone sur le comptoir. Drea était assise sur un tabouret haut, occupée à finir son smoothie.

— Tu as petit-dejeuné ? lui demanda Cujo.

— Pas encore. Je voulais m'y mettre rapidement.

— Eh bien moi, j'ai faim. Tu as des œufs ?

Cujo ouvrit le frigo. Parfait. Il sortit également des tomates et du fromage.

— Du pain ?

Drea désigna le placard derrière lui. L'omelette et les toasts furent préparés et engloutis en quelques minutes. Drea avait déjà fait du café, et le mélange de caféine et de calories lui fit un bien fou.

— Pourquoi tu ne m'as rien dit ? lui demanda Cujo, contrarié qu'il se soit passé des choses dans sa vie sans qu'elle s'en soit ouverte à lui.

— Je ne sais pas. Après cette soirée avec ta mère, l'histoire avec la suite de Henderson et la discussion avec toi, je suis rentrée et j'ai dormi dix-huit heures d'affilée.

*Oui. Ce connard de Carter.*

— Je t'ai vue. J'étais en train de venir au café pour te parler et je t'ai vue avec Carter.

— Je sais. Mais c'était un hasard. Il venait prendre ma déposition à propos de ta mère et je sortais du café à ce moment-là, alors il m'a ramenée chez moi.

Cujo sentit la tension quitter ses épaules.

— Alors, pourquoi as-tu décidé de vendre ? lui demanda Cujo.

— Les mensualités sont très élevées. Je paie beaucoup d'argent pour un endroit où je n'ai pas envie d'habiter. Je m'en sortirai beaucoup mieux si je loue un studio.

Était-il prêt à lui proposer l'étape suivante ? Oui. Il l'était. Et elle ?

— Si tu es coincée, tu peux toujours venir habiter à la maison, suggéra-t-il.

Il passa un bras autour d'elle, prêt à recevoir un refus, mais Drea posa la tête sur son épaule et poussa un soupir.

— Je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée. J'ai vraiment besoin d'apprendre à vivre seule. Mais si je me retrouve coincée, avec plaisir.

C'était compréhensible. Drea avait besoin de profiter de sa liberté. Bon, il l'inciterait quand même à louer un appartement pas trop loin de chez lui et à choisir un lit suffisamment grand pour qu'il puisse y dormir. Une fois qu'il l'aurait convaincue de leur laisser une deuxième chance. Évidemment.

Drea sursauta lorsqu'on tapa à la porte. Cujo jeta un coup d'œil à son téléphone – le timing était parfait.

— J'ai entendu dire que tu avais besoin d'aide, lança Trent en entrant avec un plateau chargé de pâtisseries. De la part de Harper, pour les travailleurs. Elle nous rejoint en sortant du boulot.

— Si je peux t'emprunter un jogging..., dit Lia, les mains chargées de deux pots de peinture, en baissant les yeux sur sa jupe crayon moulante. Ça fait trop longtemps qu'on ne s'est pas vues, ajouta-t-elle en serrant Drea dans ses bras.

Puis ce fut au tour de Pixie d'entrer en sautillant. Elle portait deux sacs plastique flanqués du logo de la quincaillerie du coin.

— C'est tellement plus marrant que d'être cloîtré au studio toute la journée ! s'écria-t-elle.

— Vous avez fermé le studio ? s'étonna Drea.

— Techniquement non puisqu'on n'avait pas encore ouvert, répliqua Pixie en posant les sacs sur le sol.

Dred entra à son tour et déposa des bâches gigantesques sur le sol.

— Salut Drea. Merci de me donner l'occasion de sortir de ma chambre d'hôtel, dit-il en la serrant dans ses bras.

— Je ne savais pas que tu étais là, dit Drea.

— Ouais, j'avais besoin de changer un peu de décor.

Cujo le surprit en train de relâcher Pixie. *Connard*. Quelqu'un d'autre tapa à la porte.

— Brody, fiston, viens m'aider à prendre les outils dans le pick-up.

Cujo commença à suivre son père dehors, mais Trent lui donna une grande tape dans l'épaule.

— Je crois que ta copine a plus besoin de toi que ton père. Je me charge des outils.

Drea, toujours postée à côté de la porte d'entrée ouverte, demanda à Cujo :

— C'est toi qui as organisé ça ?

— Si je dis oui, est-ce que tu me laisseras garder mon seul testicule qui marche encore ou est-ce que tu donneras un coup de pied dedans ?

— Tu es un mec bien, Brody Matthews.

Il fit glisser son pouce sur les lèvres de Drea, baissa la tête et l'embrassa rapidement. L'espace d'un instant, il fit comme s'ils étaient seuls dans cette pièce. Tous les deux.

Encore ensemble.

Après dix heures de travail acharné, la maison de Drea n'était plus la même. Elle était devenue charmante et accueillante.

— Pas sûr que mes genoux me pardonnent un jour, déclara Lia en déplaçant de quelques centimètres le coussin dont elle se servait pour s'agenouiller.

Elle trempa son pinceau dans la peinture blanche et continua d'en recouvrir les plinthes. Drea posa une cannette de Coca Light à côté d'elle.

— C'est dingue, ça a l'air neuf, dit-elle.

Pixie, elle, était occupée à repeindre les murs dans une teinte de beige chaleureux. Drea franchit la porte d'entrée, restée ouverte depuis qu'Eric l'avait recouverte de peinture rouge vif ce matin-là.

Des sacs entiers de mauvaises herbes et autres déchets étaient empilés sur le

trottoir. Juste à côté se trouvaient des branches d'arbres coupées en plusieurs morceaux et attachées avec de la grosse ficelle. Drea tapota l'écriteau À VENDRE que Suzi lui avait apporté plus tôt dans la journée.

— Connor, tu as fait des miracles ici, le félicita Drea en lui tendant une canette, puis elle admira le jardin, où l'herbe avait été tondu et les mauvaises herbes arrachées.

— Je n'étais pas tout seul, Devon s'est bien démené, dit-il en désignant son frère, qui labourait la terre.

— Devon, attrape ! s'exclama Drea en lui lançant la bouteille d'eau qu'il avait demandée.

Eric et Dred, eux, étaient perchés chacun sur une échelle, installant une nouvelle gouttière à l'avant de la maison. Drea se rendit à l'arrière de la bâtisse. La clôture avait été réparée. Comme pour le jardin de devant, celui-là avait été entièrement nettoyé. Cujo et Trent étaient en train de se battre avec un arbre tout juste coupé. Tous deux torse nu, ils enfonçaient des pelles dans la terre afin d'en extraire la racine.

— Hallucinant, non ? dit Harper en arrivant à son côté.

— Tu parles du niveau de testostérone dans ce jardin ? répliqua Drea en riant.

— Oui, ça... et le reste... cette grande famille.

Drea approuva de la tête, les yeux embués de larmes. Harper l'enveloppa de ses bras – preuve de l'incroyable chemin qu'elle avait parcouru pour laisser derrière elle la jeune femme maltraitée et couverte de cicatrices qu'elle était encore deux ans plus tôt.

— Je suis désolée, Drea. Je ne me suis jamais rendu compte à quel point la vie était difficile pour toi. J'étais trop absorbée par mes propres problèmes.

— Tu n'as pas à être désolée. Je n'avais pas vraiment envie que les gens sachent à quel point la situation s'était dégradée. Et de toute évidence, tu avais des choses à gérer de ton côté. J'avais envie d'être là pour toi.

— J'aurais quand même pu t'aider davantage. J'ai l'impression d'avoir été une amie médiocre.

— Tu sais, mes parents ne voulaient jamais m'avoir dans leurs pattes. J'étais souvent punie dans ma chambre. Ma mère était tellement obsédée par lui qu'ils finissaient par m'oublier. Je me préparais mes repas seule. Le matin, je m'habillais seule. Il m'arrivait même de partir à l'école sans que personne le remarque.

Elle se remémora son premier jour d'école, lorsqu'elle avait dû demander à Mme Hernandes de l'aider à traverser la route.

— Oh, Drea. Aucun enfant ne devrait avoir à subir ça.

— Je regardais les autres parents déposer leurs enfants, leur faire un bisou avant de partir. (Elle prit une grande inspiration.) J'ai juste pris l'habitude de tout faire toute seule. L'ironie dans tout ça, c'est que quand mon père est parti, j'étais tellement habituée à m'occuper de moi que ma mère m'a laissée continuer. Elle m'engueulait de temps en temps, me mettait le départ de mon père sur le dos. Et je la laissais faire, parce que je ne pouvais rien faire pour la changer.

— Pourquoi n'es-tu pas partie ? Enfin, quand tu as eu l'âge.

— J'imagine qu'en prenant soin d'elle je pensais que cela contribuerait peut-être à changer notre relation. Peut-être qu'alors elle aurait un peu d'estime pour moi, même si elle n'arrivait pas à m'aimer.

— Tu te rends compte que tout ça n'a rien à voir avec toi, n'est-ce pas ? (Harper se pencha en avant, plissant ses yeux verts.) L'enfance que tu as eue, elle est due à tes parents et à leurs histoires. Toi, tu n'as absolument rien à te reprocher.

Les mots de Harper ébranlèrent tous les schémas que Drea avait élaborés dans sa tête. Ce n'était pas elle. C'était eux.

— Je commence seulement à comprendre que ce n'est pas une honte de demander de l'aide. C'est dingue que tout le monde soit venu aujourd'hui.

Cujo croisa son regard. Il dit quelque chose à Trent, qui arrêta de creuser.

— Les gens tiennent à toi. Et, pour ce que ça vaut, je pense qu'il ferait tout pour toi.

— Merde, ils sont quand même canon torse nu.

— Ouais, ils pourraient poser pour un calendrier ou un truc du genre. Je l'achèterais direct.

— Tu vois quelque chose qui te plaît, crevette ? lança Cujo en la soulevant dans ses bras.

— Beurk, enlève tes mains de là, tu pues.

Cujo rit et la porta jusqu'à son pick-up, où il l'assit sur le hayon.

— Allez, bébé, dis-le que tu m'aimes tout transpirant et sexy. (Il baissa les yeux sur ses seins.) Joli tee-shirt, crevette. J'adore cette vue.

— Tu es dingue.

Il lui encercla alors la taille puis l'attira tout contre lui. Elle se laissa faire, posa la tête sur son épaule et fit de son mieux pour résister à l'envie de l'embrasser dans le cou.

— Je t'ai entendue parler à Harper tout à l'heure, dit-il en lui caressant le dos en cercles. Est-ce que je t'ai dit à quel point j'étais fier de toi ?

— Pourquoi serais-tu fier de moi ? Je t'ai fait du mal. Je *nous* ai fait du mal.

— Ce n'est qu'un moment de notre histoire. Ce n'est pas ça qui nous

définira plus tard. Je suis fier de toi parce que tu as persévéré. Je n'aurais jamais pu faire ça tout seul, comme toi.

— J'étais une épave, Brody. Je *suis* une épave. Mais j'y travaille. J'ai commencé à voir une psychologue il y a deux jours.

Marlene s'était montrée formidable et même si Drea ne l'avait vue qu'une fois, elle était ressortie de cette session plus confiante dans l'avenir.

— Tu vois ? Raison numéro deux cent soixante-douze pour laquelle je suis fier de toi.

Drea se recula pour le regarder. Elle observa la barbe de trois jours sur son menton, la largeur de ses épaules, la façon dont il passait sa langue sur sa lèvre inférieure. Elle garda ses yeux pour la fin. La sincérité qu'elle y lut lui coupa le souffle.

— Tu m'as manqué, Brody, murmura-t-elle.

Cujo posa une main sur sa nuque et appuya son front contre le sien. Drea sentait de la retenue dans ses bras. Il avait envie de plus, mais ne prendrait rien.

Alors Drea leva le visage et déposa un doux baiser sur les lèvres de Cujo, qui parut surpris mais ne réagit pas. Elle essaya une seconde fois, suivant le contour de ses lèvres avec sa langue, qui s'ouvrirent doucement.

— Embrasse-moi, Brody.

— Tu es sûre ? murmura-t-il.

— Je suis sûre, affirma-t-elle tandis que Cujo l'attirait tout contre lui.

Rien n'aurait pu la préparer à l'assaut qui suivit. Les mains de Cujo se retrouvèrent dans ses cheveux, puis dans tout son dos, avant de l'agripper par les hanches. Sa langue se glissa dans sa bouche, la dévorant littéralement.

Il la plaqua dans le pick-up et elle enroula ses jambes autour de sa taille. Leurs amis allaient peut-être les voir. La curieuse Mme Hernandes devait déjà se trouver sur son porche en train de réciter un *Je vous salue Marie* pour le salut de son âme. Mais Drea s'en fichait. Elle se plongea tout entière dans ce baiser et prit tout ce que Cujo avait à lui donner.

— Putain, Drea, tu m'as manqué, souffla-t-il dans le creux de son épaule.

L'enveloppant de ses bras, Drea savoura le sentiment de sécurité et de chaleur que lui procuraient les bras de Cujo.

— S'il te plaît, ne me dis pas que c'était une erreur, la supplia-t-il.

— Non. Par contre, je ne pense pas que je serai encore la même personne après ma thérapie. D'après la psychologue, c'est un travail qui peut prendre plusieurs mois.

— Drea, j'aime la personne que tu étais avant. J'aime celle que tu es maintenant. Et je t'aimerai encore dans dix ans. Tant mieux si tu ne restes pas la même, ça voudra dire qu'on a mûri. Ce que je veux, c'est être celui au côté de

qui tu as envie de mûrir.

— Oh, Brody. Je t'aime. C'est magnifique ce que tu dis.

— Non, c'est toi qui es magnifique.

Drea leva les yeux vers lui.

— Tu cherches à me flatter, là ?

— Peut-être bien, crevette, répondit-il avec un sourire malicieux. Et je peux redevenir dur en quelques secondes si tu me laisses reluquer encore un peu ce tee-shirt.

Cujo descendit du pick-up, le contourna et ouvrit la portière passager. L'expression de choc qu'elle avait affichée valait bien l'organisation de dernière minute et les deux heures de route. Il lui avait donné pour uniques consignes de voyager léger, d'emporter des vêtements confortables et des chaussures de randonnée. Drea portait un pantalon de yoga – qui lui moulait délicieusement les fesses – et un pull gris tout doux qui ressemblait plus à une couverture.

De grands palmiers dominaient le cottage vert et une petite brise s'engouffrait dans les buissons qui entouraient la propriété. Deux jours avaient passé depuis leur baiser sur le pick-up. Depuis, Cujo respectait le rythme de Drea, qui voulait avancer doucement, et il comprenait sa prudence. Lorsqu'elle lui avait dit qu'elle devait libérer la maison le temps que plusieurs agents immobiliers viennent la visiter, il avait eu l'idée de l'emmener quelque part. Avec l'aide de José, il avait tout organisé pour lui faire la surprise.

Bouche bée, Drea découvrit le petit porche accueillant de la maison, sur lequel étaient installés deux fauteuils – ils seraient parfaits pour passer une soirée calme à siroter le vin que Cujo avait apporté. Le cottage était idyllique, jusqu'aux jolies plantes grimpantes piquetées de fleurs roses qui s'enroulaient autour des piliers du porche.

Le beau temps était de la partie. Ciel dégagé, brise légère, température avoisinant les vingt-cinq degrés : idéal pour emmener Drea sur l'eau ou faire une randonnée.

— Est-ce qu'on va rester là ? demanda-t-elle.

— Oui, madame. (Cujo s'approcha d'elle et glissa ses mains autour de sa taille, l'amenant contre lui.) On n'est là que pour deux nuits. On repart vendredi matin.

— C'est vrai ? Deux jours entiers à ne rien faire ?

Cujo avait pas mal réfléchi. En dépit des événements récents, ils étaient vraiment bien tous les deux.

— Mmmh, fit-il en enfouissant son nez dans son cou.

Cette odeur de fraise... Bon sang, elle lui donnait faim. Il fit remonter ses mains jusqu'à ses seins, en caressa le dessous du bout des doigts tout en taquinant son téton à l'aide de son pouce. Drea se mit à gigoter, se frottant contre son érection.

— Continue comme ça, crevette, et on ne sortira jamais de cette maison.

Bon sang, il avait envie d'elle, de tester sa théorie sur le sexe comme moyen de sceller une réconciliation. Depuis qu'ils s'étaient remis ensemble, ils n'étaient pas allés plus loin que quelques langoureux baisers et des mains baladeuses. Cujo était pourtant bien résolu à interrompre cette diète dès ce soir.

— Et ça serait si grave que ça ? le taquina Drea.

— Non, mais l'excitation c'est pas mal aussi, crevette. Et puis on louverait Big Cypress National Park. Ten Thousand Islands, c'est juste là, lui dit-il en pointant du doigt vers le sud-ouest. Et on pourra aller en voiture jusqu'à Fakahatchee.

Il l'attrapa alors au niveau des hanches, positionnant ses fesses à quelques centimètres de sa braguette, qui était en train d'imprimer des marques sur son sexe.

*Putain.* Elle leva sur lui son regard aux longs cils qui l'effleuraient quand elle dormait.

— À partir de demain, tu seras nue, lui lança-t-il avec un clin d'œil. Mais, en attendant, j'ai quelque chose pour toi.

Il déchargea du pick-up leurs sacs, une glacière et, enfin, un carton de fournitures qu'il déposa aux pieds de Drea.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle en effleurant la boîte extra-large de préservatifs et l'assortiment de peintures corporelles comestibles.

— J'ai des idées. Plein d'idées. Sauf si tu n'as pas envie. (Il lui prit un pot de peinture des mains, le remit dans la boîte et lui attrapa les poignets.) Ou peut tout faire pendant qu'on est là, ou rien. Je voulais juste que tu puisses te détendre et t'amuser.

— Merci, Brody, dit-elle en s'approchant de lui.

— De rien, crevette.

Après avoir visité leur cottage, ils se rendirent à l'Oasis Visitor Center et entreprirent une randonnée de dix kilomètres. En parfait gentleman, Cujo laissa Drea dicter le rythme et marcher devant lui, ce qui lui permit de passer deux heures agréables à admirer son fessier.

De retour au cottage, Cujo prépara le dîner et encouragea Drea à prendre un long bain. Elle en émergea une heure et demie plus tard, vêtue d'un minuscule short blanc, ses cheveux humides cascading librement dans son dos.

Pendant que les pâtes cuisaient et que la sauce mijotait, Cujo sauta dans la douche, tenté d'apaiser la tension de sa queue mais préférant attendre de se trouver à l'intérieur de Drea, une pensée qui ne fit rien pour le soulager.

Ils dînèrent dans un silence agréable, écoutant les bruits de la vie sauvage autour d'eux. Drea insista pour débarrasser et Cujo alla s'installer sous le porche.

— Je vais avoir mal partout demain, déclara Drea en le rejoignant.

Cujo adorait quand elle laissait ses cheveux sécher naturellement en boucles douces. Elle s'assit sur ses genoux et but une gorgée du verre de vin rouge qu'il tenait à la main, puis elle caressa doucement son nouveau tatouage.

— Est-ce que je t'ai dit à quel point je l'adorais ?

— Au moins vingt fois.

— Parce que c'est le cas.

— Je t'admire, dit-il en lui relevant la tête pour qu'elle le regarde dans les yeux, déposant un rapide baiser sur ses lèvres. J'admire la façon dont tu as géré ces dernières semaines.

— Je ne suis pas sûre de mériter des compliments. Il va me falloir au moins un an, à mon avis, pour rembourser toutes mes dettes, mais je vois le bout du tunnel. Et puis c'est aussi un soulagement. C'est horrible de penser ça, non ?

— Je pense que c'est normal après s'être occupé d'une personne malade pendant si longtemps.

Elle n'ajouta rien de plus.

— J'ai une idée, dit-il soudain en lui caressant le dos.

— Quoi ?

— J'ai envie de te peindre.

— Littéralement ? demanda-t-elle.

— Je veux que tu sois ma toile.

Il s'inclina vers elle pour lui mordiller doucement le lobe de l'oreille, ce qui la fit frissonner.

— Moi aussi j'aurai le droit de te peindre ?

Il avait espéré que Drea trouverait une façon d'utiliser le sirop au chocolat – sa queue venait de se dresser rien qu'à l'idée.

— J'espère bien, murmura-t-il en se levant, Drea blottie dans ses bras.

La lueur des bougies vacillait sur les murs. Cujo s'était activé dans le cottage. Bien qu'il fût isolé, il avait tiré les rideaux pour leur assurer une plus grande intimité. Un drap de Cujo avait remplacé la couette, à présent pliée sur un pouf.

Sur la table basse, il avait étalé les fournitures : peinture corporelle, pots de paillettes comestibles, feutres et pinceaux. Teintes de brun, doré et blanc ; goût caramel et chocolat. Drea frissonna d'excitation à l'idée de se transformer en alléchant dessert.

Cujo longea du doigt le bas de son tee-shirt, effleurant au passage la peau de son ventre. Il le fit ensuite passer au-dessus de sa tête et le jeta dans un coin.

— Si tu veux que j'arrête, tu me le dis, O.K. ?

Il l'embrassa sur les lèvres, enflammant aussitôt tout son corps. Le frisson d'excitation était en train de se transformer en désir explosif. Il glissa doucement sa langue dans la bouche de Drea. La promesse de ce qui l'attendait obligea Drea à serrer les cuisses.

Avec un sourire en coin, Cujo lui dégrafa son soutien-gorge, le lui enlevant d'un geste souple. Ses seins étaient lourds, dans l'attente de son toucher. Il commença à lui caresser la peau, atisant les flammes qui brûlaient déjà en elle. Il s'assit alors sur le lit, puis fit tourner Drea pour lui enlever son jean et sa culotte.

Il se leva, la souleva, puis l'allongea sur le drap. Drea le regarda se débarrasser de son tee-shirt et admira ses abdominaux se contracter lorsqu'il défit le bouton de son jean délavé, avant d'en descendre légèrement la fermeture Éclair.

— Je veux que tu puisses regarder, dit Cujo en lui ajoutant un oreiller derrière la tête.

Il lui plaça les bras le long du corps. Puis, posté à l'extrémité du lit, il lui tendit les jambes, les écartant légèrement.

— Putain, Drea... (Il secoua la tête en l'admirant de la tête aux pieds, une note d'incrédulité troublant son regard bleu.) Je me demande comment je peux avoir autant de chance.

Drea s'efforça de dissiper la nervosité qui lui nouait l'estomac.

— Ne bouge pas, dit-il, attrapant un des feutres au chocolat.

Lorsque Cujo lui appliqua la peinture sur la hanche droite, elle lui sembla fraîche, sans que ce soit désagréable. Drea était incapable de dire ce que les courbes qu'il était en train de tracer allaient représenter.

La main de Cujo lui maintenait fermement la hanche. Il dégageait un mélange de confiance et de détermination. Drea fut envahie par un sentiment d'abandon au moment où sa nervosité laissa la place à quelque chose de plus enivrant. Les poils du pinceau contre sa peau constituaient l'unique point de contact entre eux, pourtant elle n'aurait pu être plus excitée.

Il tendit un bras pour changer de stylo. Une couleur plus claire, cette fois, pour compléter les lignes sombres déjà tracées.

— Embrasse-moi, soupira-t-elle tandis qu’il retournait à sa place.

— Avec plaisir, crevette, répondit-il en lui adressant un grand sourire.

Drea grogna lorsque les lèvres de Cujo touchèrent les siennes, puis qu’il fit glisser ses doigts entre ses seins, sur son ventre et, enfin, entre ses jambes, jusqu’à venir frôler son clitoris.

— Tu es tellement mouillée, murmura-t-il contre ses lèvres.

Drea se cambra sur le lit.

— Doucement, crevette, tu vas abîmer mon chef-d’œuvre.

Il se remit au travail, réalisant plusieurs couches de détails, un peu comme le tatouage au henné que sa tante Celine s’était fait faire pour un mariage.

Drea ferma les paupières, son corps pareil à un baril de poudre sur le point d’exploser. Cujo remonta un peu, le pinceau s’activant à présent sur le dessous de ses seins.

— J’adore la façon dont tes tétons durcissent quand je fais ça, lui dit Cujo d’une voix rauque.

À en juger par la bosse qui enflait son jean, il était tout aussi excité qu’elle.

— J’ai envie de les lécher, mais si je le fais, je sais que je ne pourrai pas m’arrêter, ajouta-t-il.

Drea ouvrit les yeux, et rencontra ceux de Cujo, dans lesquels brillait une lueur de désir.

— Vas-y, je t’en prie, souffla-t-elle.

Cujo secoua la tête.

— Pas avant que j’aie terminé.

Drea mourait d’envie qu’il la touche. Sans réfléchir, elle posa sa main gauche sur son clitoris, exerçant une pression sur son bourgeon ultra-sensible.

— Putain, Drea... Fais-toi plaisir pendant que je finis ça.

Elle sentait les coups de pinceau répétés sur son sein gauche, qui lui taquinaient le téton chaque fois qu’il passait dessus. Drea leva alors une main, offrant son index à Cujo. Comprenant ce qu’elle voulait, il le prit dans sa bouche et y fit tourner sa langue en gémissant.

— J’adore ton goût, murmura-t-il.

Drea baissa à nouveau son doigt et commença à se caresser doucement le clitoris, le pressant entre la peau douce et humide de ses lèvres.

Prenant une grande inspiration, elle l’ôta une nouvelle fois. Un rythme lent et régulier, pour soulager la tension.

Cujo arrêta de peindre. La bouche entrouverte, il contempla Drea se masturber.

Drea enleva son doigt pour le ramener à la bouche de Cujo, qui fit tournoyer sa langue autour tout en lui attrapant le poignet qu’il maintenait

prisonnier.

— J'ai tellement envie de te baiser que je pourrais jouir juste en te goûtant.

Le profond gémissement qu'il laissa échapper l'excita. Il lui relâcha la main.

— Je t'en supplie, Brody, souffla-t-elle. Dépêche-toi.

Le rythme des coups de pinceau s'accéléra sur sa peau, et elle suivit la cadence avec son doigt, le faisant glisser de plus en plus vite.

— Je suis tout près, Brody. Viens finir.

Elle sursauta en sentant son doigt remplacer le sien, gémissant lorsqu'il lui ouvrit les lèvres plus largement, pendant que son pouce décrivait des cercles sur son clitoris. Lorsqu'il enfonça un deuxième doigt en elle, elle empoigna le drap. Jamais elle n'avait éprouvé de sensation plus dévorante.

— Brody !

Drea jouit alors violemment, se contractant autour des doigts de Cujo tout en accueillant son orgasme.

Sentir les frémissements de Drea autour de son doigt faillit bien lui faire perdre la tête. Impatient de la rejoindre, sa queue se contracta en réaction à l'orgasme de Drea. La façon dont elle s'offrait, avec une telle liberté, une telle passion, était l'expression même de ce qu'elle était.

Plus que tout, il avait envie de se débarrasser de son jean et de se glisser en elle. Pourtant, il s'obligea à contenir son désir un peu plus encore.

Il alla vers le haut du lit et passa ses doigts mouillés sur les lèvres de Drea. Elle ferma les yeux quand il l'embrassa, partageant avec elle cet instant incroyablement érotique. Des frissons de plaisir continuaient de faire trembler tout son être.

Les paillettes. Il fallait que son œuvre brille autant que Drea. Tenant le flacon au-dessus d'elle, il letapota, faisant pleuvoir les flocons sur sa peau bronzée telles des feuilles d'automne.

Les yeux de Drea s'ouvrirent lorsque Cujo replaça le flacon sur la table. Quelle vision... Ses cheveux dorés s'étalaient sur l'oreiller ; ses jambes et ses bras scintillants reposant sur le drap, couverts de son art.

Il déplaça le drap de façon à ce qu'il couvre la zone la plus intime et repositionna son bras en travers de son sein vierge de couleur. Il avait beau crever d'envie de la prendre, il voulait d'abord finir ce qu'il avait commencé. Les ailes de phénix plongeaient sous sa main tandis que sa tête s'enroulait autour de son téton gauche, le dissimulant complètement.

— Tu es sublime, Drea. (Il l'embrassa, incapable de résister plus longtemps

à l'attrait de ses lèvres.) J'aimerais prendre une photo avec ton téléphone. Je veux que tu te voies comme moi je te vois.

Drea hochait la tête, une lueur de désir embrasant ses pupilles.

— Je te fais confiance, dit-elle.

Les mots de Drea lui donnèrent le sentiment d'être un géant. Il se leva, puis alla prendre son téléphone sur la table. Il lui fallut quelques secondes avant de trouver le bon angle. Il voulait une photo artistique, pas vulgaire, mais son but était aussi de saisir la tension érotique de ce moment.

— Parfait.

Il prit la photo rapidement, ne voulant pas risquer de passer à côté de l'éclat qui illuminait son visage. Il ôta ensuite son jean et enfila un préservatif. Sa queue lui faisait mal, mais s'il s'était déshabillé plus tôt, jamais il n'aurait pu terminer son dessin.

Il s'assit sur le lit, à côté de Drea, et lui montra la photo. Il sentit son cœur faire un vol plané lorsqu'elle poussa un petit cri.

— Oh mon Dieu. C'est sublime, Brody. Je n'avais pas idée que tu pouvais faire une chose pareille.

Que Drea apprécie son art le toucha profondément.

— C'est la toile qui compte, ma belle. C'est toi qui es sublime.

Gênée, elle détourna le regard. Elle ne me croit pas, songea-t-il.

— Viens là, dit-il en se levant, lui tendant une main.

Il l'emmena jusqu'à un miroir situé dans un coin de la pièce.

— Qu'est-ce que tu vois, Drea ?

Il avait parlé d'une voix rocailleuse, mais bordel, elle était nue et couverte de ses dessins.

— Je vois un magnifique chef-d'œuvre.

— Pas moi. Je te vois toi, Drea. Je vois la bonté dans ton regard. Je vois des mains qui ont travaillé plus dur que beaucoup d'autres. Je vois cette bouche parfaite qui m'a brisé le cœur et m'a aussi sucé. Je vois la courbe de tes seins et l'arrondi tellement sexy de tes hanches, qui me donne envie de t'attraper et de te prendre par-derrière, là, tout de suite...

Il glissa une main entre ses jambes, se délectant de son humidité et du petit cri de surprise qu'elle laissa échapper. Il enfonça un doigt en elle, loin, et regarda ses pupilles se dilater. Drea s'arqua contre lui, la sensation de ce peau-à-peau lui coupant le souffle.

Il retira son doigt et le fit glisser entre les lignes qu'il venait de dessiner.

— Non, fit Drea en repoussant sa main. Ne le gâche pas.

— Je n'ai pas l'intention de le gâcher, répondit-il, la portant dans ses bras pour l'amener sur le lit. J'ai l'intention de le manger. Enfin, en partie.

Doucement, il la posa sur le lit et s'allongea à côté d'elle. Hypnotisé par la façon dont le téton de Drea durcissait à son toucher, il se mit à le suçoter, savourant le mélange du caramel et du goût bien particulier de Drea. Son dos se souleva. Cujo lui lécha les côtes, étalant de la peinture et des paillettes sur son propre corps aux endroits où il épousait celui de Drea. Il roula alors sur le côté.

— Chevauche-moi, Drea.

Il la souleva sur ses hanches, tenant sa queue bien droite pendant que Drea s'abaissait sur lui.

— Oh mon Dieu, Brody, gémit-elle.

Qu'est-ce qu'il aimait l'entendre prononcer son prénom de cette manière – d'une voix rauque, désespérée. Et voir ses cheveux qui ondulaient sur ses épaules, effleurant le haut de ses seins, et son œuvre qui ornait ce corps magnifique. Drea, à la fois douce et sauvage, était trempée de son orgasme.

Il lutta pour reprendre ses esprits, emporté dans un tourbillon d'émotions. Il détourna le regard avant de perdre tous ses moyens.

— Brody ?

— Oui, crevette.

— Regarde-moi.

Il s'exécuta et la découvrit en train de se caresser les seins, étalant sur sa peau la peinture et les paillettes. Il la regarda se surélever légèrement, puis s'abaisser de nouveau sur lui, haletant sous l'effet du frottement.

Il lui agrippa alors les hanches, la souleva un peu plus haut avant de la tirer vers le bas, cette fois avec plus de force. Il la désirait avec une urgence qu'il n'avait jamais éprouvée auparavant. S'il ne la possédait pas tout de suite, cela le consumerait.

Cujo se hissa pour aller à sa rencontre, bougeant légèrement sa main pour aller lui caresser le clitoris du pouce.

— S'il te plaît Brody, je...

Drea tomba en avant, les mains posées de chaque côté de la tête de Cujo. Il tira son téton dans sa bouche, jouant avec, titillant Drea jusqu'à ce qu'elle gémissse de plaisir.

Il sentit alors une vague de chaleur ondoyer sous sa peau tandis qu'il essayait de repousser la libération. Sa queue vibrait douloureusement.

Il les retourna tous les deux, Drea à présent sous lui. Elle serra ses jambes autour de sa taille et il s'enfonça plus loin en elle, leurs peaux collées l'une à l'autre.

Cujo sentit des gouttes de sueur couler sur son front. Il refusait de jouir tout de suite, brûlant de prolonger l'intense union qu'ils étaient en train de partager.

Car ici, loin de tout le reste, ils n'étaient pas seulement bons, ils étaient excellents. Drea était sa raison d'être.

— Oh mon Dieu, Brody, je vais jouir. Je t'en supplie. Jouis avec moi.

Il lui attrapa les poignets, qu'il ramena au-dessus de sa tête, et l'embrassa avec fougue. Elle poussa un cri, se contractant autour de lui. L'orgasme était en train de jaillir en elle.

Cujo vit des étoiles exploser devant ses yeux lorsqu'il jouit loin en elle, une sensation plus puissante que tout ce qu'il avait connu jusque-là.

Un sentiment qu'il savait ne pouvoir vivre qu'avec elle.

## 19

— Rappelle-moi de ne plus jamais prendre de douche avec toi, déclara Drea en entrant dans la petite cuisine tout en passant une brosse dans ses cheveux.

Cujo sourit et lui servit un verre de vin, un zinfandel rouge qu'il avait apporté.

— Hé, ce n'est pas ma faute si tu es tellement sexy quand tu ne portes que de l'eau chaude et du savon.

Cujo avait enfilé un jogging qui lui descendait bas sur les hanches, révélant ses abdominaux qui donnaient envie à Drea de les lécher et qui descendaient jusqu'à... eh bien, autre chose de très tentant. Elle bâilla et sortit son téléphone de sa poche. Déjà 1 heure du matin.

Elle afficha la photo que Cujo avait prise d'elle. D'une certaine façon, cela ne lui ressemblait pas. Elle y semblait trop confiante, la peau empourprée par l'excitation. Était-ce vraiment ainsi qu'il la voyait ?

— Je n'arrive pas à la regarder sans être excité, déclara Cujo en regardant par-dessus son épaule.

— Du calme, soldat, lança-t-elle en riant, se juchant sur un des tabourets de bar.

Le vin, corsé, était délicieux. Drea fit tourner la bouteille sur le comptoir pour en voir l'étiquette. Cela faisait plusieurs mois qu'elle n'avait plus les moyens d'en acheter, mais c'était un de ses préférés.

— Je voudrais t'emmener faire du paddle demain au lever du soleil. Les planches sont dans le pick-up. Je sais que ça ne fera pas beaucoup de sommeil, mais je me suis dit que tu pourrais ajouter ça à ta liste d'activités à essayer. Tiens, je t'ai acheté ça. (Il posa devant elle un petit sac rayé rose et blanc.) Je dois être honnête, Harper m'a aidé à le choisir. D'après elle, on ne peut pas faire confiance aux mecs pour ces trucs-là.

— Trent lui a offert un très joli maillot de bain, répliqua Drea en riant, se

demandant si Harper l'avait emporté à Tahiti.

— Je me suis dit que tu serais plus à l'aise avec quelque chose d'un peu plus... tu sais... vu que ce sera ta première fois. Si tu as froid, tu pourras toujours mettre un sweat par-dessus.

Le maillot de bain deux-pièces, d'une teinte vert émeraude, était splendide.

— Merci, Brody.

Elle se leva pour aller l'embrasser sur la joue. Sa bouche s'étira en un sourire chaleureux. Ils emportèrent leurs verres de vin à l'extérieur et s'installèrent sur les fauteuils du porche. La nuit était tombée depuis un moment déjà, si bien que Cujo avait allumé des bougies sur la table.

— Merci pour cette escapade, Brody. J'ai l'impression d'être partie depuis une semaine.

Il s'assit et lui prit la main de l'autre côté de la table.

— Avec plaisir. J'étais sincère l'autre jour, tu sais. Sans toute la frénésie qu'il y a autour de nous, on est bien, tous les deux.

Ils demeurèrent silencieux un moment, profitant de cet instant de calme, Cujo caressant du pouce la main de Drea.

— J'ai un peu peur de prendre mes futures décisions par rapport à notre couple, avoua Drea d'une voix douce.

Ce matin-là, cette idée avait envahi toutes ses pensées à son réveil.

— C'est-à-dire ?

Drea entendit Cujo bouger sur sa chaise pour se tourner vers elle. Elle ouvrit les yeux à contrecœur. L'angoisse lui vrillait l'estomac. Elle choisit ses mots avec soin avant de reprendre la parole.

— Je ne travaille pas dans un café parce que je ne suis pas assez intelligente pour faire autre chose. Simplement, je ne pouvais pas entreprendre des études tout en bossant et en aidant ma mère. Je n'ai pas songé à partir parce que je savais que je m'en voudrais si je la laissais.

Cujo lui embrassa la main, avant de la serrer fort dans la sienne.

— Je sais bien, crevette. La façon dont tu as analysé tous ces rapports m'a impressionné. Sans parler des liens que tu as réussi à établir pour remonter jusqu'à Gilliam, puis Don.

— Je ne veux pas de contraintes qui pèseraient sur ce que je veux faire après, pourtant je pense que notre relation en sera une. Par exemple, qu'est-ce que je ferai si j'ai très envie d'aller à la Florida State University mais que je renonce parce que c'est à huit cents kilomètres de Miami ?

Drea but une gorgée de vin, prenant un moment pour mettre de l'ordre dans

ses idées qui cognaient dans sa tête à la manière de billes dans un flipper.

— Je pensais ce que je t’ai dit après l’enterrement, affirma Cujo.

— Quoi exactement ?

— Quand je t’ai dit que je viendrais avec toi. Ne te fais pas de souci à propos de l’endroit que tu choisiras.

— Mais toute ta vie est à Miami. Tes frères, tes nièces, Trent, le studio, le garage. Pourquoi partirais-tu avec moi alors que c’est si récent entre nous ?

— Ce n’est pas si récent que ça. On se connaît depuis presque six mois. Et tous les gens que tu viens de citer, je pourrai leur rendre visite. Et on fera des appels vidéo. On se débrouillera.

*Merde.* Elle était une mauvaise personne. D’abord, il avait fallu attendre que sa mère meure pour que Drea puisse changer de vie. Et maintenant, Cujo envisageait de quitter tout ce qu’il chérissait pour pouvoir la suivre où elle déciderait d’aller.

— Je ne peux pas te demander ça, déclara-t-elle.

— Non, en effet. Mais je peux te le proposer. Ce ne serait pas moi qui te suivrais comme un toutou, mais une décision qu’on prendrait à deux, en couple. Je choisirai de te soutenir dans ce que tu entreprendras. Et ce sera à moi de voir comment je gagnerai ma vie.

Mais il n’y avait pas que ça. Laisser Celine et Milo, la seule famille qu’elle avait, la détruirait. Sans parler de Harper, qu’elle considérait comme une sœur.

— Détends-toi, crevette. Tout ça n’a pas à être aussi lourd, et on n’est pas obligés de faire un choix aujourd’hui. On peut mettre cette discussion en suspens. On saura, quand il sera temps de remettre le sujet sur la table. (Cujo termina son verre de vin.) Debout, lui ordonna-t-il.

Drea vida son verre à son tour, qu’elle posa sur la table. Cujo lui encadra le visage de ses mains.

— On s’en sortira toujours, hein ? lui dit-il.

Tous les doutes qui auraient pu subsister dans l’esprit de Drea s’envolèrent en un instant. Les mots et les actes de Cujo lui confirmaient qu’il serait toujours là pour elle.

— Oui, confirma-t-elle avec un hochement de tête.

— Et cette discussion ne t’engage à rien, d’accord ?

— D’accord. Mais c’est pareil pour toi.

— Eh bien, j’étais très sérieux à propos de cette idée de te suivre, mais on n’a pas déterminé ce que tu devrais faire pour moi en échange.

Drea secoua la tête et s’appuya contre son torse.

— Allez, crevette. Au lit. On se lève tôt demain.

Une heure plus tard, Cujo la laissait enfin dormir.

L'eau était si sombre que c'en était presque effrayant – le genre d'environnement qui abrite des bancs entiers de piranhas sous votre paddle sans que vous vous en doutiez une seule seconde. Les mots rassurants de Cujo n'avaient eu aucun effet sur Drea. La dernière fois qu'elle avait vérifié, la Floride comptait encore des alligators. Et ses bras et ses jambes n'étaient peut-être pas aussi élancés que ce qu'elle aurait aimé, mais elle avait quand même envie de les garder intacts, merci bien.

Faire du paddle se révéla moins difficile que ce qu'elle avait redouté – la peur de tomber constituant une grosse part de la motivation.

Même après trois petites heures de sommeil, le lever de soleil avait été un spectacle éblouissant, mélange de roses et d'orangés flamboyants. Cujo avait approché leurs deux paddles pour qu'ils puissent s'embrasser – un moment absolument parfait. Drea bougea légèrement sur la planche, tel que Cujo le lui avait appris.

— C'était beaucoup plus sympa que ce que j'avais imaginé, lui dit-elle, sincère.

— Tu t'es très bien débrouillée, répondit-il en l'aidant à descendre du paddle.

Cujo lui tendit les rames, après quoi il coinça une planche sous chaque bras. Voir les muscles de Cujo se contracter excita Drea au plus haut point.

Une fois qu'ils furent arrivés devant le pick-up, Drea enfila un legging, savourant la façon dont celui-ci la réchauffa instantanément. Cujo s'habilla à son tour, et ils se mirent en route.

Quelques minutes plus tard, il s'arrêta devant ce qui ressemblait à un *diner* à l'abandon, situé juste à côté d'une station-essence. Il y avait des mauvaises herbes partout et des lettres de l'enseigne étaient manquantes, ce qui donnait : W ST SID GR LL.

— Ne te laisse pas rebuter, lui recommanda Cujo. Ils font les meilleurs pancakes à la myrtille que tu pourras trouver.

Cujo aida Drea à descendre et plaça une main dans son dos, après quoi ils entrèrent à l'intérieur.

— Brody, chéri !

Une femme aux cheveux blond platine tellement crêpés qu'ils lui ajoutaient une bonne vingtaine de centimètres se précipita vers eux.

— Salut, Barb. Comment ça va ? Et Hank ?

— On va bien, chéri. On va bien. Hank est en cuisine, je vais le chercher.

Barb les guida jusqu'à un box près de la vitrine. Les banquettes étaient déchirées par endroits et le vinyle à carreaux rouges et blancs de la table, bien qu'éraflé aux coins, était immaculé. Un petit vase contenant des fleurs

artificielles égayait le tout.

Drea choisit le pain perdu pomme-cannelle et Cujo, les pancakes. Barb leur apporta d'immenses mugs de café brûlant et un grand jus d'orange pour Cujo.

Cujo, ses cheveux blonds emmêlés par le vent, jouait avec les doigts de Drea à travers la table. Lorsque leur commande arriva sur la table, Drea découvrit une assiette suffisamment remplie pour nourrir une famille de quatre personnes. Plusieurs morceaux de pain blanc à la croûte délicieusement croustillante et aromatisée à la cannelle accompagnaient des pommes moelleuses qui avaient été cuites avec le pain. Du sirop d'érable dégoulinait sur le tout.

— Oh mon Dieu, gémit-elle en fermant les yeux. C'est incroyablement bon !

— Je t'avais dit.

— Je ne vais jamais pouvoir manger tout ça, j'en ai pour deux jours.

Cujo ne put lui répondre : ses joues étaient bourrées à craquer de pancakes. Vingt minutes plus tard, Drea repoussa son assiette à moitié pleine et prit sa tasse de café entre les mains, s'adossant à la banquette.

— J'ai assez mangé pour aujourd'hui, décréta-t-elle.

Cujo entreprit de terminer ce qu'il restait de pain perdu.

— Tu plaisantes ? fit Drea.

— Crevette. Il faut beaucoup d'énergie pour te rendre heureuse. Et ce moteur ne rugit pas si on ne lui donne pas du carburant de qualité, dit-il avec un clin d'œil.

Après avoir terminé, ils burent un dernier café et prirent la direction du cottage.

— Je vais faire une sieste. Quelqu'un m'a empêché de dormir cette nuit, dit Drea en soupirant, le ronronnement du pick-up la berçant doucement.

— C'est *toi* qui m'as gardé éveillé en étant à côté de moi toute nue, répliqua-t-il en riant, avant de glisser une main sur sa cuisse.

À ce moment-là, une berline leur fit une queue de poisson. La voiture était ornée d'un de ces autocollants agaçants sur le pare-chocs, de ceux où le conducteur s'extasie d'avoir son enfant à Harvard.

— Connard..., lâcha Cujo en le dépassant à son tour.

— Merde ! C'est Marty Jacobs ! s'écria Drea en même temps.

— Le gouverneur ? fit Cujo en jetant un coup d'œil à la voiture. Il était seul ?

— Oui. (Drea regarda derrière eux.) Il n'y a pas d'autres voitures avec lui. Je me demande si les gouverneurs ont des gardes du corps. Tu sais, toi ?

— Aucune idée, mais j'aurais tendance à dire que oui.

— Alors qu'est-ce qu'il fait au milieu de nulle part à quelques semaines des

élections ?

— La réponse évidente, c'est que toute la Floride vote, pas seulement les grandes villes. Il a sûrement des mains à serrer et des bébés à embrasser. Mais avec tout ce qui se passe en ce moment, honnêtement je n'en sais rien.

— Reste derrière lui, Cujo. Voyons où il va.

— Tu es sérieuse ? J'avais envie de rentrer pour voir si on avait la même conception de la sieste, toi et moi.

— Suis cette voiture et je t'assure que la réponse sera oui, rétorqua Drea en sortant son téléphone pour prendre une photo.

— Est-ce que dans ta conception à toi, tu es à quatre pattes pendant que je...

— Concentre-toi. (Elle rit, passant une main sur la bosse de son jean. Elle se pencha alors pour lui chuchoter à l'oreille :) Si tu suis le gouverneur, tu pourras me prendre de toutes les façons que tu veux.

— Putain. (Cujo gigota sur son siège.) Espérons qu'il s'arrête avant que ma queue explose.

Ils restèrent derrière le véhicule pendant encore un peu plus d'un kilomètre, jusqu'à ce qu'il se gare sur le parking d'un office de tourisme désaffecté. Cujo le suivit, et se rangea sous un abri d'où ils pouvaient encore voir la voiture du gouverneur.

— Rapetisse-toi sur ton siège, lui ordonna Drea.

— Pourquoi ?

— Fais-le, c'est tout, répliqua-t-elle en lui donnant une tape sur le bras.

— Mais... O.K. (Cujo s'exécuta.) C'est de la folie, putain. Tu le sais, hein ?

Drea prit une autre photo.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? lui demanda Cujo.

— Des preuves.

— De quoi ? Du gouverneur qui gare sa voiture ?

— Je n'en sais rien.

Pas de gardes du corps. Une voiture banale. Un lieu isolé. Quelque chose ne collait pas.

Une Lincoln Navigator tourna alors devant le pick-up et s'arrêta à côté de la voiture du gouverneur. Un homme costaud en sortit. Drea le reconnut immédiatement : l'homme du couloir de l'hôtel.

— C'est le type qui faisait la sécurité devant la suite de Henderson quand je les ai servis.

— Attends, chuchota Cujo. Quand est-ce que tu les as servis ?

*Merde.* Elle ne le lui avait pas dit.

— C'était le soir où maman est morte.

Le soir où il n'était pas là. Cujo lui prit la main et la porta à ses lèvres.

Le garde du corps tendit à Jacobs une enveloppe brune. Ce dernier l'ouvrit, puis passa en revue ce qu'elle contenait. De l'argent ? Des documents ? Drea et Cujo se trouvaient trop loin pour espérer voir quelque chose.

Drea prit d'autres photos. Le garde du corps se tourna dans leur direction, protégeant ses yeux derrière des lunettes de soleil. Cujo abaissa la main de Drea.

— Le soleil doit se refléter dessus, dit-il.

Se dirigeant à présent vers eux, l'homme fit signe au gouverneur de retourner dans sa voiture.

— Merde, souffla Cujo en se rasseyant.

Le moteur du pick-up rugit, projetant des graviers derrière eux tandis qu'il empruntait la direction de la sortie. Il jeta un coup d'œil dans son rétroviseur.

— Il a pu relever la plaque d'immatriculation.

— Oh mince...

— Ouais. Dans quel genre de merdier tu viens de nous fourrer, Véra ?

Cujo chargea le reste de leurs affaires à l'arrière du pick-up. Il attacha les paddles, vérifiant les tendeurs une dernière fois, puis recouvrit le tout d'une bâche.

Des nuages sombres pointaient à l'horizon. Le mauvais temps arrivait et Cujo voulait partir avant la tempête. Conduire sous une pluie torrentielle pendant deux heures ne le faisait pas vraiment rêver.

Drea se trouvait encore à l'intérieur, occupée à envoyer par e-mail les photos du gouverneur à l'inspecteur Carter. Cujo et elle avaient décidé qu'il valait mieux partager trop d'informations – quitte à paraître paranoïaques – plutôt que de garder pour eux des éléments qui pourraient se révéler cruciaux. Cujo avait laissé Drea rédiger le message, mais son côté possessif avait envie de lui prendre le téléphone des mains pour lire ce qu'elle lui avait écrit. Satané Carter. Le fait que ce type soit un bon flic n'aidait pas. Cujo crevait d'envie de le détester.

Alors qu'il était sur le point d'aller la rejoindre, Drea descendit les marches du porche, faisant glisser ses doigts sur la rampe. Elle avait attaché ses cheveux en un chignon désordonné et portait la chemise de flanelle rouge de Cujo au-dessus d'un tee-shirt blanc et d'un minuscule short en jean. Ultra-sexy. Elle se retourna pour jeter un dernier coup d'œil au cottage. S'approchant d'elle, Cujo l'enveloppa de ses bras.

— Cet endroit va me manquer, dit-il avant de l'embrasser dans le cou.

Elle sentait si bon qu'il repensa à la douche qu'ils avaient prise ensemble ce

matin-là. Ils avaient bien failli la casser, mais qui eût cru que les jambes de Drea étaient si souples ? Elle s'appuya contre lui, posant ses mains sur les siennes.

— Moi aussi, approuva-t-elle. C'était super pour nous deux.

Oui, elle avait raison. Ils avaient passé du temps à parler de tout et de rien – les chances de l'équipe des Heat de gagner un autre titre sans LeBron, par exemple – mais aussi de sujets plus importants, comme la thérapie entreprise par Drea. Elle avait partagé avec Cujo des choses profondément intimes qu'elle avait apprises sur elle-même. Quant à lui, il s'était confié sur ses craintes de ne jamais devenir père, une angoisse dont il venait à peine de prendre conscience. Peut-être était-il temps d'affronter cette peur, de prendre son courage à deux mains et de faire des analyses.

Drea se hissa sur ses pieds et l'embrassa. Un sourire si lumineux qu'il en était contagieux s'étira sur ses lèvres. Cujo fut envahi de bonheur à l'idée de partager son avenir avec cette femme.

— Merci d'avoir organisé ces deux jours ici, murmura Drea.

Cujo l'embrassa une nouvelle fois. Au même moment, de grosses gouttes de pluie commencèrent à les asperger. Drea se tortilla contre lui, mais il la maintint tout contre elle, leurs bouches scellées l'une à l'autre. La pluie s'intensifia.

Drea poussa un petit cri et se recula, levant les yeux au ciel. Cujo lui prit la main en riant et ils coururent vers le pick-up.

Le rire de Drea emplit l'habitacle tandis qu'elle tirait sur son tee-shirt trempé. Cujo ne parvenait pas à imaginer une autre femme le combler avec autant de douceur.

— Je t'aime, Drea, dit-il en se penchant pour déposer un doux baiser sur ses lèvres.

— Je t'aime aussi, Brody, murmura-t-elle.

*Oui. On est bien ensemble.* Il démarra le moteur et emprunta la petite route qui conduisait à l'autoroute. La pluie martelait le toit du pick-up et Cujo mit en route la climatisation pour désembuer les fenêtres.

— Je n'ai aucune envie de revenir à la réalité, déclara Drea en se tournant vers Cujo.

— Je comprends. Il faut que j'aille voir ma mère.

Ces quelques jours loin de Miami lui avaient donné le temps de réfléchir. Il devait simplement essayer de considérer Evelyn comme quelqu'un qu'il n'avait jamais rencontré. Ce n'était pas de cette relation-là qu'il avait envie avec sa mère, mais c'était mieux que rien.

— Je crois que j'aimerais la revoir, si ça ne te dérange pas, dit Drea. Enfin,

je ne sais pas si elle aura envie de me voir mais si c'est le cas...

— Pourquoi n'aurait-elle pas envie de te voir ? demanda Cujo, surpris.

— Parce que je ne l'ai pas aidée. Parce que c'est ma faute si elle est à l'hôpital. Mais j'aimerais m'excuser auprès d'elle si c'est possible.

— Drea, il faut que tu arrêtes de penser ça. Il n'y avait rien que tu puisses faire face à deux types armés. Sauf peut-être te faire tuer.

Il entendit Drea pousser un soupir et la vit du coin de l'œil se mordiller le pouce. Il lui attrapa la main.

— Je suis sérieux. Elle est heureuse que tu aies cherché à savoir qui elle était.

— J'espère que c'est vrai.

— Bien sûr que c'est vrai. Et ne t'inquiète pas, Carter lui a bien dit tout ce que tu avais fait pour résoudre l'affaire.

— Jaloux ? lança Drea en riant.

— Ouais. Jalousie complètement assumée quand il s'agit de ma petite amie très séduisante et d'un beau gosse en uniforme.

— Il n'est pas toi, Brody, le rassura-t-elle en lui caressant la main. Tu le sais, n'est-ce pas ?

Il ramena la main de Drea à ses lèvres et l'embrassa.

— Ça ne l'empêche pas d'essayer, mais oui, je le sais.

Le ciel commença à s'éclaircir lorsqu'ils approchèrent de Miami. Drea somnolait et Cujo chantonnait en rythme avec la radio. Juste avant d'arriver à Sweetwater, Cujo s'arrêta. Ils n'avaient presque plus d'essence. Il fit le plein et, après avoir payé, il trouva Drea réveillée, en train de s'étirer. Cette fille portait les tee-shirts comme personne.

— Jolie vue, dit-il.

Ils repartirent alors en direction de la ville. Le téléphone de Cujo sonna. C'était Devon.

— Salut frérot. Quoi de neuf ?

— Il faut que tu viennes à l'hôpital.

En arrière-plan, Cujo entendit une porte claquer et un moteur qu'on démarrait. Il appuya sur l'accélérateur.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— C'est maman, répondit Devon. Elle a retrouvé la mémoire.

— Pourquoi ne peut-on pas entrer la voir ? demanda Alec au Dr Jaffrey.

— Attendez quelques minutes de plus. Votre épouse éprouve des difficultés à s'adapter à la situation. Ce n'est pas inhabituel, mais les circonstances familiales dans ce cas précis ne font qu'accroître son stress. Nous lui avons proposé un calmant, mais elle refuse de le prendre avant de vous avoir tous vus.

Cujo riva son regard sur le sol carrelé, prit une profonde inspiration et pria pour que la bile qui remontait dans son estomac n'aille pas plus haut. Drea lui caressait doucement le dos en cercles qu'il se mit à compter. La savoir à son côté l'aidait énormément.

— Combien de temps pourra-t-on rester avec elle ? s'enquit Devon.

En entendant sa voix se briser, Elisa passa un bras autour de sa taille.

— Pas très longtemps. Si son angoisse s'accroît, nous vous demanderons de quitter la pièce.

La distance qui séparait la salle d'attente de la chambre de sa mère lui paraissait longue de milliers de kilomètres ; l'attente de dix minutes pareille à plusieurs jours. Cujo attrapa la main de Drea.

— Les garçons, lança Alec tandis qu'ils atteignaient la chambre d'Evelyn. Je pense qu'il est préférable que nous n'y allions que tous les trois. Connor pourra nous rejoindre lorsqu'il arrivera. Ça pourrait faire trop pour votre mère.

Cujo eut envie d'objecter. Il n'était pas certain de parvenir à franchir l'ultime pas qui l'amènerait dans la chambre de sa mère sans s'appuyer sur la force que Drea lui insufflait par sa simple présence. Pourtant, il savait, au plus profond de lui-même – aux endroits qui n'étaient pas brisés en mille morceaux – que son père avait raison.

Drea prit Cujo dans ses bras. Il lui embrassa le sommet de la tête, humant les

effluves de fraise et de noix de coco.

— Je suis juste là, lui assura-t-elle. Quoi qu'il arrive. Si tu veux rester toute la nuit, je serai là. Si tu veux partir dans cinq minutes, je serai là aussi.

Cujo suivit alors Alec à l'intérieur de la pièce. *Et si elle ne voulait pas d'eux ? Une nouvelle fois ?* Il s'était habitué à l'idée de l'avoir près de lui.

Evelyn se redressa dans son lit, tamponnant un mouchoir en papier sur ses yeux.

— Je ne vous mérite pas. Aucun de vous, dit-elle, des sanglots dans la voix.

On lui avait enlevé les fils dans sa mâchoire, mais il était évident que parler la faisait souffrir. Alec se précipita au chevet du lit et la serra doucement contre lui.

— Ne dis pas ça, Evelyn.

Entendant Devon renifler, Cujo passa un bras autour de ses épaules.

— Et pourquoi ? s'écria Evelyn en s'écartant d'Alec. C'est vrai. Comment ai-je pu... comment ai-je pu ? (Les larmes coulaient à présent en torrents sur ses joues.) Je suis partie. Alors que j'aurais dû rester. Devon, tu n'étais même pas encore à l'école.

D'un haussement d'épaules, Devon se libéra de l'étreinte de Cujo et alla jusqu'au lit. Posant la tête sur les genoux de sa mère, il se mit à pleurer doucement.

— S'il te plaît, Evelyn, intervint Alec. Ne te mets pas dans cet état-là.

Il lui embrassa la main.

— Je suis désolée, Alec. C'est juste que je ne pouvais pas... J'étais si jeune. Et j'aurais voulu faire tellement de choses. Devon, le soir où je suis partie, tu es allé te coucher en pleurant parce qu'on ne trouvait pas ton lapin. Et je suis partie quand même. Quel genre de... de mère je suis... j'étais ?

Des sanglots de colère et de douleur mêlées la prirent à la gorge. Le Dr Jaffrey entra dans la pièce.

— Je suis désolé, dit-il, mais il faut vraiment que vous vous calmez, Evelyn, dit-il en lui tendant un petit gobelet en carton et un verre d'eau.

Evelyn secoua la tête.

— Vous ne comprenez pas. Je ne me souviens pas de tout, seulement de certains morceaux. Ce n'est pas clair. (Elle se remit à sangloter et attrapa un nouveau mouchoir.) Si je prends des médicaments, ça ralentira le retour des souvenirs.

— Je vous assure que ça n'entravera pas le processus. Si vous vous rappelez plus le matin, c'est parce que vous êtes reposée.

— S'il te plaît, Evie, prends-le. On ne bouge pas, dit Alec en s'essuyant les yeux. On surmontera cette épreuve. Ça prendra du temps, mais on y arrivera, je

te le promets.

Comme pour Drea et ses promesses, Cujo savait que son père était sincère. Evelyn avala les cachets et, après plusieurs minutes d'excuses poignantes, elle réussit à reprendre un peu ses esprits.

Devon avait cessé de pleurer, mais tenait toujours la main de sa mère. Tous lui tournaient le dos, à l'exception d'Evelyn, dont les yeux étaient verrouillés aux siens. Tous demeurèrent silencieux, essayant d'assimiler ce qui venait de se passer. Les paupières d'Evelyn commençaient à se fermer.

— On va te laisser te reposer, déclara Alec en se levant. Mais on revient demain matin. On n'est pas pressés.

Devon lui dit au revoir à son tour et suivit Alec dans le couloir. Cujo, lui, n'arrivait pas à desserrer la mâchoire, incapable de trouver les mots adaptés.

— Brody, dit sa mère. Est-ce que Drea est avec toi ? Est-ce que je peux la voir ?

— Oui, elle est là, mais on peut revenir demain.

— S'il te plaît, Brody. J'ai beaucoup de choses à me faire pardonner auprès de vous, mais j'ai mis cette jeune fille en grave danger. S'il te plaît, juste quelques minutes.

Cujo hocha la tête et sortit dans le couloir, où se tenait Drea, seule.

— Ma mère veut te voir. (Il la serra fort dans ses bras, davantage pour son réconfort à lui que pour le sien.) Elle est dans un sale état.

Main dans la main, ils pénétrèrent dans la chambre. Evelyn tapota le lit à côté d'elle, et Cujo s'approcha doucement.

— Je suis désolée, Drea... Je ne savais pas du tout...

— Non, non, c'est moi qui suis désolée, intervint Drea en s'asseyant à côté d'elle. J'aurais dû me trouver dans la salle avec vous. C'était ma faute.

Les yeux de Drea s'embruèrent de larmes. Evelyn luttait contre le sédatif, mais à en juger par sa diction et ses paupières lourdes, Cujo pouvait dire qu'elle n'allait pas sortir victorieuse de cette bataille.

— Je t'ai vu, reprit Evelyn doucement alors qu'ils la pensaient endormie. Ce soir-là, dans l'escalier. Je n'arrivais pas à te regarder. Je n'aurais pas pu... partir. Je serais...

Cujo lui prit la main.

— Pas ce soir, maman. On en parlera, mais pas ce soir. S'il te plaît, dors. On aura tout le temps demain.

— Ne le dis pas à Don, murmura-t-elle en sombrant dans le sommeil.

— Qu'est-ce qu'il ne faut pas dire à Don ? l'interrogea Cujo, une terreur froide le transperçant soudain.

— Que je me souviens...

Drea aida Cujo à décharger le pick-up. Il n'avait pas dit un mot depuis qu'ils avaient quitté la chambre d'Evelyn. De temps à autre, il se contentait de hocher la tête ou de soupirer. Drea mourait d'envie de lui demander à quoi il pensait, mais n'en fit rien. Son homme avait besoin de temps et d'espace.

Cujo déposa les sacs dans le couloir et s'affala sur le canapé. Drea, elle, se rendit dans la cuisine pour détailler le contenu du frigo. Il y avait quelques légumes à sauver. Quant au congélateur, il était bourré de récipients étiquetés et de sachets de viande. Largement de quoi préparer à dîner.

Elle ouvrit les placards en quête d'un saladier mais n'y trouva que des boîtes de poudres protéinées en quantité industrielle. Un autre était rempli de produits dont elle n'avait jamais entendu parler : poudre de baobab, sirop d'agave, graines de chanvre. Ce mec était un dingue de nutrition. Le troisième placard contenait des tasses et des bols. Elle ne devait plus être bien loin.

— Je peux t'aider à trouver quelques chose, crevette ? (Cujo se trouvait de l'autre côté de l'îlot, bras tendus et mains posées sur le comptoir en granit.) Ou tu comptes faire du boucan toute la soirée ?

Le sourire qu'il lui adressa était forcé, mais au moins s'était-il remis à parler.

— J'allais préparer de quoi dîner. Viande et salade.

— Viande ? répéta-t-il en levant un sourcil.

— Oui, tu sais. Ce produit dérivé qui vient de l'animal. Ces machins qui font *meuh, bêêê, coïn-coïn* quand ils sont vivants.

Cujo éclata de rire et secoua la tête. Il contourna l'îlot et alla se laver les mains à l'évier.

— Qu'est-ce que tu dirais d'un *pho* ?

— Un *pho* ?

Cujo fouilla dans le congélateur et en sortit deux récipients de bouillon et un sachet de poulet cuit.

— Un *pho* vietnamien. Viande, comme tu dis, bouillon et nouilles. Habituellement j'utilise du bœuf frais, mais vu que je n'en ai pas on va mettre du blanc de poulet.

Ce que Cujo s'apprêtait à préparer ressemblait plus à de l'assemblage qu'à de la véritable cuisine. Elle ouvrit le frigo et en sortit une bière.

— Tiens, prends ça et assieds-toi. Tu n'as qu'à me donner les instructions.

Il plissa les yeux, mais s'exécuta.

— Il y a une grande casserole dans le placard à ta droite. Utiliser un morceau de viande cuite est un sacrilège mais ça ira pour ce soir.

Cujo lui énuméra les étapes suivantes. Drea prépara les nouilles, râpa du gingembre frais, puis éminça de la coriandre et de l'oignon vert.

Moins d'une demi-heure plus tard, ils étaient installés au comptoir, côte à côte, en train de déguster un délicieux *pho* accompagné d'un sauvignon blanc bien frais.

— C'est agréable d'être chez soi, non ? déclara-t-il entre deux bouchées.

Drea frissonna en entendant les mots « chez soi ». Chez sa mère, elle n'avait jamais vraiment eu l'impression d'habiter « chez elle ». Elle détestait y vivre. Ici, avec Cujo, elle appréciait de se trouver dans un endroit doux et accueillant.

— Je n'ai jamais ressenti ce genre d'attachement, j'imagine, admit-elle. La maison où j'ai grandi était juste un lieu où dormir pour moi.

— C'est dur de grandir comme ça, Drea. On a vécu des moments difficiles quand ma mère est partie, mais mon père a réussi à maintenir la cohésion entre nous tous.

Drea avala sa dernière cuillerée de soupe et poussa son bol.

— J'ai peur, Drea.

Il avait parlé si bas que Drea faillit ne pas l'entendre.

— Oh, Brody, fit-elle en lui prenant la main.

— Je ressens plein de choses contradictoires à propos de ma mère. Je l'ai détestée pendant tellement longtemps que c'est dur de changer ça. Je veux dire, je ne pourrai peut-être pas avoir d'enfants et ça me tue. Elle, elle en a eu trois. Et elle nous a laissés. Je rêvais de la revoir un jour, pour pouvoir lui montrer tout ça. Ma maison, Second Circle. Lui dire que j'avais des parts dans les boîtes de Devon et Connor. Que j'ai survécu à un cancer. Et je voulais lui dire que *rien* de tout ça n'est arrivé grâce à elle.

Cujo but une gorgée de vin. Drea ne savait pas quoi dire alors, à la place, elle se leva et vint se poster entre ses genoux.

— C'est compliqué, Brody. J'aimerais pouvoir t'aider avec des mots sages et profonds, mais je n'en ai pas.

Il enroula ses mains autour de sa taille.

— Le truc, c'est que quand je vois cette femme allongée dans un lit d'hôpital, l'homme en moi a envie de pulvériser le type qui lui a fait ça. Je ne sais pas si ma réaction est due au fait que mon père m'a élevé dans l'idée qu'on ne tape jamais une femme ou si c'est quelque chose de plus... je ne sais pas... primal, peut-être ? Parce que c'est ma mère.

Drea posa ses mains sur ses épaules, les massant pour en relâcher la tension.

— Qu'est-ce que je vais bien pouvoir lui dire demain, crevette ? Elle a déjà subi suffisamment d'épreuves sans que je me comporte comme une mauviette de huit ans.

— Hé ! le réprimanda Drea. Arrête. Tu as le droit d'avoir mal, Cujo. Ce qu'Evelyn a fait est cruel. Ça ne vous apporterait rien, ni à elle ni à toi, de

prétendre que tu n'es pas blessé. Mais il faut peut-être que tu lui laisses le temps de se remettre de ses émotions avant que vous ayez cette conversation.

— Je suis content que tu sois là, Drea, dit-il en appuyant son front contre la poitrine de Drea.

Elle passa une main dans ses cheveux et l'embrassa sur la tête.

— Moi aussi, souffla-t-elle.

Ils demeurèrent ainsi un moment, chacun perdu dans ses pensées. Au bout de plusieurs minutes, Cujo se recula.

— Ça t'embêterait de m'expliquer ce que tu as trouvé au début ? Les rapports et tous les documents que ce type d'Alberta t'a envoyés ?

— Tu veux dire, à propos du site de forage, de la taille du gisement... tout ça ?

— Je t'ai dit que ça m'excitait quand tu parlais environnement ?

— Cujo ! (Elle lui asséna une tape sur le bras.) Je veux bien, mais pourquoi ?

— Je ne sais pas. Peut-être que si je sais dans quoi ma mère était impliquée, ça m'aidera à... à comprendre tout ça.

Cujo fit glisser ses mains sur Drea et l'agrippa par les hanches. Elle sentait l'urgence dans ses doigts. Elle comprenait ce besoin de nouer un lien avec quelqu'un avec qui vous n'aviez rien en commun. Elle-même avait essayé pendant des années avec sa mère.

— O.K. Laisse-moi juste débarrasser et on s'y met.

— Tu viendras avec moi ? Voir ma mère demain ?

— Bien sûr. Tout ce que tu voudras, Brody.

Il la laissa s'éloigner pour ramasser leurs bols. Elle les posa à côté de l'évier et ouvrit le lave-vaisselle.

— Tu sais, Drea, j'espère qu'un jour tu te sentiras chez toi ici. J'aime quand tu es là, mais je comprends que tu aies des choses à régler avant.

— Eh bien, c'est vrai que tu as un lit confortable, dit Drea en souriant. Et tu cuisines de très bons plats dont je n'ai jamais entendu parler.

— On en revient toujours au lit, hein ?

— Et peut-être aussi au mec qui dort dedans, concéda-t-elle avec un grand sourire.

— Brody, Drea, dit Evelyn en se redressant dans son lit. Je suis tellement contente que vous soyez revenus.

L'espoir que son visage affichait agaça Cujo. Il avait dormi d'un sommeil entrecoupé, angoissé à l'idée d'avoir cette discussion avec sa mère et incapable

de décider de quelle façon l'aborder. Rien ne lui paraissait acceptable. Il se rappela les mots de Drea. Il avait le droit d'être en colère.

— Pourquoi nous as-tu abandonnés ?

Et voilà. La question qui l'avait hanté pendant vingt-quatre ans était enfin mise sur le tapis. Le petit garçon de huit ans en lui se mit à paniquer. *Faites que ce ne soit pas à cause de moi, faites que ce ne soit pas à cause de moi.*

Les bips monotones et les annonces incompréhensibles de l'hôpital auraient fourni un parfaite bande-son de série B. Cujo ne quittait pas Evelyn des yeux. Le silence s'étira tandis qu'il attendait la réponse de sa mère.

— Je ne vous ai pas abandonnés. (Sa voix était plus assurée aujourd'hui.) En tout cas pas comme tu crois.

— Ah oui ? Parce qu'il m'a pourtant semblé que tu n'étais pas là ces vingt-quatre dernières années.

Venir ici pour obtenir des réponses était une erreur. Ses plaies étaient encore trop vives.

— J'étais tellement jeune. Tellement... insatisfaite. J'étouffais.

Cujo sentit son ventre se serrer.

— Donc tu ne voulais pas de nous ?

Evelyn laissa échapper un rire amer.

— Ce n'est pas ça, Brody. J'ai commis une grosse erreur. (Elle poussa un soupir.) Je savais que ce jour viendrait, et pourtant je ne suis pas prête. Est-ce que ton père t'a raconté comment on s'est rencontrés ?

— Il ne m'a pas dit grand-chose. Juste que vous vous étiez rencontrés après un rassemblement pour la paix.

— J'avais eu dix-sept ans la veille. Ton père en avait vingt. Un homme drôle, charmant. Elle sourit, son regard se troublant à l'évocation de ces lointains souvenirs. Je rêvais de militer pour une cause. Je m'imaginai enchaînée à un tracteur ou à la clôture de la Maison-Blanche. Une vraie idéaliste. J'aurais rejoint le Plowshares Movement sans hésiter une seconde. (Elle regarda Cujo, dont l'expression indiquait clairement qu'il ne voyait pas du tout de quoi elle parlait.) Daniel Berrigan ? Philip ? King of Prussia, l'usine nucléaire ?

— Désolé, non, fit Cujo en secouant la tête.

— C'est une histoire fascinante à propos de... Non, je m'égare. Bon. Tout à coup, je me suis retrouvée enceinte.

Evelyn haussa les épaules, comme en signe d'impuissance. Elle renifla, attrapa un mouchoir.

— Est-ce que tu me voulais ? demanda Cujo en posant ses coudes sur ses genoux.

— Ce n'est pas que je ne te voulais pas. J'étais excitée par l'idée de devenir mère. C'est simplement que je rêvais de faire tellement d'autres choses avant de t'avoir. Ton père était un homme bien. Alors quand il m'a promis qu'on y arriverait, je l'ai cru.

— Est-ce que tu as envisagé de te débarrasser de moi ? De te faire avorter ?

Si ses parents ne l'avaient pas eu, à quel point leurs vies en auraient-elles été modifiées ?

— Jamais. Alec a essayé de faire les choses bien pour nous. Et moi je me suis efforcée de prétendre que j'étais heureuse de construire une famille. Tu étais tellement mignon avec tes grands yeux bleus, tu me faisais fondre.

Evelyn lissa le drap de son lit du plat de la main.

— Mais j'avais besoin de plus, poursuivit-elle. À tel point que ça a fini par m'aveugler. J'en voulais à Alec d'être obligée de rester à la maison. J'en étais venue à détester les choses que j'aurais dû adorer en tant que mère : vous donner le bain, vous mettre des pansements. (Elle se mit à pleurer doucement.) Vous aimer.

Les yeux brûlants de larmes, Cujo leva la tête vers le plafond et scruta les cadres en métal qui bordaient les affreux carreaux en polystyrène. Il réussit finalement à contenir ses pleurs, mais une boule demeura malgré tout coincée dans sa gorge.

— Je faisais les choses machinalement, reprit-elle. Je vous aimais à la folie, Brody, mais je ne pouvais pas demeurer entière si je restais avec vous. J'étais terrifiée à l'idée que ma vie ne vaille rien.

Cujo comprenait ce sentiment. Il l'avait éprouvé après son opération.

— Pourquoi n'es-tu pas resté en contact avec nous ?

— Au début, parce que c'était trop douloureux. Je suis allée en stop jusqu'à Charlotte ce soir-là. Puis j'ai fait le trajet jusqu'à Boston dans les jours qui ont suivi. Je savais qu'il fallait que je m'éloigne de vous. Sinon, cela aurait été trop facile de revenir.

Evelyn se servit un verre d'eau, qu'elle but à petites gorgées, accaparée par ses pensées.

— Est-ce que ça a valu la peine alors ? De t'éloigner de nous ? Parce que ton absence n'était pas géniale quand j'ai eu ma première séance de chimio en terminale.

— Brody ! s'exclama-t-elle. Non !

Il vit toute couleur quitter son visage, sans pour autant en tirer la moindre satisfaction.

— Est-ce que tu vas bien maintenant ? Qu'est-ce qui s'est passé ? Est-ce que tu es... ?

— Pas maintenant. (Cujo s’adossa à sa chaise et se frotta la nuque. Il n’était pas venu là pour parler de son cancer.) Comment tu t’es retrouvée à faire ce que tu fais maintenant ?

— Je me suis inscrite à l’université de Boston, où je me suis plongée dans mon cursus d’analyses et politiques environnementales. Me concentrer sur mes études m’empêchait de penser à vous. Parce que quand je pensais à vous, je me retrouvais chez un agent de voyages à essayer de trouver une solution pour aller vous retrouver. Pendant que j’étais encore à la fac, la catastrophe Exxon Valdez s’est produite – tu sais, ce pétrolier qui s’est échoué en Alaska. Ça me contrariait que personne ne pointe du doigt la responsabilité des grandes entreprises. Je m’inquiétais du monde que j’allais vous laisser, que j’allais laisser à mes petits-enfants. Une fois diplômée, j’ai su ce que je voulais faire.

L’histoire lui évoquait un peu celle de Drea. Sauf que Drea, elle, était restée. Elle avait fait passer ses besoins après ceux de sa mère et s’était construite une vie malgré cela. Elle n’avait pas abandonné sa famille.

— Alors pourquoi tu n’es pas revenue à la maison ?

— Je suis allée à Washington ensuite. Je voulais changer le monde, une loi après l’autre. Alors j’ai travaillé d’arrache-pied pour me construire un réseau. J’ai rencontré tous les anciens élèves de l’université de Boston, je suis entrée en contact avec Clay Shaw – même s’il était républicain – qui siégeait pour la Floride à la Chambre des Représentants.

Evelyn rit de sa propre plaisanterie. Ses larmes s’étaient tariées. Elle paraissait sûre d’elle, comme si toutes les bosses n’étaient que ça : des obstacles à surmonter.

Était-elle au moins désolée ? Cujo serra la main de Drea.

— On devrait y aller, dit-il.

— Quoi ? Non, attends. Laisse-moi t’expliquer, s’il te plaît, le supplia Evelyn.

— Pour quoi faire ? Pour me raconter l’histoire de ta vie ? Je t’ai demandé pourquoi tu n’étais pas revenue à la maison, et toi tu me parles de ton premier boulot.

— J’essaie de te raconter ce que j’ai fait, Brody, parce que je veux que tu sois fier de moi. J’ai renoncé à notre famille pour une cause plus grande.

— Tu n’es pas obligée de m’expliquer à quel point ça a été facile, lui balança-t-il, avant de pousser la chaise d’un geste brusque.

— *Facile ?* Tu crois que le choix que j’ai fait était facile ? Tu n’imagines pas ce que ça a été. J’ai laissé mes enfants derrière moi, dit Evelyn en

sanglotant. J'avais mal tant vous me manquiez. Chaque jour. Mais je savais que le chemin qu'allait prendre ma vie pourrait potentiellement vous mettre en danger. Tu veux m'entendre dire que je regrette ? Bien sûr que je regrette. Mais quand je l'ai compris, il était trop tard. Vous étiez grands.

La douleur qui perçait dans les mots d'Evelyn toucha Drea en plein cœur. Mais c'était Cujo qui la préoccupait. Il soutenait le regard de sa mère, les yeux assombris par le tourment. Evelyn tendit une main et hocha la tête. Cujo se rassit, avant de lui prendre la main.

— Donc vous avez commencé à travailler à Washington ? l'interrogea Drea.

Evelyn inspira à fond et lissa ses cheveux d'une main. Cujo partageait le même tic et, en dépit de la conversation douloureuse à laquelle elle assistait, Drea ne put s'empêcher de sourire.

— Plus ou moins. J'ai rencontré un homme qui travaillait pour un groupe d'action spécialisé dans l'environnement. Un groupe qui recevait un important soutien financier. On a parlé de l'immobilisme de la législation environnementale. (Elle se tourna pour regarder Cujo, les yeux brillants d'excitation.) Est-ce que tu savais que c'est dans les années 1970 qu'ont été votés les plus importants amendements relatifs à l'environnement ? Le Clean Air Act. Le Clean Water Act. Même le Endangered Species Act. C'est vrai ! Oh, les gens disent souvent que les États-Unis mènent la charge, mais en réalité ce n'est pas le cas. Nous n'avons pas été aussi progressistes que nous aurions dû l'être.

Drea eut soudain l'impression d'être en train de regarder *Titanic* : même si elle connaissait l'histoire, elle aurait voulu qu'elle se termine autrement. Elle n'aimait pas la direction que les choses prenaient, avait l'impression d'être face à quelque chose qui la dépassait.

— Bref, j'ai accepté le job. Des trucs moches se sont produits. Puis Clinton et Gore sont arrivés. Ils parlaient beaucoup d'écologie, mais Clinton était plus intéressé par la ratification et la signature de l'Accord de libre-échange nord-américain. Faire du lobbying était extrêmement fastidieux. Les Républicains ont pris le contrôle de la Chambre. Et il y avait un écart énorme entre les visions qu'avaient les entreprises de l'écologie. J'avais envie de changer ça.

— Et qu'est-ce que tu as fait ? demanda Cujo en s'inclinant vers l'avant.

— Eh bien, quand on ne parvient pas à obtenir des informations de l'extérieur, il faut parfois essayer de les obtenir de l'intérieur.

S'était-elle vraiment retrouvée à l'intérieur de Cleffan ?

— Vous êtes quoi alors, exactement ? l'interrogea Drea. Une espionne, une lanceuse d'alerte ?

— En quelque sorte. J’essayais de découvrir quels étaient les projets d’expansion de Cleffan dans les Everglades, et pour une exploitation de gaz de schiste dans l’Alabama.

« En quelque sorte. » Qu’est-ce que ça voulait dire, au juste ?

— Et tu faisais quoi ? s’enquit Cujo.

— J’ai commencé comme assistante d’Elroy King, le chef de la sécurité de Cleffan.

*Elroy King.* L’homme que Drea avait vu devant la suite de Henderson à l’hôtel et qu’ils avaient surpris avec le gouverneur.

— Est-ce qu’il a compris qui tu étais ? demanda Cujo en se levant.

— Oui. Don m’a dénoncée, répondit Evelyn en levant les yeux vers son fils.

Alors là, Drea s’était attendue à tout sauf à ça. Elle se remémora la dispute qu’elle avait eue avec Cujo à l’hôpital, après avoir appelé Don. Se pouvait-il que Cujo ait eu raison ? Don était-il un sale type ?

— Mais ça n’a pas de sens, objecta Cujo. Don s’est plié en quatre pour nous aider. Les frais d’hôpital, la police, tout.

L’onde de choc fit frissonner Drea. Drea avait mis Evelyn en danger à deux reprises. D’abord au café, puis en impliquant Don. C’était elle qui l’avait mené jusqu’à Evelyn.

— On m’a donné un tuyau selon lequel une personne appartenant à mon organisation touchait des pots-de-vin. Cette personne était payée pour informer les compagnies d’énergie que nous enquêtons sur elles. (Evelyn les regarda tour à tour.) Don était en vacances quand la décision d’ouvrir le dossier a été prise.

— Qu’est-ce qui s’est passé ? s’enquit Cujo.

— Le chef de Don, le big boss de l’organisation pour laquelle je travaille, m’a demandé de passer l’entretien pour le poste d’assistante dès qu’il a été publié. J’ai décroché le job. Une semaine plus tard, j’étais sur le terrain. Un collègue a été embauché en même temps que moi, au département informatique.

Drea n’arrivait pas à imaginer le cran incroyable qu’il avait dû falloir à Evelyn. La simple idée de commencer un nouveau boulot représentait un immense défi aux yeux de Drea.

— Vous y êtes restée combien de temps ? demanda-t-elle.

— Trois semaines. Je commençais tout juste à gagner leur confiance. J’y suis allée un samedi sous prétexte de rattraper mes mails en retard. L’idée, c’était d’entrer dans le bureau de Henderson. Mais j’ai reçu un appel de notre collègue qui travaillait à l’informatique. Elroy King avait demandé un nouveau téléphone. Alors je suis allée le chercher. J’ai utilisé le mot de passe

temporaire pour accéder à ses dossiers, et je suis tombée sur un message de Don qui révélait ma présence à Elroy King.

Drea retint son souffle. Elle avait l'impression d'être en plein thriller. Elle jeta un coup d'œil aux hématomes et aux cicatrices d'Evelyn, aux endroits où on lui avait rasé la tête. Contrairement aux romans à suspense, toute cette affaire avait des conséquences bien réelles.

— Je ne pouvais pas faire suivre ces mails, cela aurait laissé des traces, mais je les ai pris en photo. J'étais en train de remettre son nouveau téléphone dans la boîte quand Elroy King est entré dans son bureau.

— Putain..., souffla Cujo.

Drea était tellement absorbée par l'histoire d'Evelyn qu'elle avait presque oublié la présence de Cujo.

— Comment êtes-vous sortie ? demanda-t-elle.

Evelyn poussa un soupir.

— Le chef du département informatique avait appelé Elroy pour l'informer que son nouveau téléphone était prêt. Il était là pour le récupérer. Il m'a demandé ce que je fabriquais. J'ai inventé une excuse. Les types de l'informatique faisaient toujours des bourdes... je voulais vérifier que le téléphone fonctionnait... je voulais m'assurer qu'il pourrait l'utiliser dès lundi... blablabla. Mais nous savions tous les deux que je mentais. Heureusement, il y avait d'autres personnes dans le couloir. Il ne pouvait rien faire et il le savait. Il fallait que je parte, que je fasse profil bas. La décision de venir à Miami peut paraître étrange, mais j'ai organisé un rendez-vous avec un ami, un avocat spécialisé dans les questions environnementales. J'avais l'intention de lui demander de l'aide. D'ailleurs il faut que je l'appelle.

Drea se rappela la conversation qu'elle avait eue avec l'inspecteur Carter. Il lui avait confié que l'avocat avait été assassiné.

— Vous parlez de Walter Tobias ?

— Oui, pourquoi ? Est-ce qu'il lui est arrivé quelque chose ?

Drea marqua une pause. Cette fois, ce fut au tour de Cujo de la soutenir.

— Je suis navrée, Evelyn. Il est mort le soir où vous avez été enlevée.

Evelyn poussa un cri.

— Non. Oh non ! Comment ? Est-ce que c'est un accident ?

— La police considère sa mort comme suspecte, répondit Drea en secouant la tête.

— Et merde. (Les yeux tournés vers Cujo, Evelyn enrageait. Sa peine était flagrante.) Tu vois ? C'est exactement pour cette raison que je dois faire ce que je fais. Ces grosses compagnies ne s'arrêtent devant rien pour obtenir ce qu'elles veulent.

Cujo avança légèrement sa chaise pour prendre la main de sa mère. En dépit du choc que toute cette histoire lui causait, son geste réchauffa le cœur de Drea.

— Il faut qu'on appelle Carter et Lopes.

— Toutes les preuves sont dans mon ordinateur, les informa Evelyn. J'ai téléchargé les photos sur mon disque dur pour avoir une copie de celles que j'avais prises avec mon téléphone, que j'ai perdu ce soir-là. Il faudrait que vous alliez le récupérer. Sans ça, on n'aura rien à leur montrer.

— Où est-il ? demanda Cujo.

— Dans un appartement, pas très loin du café. Il appartient à une amie qui le met habituellement en location, mais il se trouve que le locataire venait de partir quand je l'ai appelée. Je vais lui demander de vous y retrouver avec une clé. Il y a un petit coffre-fort caché sous le parquet, dans le placard de l'entrée. Tout est là-dedans. Le code est 290913.

— Il faut qu'on le note. Tu as un stylo, crevette ?

— Tu n'en as pas besoin. Ce sont vos jours de naissance, à Connor, Devon et toi. Dans l'ordre.

Cujo regarda sa mère. Une vague d'émotions déferla entre eux.

— Parfait, dit-il. Donne-nous l'adresse.

Une fois les détails pratiques réglés, ils se levèrent pour partir. Cujo prit la main de Drea et, après un au revoir rapide à sa mère, il la conduisit jusqu'à la porte.

— Je suis désolée, Brody, lui dit Evelyn de son lit. Plus que tu ne le sauras jamais. Mais j'espère que quand tout ça sera fini, on arrivera à nouer quelque chose ensemble.

Ses mots restèrent en suspens entre eux.

— Moi aussi, maman.

## 21

Neuf heures et une journée au café plus tard, Drea pénétra chez Second Circle. Comme toujours, la musique y résonnait à plein volume. Eric était en train de tatouer le doigt d'une jeune femme pendant que ses copines la mitraillaient de photos. Le client de Trent se faisait tatouer un lion sur le tibia. Drea frémit à l'idée d'aiguilles s'approchant si près des os. En dépit de son attirance pour un très séduisant tatoueur, elle-même n'était pas près de se faire tatouer.

— Tu es là pour tester mon fauteuil de tatouage, crevette ? lui demanda Cujo à l'oreille en arrivant derrière elle.

Drea poussa un cri aigu, sursautant sous l'effet de la surprise.

— Cujo, putain ! Tu veux que j'aie une crise cardiaque, c'est ça ?

Il la souleva dans ses bras et la posa dans le fauteuil en cuir noir, près de la vitrine.

— Non ! gloussa Drea en essayant de se relever, mais Cujo posa les mains sur les bras du fauteuil, l'empêchant de bouger.

— Je te promets que je ne sortirai pas mon matériel, lui murmura-t-il d'une voix coquine en lui faisant un clin d'œil. Même si je sais exactement ce que je te ferais si tu m'y autorisais.

— On parle toujours de tatouages ? répliqua-t-elle en s'adossant au fauteuil.

— Je ne sais plus, admit Cujo, la toisant lentement de haut en bas avant d'éclater de rire.

— On n'est pas à Amsterdam, leur cria Pixie. Pas de sexe dans la vitrine.

Cujo se leva et tendit une main à Drea pour l'aider à se lever.

— J'aime bien te voir là, bébé.

— Eh bien je ne ferai jamais plus que m'y asseoir, répondit Drea. Même si j'aime beaucoup le sens que tu incorpores dans tes tatouages. J'adore ma machine à sous.

— Tant mieux parce que j’ai l’intention d’en ajouter deux ou trois autres, inspirés par toi et par nous.

— Pourquoi là ? demanda-t-elle en passant une main sur son bras gauche.

— Je n’ai jamais voulu d’une relation sérieuse mais, avant mon cancer, j’avais pris la décision de ne jamais tatouer ce bras-là au hasard. Il relie l’annulaire – le doigt réservé à l’alliance – au cœur. Et la seule personne qui mérite de s’y trouver... eh bien, c’est toi.

— Cujo... (C’était la plus belle chose qu’elle avait jamais entendue.) Oh, je t’aime.

Drea glissa ses doigts dans ses cheveux et l’attira à elle. La caresse de sa langue contre la sienne la fit chavirer. Prononcer ces mots lui parut moins étrange que ce qu’elle aurait cru.

— Merde, vous avez prévu de vous rouler des pelles sur toutes les surfaces disponibles ou quoi ? lança Trent en passant, un dossier à la main. Tu as plus de trente ans, mec, retiens-toi un peu.

— Dit le mec qui a baisé sa fiancée sur le canapé du bureau, rétorqua Cujo en riant. Je t’aime aussi, crevette, murmura-t-il contre les lèvres de Drea.

Ils dirent au revoir aux autres et se rendirent à l’adresse indiquée par Evelyn, non loin de là.

Drea jeta un rapide coup d’œil au bâtiment gris terne d’apparence banale. Elle-même emménagerait sans doute bientôt dans ce type d’immeuble, une perspective qui la déprimait.

Elle prit le sac qu’elle avait apporté pour transporter l’ordinateur. Ils sortirent de la voiture et marchèrent jusqu’à l’entrée de l’immeuble.

— Ça va, crevette ?

En vérité, non, ça n’allait pas. Sans savoir pourquoi, elle avait la chair de poule. Elle regarda autour d’elle, mais ne remarqua rien d’anormal, ne vit personne qui lui sembla bizarre.

— Oui, ça va. Tout ça me fait un peu flipper, c’est tout.

Alessandra, l’amie d’Evelyn, les retrouva dans le hall de l’immeuble et leur donna la clé. Ils empruntèrent alors l’ascenseur jusqu’à l’étage de l’appartement et les portes s’ouvrirent sur un long couloir. Après avoir trouvé la porte, Cujo la déverrouilla.

Les pièces, qui comportaient peu de meubles, étaient propres et en ordre. L’appartement ne paraissait pas habité. Un pull gris avait été jeté sur un fauteuil et une paire de ballerines rouges se trouvait par terre, près du canapé. Il s’agissait des uniques éléments indiquant une quelconque présence humaine.

Cujo referma la porte derrière lui.

Repérant le couloir de l’entrée, Drea tira sur la main de Cujo.

— Par là.

Elle ouvrit la porte et entreprit de pousser les bottes et les chaussures qui jonchaient le faux parquet. Cujo ôta le panneau, en dessous duquel ils découvrirent le coffre-fort, encore fermé.

Ils se figèrent en entendant le sol craquer dans le hall, à l'extérieur. Au bas de la porte, ils entrevirent des ombres qui bouchaient la lumière provenant du couloir. Cujo posa un doigt sur sa bouche.

Le cœur de Drea battait à tout rompre, sa bouche soudain sèche. Ils restèrent immobiles comme des statues jusqu'à entendre les pas s'éloigner.

Cujo pianota rapidement le code. Drea grimaça en entendant les bips aigus qui résonnaient à chaque numéro. Le coffre s'ouvrit, révélant l'ordinateur et quelques papiers. Ils fourrèrent le tout dans le sac de Drea.

— Allons-y, murmura-t-elle à Cujo.

— Attends.

Cujo disparut et revint quelques secondes plus tard, tenant un petit sac qui devait appartenir à sa mère. Des affaires de toilette et des vêtements y avaient été rangés à la hâte. Evelyn serait heureuse de retrouver quelques effets personnels. Cujo tendit le sac à Drea.

— Il vaut mieux que j'aie les mains libres, dit-il à voix basse. Au cas où.

*Au cas où j'aie besoin de me battre. L'idée rendait Drea malade.*

Ils sortirent de l'appartement avec prudence. Cujo passa le premier, regardant à droite et à gauche avant de faire signe à Drea derrière lui. Ils se précipitèrent en direction de l'ascenseur, attendant avec impatience qu'il atteigne leur étage.

Lorsqu'il arriva enfin, ils s'engouffrèrent à l'intérieur sur-le-champ. Drea fut envahie par le soulagement. Ils étaient presque libres. Les portes commencèrent à se fermer, doucement, ce qui leur laissa tout juste le temps d'apercevoir une silhouette de grande taille sortir de la cage d'escalier à l'autre bout du couloir.

Cujo entra dans la salle de bains pour se laver les dents et trouva Drea en train de se brosser les cheveux. Il était tard et ils avaient tous les deux besoin de sommeil, mais la quantité d'adrénaline qui électrisait tout son être rendait cette hypothèse peu probable.

Drea était parfaitement nue et complètement inconsciente de l'effet qu'elle produisait sur lui.

Quelle soirée ils venaient de passer. Après être sorti de l'immeuble, Cujo avait roulé sans but pendant plus d'une heure, craignant qu'ils soient suivis. Il

était trop tard alors pour se rendre à l'hôpital ; les heures de visite étaient terminées depuis longtemps. Dans un accès de paranoïa, Cujo avait dissimulé l'ordinateur portable et les dossiers à divers endroits de la maison.

Il jeta un nouveau coup d'œil à Drea qui, cette fois, croisa son regard et lui adressa un sourire. Il s'agissait d'un sourire d'invitation et, à en juger par la façon dont sa queue réagissait, c'était une invitation qu'il allait accepter. Peut-être se sentirait-il mieux s'il se focalisait sur Drea plutôt que sur le foutoir dans lequel ils s'étaient fourrés.

Après s'être brossé les dents, il alla se poster derrière elle et fit glisser ses mains sur son ventre, de bas en haut, jusqu'à tenir ses seins en coupe. La tête de Drea se renversa en arrière.

— Tu me gênes, là, murmura-t-elle, le souffle court.

Il poussa ses cheveux sur le côté et lui embrassa l'épaule. Laisant échapper un gémissement, Drea se cambra tout contre lui. Cujo lui malaxa les seins, lui caressant les tétons des pouces.

— Eh bien, fais comme si je n'étais pas là, dit-il en se tournant pour lui faire face.

Il lui empoigna alors les fesses parce que, eh bien, elle avait des fesses incroyablement excitantes. Puis il l'embrassa comme si le lever du soleil en dépendait, ce qui, en quelque sorte, était le cas. Aimer Drea lui était aussi indispensable que la lumière du soleil, et elle l'aveuglait tout autant.

Il sentit le pouls de Drea s'accélérer sous ses lèvres et se délecta du goût de sa peau lorsqu'il enfouit son visage dans son cou pour lui mordiller la peau derrière l'oreille.

Dieu merci, elle ne portait pas de sous-vêtements. Sentir sa jambe glisser contre la sienne, la peau douce de l'intérieur de sa cuisse effleurant sa hanche fit soudain affluer le sang dans sa queue. Pile ce dont il avait besoin pour se détendre.

Lorsqu'il la souleva, elle resserra l'étreinte de ses jambes autour de sa taille. Un jour, il la prendrait penchée au-dessus du lavabo. Mais ce soir, il la voulait au lit.

Après l'y avoir déposée, il commença à décrire de larges cercles avec sa langue autour de son téton. Il la rejoignit, s'allongeant au-dessus de Drea sans pour autant faire peser tout son poids sur elle. Drea poussa un gémissement, un son qui fit exploser un bouquet de feu d'artifice dans toute sa colonne vertébrale. Il sentit son humidité lorsqu'elle se frotta contre lui – le truc le plus érotique au monde.

— Est-ce que tu vas me laisser te faire l'amour, crevette ?

Au lieu d'attendre une réponse, il glissa ses doigts entre eux.

— Brody...

Il ne fallut pas plus à Cujo que ce petit cri de désir pour perdre les pédales. *Putain*. Elle était tellement, délicieusement trempée. Il grogna en introduisant un doigt en elle, puis deux, les bougeant à l'intérieur de son vagin à la manière de ciseaux, ce qui, il le savait, la rendait complètement dingue.

La bouche de Drea, avide, recouvrit celle de Cujo et il la laissa imprimer son propre rythme à leurs mouvements. Vu la façon dont elle lui agrippait les cheveux et se frottait contre ses doigts, ils allaient plus probablement baiser que faire l'amour.

La façon dont le corps de Drea réagissait au sien était tout bonnement divine. Elle souleva les hanches, désespérée d'atteindre la libération. Il retira ses doigts.

— Drea, bébé ?

— Mmmh, fit-elle en ouvrant lentement les yeux.

Il glissa alors ses doigts dans sa propre bouche, afin de déguster le nectar de Drea.

— Je pourrais te goûter toute la journée, putain.

Impatient de s'enfoncer enfin en elle, de les libérer tous les deux de l'incroyable folie qu'ils vivaient en ce moment, il enleva son boxer et enfila un préservatif.

Il avait besoin d'elle. Il avait besoin de la certitude que tout allait bien se passer entre eux. Qu'ils étaient solides, malgré tout ce qu'ils avaient déjà traversé. Cujo s'allongea à côté d'elle.

Le lit craqua, et Drea se couvrit la bouche d'une main pour étouffer un rire.

— Tu fais grincer le lit, murmura-t-elle.

— Rien à foutre, répliqua-t-il en se glissant en elle.

Drea hoqueta tandis qu'il l'étirait, sa queue trouvant sa place en un seul et long mouvement. Il lui attrapa la nuque, la maintenant fermement tout en l'embrassant, puis lui agrippa la cuisse, qu'il tira haut au-dessus de sa hanche.

Il ressortit d'elle lentement, jusqu'à ce que seule l'extrémité de son pénis reste à l'intérieur.

— Je t'aime comme ça, Drea.

Et il se renfonça en elle, savourant la façon dont elle ondulait tout contre lui, les hanches roulant d'avant en arrière. *Continue comme ça et ça sera fini avant même d'avoir commencé.*

— Brody..., soupira-t-elle.

— Putain, je t'aime, ma crevette, souffla-t-il en la pilonnant plus vite, plus fort.

Le lit se mit à grincer de nouveau, unique bruit couvrant leurs murmures et

leurs soupirs. Elle lui intima de se taire. Deux fois. Tout le voisinage pouvait bien les entendre, il s'en fichait éperdument.

Cujo se souleva plus haut au-dessus d'elle, modifiant l'angle de sa position, et frotta fort son clitoris. Les seins de Drea se retrouvèrent écrasés contre son torse. Il lui empoigna les fesses à deux mains, la maintenant tout près de lui tout en la martelant.

La façon dont elle se contracta autour de lui, celle dont elle souffla son prénom, comme s'il était son putain de salut, le propulsèrent à deux doigts de la jouissance. Mais il ne voulait pas y aller seul. Alors il poussa plus vite, plus fort, jusqu'à ce que les frissons de Drea se muent en véritable orgasme. Drea explosa autour de lui, lui mordant sauvagement l'épaule, y enfonçant ses ongles. Des vagues de plaisir la faisaient frémir et Cujo la rejoignit rapidement.

Cujo roula sur son dos et serra Drea dans ses bras. Puis il les recouvrit de la couette et l'embrassa.

— À chaque fois, ma belle. C'est juste hallucinant.

Drea sourit et enfouit sa tête dans son cou.

— C'est peut-être la seule chose sur laquelle on est d'accord, dit-elle.

Lorsque Cujo laissa échapper un petit ronflement, Drea se couvrit la bouche avec la couette pour ne pas éclater de rire. C'était la première fois qu'elle l'entendait ronfler, et elle fut rassurée de découvrir qu'il n'était pas aussi parfait que ce qu'il laissait paraître. Ce léger défaut était trop mignon.

Le sexe – plus particulièrement le sexe incroyable qu'elle partageait avec Cujo – la laissait épuisée. Mais son esprit était en ébullition, et toute tentative pour essayer d'analyser les récents événements échoua. Le lendemain, elle essaierait de convaincre Cujo de donner l'ordinateur portable à Carter ou Lopes.

Le sentiment de culpabilité la hantait. Elle avait mis Evelyn en danger. Une fois en n'étant pas présente au moment de son enlèvement ; et une deuxième en informant Don de ses agissements. Comme avait-elle pu se montrer aussi stupide ?

En dépit de tout cela, cette affaire continuait à l'intriguer. Evelyn, Gilliam, Mike et Walter étaient des gens ordinaires, comme elle, pourtant ils étaient prêts à risquer leur vie pour faire la différence.

Et toutes ces pièces de puzzle à assembler lui avaient donné envie d'agir. Si le travail d'infiltration n'était sans doute pas fait pour elle, explorer les différentes pistes, établir des liens, entrer en contact avec tous ces gens s'était

révélé un travail exigeant et... amusant.

Cujo ronfla de nouveau et roula sur le lit, si bien qu'il se retrouva face à elle dans la semi-obscurité. Il tendit un bras dans son sommeil et Drea se laissa attirer dans ses bras.

Il avait bien mérité de se reposer. Être témoin de la discussion entre Cujo et sa mère s'était révélé une expérience poignante. Une telle douleur s'était dégageée d'eux que Drea avait eu envie de les serrer tous les deux dans ses bras. Elle ne pouvait qu'espérer qu'il restait des choses à sauver de leur relation et que tous ces efforts en valaient la peine.

Une chance leur était offerte de recommencer de zéro, une opportunité que Drea n'aurait jamais – à sa grande déception, elle s'en rendait compte – avec sa propre mère. La maladie de sa mère leur avait arraché cette possibilité. Drea regarda le réveil. 3 h 30. Elle envisagea d'aller se préparer un lait chaud.

Elle entendit alors un petit boum dans le salon. Drea pivota. Puis une voiture passa dehors, et plus rien. La maison de Cujo ne lui était pas encore complètement familière. Ce n'était sûrement rien, mais compte tenu de tout ce qui s'était produit récemment, Drea voulait en être sûre.

Elle se glissa hors des bras de Cujo et s'assit au bord du lit. Elle se leva, sentant la fraîcheur du parquet sous ses pieds. Tout doucement, elle alla jusqu'à la porte à pas de loup, puis tendit l'oreille.

Le cœur battant à cent à l'heure, elle retint son souffle.

Encore un boum. On aurait dit... *Oh merde*. Un tiroir qui se fermait.

Sans faire de bruit, elle se précipita au chevet de Cujo et le secoua pour le réveiller.

— Qu'est-ce que...

Drea plaqua une main sur sa bouche et se pencha à son oreille.

— Il y a quelqu'un dans la maison.

Cujo se redressa, les yeux écarquillés. Il attrapa un short sur le fauteuil pendant que Drea composait le 911 sur son téléphone. En chuchotant, elle leur indiqua l'adresse de Cujo et les informa qu'ils soupçonnaient la présence d'un intrus armé dans la maison.

— Restez en ligne mademoiselle, s'il vous plaît, un agent est en chemin, lui répondit l'opérateur.

Prenant subitement conscience qu'elle était nue, Drea jeta un regard autour d'elle en quête de vêtements. L'idée d'affronter cette épreuve dans son plus simple appareil ne fit que décupler sa peur. Cujo lui tendit alors son sweat à capuche. Il l'aida à l'enfiler par-dessus sa tête pendant qu'elle gardait son

téléphone près de son visage.

En entendant le parquet craquer de nouveau, ils se figèrent.

— Cuisine, prononça Cujo doucement.

Il se pencha pour récupérer ses baskets. Celles de Drea se trouvaient à l'autre bout de la pièce.

L'horloge de son téléphone portable lui apprit que trois minutes seulement s'étaient écoulées depuis son appel à la police. Chacune d'elles lui avait pourtant paru durer une heure. Son corps tout entier était en proie à la terreur ; une agonie féroce et mordante qui faisait trembler ses mains.

De temps à autre, l'opérateur lui demandait si elle était toujours là, si elle allait bien, mais Drea s'efforça de maintenir les réponses au strict minimum.

— Reste là, lui murmura Cujo en se dirigeant tout doucement vers la porte.

*Mon Dieu, non...* Avait-il l'intention d'aller les affronter ? Elle agita le bras dans l'espoir d'attirer son attention et secoua la tête, mimant avec ses doigts un pistolet.

Le parquet grinça une nouvelle fois, cette fois dans l'escalier. Quelqu'un était en train de venir vers eux. Cujo se plaqua contre le mur. Drea, pelotonnée contre la tête de lit, ramena ses genoux contre sa poitrine.

La porte de la chambre s'ouvrit alors en grand et Drea hurla, lâchant son téléphone qui alla atterrir sur le plancher en bois. L'assassin de MacArthur, l'homme qu'elle surnommait Rondo, surgit dans la pièce. Cujo jaillit derrière lui, lui enserrant le cou. Le coup partit. La balle manqua Drea de peu, lacérant la tête de lit.

Cujo tourna les yeux vers elle pour s'assurer qu'elle allait bien et Rondo en profita pour lui balancer un coup de poing dans la mâchoire. Avant qu'il ait eu le temps de se relever, Drea sentit le canon froid et dur d'un pistolet pressé contre sa tempe.

Une autre personne s'engouffra alors dans la chambre. Arme dégainée. *Serpent.*

— Andrea ? lança-t-il en rivant son regard sur elle.

Il n'y avait plus d'espoir. L'assassin de Mike MacArthur avait une arme pointée sur elle, ses sourcils proéminents, sa bouche et son nez large encore plus effrayants dans l'obscurité.

— Dégage ce flingue de sa tête, connard, cracha Cujo.

— Où est l'ordinateur ? grogna Rondo, sa voix aussi épaisse et collante que de la mélasse.

— Enlève ce flingue et je te répondrai, répliqua Cujo, les mains serrées en poings, la poitrine se soulevant avec force.

— Comme si tu avais le choix. Si on veut, on vous tue tous les deux et on

cherche l'ordinateur après.

Rondo éclata d'un rire ignoble.

— Dans le placard, derrière toi. Étagère du dessus, sous les pulls.

La colère envahissait l'air autour de Cujo. Un filet de sang dégoulinait au coin de sa bouche.

*Vite, vite, je vous en supplie.* Où sont les sirènes ? Selon les estimations de Drea, six minutes environ avaient dû s'écouler. Que fichait la police ?

Serpent, pistolet à la main, ouvrit le placard et en extirpa l'ordinateur.

— Je vous en prie, laissez-nous partir, les implora Drea. On n'a rien à voir avec tout ça. Vous le savez, n'est-ce pas ?

— Ferme-la, lui intima Rondo. Allez, on nettoie tout ça et on se tire d'ici.

Drea pensa à sa mère et lança un regard à Cujo. Sentant sa lèvre inférieure qui se mettait à trembler, elle la mordit pour l'en empêcher. Les larmes se mirent à ruisseler sur ses joues. Ce n'était pas censé se finir comme ça. Sa vie venait à peine de commencer. C'était impossible.

Elle entendit le clic du pistolet de Serpent. Ferma les yeux.

*Non.*

— C'est quoi ce bordel ? rugit Rondo.

— Pose-moi ça, lui ordonna Serpent.

Lorsqu'elle ouvrit les yeux, Drea découvrit l'arme de Serpent pointée sur la tempe de Rondo. Le soulagement la submergea. Cujo jeta un regard noir à Serpent et fit craquer son cou d'un côté. Elle allait vomir.

Serpent voulait-il l'ordinateur rien que pour lui ? Pourquoi les aidait-il comme ça ?

— Tu es mort, cracha Rondo en posant l'arme sur le sol. Je te trouverai, où que tu ailles.

— Bonne chance, rétorqua Serpent, envoyant valser le pistolet sous le lit d'un coup de pied. Andrea, prends l'ordinateur et sors d'ici, dit-il en le posant sur le lit.

Elle l'attrapa aussitôt. Pourquoi le lui donnait-il ? Étaient-ils en train de jouer à un jeu complètement tordu ? Leur faisaient-ils croire qu'ils allaient les libérer pour finir par les tuer quand même ?

Drea descendit du lit, s'éloignant de Rondo. Immédiatement, elle se sentit plus en sécurité.

— Ils viendront te trouver, Andrea Caron, la menaça Rondo.

Une menace creuse. Drea se le répéta, encore et encore. Avec un peu de chance, les documents que contenait l'ordinateur, associés aux témoignages

d'Evelyn, de Cujo et d'elle-même mettraient un terme à toute cette histoire le soir même.

Drea attrapa son jean et une paire de sandales. Elle aurait voulu enfiler un soutien-gorge, mais hors de question de se mettre nue devant eux. C'était la dernière fois de sa vie qu'elle dormait nue. Après coup, elle prit aussi le téléphone de Cujo sur sa table de nuit.

Rondo donna alors un violent coup de coude à Serpent, le prenant par surprise. Ils tombèrent lourdement l'un contre l'autre. Un coup de feu résonna dans la pièce. Il fut difficile de déterminer si quelqu'un avait été blessé, jusqu'à ce que Rondo produise un violent rugissement. Il s'effondra contre la porte du placard, puis sur la table de nuit, envoyant la lampe valdinguer par terre.

Lorsque Serpent se releva, Drea vit du sang suinter sur le mollet de Rondo, à travers son jean.

Cujo saisit la main de Drea et se dirigea vers la porte, mais elle se figea.

— Pourquoi est-ce que vous nous aidez ? demanda-t-elle à Serpent.

— On s'en fout ! s'écria Cujo en lui tirant sur le bras. Viens, on y va.

— Parce que tu me rappelles quelqu'un, lui répondit Serpent, le regard et le pistolet toujours braqués sur Rondo.

— Qui ?

— Qu'est-ce que ça peut foutre, Andrea ? J'avais une fille, née le même jour que toi. J'ai remarqué ça en regardant ton permis de conduire.

— Où est-elle ?

— Aucune idée, dit-il en agitant une main d'un air résigné. J'ai perdu sa trace quand elle avait douze ans.

Était-il possible d'éprouver de la compassion pour un assassin ?

En apercevant Rondo glisser une main sous le lit, Drea comprit immédiatement ce qu'il cherchait. *L'autre pistolet.*

— Cours, Andrea ! lui hurla Serpent.

Cujo la tira alors hors de la pièce. Ils descendirent l'escalier quatre à quatre jusqu'à la porte d'entrée.

— Ça va ? cria Cujo par-dessus son épaule en attrapant les clés du pick-up sur la console de l'entrée.

— Oui, continue, lui répondit-elle, à bout de souffle.

Il ouvrit la porte. Au loin, Drea distingua les sirènes. Pourtant, il était inenvisageable d'attendre tranquillement dans la rue pour savoir qui de la police ou de Rondo arriverait à eux en premier.

Un autre coup de feu résonna dans la maison, brisant le fil de ses pensées. Rondo ou Serpent ? Était-ce important ?

Cujo avait déjà ouvert la portière du pick-up.

— Drea, putain, dit-il en l’attrapant par les hanches.

Dans une incroyable démonstration de force, il la souleva et la jeta à l’intérieur. Elle se glissa sur le siège pour lui faire de la place et Cujo la rejoignit aussitôt.

Le pick-up démarra avec un rugissement puissant tandis que Cujo enclenchait la marche arrière.

Sur la route, les voitures étaient rares à cette heure très matinale. Cujo accéléra, doubla le peu de véhicules qu’ils rencontrèrent et prit des décisions contestables aux feux rouges.

Drea composa le 911 sur le téléphone de Cujo. Elle expliqua qu’il y avait chez Cujo deux hommes, armés, dont l’un d’eux au moins était blessé. Drea n’était pas sûre de connaître la définition exacte du délit de fuite, mais elle expliqua à l’opérateur qu’ils s’étaient enfuis pour sauver leur vie et étaient à présent en route pour le poste de police, avec l’objet que les deux hommes recherchaient. Ensuite, Drea appela l’inspecteur Carter.

— Allô ? Drea ? fit-il d’une voix rauque. Est-ce que ça va ?

— Pas vraiment, répondit-elle, à court d’énergie insufflée par l’adrénaline, la réalité de leur agression la rattrapant soudain.

— Où êtes-vous ? demanda-t-il d’une voix qui trahissait l’inquiétude.

Elle regarda Cujo. Il avait la mâchoire serrée, les yeux fixés devant lui. Elle lui caressa doucement la joue, soulagée de voir un sourire se dessiner sur ses lèvres.

— En route pour votre bureau. Est-ce que vous pouvez nous y rejoindre avec Lopes ?

— Je pars. Est-ce qu’il faut que j’envoie des voitures, Drea ?

— On a déjà appelé les secours. Je vous expliquerai tout là-bas. On y sera dans...

— Cinq minutes, compléta Cujo.

— Vous venez avec M. Matthews ? demanda Carter d’un ton qui la priva du peu d’énergie qu’il lui restait.

— Oui. À tout à l’heure, inspecteur.

S’adresser à lui par son titre était rude, mais nécessaire. Pour lui et pour Cujo.

Après avoir passé un rapide coup de fil à Lopes, ils arrivaient presque au poste de police.

— Putain... Quelle soirée, crevette.

Il lui prit la main et en embrassa le dos avant de la poser sur sa cuisse. Toucher Cujo, être connectée à lui après ce qu’ils venaient de partager rendit le moment d’autant plus intime.

— À ton avis, qui a tiré le dernier coup de feu qu'on a entendu ?

— Je n'en sais rien et je m'en fiche pas mal. Ce sont des connards tous les deux.

Bien sûr, Cujo avait raison. Ils avaient assassiné Mike MacArthur, peut-être Walter Tobias, et essayé de tuer Evelyn. Et puis ce soir... Serpent, pourtant, leur avait témoigné une incroyable compassion.

— Écoute, Drea, reprit Cujo, sa voix empreinte d'une intense émotion. Je me suis rendu compte d'un truc là-bas et je veux te le dire avant qu'on entre.

Il inspira et lui embrassa une nouvelle fois la main, un geste adorablement nerveux censé la faire sourire.

— Quoi, Brody ?

— Je sais qu'il y a des choses auxquelles tu veux réfléchir. Mais ne le fais pas sans moi. Mûris avec moi. Réglons tout ça ensemble. Parce que je jure que quand cette balle est passée à côté de toi, j'ai eu peur d'ouvrir les yeux et de... (Il étouffa un sanglot, puis toussota pour s'éclaircir la gorge.) Juste... reste avec moi, Drea, s'il te plaît.

Après tout ce qu'ils avaient traversé, plus rien ne paraissait insurmontable. Ensemble, ils étaient plus forts que séparés. Voir Cujo se battre pour elle, pour eux, l'avait profondément bouleversée. Il s'était mis en danger pour leur donner une chance de survivre tous les deux.

— C'est ce que je veux aussi, Brody. Tu ne peux pas combler le vide pour moi, mais je crois que je suis capable de faire la différence maintenant. Quand je suis avec toi, j'ai le sentiment que je peux le combler toute seule. Tu me donnes la confiance nécessaire pour le faire. Quand ça devient dur, c'est ça ? dit-elle, des larmes lui brûlant les yeux.

Cujo se gara devant le poste de police. Il se tourna vers Drea, posant une main sur sa nuque. Il effleura alors ses lèvres des siennes ; un baiser si puissant qu'elle en frissonna.

— Exactement, crevette.

## Épilogue

— Joyeux Noël, murmura Cujo en souriant, ses mains toujours sous les fesses de Drea. Ça, c'était ton premier cadeau.

Drea éclata de rire et l'embrassa une nouvelle fois, son cœur battant à cent à l'heure. Tout son corps frissonna lorsque Cujo se retira d'elle, avant d'aller à la salle de bains pour se débarrasser du préservatif.

Elle enfila son pyjama de Noël et se rendit dans le salon. *Leur* salon, qui comptait à présent un mélange de leurs affaires à tous les deux – non que Drea en eût apporté beaucoup.

Les lumières brillaient sur le sapin, se réfléchissant sur l'enveloppe que Drea avait déposée à son pied une fois Cujo endormi.

Café. Même en se hissant sur ses doigts de pied, Drea n'arrivait pas tout à fait à atteindre la boîte de café. Réorganiser la cuisine, ou en tout cas acheter un tabouret, faisait partie de leurs projets. Des mains robustes lui enveloppèrent la taille, la soulevant des quelques centimètres qui lui manquaient.

— Repose-moi par terre, lui ordonna-t-elle en gloussant, lui donnant une tape sur les mains.

Cujo s'exécuta et lui embrassa le cou pendant qu'elle installait un filtre dans la cafetière. S'appuyant contre lui, elle aperçut leur reflet dans la fenêtre de la cuisine. Cujo était son roc. Drea épousait sa silhouette à merveille. Le voir torse nu lui faisait un effet dingue – elle aurait pu passer la journée à l'admirer.

Mais, aujourd'hui, ils avaient des choses à faire, des gens à voir. Tout le monde se réunissait chez Devon. Même Evelyn, qui avait emménagé dans une des chambres d'amis d'Alec après avoir quitté l'hôpital – une situation temporaire en attendant la guérison complète de ses blessures. La

réconciliation entre eux était déjà bien engagée et à présent qu'elle avait retrouvé ses fils, Evelyn ne supportait pas l'idée de se trouver loin d'eux.

Heureusement, la frénésie médiatique s'était calmée. Le gouverneur n'avait pas survécu aux répercussions engendrées par les révélations d'Evelyn et avait perdu l'élection. Trip Henderson et Cleffan Energy faisaient quant à eux l'objet d'une enquête officielle du FBI. Aucune arrestation n'avait eu lieu pour le moment, mais les inspecteurs Carter et Lopes affirmaient que ce n'était qu'une question de temps. La cafetière s'arrêta, interrompant le cours de ses pensées.

— Café. Et après, cadeaux, annonça-t-elle.

— J'ai une meilleure idée. Retournons au lit pendant une heure ou deux, suggéra Cujo en faisant pivoter Drea pour pouvoir l'embrasser, sa langue venant caresser sa lèvre inférieure.

— Non, refusa Drea en riant, avant de le repousser d'une main.

Cujo fit la moue mais, quelques minutes plus tard, ils étaient assis par terre devant le sapin, leurs cafés à la main.

— Je veux que tu commences par celui-là, déclara Cujo en lui tendant une longue boîte étroite.

Drea la prit d'un geste prudent. Elle était aussi légère qu'une plume et, lorsqu'elle la secoua légèrement, elle n'entendit rien à l'intérieur. En soulevant le couvercle brun, Drea découvrit une feuille de papier pliée à l'intérieur. Elle la sortit de la boîte, la dépliant délicatement. Elle identifia immédiatement qu'il s'agissait d'un document médical – elle en avait vu suffisamment pour sa mère.

Les résultats des analyses. C'était ça que Cujo lui donnait. Elle scruta son visage, totalement indéchiffrable.

Elle parcourut le document. Des mots et des chiffres, auxquels elles ne comprenait rien.

— Besoin d'un petit éclairage ? lui demanda Cujo.

— S'il te plaît.

— Vingt-deux millions de spermatozoïdes par millilitre, dont quatre-vingt-six pour cent mobiles et quarante-huit pour cent qui restent mobiles au bout d'une heure.

De toute évidence, Cujo connaissait les résultats par cœur, pourtant son expression ne laissait toujours rien entrevoir. L'estomac de Drea se noua.

— Ce qui veut dire... ?

Cujo but une gorgée de café, étudiant le visage de Drea. Il reposa sa tasse sur la table basse.

— Ce qui veut dire, crevette, que quand tu seras prête, je suis plus que capable d'avoir des enfants avec toi.

— AAAAAAH ! s'écria Drea en s'élançant vers lui pour le plaquer au sol.

Elle l'enveloppa de ses bras et l'embrassa tendrement. Les bras de Cujo se resserrèrent alors autour de sa taille tandis qu'il la serrait contre lui.

— Tu es sérieux ? demanda-t-elle en se reculant pour admirer ses yeux bleus étincelants.

— Très sérieux. (Il hocha la tête.) Mais j'ai bien dit « quand tu seras prête ».

— Et toi ? Quand est-ce que tu as envie d'en avoir ?

— Dès que j'ai eu les résultats. Mais je sais que tu as envie de faire des choses avant. Que tu as *besoin* de les faire. Et puis on vient d'emménager ensemble. Donc tu iras à la fac à l'automne. On va commencer par ça.

Ce qui lui rappela que... Elle retourna vers le sapin.

— Où tu vas, crevette ? Ça commençait à devenir intéressant..., dit Cujo en frottant son érection à travers son bas de pyjama.

— Joyeux Noël, souffla Drea en lui tendant l'enveloppe blanche, avant de se remettre à genoux devant lui.

Cujo la décacheta et en sortit une feuille de papier. Il reconnut le logo de l'université de Miami en transparence.

— Tu restes avec moi ? s'exclama Cujo en la regardant, les yeux écarquillés, un sourire radieux aux lèvres.

— Ils ont accepté que je commence à l'automne leur cursus de journalisme. Ça n'aurait pas été possible en temps normal, mais Gilliam a fait jouer ses relations et ta mère m'a rédigé une super lettre de recommandation. Il faudra que je suive deux-trois cours de rattrapage dans les mois qui viennent mais je vais continuer à travailler chez José's aussi longtemps que possible.

— Donc tu restes à Miami ?

Cujo la prit dans ses bras et l'embrassa, les lèvres tremblantes et les yeux embués de larmes.

— Je ne pourrai sans doute pas travailler autant une fois que j'aurai commencé les cours. Je pourrai peut-être faire un prêt, mais en tout cas...

— On s'en fout. Je te l'ai dit : on est là-dedans ensemble. On prend les décisions ensemble. Tu veux faire des études, on gère ça à deux. On veut avoir des enfants, on gère ça à deux.

Son regard dénotait une certaine gravité. Il pensait chacun des mots qu'il venait de prononcer, c'était évident. Enfin, une personne allait prendre soin d'elle autant qu'elle prendrait soin de cette personne.

— Je t'aime, Brody.

— Je t'aime aussi, crevette. (Il l'embrassa rapidement.) Maintenant, puis-je t'inviter à revenir au lit ? J'aimerais m'entraîner à ne pas faire de bébé jusqu'à ce que tu sois prête à en avoir.

## Remerciements

L'écriture du deuxième tome de la série « Second Circle » a été un réel apprentissage, et beaucoup de gens m'ont aidée à mettre cette histoire en forme.

Comme toujours, je vais commencer avec ma fabuleuse équipe de femmes. Un immense merci à Lizzie Poteet de chez St. Martin's Press, qui m'a encouragée à couper dans le texte – et l'histoire s'en est trouvée nettement renforcée. Un merci tout aussi important à Beth Phelan, de Bent Agency, qui continue d'être le meilleur agent dont une fille puisse rêver. Erin Cox et Amy Goppert complètent la fantastique équipe de St. Martin's.

Toute la communauté de Heroes & Heartbreakers et &SMPRomance mérite des remerciements particuliers pour tous leurs tweets et leur soutien – vous assurez !

Aux blogueuses et lectrices qui ont pris le temps de faire les éloges de cette série : je ne peux vous remercier assez. En particulier Pat Egan Fordyce, pour sa merveilleuse critique. Et Aestas et Aestas Book Blog – grâce à votre critique, je suis grimpée en flèche sur Amazon. Vous avez une place importante dans cette aventure ! Merci infiniment, mesdames.

J'embrasse Violetta Rand, ma fantastique compagne d'écriture. Mille mercis à toi d'aimer mes histoires et de pointer du doigt mes tournures maladroites.

Merci à toutes celles qui ont pris le temps de lire et d'écrire un avis sur ce livre : Sidney Halston, Laura Steven, Whitney Rakich, et Alison McCarthy.

Sans des experts, écrire cette histoire aurait été impossible. Donc, un immense merci au Dr Vanessa Clay et à Gail Halliwell pour leurs conseils médicaux, et à Jennifer Shearn, qui m'a aidée à comprendre beaucoup de choses sur la fracturation hydraulique.

Mention spéciale à Liz MacArthur et Mike Rinaldi, deux des plus adorables personnes que je connaisse. Le jour où je vous ai dit que j'abandonnais ma vie d'avant pour écrire de la romance, vous m'avez encouragée. J'ai donc créé le personnage de Mike MacArthur qui... eh bien il faut avoir lu pour savoir ! Vous savez à quel point vous comptez pour moi.

À la Manchester Central Library : merci de continuer à investir dans un lieu où les écrivains peuvent écrire !

À Amanda, Michelle, et Gina : merci de m'aider à rester saine d'esprit !

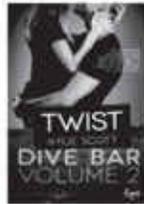
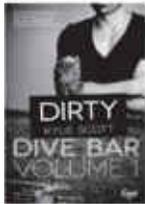
À ma famille et mes amis qui continuent de me surprendre par leur soutien enthousiaste.

À Kathleen et David, mes parents, et Alison et Tony, ma sœur et mon beau-frère, qui prennent mes enfants pendant les vacances pour que je puisse continuer à coucher des mots sur le papier.

Cher Tim, je t'emprunte tes mots : dernière ligne droite ! Merci de m'avoir aidée sur la ligne d'arrivée. J'espère que 2016 aura été notre meilleure année !

Chers Fin & Lola, ou Lola & Fin (vous voyez, vous êtes tous les deux les premiers), merci d'être aussi patients avec moi quand j'ai du travail. Vos câlins du matin et du soir, et les tasses de thé que vous me préparez font toute la différence. Je vous aime !

Déjà parus dans la collection *& moi*



# Table des matières

Couverture
Page de titre
Du même auteur
Page de copyright
Dédicace
Chapitre 1
Chapitre 2
Chapitre 3
Chapitre 4
Chapitre 5
Chapitre 6
Chapitre 7
Chapitre 8
Chapitre 9
Chapitre 10
Chapitre 11
Chapitre 12
Chapitre 13
Chapitre 14
Chapitre 15
Chapitre 16
Chapitre 17
Chapitre 18

Chapitre 19  
Chapitre 20  
Chapitre 21  
Épilogue  
Remerciements